
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04339 9245


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY



MAXIMES SPIRITUELLES

ET

DIVERSES INSTRUCTIONS.

APPROBATION DE L'ORIGINAL.

Instructio ascetica a R. P. Josepho Pergmayer, ad usum præcipue personarum Deo dicatarum pro exercitiis, ut vocant, spiritualibus conscripta, eo quod orthodoxæ fidei, et bonis moribus contraria non sit, et ubique spiritum auctoris asceticum per alia opuscula impressa notissimum pandat, lucem publicam omnino meretur.

Augustæ Vindel. die 8 septembris anno 1778.

Joannes Herz, SS. Theol. Licent., etc.
Jos. Ant. Steiner, SS. Theol. Doctor, etc.

APPROBATION DE LA TRADUCTION.

Après examen fait de l'ouvrage intitulé : *Maximes spirituelles et diverses instructions*, par le R. P. Joseph Pergmayer, de la Société de Jésus, traduit de l'allemand par un Prêtre du diocèse de Liége, nous estimons que cet ouvrage sera très-utile aux fidèles qui tendent à la vraie et solide vertu. C'est pourquoi nous en permettons volontiers l'impression, et nous le recommandons surtout aux personnes religieuses pour qui il semble plus spécialement écrit.

Liége, le 17 octobre 1855.

H. Néven, Vic.-Gén.

MAXIMES SPIRITUELLES

ET

DIVERSES INSTRUCTIONS

TRÈS-UTILES

AUX PERSONNES CONSACRÉES A DIEU,
AUX DIRECTEURS DES AMES, ET AUX FIDÈLES QUI ONT A COEUR LEUR SALUT
ET LEUR PERFECTION;

Par le R. P. Joseph PERGMAYR,
de la Compagnie de Jesus.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR UN PRÊTRE DU DIOCÈSE DE LIÉGE.



PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
RUE BONAPARTE, 66.

TOURNAI
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,
RUE AUX RATS, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR
1862

DÉDICACE

A LA SAINTE ET IMMACULÉE VIERGE MARIE.

---

tU pUra ConCepta, DeIqUe genItrIX, atqUe VICtrIX errorUM.

Hic liber tibi dedicatus est. Sit tibi gratus, religiosis et operariis in vineà Domini utilis, peccatoribus salutaris, ad majorem Dei gloriam, ad propagationem fidei, ad extensionem operis baptismi parvulorum infidelium, ad extinctionem errorum et peccatorum.

Per merita Passionis J. C. et tuæ immaculatæ Conceptionis accipe et perfice hoc opus, hæc vota.

COURTE NOTICE

SUR LE R. P. PERGMAYER.

Le Père Joseph Pergmayer, auteur de ce livre, naquit à Habelkofen, en Bavière, l'an 1713. Il entra dans la Société de Jésus en 1733, et il mourut à Munich le 23 mars 1765.

Il était d'une santé faible, mais son esprit était plein de vie et de zèle. Il avait les mains tellement paralysées, que pour écrire d'une manière lisible, il était forcé de soutenir la main droite par la gauche. Il annonça la parole de Dieu avec beaucoup de fruit, pendant plusieurs années, dans l'église de St.-Michel à Munich. Pendant dix années, il ne monta jamais en chaire que revêtu d'un cilice et d'une ceinture de fer ou de poil; il était sévère envers lui-même, mais doux et affable envers le prochain, autant que la charité le permettait.

Ayant dirigé, pendant longtemps, plusieurs communautés religieuses, cet ouvrage doit être considéré comme le fruit de son expérience et de ses méditations.

On a encore de lui, en allemand, les ouvrages ascétiques suivants, qui ont été réimprimés dans cette langue, avec approbation, à Ratisbonne en 1848, 1851 et 1852.

1° *Réflexions solides sur les vérités éternelles*, 1 vol. in-8° de 352 pages (1).

2° *Trois pas vers l'amour parfait et véritable envers Dieu, suivis de deux entretiens avec Jésus-Christ dans le Saint Sacrement et dans la sainte communion*, 1 vol. in-8° de 368 pages.

3° *Lectures spirituelles et instructions pour les exercices spirituels*, 1 vol. in-8° de 320 pages.

4° *Pratiques des vertus chrétiennes et affections pour les exercices spirituels*, 1 vol. in-8° de 384 pages.

(1) Ce livre est le même pour le fond que les *Exercices spirituels* de S. Ignace, par Bellecius.

MAXIMES SPIRITUELLES

ET

DIVERSES INSTRUCTIONS.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA MANIÈRE DE FAIRE SAINTEMENT ET AVEC PERFECTION SES ACTIONS JOURNALIÈRES.

Notre vie présente chaque jour les quatre points suivants qui doivent être l'objet de notre sollicitude :

1° Les inclinations déréglées de nos sens et de notre concupiscence qui nous portent au mal ; nous devons les affaiblir et en triompher par une mortification continuelle.

2° Les actions journalières et habituelles, quant au temporel et à notre état ; nous devons les faire avec une intention très-pure, et en la présence de Dieu.

3° Les exercices de l'oraison, de la prière que nous avons à faire conformément à notre état ; nous devons nous en acquitter avec tout le zèle possible et la plus grande ferveur.

4° Les contrariétés qui ne manquent jamais dans le cours de la vie ; nous devons les supporter avec une entière soumission à la volonté, au bon plaisir de Dieu.

Si on observe bien ces quatre points, la journée se passera d'une manière sainte et parfaite, et on recueillera des mérites infinis. Or, on apprendra dans les paragraphes suivants la manière de bien les observer.

§ 1er.

Nous ne devons négliger aucune occasion de nous mortifier.

Sans la mortification, il est impossible de faire aucun progrès dans la vie spirituelle. Notre cœur est semblable à une fourmilière, où entrent et d'où sortent journellement des milliers de fourmis; car les inclinations déréglées y entrent et en sortent journellement par milliers, par la vue, l'ouïe et les autres sens. Si on ne s'applique pas à l'exercice de la mortification, le cœur doit être nécessairement rempli de péchés et d'imperfections.

Quoique la mortification doive s'étendre à toutes les occasions, elle doit cependant principalement être pratiquée dans les suivantes :

1° *Quant aux aises du corps :*

a) Ne jamais céder au sommeil. Se lever sans hésiter dès que l'heure prescrite est arrivée.

b) Pendant la journée, ne jamais prendre aucune nourriture sans nécessité hors des repas.

c) A table, se priver à chaque repas de quelque mets qui nous est agréable.

d) Renoncer à jamais à l'un ou à l'autre mets pour lequel on éprouve un attrait particulier.

2° *Quant à l'usage de la langue :*

a) Ne pas parler sans nécessité dans les temps de silence.

b) Ne jamais se plaindre de personne ni de rien, ni murmurer sur quoi que ce soit.

c) Ne jamais dire une parole contre le prochain, qui pourrait lui déplaire s'il venait à l'apprendre ou à l'entendre lui-même.

d) Ne pas raconter ce qui pourrait nous attirer de l'estime.

3° *Quant à l'usage de l'ouïe et de la vue*, il faut :

a) Non-seulement ne pas écouter, mais interrompre avec

discrétion tout discours contre les supérieurs ou contre d'autres personnes.

b) Empêcher sans aucun respect humain les rapports, les médisances et tout ce qui pourrait nuire à autrui.

c) Tenir les yeux baissés en chemin, dans les rues et à l'église.

d) Se vaincre pour ne pas regarder ce qui pourrait provoquer la curiosité.

4° *Pour arrêter la colère*, il faut :

a) En étouffer les premiers mouvements.

b) Ne jamais la laisser apercevoir, soit par gestes, soit par paroles.

c) Passer sous silence les torts et les injustices qu'on nous fait.

d) Rendre service, à l'occasion, à celui qui nous aura offensé.

§ 2.

Faire nos actions journalières avec zèle, avec ferveur, et en la présence de Dieu.

Cela n'exige que l'observation de deux points, mais qui rendent notre vie extraordinairement agréable aux yeux de Dieu, et qui enrichissent notre âme de biens célestes et de grâces innombrables ; les voici :

1° Au commencement de chaque action on se mettra en la présence de Dieu, et on la lui offrira avec une intention très-pure. Par exemple, de cette manière : « O mon Dieu ! je vous aime par-dessus toutes choses, parce que vous êtes le souverain bien. Je vous offre cette action par amour, uniquement pour vous honorer, pour vous plaire et pour accomplir votre sainte volonté. » Si l'action est de quelque durée, on renouvellera de temps en temps cette intention par une élévation de l'âme vers Dieu.

2° On s'habituera :

a) En tout lieu, en tout temps et dans toutes les actions,

à regarder Dieu présent en nous, et à s'unir à lui par de fervents soupirs.

b) Mais comme cette union continuelle avec Dieu demande non-seulement un long exercice, mais encore une grâce extraordinaire, nous devons nous y préparer peu à peu; par exemple, dans l'intervalle d'une visite à l'autre au saint Sacrement, former dix ou douze actes d'amour et d'autres vertus. Quand nous aurons acquis cette habitude, nous augmenterons alors le nombre de ces actes, jusqu'à ce que nous arrivions à ce point, que toute notre vie soit une oraison continuelle et un entretien non interrompu avec Dieu, présent en nous.

§ 3.

De la manière de bien faire l'oraison.

L'oraison, la prière est l'unique source d'où coulent dans notre âme les grâces de Dieu. Sans prière pas de grâces; sans grâces pas de vertus, ni de moyen de les acquérir. Les deux points suivants enseigneront ce qu'il faut faire.

I. On s'appliquera avec beaucoup de diligence à l'oraison mentale et à la méditation.

1° On ne la commencera jamais avant de s'y être très-bien préparé, et d'avoir renouvelé la résolution de la faire avec tout le soin possible.

2° Pendant la méditation, on fera tous ses efforts pour passer tout ce temps d'une manière agréable à Dieu.

3° Nous ne devons jamais omettre la méditation, ni l'abréger d'un moment, soit que Dieu nous y éclaire et nous y console, soit qu'il nous y laisse dans la sécheresse et dans l'abandon.

4° Si la méditation nous est dure et pénible, alors pour mieux nous vaincre, nous devons la prolonger au delà du temps prescrit.

II. On aura soin de faire la prière vocale avec toute la diligence possible.

Dans ce but, on se mettra en la présence de Dieu ; on formera la résolution de la faire le mieux possible, et à cet effet on lui demandera humblement sa grâce ; on doit la faire sans précipitation, avec beaucoup de ferveur et combattre les tentations et les distractions qui surviennent. Si les tentations sont trop fortes, on interrompra pour quelque temps la prière pour se remettre en la présence de Dieu ; puis on continuera avec une nouvelle ferveur.

§ 4.

Se soumettre à la volonté de Dieu dans toutes les contradictions et les adversités.

Les adversités sont nombreuses et diverses. Quelques-unes viennent de Dieu, comme la chaleur, le froid, les maladies, les délaissements, etc. ; d'autres viennent du démon, comme les tentations ; d'autres nous viennent du prochain, comme le mépris, les médisances et autres semblables ; il y en a aussi qui viennent de notre propre fonds, comme les soins, les soucis, les chagrins, la tristesse. Dans toutes ces rencontres, on agira de la manière suivante :

1° On croira fermement que toutes ces dispositions et ces adversités viennent de la main de Dieu ; qu'il les a prévues et coordonnées sagement de toute éternité, par bonté, par pur amour, et pour notre plus grand bien.

2° S'adresser à Dieu sans tarder, dès qu'il se présentera une adversité, en disant : « Mon Dieu ! ceci est une disposition de votre bonté : je baise votre main paternelle ; je veux supporter cette croix, uniquement pour vous plaire et pour accomplir votre volonté divine. »

3° Réprimer le chagrin intérieur, la colère et la tristesse ; ne se plaindre de rien, ni de personne ; supporter cette croix en silence et avec tranquillité d'âme.

4° Pendant que dure cette croix, continuer à bénir, à louer, à aimer et à remercier Dieu ; à s'offrir à lui et à se soumettre entièrement à sa sainte volonté.

Cette manière de régler la vie de chaque jour est extrêmement précieuse aux yeux de Dieu.

La pratique de ce que contiennent ces quatre paragraphes suffit pour élever une âme, en peu de temps, à une haute perfection, et à lui faire acquérir une grande gloire dans le ciel.

CHAPITRE II.

DE LA PURETÉ D'INTENTION.

Le mérite de la bonne intention est au-dessus de toute expression. Dans toutes nos actions Dieu ne fait attention qu'à la pureté de notre intention. Quand elle est pure, parfaite et animée d'un amour fervent, alors Dieu estime les plus petites actions comme les plus grandes ; il y trouve la plus intime satisfaction, et les récompense par les plus excellentes grâces. Si elle n'est pas pure, si elle est imparfaite ou tiède, il n'estime pour rien les plus grandes actions, il n'y trouve aucune satisfaction, il ne les récompense pas, ou les récompense très-peu. Oh! combien de fois n'arrive-t-il pas qu'une servante pieuse mérite plus en une demi-heure dans son service, qu'un savant en une semaine par les actions les plus relevées, si celle-là fait ses actions avec une intention parfaite et un amour fervent, et que le savant les fasse avec un cœur froid et avec tiédeur. Que de secrets admirables nous seront dévoilés un jour dans la vallée de Josaphat! Nous y verrons des saints qui n'auront fait rien de remarquable pendant toute leur vie, et qui seront cependant arrivés à la plus haute gloire, parce qu'ils auront fait toutes leurs actions avec une intention très-pure et enflammée d'amour. Nous y verrons des milliers d'autres dépouillés de tout mérite, quoiqu'ils aient fait les actions les plus éclatantes aux yeux du monde, parce qu'ils auront fait ces actions avec des intentions vaines, mondaines.

Principe ou *maxime :* Dans toute notre conduite, avoi cette intention pure et parfaite de plaire uniquement Dieu.

§ I.

Motifs de la pureté d'intention.

1er *motif.* Les actions bonnes en elles-mêmes deviennen meilleures, plus méritoires et plus agréables à Dieu par l pureté d'intention. Prier, jeûner, faire des aumônes, s mortifier, et d'autres bonnes œuvres, quand elles ont u but, une fin surnaturels, sont toujours bonnes, agréables e méritoires devant Dieu ; mais elles sont infiniment meil leures, plus agréables et plus méritoires aux yeux de Die quand elles sont accompagnées d'une intention parfaite ment pure. Une courte prière et une petite mortificatio faites avec une telle intention, valent plus que mille autre faites avec une intention moins parfaite.

2e *motif.* Une intention pure rend nos actions indiffé rentes très-agréables à Dieu et très-méritoires. Il ne fai pas attention à ce que nous faisons, mais il fait attention l'intention avec laquelle nous agissons. La moindre actio que nous faisons avec une intention pure lui est extrême ment agréable ; il la récompensera par une gloire éternelle et il la récompense déjà dans ce monde par de grande grâces.

3e *motif.* Les plus petites croix et les moindres adver sités, l'intention pure les rend méritoires et agréables à Dieu. La plus petite croix, qui ne dure qu'un instant ; l moindre adversité, qui ne consiste que dans une parole quand on les supporte avec une intention pure, méritent l ciel, méritent une éternité de bonheur. Quelqu'un vous di une parole injurieuse : vous vous taisez ; vous la supportez vous vous tournez vers Dieu, et vous dites : « Mon Dieu, c mon tout ! je supporte cette injure avec patience, uniquemen pour vous honorer, pour vous plaire, par amour pour vous pour accomplir votre sainte volonté, parce que vous êtes l

bien suprême. » Une petite affaire, une seule parole que vous supportez en silence, avec une intention pure, est d'un tel prix que Dieu la récompense d'un bonheur éternel. Si Dieu, pour cette parole injurieuse que vous avez supportée, vous donnait le monde et tous ses biens, et toutes ses richesses et tous ses plaisirs, pour en jouir pendant toute l'éternité selon votre volonté, en seriez-vous bien récompensé? Non, cette récompense serait beaucoup trop minime. Si Dieu vous donnait le paradis terrestre pour toute l'éternité, tel qu'Adam en jouissait dans son innocence, seriez-vous bien récompensé pour cette parole? Non, cette récompense serait encore beaucoup trop petite; il doit vous récompenser par une gloire éternelle; il doit vous prendre près de lui dans le ciel : voilà la récompense que vous en attendez ; voilà ce que vous vaut, aux yeux de Dieu, une parole injurieuse supportée avec une intention pure.

4e *motif.* L'intention pure rend précieuses et agréables à Dieu les actions qui, d'elles-mêmes, sont agréables à la nature. Qu'y a-t-il de plus abject que boire, manger, se reposer, dormir, badiner, causer agréablement? Cependant, si tout cela se fait selon les convenances, et qu'on l'offre à Dieu avec une intention pure, ces actions seront pleines de mérites et de grâces.

§ 2.

Qualités de l'intention pure.

1re *qualité.* Pour que l'intention soit pure et parfaite, elle doit être dépouillée de tout égoïsme.

Une âme qui veut avoir une intention pure, parfaite, ne doit désirer ni chercher dans toutes ses actions que l'honneur de Dieu, que son bon plaisir et l'accomplissement de sa sainte volonté. Ce qui plaît à Dieu, elle doit le préférer à toute autre chose. Pour lui plaire elle doit être disposée à lui offrir son corps, son sang, sa vie, tout, en un mot. Son propre intérêt, toute recherche de soi-même,

ne doit pas la guider. Elle ne doit regarder que le bon plaisir de Dieu; quand elle l'aura connu, elle ne doit plus chercher autre chose. C'est infiniment grand que de plaire à Dieu, l'unique et infini bien. Voilà ce qui constitue l'intention parfaite. Pour plaire à Dieu et accomplir sa volonté, il ne faut pas des idées relevées ni des mots recherchés, il ne faut qu'une intention pure.

De temps en temps on formulera cette intention avec un peu plus de détails. Par exemple : « O mon Dieu ! vous » êtes l'unique amour, l'unique désir, l'unique joie de mon » cœur ! je vous estime, je vous aime, je vous embrasse de » toutes les puissances de mon âme, et au-dessus de tout ce » qui est dans le ciel et sur la terre, uniquement parce que » vous êtes le Dieu suprême. C'est pourquoi je ne cherche » que vous dans toutes mes actions, dans toute ma conduite. » Je vous offre donc cette action en union avec l'amour dont » vous vous aimez vous-même de toute éternité, pour té- » moigner le respect qui est dû à votre saint Nom, et pour » plaire à votre cœur adorable. O mon Dieu ! amour, désir » et joie unique de mon cœur ! c'est votre volonté sainte qui » m'engage à faire maintenant cette action. Je vous l'offre » donc avec la même intention que vous avez vous-même en » agissant en moi et avec moi pour faire cette action. »

On peut aussi former cette intention brièvement, mais avec un cœur enflammé. Par exemple : « O mon Dieu ! je » vous aime au-dessus de toutes choses, parce que vous êtes » le bien suprême. C'est par amour pour vous, pour vous » plaire, pour vous honorer, pour vous obéir que je vous » offre cette action. » Cette intention rend nos actions très-agréables et très-méritoires devant Dieu. La moindre action faite avec cette intention, vaut mieux que mille autres plus relevées mais qui manquent d'une telle intention. Cette doctrine est si certaine que Dieu l'a souvent confirmée lui-même par des grâces et des merveilles extraordinaires.

2e *qualité*. La pureté d'intention doit être universelle; elle doit s'étendre à toutes les actions.

Ce point exige une vigilance particulière.

Il est incroyable combien de fois et avec quelle promptitude l'amour-propre et l'intérêt se glissent dans nos actions. Une pomme paraît très-belle et très-bonne au dehors, mais si vous la découpez vous trouverez souvent qu'elle est gâtée à l'intérieur. Nous pensons souvent avoir fait une bonne action parce que nous l'avons fait précéder d'une bonne intention; mais si nous l'examinons devant Dieu, nous n'y trouvons que l'éclat extérieur, ce qui tombe sous les yeux des hommes; pour le reste il n'y a rien de bon : l'intérieur est gâté par la vaine gloire ou par d'autres défauts. Pour remédier à ce mal, il faut s'appliquer assidûment à offrir à Dieu, de tout son cœur, toutes les actions et chacune en particulier; retrancher toutes les inclinations vicieuses, et ne jamais se permettre un autre motif que le bon plaisir de Dieu.

Ce n'est pas assez d'offrir le matin seulement toutes ses actions à Dieu, par une bonne intention; celui qui veut être à Dieu, prend la chose plus sérieusement à cœur. Pour tirer juste, il faut viser le but qu'on veut atteindre. Une âme parfaite regarde d'abord Dieu, ensuite elle lui offre, avec une intention toute pure, l'action qu'elle va faire; puis elle se met en besogne. Celui qui manque à cette règle fera des milliers d'actions qui auront de l'éclat aux yeux des hommes, qui leur paraîtront des actions saintes, parfaites; mais aux yeux de Dieu elles seront méprisables, vaines, sans fruits, sans mérite, sans grâce. Au commencement de chaque action, on doit se mettre en la présence de Dieu, se tourner vers lui de tout son cœur, la lui offrir avec un amour ardent et une intention très-pure; ensuite il faut commencer la besogne. C'est ainsi que les saints ont réglé leur vie. On agira donc de la manière suivante :

1° Le matin on se mettra à genoux, en la présence de Dieu; on lui offrira de la manière suivante ou d'une autre, toutes les actions de la journée :

« O mon Dieu, mon bien unique et suprême ! je vous aime

» de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon esprit,
» de toutes mes forces, et au-dessus de toutes choses, unique-
» ment parce que vous êtes le bien suprême, digne d'être
» aimé au-dessus de toutes choses, digne d'être aimé pour
» vous-même. Par amour pour vous, je vous offre toutes mes
» pensées, tous mes désirs, toutes les inclinations de mon
» âme, toutes mes paroles, tous mes pas, tous les mouve-
» ments de mon corps, toutes mes actions, mes prières, mes
» entretiens intimes avec vous, mes tentations, les croix et les
» adversités, les heures et les moments, enfin tout ce qui
» peut vous être offert pendant cette journée. Tout cela je
» vous l'offre en union avec l'intention avec laquelle Jésus
» vous a offert et a accompli ses actions sur la terre, uni-
» quement pour votre gloire et votre honneur, pour accomplir
» votre volonté, et pour la fin pour laquelle vous agissez en
» moi et avec moi pendant cette journée. Ce que je désire,
» c'est votre volonté seule. Je voudrais pouvoir vous pro-
» curer, à chaque moment de cette journée, autant d'hon-
» neur, autant de gloire, autant de satisfaction, que vous
» procurent vos élus qui sont dans le ciel; pour vous les
» procurer, vous le savez, mon Dieu ! je serais prêt à donner
» mon sang et ma vie à chaque moment de la journée. Mais
» puisqu'il ne m'est pas possible de vous procurer cette
» gloire, cet honneur, je vous prie d'accepter mon intention
» pour ces actions, et de me donner la grâce de ne jamais
» perdre de vue un instant cette intention. »

2° Au commencement de chaque action mettez-vous en la présence de Dieu, formez un ardent acte d'amour de Dieu ; réprimez les inclinations déréglées ; renouvelez avec ferveur votre bonne intention, de la manière qui a déjà été dite. Jamais on ne doit commencer une action sans l'avoir offerte à Dieu par une intention pure et actuelle ; celui qui agirait autrement en profiterait peu ou pas du tout.

3° Si l'action est de quelque durée, on l'interrompra de temps en temps, pour se remettre de nouveau en la présence de Dieu, et pour renouveler son intention avec tout le soin

possible. Celui qui doit naviguer contre le courant, ne doit jamais abandonner la rame pour ne pas être repoussé par le torrent; celui qui veut conserver une intention pure pendant ses actions, doit toujours tourner ses regards vers le bon plaisir de Dieu, pour ne pas être emporté par les mauvaises inclinations.

3e *qualité*. Pour que l'intention soit bonne, elle doit toujours être unie à la mortification.

Pour que l'intention soit parfaite, comme Dieu la veut, elle doit animer toutes nos actions et toutes leurs circonstances, depuis le matin jusqu'au soir; de sorte que nous n'ayons pas réellement un moment une autre vue que le bon plaisir, la volonté de Dieu. Pour atteindre ce but on ne peut pas être trop attentif, et encore à peine fera-t-on ce qui est nécessaire. Je pense que personne ne peut conserver toute une journée, sans interruption, la pureté d'intention, excepté les âmes qui s'appliquent continuellement à la mortification, et qui marchent toujours en la présence de Dieu. Il y a toutes sortes d'affections désordonnées qui détruisent la pureté d'intention; en voici quelques-unes :

1° C'est la sensualité qui se glisse naturellement dans les actions pour lesquelles nous sentons un grand penchant, comme boire, manger, dormir, plaisanter et semblables.

2° C'est l'amour déréglé qui se fait sentir pour une personne que nous aimons, pour laquelle nous faisons quelque chose, et dont nous recherchons la bienveillance.

3° C'est le dégoût naturel que nous éprouvons dans les actions qui coûtent beaucoup de peine, qui nous sont naturellement contraires, qui causent du chagrin et des peines, ou qui nous sont imposées contre notre volonté.

4° C'est la vaine gloire qui se glisse presque dans toutes les actions.

5° C'est le respect humain, lorsque nous disons ou faisons quelque chose pour un homme que nous aimons et que nous craignons plus que Dieu.

6° C'est l'intérêt, lorsque nous cherchons quelque chose

de temporel, ou que nous voulons éviter quelque chose de fâcheux. Oh! quelle pureté d'intention ne faut-il pas pour découvrir et pour connaître tous ces désordres? oh! quelle grande mortification de cœur est requise pour conserver la pureté d'intention dans le soulèvement de tant de mauvaises inclinations? Il faut deux choses sans lesquelles il est impossible de conserver la pureté d'intention. La première, avant de commencer une action, c'est d'examiner votre cœur pour voir s'il n'y a pas une mauvaise inclination qui s'y cache. Si cela est, mortifiez cette inclination et détestez-la de tout votre cœur avant de commencer l'action. La deuxième, après avoir mortifié cette mauvaise inclination, c'est de vous tourner vers Dieu et de lui offrir cette action par un ardent amour et par une intention pure.

4e *qualité.* Pour que l'intention soit pure et parfaite, elle doit être constante et non interrompue. Il ne suffit pas de mortifier ses mauvaises inclinations et de former une intention pure au commencement de ses actions ; il faut encore veiller en agissant et dompter tous les mouvements déréglés. L'oiseau plongeur, aussitôt qu'il entend un coup de fusil, disparaît sous l'eau, mais il se montre de nouveau dès que le bruit a cessé, et il continue à nager comme auparavant. Quand nous domptons et mortifions les mauvaises inclinations, les sensualités, la vaine gloire, les chagrins et les autres mauvaises dispositions au commencement de nos actions, elles restent en repos, mais à peine se passe-t-il un qnart d'heure, qu'elles recommencent à nous attaquer ; alors il faut les dompter de nouveau et renouveler notre bonne intention, si nous ne voulons pas perdre la victoire. Saint Bernard eut un jour une tentation de vaine gloire au milieu d'un sermon ; il se tut un moment, et dit : « Je » n'ai pas commencé pour toi, je ne finirai pas pour toi ; » ensuite il continua son sermon.

Je le dis de nouveau, pour être parfaite et selon la volonté de Dieu, la pureté d'intention doit vivifier toutes nos actions dans leurs circonstances depuis le matin jusqu'au soir;

de manière que nous n'ayons réellement, et continuellement, autre chose en vue que de plaire uniquement à Dieu. On ne peut à cette fin employer assez de soin, et les âmes seules y parviennent qui se mortifient et marchent constamment en la présence de Dieu. Pour avoir la connaissance nécessaire dans cette matière, nous allons voir par quoi et comment la bonne intention est interrompue.

1° La bonne intention est interrompue, lorsqu'il se glisse dans nos actions ce qui déplaît à Dieu. Par exemple, je forme une bonne intention pour le temps de la récréation et je la commence bien; mais quelque temps après, je manque contre la charité envers le prochain; voilà l'intention interrompue, car on ne peut pas former une bonne intention sur un manque de charité, ni offrir un tel acte à Dieu; ce serait une indignité énorme que de lui offrir ce qui est péché.

2° L'intention pure est interrompue par la sensualité. Par exemple, je forme une bonne intention touchant le repas, je la commence uniquement pour plaire à Dieu; entretemps la sensualité vient s'y mêler; je la satisfais au lieu de la réprimer; voilà la bonne intention interrompue, car je ne mange pas pour plaire à Dieu, mais pour satisfaire ma sensualité.

3° La bonne intention est interrompue par la vaine gloire et par des vues humaines. Par exemple, avant de commencer un entretien louable, je forme une bonne intention, mais pendant l'entretien, il se présente une occasion de montrer mon esprit; je sens ce désir et j'y obéis; l'intention pure est interrompue, parce que je n'agis pas pour plaire à Dieu, mais par vaine gloire.

4° L'intention pure est interrompue chaque fois qu'on commence, qu'on fait, qu'on poursuit, qu'on achève une action par un mouvement naturel ou par une autre affection déréglée. Par exemple, je forme la bonne intention de bien passer mon temps; entretemps il m'arrive deux personnes; elles me demandent un service, je l'accorde à

l'une parce qu'elle m'est agréable; je le refuse à l'autre, parce qu'elle me déplaît; voilà la bonne intention interrompue, parce que j'agis par une inclination naturelle, et non pas pour être agréable à Dieu.

§ 3.

De quelle manière on doit, dès le matin, former une intention pure.

Dès le matin on aura soin d'exciter son zèle; de répandre son cœur devant Dieu; de s'offrir à lui; de lui offrir par un amour parfait et une intention pure toutes les actions de la journée, qu'on commencera avec beaucoup de zèle et de ferveur. Quant à la manière de le faire, chacun agira selon l'impulsion de l'Esprit-Saint: j'en indiquerai une ici qu'on pourra suivre et en tirer beaucoup de fruits.

« O mon Dieu et mon bien suprême! je répands mon » cœur devant vous, je me prosterne, je m'anéantis entière- » ment devant votre majesté infinie. Vous êtes l'Etre infini, un » en essence et trois en personnes, le Père, le Fils et le Saint- » Esprit. Vous, ô Fils de Dieu! vous êtes descendu du ciel » pour mon salut; vous avez pris la nature humaine, et vous » avez voulu subir la mort sur l'arbre de la croix. Vous » récompensez le bien, vous punissez le mal. Vous êtes le » bien suprême, digne d'être aimé pour vous-même et au- » dessus de tout. Ces points et toutes les autres vérités, que » l'Eglise me propose de croire, je les crois, parce que vous, » la vérité éternelle, vous les avez révélés. Dans cette Foi » je désire vivre et mourir; pour cette Foi je suis prêt à » donner mon sang et ma vie. Mon Dieu! seul bien, bien su- » prême! vos miséricordes envers moi ont été infiniment » nombreuses, infiniment grandes; cependant j'en désire » encore plus et de plus grandes. Mon Dieu! accordez-moi » le pardon de tous mes péchés; la persévérance dans votre » grâce jusqu'à la fin de ma vie, et le salut éternel dans le » ciel. Accordez-moi aujourd'hui la grâce de vous aimer

» parfaitement, et de passer tous les moments de cette » journée dans votre amour. J'espère ces grâces de vous, et » je les espère sans défiance, parce que vous êtes infiniment » puissant et infiniment bon ; vous pouvez me les accorder et » vous voulez me les accorder ; vous êtes infiniment fidèle, » vous me l'avez promis en vue des mérites et de la grâce de » Jésus-Christ, moyennant ma coopération.

» O mon Dieu ! bien unique et suprême ! je vous estime » et je vous aime au-dessus de tout ce qui est dans le ciel et » sur la terre. Par amour pour vous, je déteste tous les » péchés de toute ma vie, plus que tous les maux de » ce monde et de l'autre, uniquement parce que je vous ai » offensé. Oh ! que je désirerais pouvoir les anéantir. Oh ! » que je désirerais que la mort m'eût enlevé dans votre » amour, avant cette heure malheureuse où je vous ai » offensé pour la première fois. O Anges et Saints du ciel ! » et vous-même, ô mon Dieu ! je vous prends à témoins, » qu'à ce moment je voudrais donner, avec joie, mon sang » et ma vie, si par là je pouvais faire que je ne vous eusse » jamais offensé ! Mais ce qui est fait ne peut plus être » empêché ; je fais ce que je peux. Je me repens de mes » péchés ; je les déteste de tout mon cœur ; je prends la » résolution de mourir plutôt mille fois, que de vous offenser » encore une seule fois, ô mon Dieu.

» Mon Dieu et mon tout ! je vous aime, et je vous em- » brasse, préférablement à tout ce qui existe dans les cieux » et sur la terre ! Par cet amour je vous offre l'amour que » Jésus a eu pour vous ; j'unis à cet amour toute cette » journée, toutes mes pensées, toutes les affections et tous » les désirs de mon âme ; toutes mes paroles, tous mes pas, » tous les mouvements de mon corps ; toutes mes actions, » tout ce que je ferai ; mes prières, mes soupirs et mes en- » tretiens avec vous, ô mon Dieu ; toutes les tentations, les » croix et les adversités ; les heures, les minutes, les mo- » ments, enfin tout ce qui peut vous être offert en ce jour. » Je vous offre tout cela pour montrer, par mes humbles

» adorations, que vous êtes mon Dieu ; par ma profonde » soumission, que vous êtes mon Seigneur et Maître su- » prême ; par la plus exacte reconnaissance, que vous êtes » l'unique source de tout bien ; par les louanges, l'honneur, » le respect les plus sincères, que vous êtes le bien suprême » dans le ciel et sur la terre. Je désirerais pouvoir vous » rendre tous ces devoirs avec la plus grande perfection » que mérite votre majesté infinie.

» Je vous offre tout cela par la plus sincère reconnais- » sance pour toutes les grâces, pour tous les bienfaits, pour » toutes les miséricordes que vous m'avez accordées jusqu'à » ce jour et pour toutes celles que vous m'accorderez en- » core à l'avenir. Je reconnais, ô mon Dieu ! qu'elles sont » infiniment nombreuses, infiniment précieuses à vos yeux : » vous me les avez accordées sans aucun mérite de ma » part et quoique j'en fusse tout-à-fait indigne, uniquement » par affection, par votre bonté, votre amour, votre misé- » ricorde infinie envers moi. Acceptez donc tous les mo- » ments de cette journée, comme autant d'exercices réels » de louanges, de bénédictions et de reconnaissance, pour » toutes ces grâces, pour toutes ces miséricordes.

» Je vous offre tout cela pour acquitter en partie tant » d'injustices que j'ai commises envers vous par mes péchés. » Mon Dieu ! vous voyez mon cœur ; je désire que le sang » de J.-C. vous soit offert, en expiation de mes péchés, » autant de fois que j'aspirerai en ce jour. Je désire vous » offrir mon sang autant de fois qu'il y a de moments en » ce jour, et je voudrais par là détruire tous mes péchés » comme s'ils n'avaient jamais existé.

» Je vous offre tout cela pour la plus grande gloire de » votre saint Nom, pour la plus grande satisfaction de votre » cœur adorable, pour l'accomplissement de votre volonté, » pour la même fin pour laquelle vous agissez en moi et » avec moi. Je confesse, ô mon Dieu ! que vous méritez » d'être infiniment aimé pour vous-même. Je n'ai en vue » que votre honneur, votre gloire, votre volonté ; à cette fin

» je consacrerai tous les moments de cette journée. Je » ne chercherai pas de récompense ; cependant, comme » je connais que vous êtes infiniment bon, que vous ne » laissez rien sans une récompense, quoiqu'on ne la cherche » pas, je vous prie donc de vouloir, en vue du sang de » J.-C. et de ce que je ferai et souffrirai aujourd'hui pour » votre amour, m'accorder les faveurs suivantes :

» 1° La grâce d'expier mes péchés en cette vie ;

» 2° Celle de mourir à moi-même et au monde ; de vous » aimer parfaitement et d'être intimement uni à vous ;

» 3° De mourir dans votre amour ;

» 4° D'aller m'unir à vous pour toujours immédiatement » après ma mort.

» O Dieu de bonté et de miséricorde, ayez pitié de moi ! »

§ 4.

Comment on doit former, pendant la journée, une intention pure.

J'ai déjà remarqué qu'il ne suffit pas, pour une âme fervente, de former une bonne intention dans la matinée. Il est encore nécessaire de tourner ses regards vers le ciel au commencement de chaque action, et pendant l'action si elle dure un peu plus longtemps, de renouveler avec ferveur cette bonne intention qu'on a formée le matin. Pour cela il y a différents exercices ; j'en indiquerai quelques-uns ici.

1er *exercice.* Offrir à Dieu l'action qu'on va faire en vue de plaire à lui seul. Par ex. — « Mon Dieu et mon tout ! je » vous aime par-dessus toutes choses, parce que vous êtes » le bien suprême. C'est par amour pour vous que je vous » offre cette action et que je l'unis au sang de J.-C., unique- » ment pour vous honorer, glorifier, aimer, et accomplir » votre sainte volonté. » Voilà une intention pure d'une âme qui aime réellement Dieu.

2e *exercice.* Offrir à Dieu l'action qu'on va faire pour la

même fin que Dieu veut dans cette action. Pour bien comprendre ceci, il faut remarquer ces deux vérités : La première : je ne peux rien sans le secours, sans la grâce actuelle de Dieu ; la deuxième : puisque Dieu est infiniment saint, il ne peut avoir ni vouloir dans cette action qu'une fin de sainteté ; si je veux donc former une intention très-parfaite, il faut qu'elle soit conforme à celle que Dieu y a. Par ex. — « Mon Dieu et mon tout! je vous aime par-» dessus tout, parce que vous êtes le bien suprême. Je vous » offre cette action par amour, uniquement pour vous » honorer, glorifier, aimer, accomplir votre volonté, et » pour la même fin que vous avez dans cette action en » agissant en moi et avec moi. »

3ᵉ *exercice*. Offrir à Dieu l'action qu'on va faire, avec un ardent désir de lui plaire. Par ex. — « Mon Dieu et » mon tout ! je vous aime par-dessus toutes choses, parce » que vous êtes le bien suprême ; c'est par amour que je » vous offre cette action, uniquement pour vous honorer, » vous aimer, vous plaire, et pour accomplir votre sainte » volonté. Je voudrais pouvoir par là vous honorer, aimer, » et vous obéir autant que les séraphins le font dans le » ciel en ce moment. Je vous prends à témoin, mon Dieu ! » que je donnerais mon sang et ma vie avec joie pour » pouvoir en faire autant ; et c'est avec cette intention et » l'offrande de ma vie que je veux faire cette action. » De tels désirs ne sont pas inutiles quand ils procèdent du cœur. Le B. Alphonse Rodriguez forma un jour le désir de convertir le monde entier, et il lui fut révélé qu'il aurait pour ce désir autant de gloire, que s'il avait réellement converti le monde.

4ᵉ *exercice*. Offrir l'action à Dieu par une répétition abrégée de l'intention du matin. Par ex. — « O mon Dieu » et mon tout ! je vous aime par-dessus tout, parce que » vous êtes le bien suprême. Je vous offre cette action par » amour, et avec la même intention avec laquelle je vous ai » offert, ce matin, tous les moments de cette journée. »

CHAPITRE III.

MANIÈRE FACILE POUR BIEN FAIRE LA MÉDITATION ET EN PROFITER.

§ 1.

De la préparation à la méditation.

Pour bien profiter de la méditation, il est nécessaire de s'y bien préparer. Dieu est le Seigneur suprême, et il veut que nous le traitions avec le plus grand respect. Si nous nous présentons donc devant lui, sans nous y être bien préparés auparavant, nous nous rendons indignes de ses grâces et de ses miséricordes. C'est de la manière suivante qu'on fera cette préparation.

1° La veille, lisez attentivement le mystère sur lequel vous devez méditer le lendemain ; imprimez-le si vivement dans votre mémoire que, sans livre, vous puissiez le raconter à une autre personne, avec toutes les circonstances avec lesquelles il s'est opéré.

2° Examinez quelle instruction vous pourrez tirer de ce mystère pour l'amélioration de l'état actuel de votre vie ; cherchez ensuite quelques motifs qui vous portent à mettre cette instruction en pratique. Ces motifs peuvent être l'exemple de Jésus-Christ, de la Ste Vierge, ou celui d'autres saints; le ciel, les peines qui attendent dans l'autre monde les âmes tièdes ; la tranquillité et la joie qui inondent le cœur des âmes ferventes pendant cette vie et à la mort ; ainsi que d'autres motifs semblables.

3° Proposez-vous quelques saintes affections que vous voudrez exciter en vous, après avoir médité sur tel mystère. Par exemple, affections ou sentiments de contrition, de bon propos, de confiance en Dieu, d'amour, de résignation à la volonté de Dieu, pour lui demander des grâces efficaces,

pour désirer des croix et des souffrances, et plusieurs autres saintes affections semblables. Vous aurez soin ensuite de vous rappeler ces points avant votre repos et le lendemain matin, afin de les imprimer dans votre mémoire pour le temps où vous allez vous mettre en méditation.

§ 2.

De la préparation prochaine à la méditation.

Dès que le temps de la méditation est arrivé, allez sans tarder à votre prie-Dieu, et préparez-vous soigneusement à bien faire votre méditation. Cette préparation prochaine est d'une grande importance; car ordinairement la méditation est telle qu'a été cette préparation. Si l'on commence avec zèle et ferveur, on continuera et on finira avez zèle et ferveur; si l'on commence avec tiédeur et répugnance, on continuera et on finira de la même manière.

On commencera l'introduction à la méditation de la manière suivante :

1° Etant debout, à un ou deux pas de votre prie-Dieu, placez-vous-y en la présence de Dieu. La meilleure manière de le faire, c'est de se représenter la Sainte Trinité; qu'elle est dans votre cœur comme dans un temple vivant; qu'elle y voit tout; qu'elle y entend tout et y observe tout, les pensées et les affections les plus secrètes qui passent dans ce temple.

Après que vous vous serez représenté ceci avec une foi vive, mettez-vous à genoux, adorez Dieu avec un profond respect; ensuite agenouillez-vous sur votre prie-Dieu et faites le signe de la croix.

2° Formez une intention très-pure, offrez à Dieu la méditation que vous allez faire, uniquement par amour pour lui, pour l'honorer; pour la plus grande gloire de son saint Nom; pour lui plaire et pour accomplir sa sainte volonté.

3° Offrez-vous et abandonnez-vous entièrement au bon

plaisir de Dieu. Cette offrande consiste en deux points : *a*) Présentez-vous à Dieu avec une entière indifférence touchant les lumières ou les ténèbres ; les consolations ou les désolations ; les douces émotions du cœur ou les sécheresses ; que tout vous soit égal, venant de la main de Dieu. *b*) Offrez-vous à Dieu avec la disposition de faire tout ce qu'il lui plaira et dès qu'il vous fera connaître sa volonté.

4° Offrez, avec une humilité profonde, avec connaissance de votre indignité et en même temps avec une confiance filiale, à l'Esprit-Saint, le précieux sang de Jésus-Christ, et demandez-lui par une prière fervente ces deux grâces : la première, d'éclairer votre entendement et de vous faire connaître sa volonté; la deuxième, de toucher votre cœur, de le remplir de saintes affections; de vous assister puissamment pour accomplir sa volonté.

§ 3.

De l'exercice de la mémoire et de l'entendement pendant la méditation.

Cet exercice est très-nécessaire pour profiter de la méditation. La volonté est aveugle; pour aimer la vertu, l'entendement doit lui en faire connaître la beauté; il est donc nécessaire que la réflexion de l'entendement précède et soit faite avec beaucoup de soin. La manière la plus facile, c'est de se proposer le mystère en forme de demandes, et d'y répondre par la réflexion.

1re *demande.* Sur quel mystère dois-je méditer aujourd'hui?

Pour y répondre, rappelez-vous le mystère avec toutes les circonstances avec lesquelles il s'est accompli, comme si vous deviez le raconter à une autre personne. Si cela ne vous réussit pas, lisez alors lentement et avec attention tous les points, jusqu'à ce que vous ayez bien compris tout. Alors formez un acte de foi sur le mystère.

2e *demande.* Quelle instruction dois-je tirer de ce mystère pour mieux vivre?

Rappelez-vous quelle est cette instruction, et réfléchissez sur l'un ou l'autre motif qui puisse vous engager à la mettre en pratique. Par exemple : 1° Qu'ont fait en cette matière mon Sauveur, la Ste Vierge et d'autres saints? 2° Que voudrais-je avoir fait à l'heure de ma mort, et devant le tribunal de Dieu? 3° Quelle récompense aurai-je, pendant ma vie, à ma mort et pendant toute l'éternité, si je mets cette instruction en pratique? 4° Si je ne vis pas selon cette instruction, quels maux ai-je à craindre à ma mort, en purgatoire, en enfer? 5° Que demandent sur cette matière les règles que j'ai promis à Dieu d'observer? Que demande ma vocation? Que demande l'abandon que j'ai fait du monde? Si je mets cette instruction en pratique, quelle satisfaction auront de moi mon Sauveur, sa sainte Mère, mes saints Patrons? Occupez-vous de ces motifs jusqu'à ce que votre cœur en soit bien pénétré.

3e *demande*. Comment ai-je vécu jusqu'à présent? Me suis-je conduit comme j'aurais dû le faire et selon que me l'enseigne cette instruction?

Examinez votre conscience; pesez les imperfections et les fautes que vous avez commises par rapport à cette instruction; rappelez-vous les occasions dans lesquelles vous êtes tombé; recherchez la cause de vos chutes fréquentes; si ç'a été la paresse, l'orgueil, l'impatience ou d'autres mauvaises inclinations.

4e *demande*. Que veux-je faire à l'avenir? Comment veux-je régler ma vie pour vivre conformément à cette instruction?

Faites un sincère propos touchant la manière dont vous allez à l'avenir régler votre vie, mais surtout pour le jour actuel. Par exemple : la méditation traite de la médisance et des péchés d'autrui; prenez donc cette résolution : 1° De faire dix à vingt fois en ce jour des actes d'amour de Dieu et du prochain, et renouvelez en même temps le propos de ne parler de personne qu'en bien. 2° Examinez le lieu, le temps, l'occasion où vous avez manqué autrefois en cette matière; et prenez la résolution d'éviter cette occasion si

vous le pouvez, ou de vous vaincre si vous ne pouvez pas l'éviter.

§ 4.

De l'exercice de la volonté.

L'exercice de la volonté est la principale partie de la méditation ; c'est pourquoi on s'appliquera avec beaucoup de ferveur et d'assiduité à former de saintes affections. Quoiqu'il n'y ait que l'Esprit-Saint qui puisse parfaitement enseigner l'exercice des saintes affections, nous en mettrons cependant quelques-unes ici dont on pourra profiter.

1° *Contrition, repentir.* Mettez tous vos péchés et toutes vos imperfections aux pieds de Jésus crucifié ; pleurez-les, détestez-les de tout votre cœur ; offrez à Dieu en satisfaction le sang précieux de Jésus-Christ.

2° *Reconnaissance.* Louez Dieu pour tant de bienfaits que vous avez reçus de lui, pour vous avoir supporté si longtemps et avec tant de patience ; pour sa bonté infinie avec laquelle il vous invite encore aujourd'hui à l'aimer.

3° *Humilité.* Reconnaissez que vous êtes si faible qu'il vous est impossible de vous convertir parfaitement ; que vous n'êtes pas digne que Dieu jette sur vous un seul regard de miséricorde ; que vous n'avez pas d'autre moyen que sa bonté et sa miséricorde infinies.

4° *Espoir et confiance.* Représentez à Dieu sa bonté et sa libéralité infinies et sans bornes ; le prix infini du sang que Jésus a versé pour vous ; sa fidélité infinie par laquelle il a promis de venir à votre secours ; dites-lui que vous espérez fermement, infiniment en cette bonté et cette miséricorde.

5° *Amour de Dieu.* Estimez-le sur tout, aimez-le au-dessus de toutes les créatures ; offrez-lui votre cœur, tout, tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes ; dites-lui que vous êtes disposé à faire tout ce qu'il désire de vous, à souffrir tout ce qu'il voudra vous imposer.

6° *Résignation à la volonté de Dieu.* Offrez à Dieu votre vie, votre corps, votre honneur, votre réputation, vos forces et

votre santé, tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes. Priez-le de disposer de tout cela selon son bon plaisir; témoignez-lui que vous ne désirez autre chose que l'accomplissement parfait de sa sainte volonté en vous.

7° *Désir d'aimer Dieu parfaitement.* Témoignez à Dieu que vous désirez l'aimer et l'aimer parfaitement, au-dessus de tout ce qui est dans le ciel et sur la terre; que vous êtes disposé à faire tout, moyennant sa grâce; priez-le de vous aider et d'ôter de votre cœur tout ce qui s'y trouve de contraire à son amour.

8° *Implorer la grâce de Dieu.* Demandez-lui humblement sa grâce et son secours pour accomplir vos bons propos; reconnaissez votre indignité; représentez-lui sa bonté, sa miséricorde et sa fidélité infinies, ses promesses, la passion et la mort, le sang et les mérites de Jésus-Christ, votre pauvreté, votre misère et votre inconstance. Dites-lui que vous ne cesserez de crier vers lui, jusqu'à ce qu'il vous ait accordé sa miséricorde, jusqu'à ce qu'il ait eu pitié de vous.

Appliquez-vous à traiter avec Dieu avec la plus grande ferveur par ces affections ou par d'autres semblables. On ne doit pas passer vite d'une affection à une autre, mais s'arrêter à chacune aussi longtemps que le cœur en est bien pénétré et que vous y trouvez du goût.

§ 3.

De la fin de la méditation.

Après avoir fait la méditation de la manière susdite, cherchez les moyens pour vous aider à accomplir vos résolutions; à cette fin remarquez les points suivants :

1° Combien et quels actes de vertus intérieures voulez-vous pratiquer pendant la journée?

2° Quels actes extérieurs ?

3° A quelle heure et à quelle occasion ?

Après cela prenez en main votre crucifix, et finissez

la méditation par les pratiques suivantes ou semblables :

1° Excitez en vous un amour ardent envers Dieu, offrez-lui le propos que vous avez formé pendant la méditation, avec la ferme résolution de l'exécuter, coûte que coûte, et cela uniquement par amour pour Dieu.

2° Reconnaissez votre faiblesse et votre impuissance, et dites à Dieu que vous n'observerez pas mieux ce propos que tant d'autres que vous avez faits et que vous n'avez pas observés, s'il ne vient lui-même à votre secours.

3° Jetez-vous dans le sein de sa miséricorde, et dites-lui que vous espérez et que vous croyez fermement qu'il vous aidera à passer cette journée très-saintement dans son service, et pour accomplir ponctuellement votre résolution.

4° A cette fin, demandez à Jésus crucifié sa bénédiction, le priant d'offrir à son Père le sang qu'il a répandu pour vous, et de vous en obtenir le secours nécessaire.

5° Enfin baisez ses plaies ; rendez-lui d'humbles actions de grâces pour vous avoir supporté si longtemps ; faites le signe de la croix et levez-vous avec beaucoup de respect.

CHAPITRE IV.

DU SOIN AVEC LEQUEL ON DOIT FAIRE L'ORAISON AFFECTIVE.

L'oraison affective suit la méditation ; car après avoir purifié son cœur de toutes les affections déréglées, après avoir reconnu la lumière du ciel, après avoir considéré souvent la bonté, la beauté, la miséricorde et les autres perfections de Dieu, après l'avoir trouvé par un amour sincère, il n'est plus nécessaire que l'entendement s'occupe longuement à réfléchir sur toutes sortes de vérités ; un seul regard de son bien-aimé suffit à l'âme, et aussitôt elle se répand en soupirs amoureux, et l'embrasse par de douces et nombreuses affections ; elle jouit de son aimable présence

dans le repos et le silence. Cette sorte d'oraison est beaucoup plus parfaite que la méditation. On ne doit pas s'adonner à cette sorte d'oraison tant qu'on n'est pas entièrement délivré et purifié du trouble des péchés et des affections déréglées. Dieu lui-même attire ordinairement l'âme à lui, et la remplit de si saintes affections, qu'elle s'occupe très-facilement en sa présence sans aucune méditation : c'est là la preuve que Dieu l'appelle à cette sorte d'oraison. En voici la méthode :

1° On s'y préparera soigneusement ; on se rappellera la vérité qu'on veut considérer brièvement ; on choisira d'avance quelques saintes affections qui procèdent de cette vérité, et on formera le sincère propos qu'on veut faire par amour pour Dieu. Il ne faut rien d'autre pour la préparation.

2° Lorsque le temps de faire oraison sera arrivé, mettez-vous en la présence de Dieu, et après avoir achevé l'introduction ou préparation prochaine ordinaire, proposez-vous la vérité qui sera le sujet de votre oraison ; considérez ou examinez cette vérité, par exemple, pendant un quart d'heure, afin de la bien comprendre.

3° Ayant cessé cette considération, abandonnez-vous à de ferventes affections, répandez votre cœur devant Dieu, et unissez-vous à lui autant qu'il vous sera possible. Mais il faut remarquer qu'on ne doit pas passer trop vite d'une affection à une autre, mais qu'on doit s'arrêter à chacune aussi longtemps que le cœur s'y sent attiré.

4° Enfin, pour finir l'oraison, on doit s'offrir entièrement à Dieu, afin qu'il dispose de nous selon son bon plaisir et qu'il accomplisse en nous ses desseins.

§ 1.

De l'exercice de la reconnaissance.

La reconnaissance pour les bienfaits qu'on a reçus, est l'entretien le plus ordinaire avec Dieu d'une âme qui

l'aime de tout son cœur. Puisqu'elle connaît par une lumière surnaturelle combien de bontés et de miséricordes Dieu a eues pour elle ; combien il en a encore, et combien il veut encore lui en faire pendant toute l'éternité ; il lui est impossible de se retenir et de se taire. Elle s'évanouit, pour ainsi dire, d'admiration ; elle ne peut cesser d'en remercier Dieu. Et puisque la reconnaissance est extrêmement agréable à Dieu, il verse donc tous les jours tant de grâces dans cette âme, qu'elle est enfin tout enflammée et consommée du feu de l'amour de Dieu. Elle fait donc bien de commencer l'exercice de l'amour de Dieu par cette affection, afin que Dieu l'échauffe et la consume de plus en plus de ce feu divin.

1er *exercice. Remerciez Dieu pour la création.*

Méditez brièvement cette vérité : « Mon Dieu ! qu'étais-je il y a cent ans? un pur néant, une poignée de poussière semblable à celle sur laquelle on marche aujourd'hui. Mon corps, mon âme, tout ce que je suis et tout ce que je possède est l'œuvre de votre toute-puissance, et un présent de votre miséricorde, de votre bonté. Mais, mon Dieu ! par quel amour m'avez-vous fait ces grâces extraordinaires? à ma place vous auriez pu créer des millions et des millions d'âmes, qui ne vous auraient pas offensé si souvent et si grièvement ; qui vous auraient aimé plus ardemment, avec plus de ferveur ; qui vous auraient glorifié éternellement, beaucoup plus que moi : néanmoins vous les avez laissées dans le néant, et vous m'en avez tiré, quoique vous ayez prévu combien souvent je vous offenserais, combien peu et avec quelle froideur, quelle tiédeur je vous aimerais. Mais si vous avez voulu me créer, pourquoi m'avez-vous préservé de tant de misères dans lesquelles d'autres doivent vivre? oh! combien de milliers de personnes vivent dans la dernière pauvreté, qui doivent mendier leur pain! tandis que je suis suffisamment pourvu de biens temporels, sans dépendre de personne. Combien de milliers qui sont estropiés et paralysés de leurs membres, sourds, aveugles, tourmentés de maladies

et d'infirmités, qui ne peuvent pas sortir de leur lit! et vous m'avez préservé de toutes ces misères, de toutes ces infirmités. A qui dois-je tout cela? oh! à vous seul! ô bonté infinie! vous seul, vous avez jeté les yeux sur moi et vous m'avez comblé de grâces si abondantes, préférablement à tant de milliers d'autres. »

Après avoir considéré cette bonté divine, formez les affections suivantes :

1° Admirez la bonté et la libéralité infinies de Dieu, qui, préférablement à tant d'autres, vous a aimé et prévenu de tant de grâces, de tant de bienfaits.

2° Louez et bénissez Dieu de tout votre cœur; glorifiez-le, témoignez-lui votre reconnaissance pour tant de bienfaits; invitez tous les saints à louer et à bénir Dieu avec vous, et pour vous.

3° Détestez votre ingratitude passée, soyez contrit de ce que vous n'avez pas aimé Dieu depuis le premier instant, avec la plus grande ferveur; d'avoir attaché votre cœur un seul instant à la créature; d'avoir offensé Dieu, ne fût-ce que par un seul péché.

4° Excitez en vous un ardent amour pour lui; présentez-lui, offrez-lui, pour toujours, votre corps, votre âme, tout ce que vous êtes, et tout ce que vous avez; et formez un propos sincère d'employer toutes vos forces pour bien vivre et pour accomplir sa volonté.

2me *exercice. Remerciez Dieu pour la grâce de la Rédemption.*

Considérez brièvement cette vérité : « ô mon Dieu! votre bonté, votre amour, votre miséricorde brillent dans tous les mystères, mais pas autant et si clairement que dans celui de la Rédemption. Votre passion a été surabondante. Une seule larme aurait pu suffire pour me sauver, et vous en avez voulu répandre des milliers et des milliers. Une seule goutte de votre sang était suffisante pour me procurer le ciel, et vous l'avez répandu jusqu'à la dernière goutte. Une seule génuflexion aurait été assez pour mon salut, et vous avez voulu souffrir les peines et les douleurs

les plus affreuses. Un seul soupir pouvait me réconcilier avec votre Père céleste, et vous avez donné votre vie à l'arbre de la croix. Votre passion a été tout-à-fait hors de mes mérites. Je n'étais pas encore au monde, et dès lors cependant vous m'avez aimé et répandu votre sang pour moi. Vous saviez que j'allais vous offenser beaucoup et souvent ; et malgré cela vous m'avez aimé, et donné votre vie pour moi ; vous aviez prévu combien je serais ingrat, cela ne vous a pas empêché de me chérir jusqu'à mourir pour moi. Oh ! combien je serais donc ingrat, si je ne brûlais et ne me consumais d'amour pour vous et pour vous plaire ! »

Après la considération de cette vérité, formez les affections suivantes :

1° Avouez devant Dieu que votre rédemption est une œuvre de sa pure bonté et de sa pure miséricorde.

2° Louez-le et remerciez-le infiniment pour toutes les larmes, pour toutes les gouttes de sang qu'il a répandues, et pour toutes les peines et douleurs qu'il a supportées pour vous.

3° Offrez-vous entièrement à Dieu ; abandonnez-lui votre corps, votre âme, votre honneur, votre réputation, votre santé, votre vie, et tout ce que vous avez, pour en disposer entièrement selon sa sainte volonté. Témoignez-lui que vous ne désirez, que vous ne cherchez rien d'autre que d'accomplir sa sainte volonté.

4° Excitez en vous un ardent amour envers lui ; prenez la résolution de n'admettre jamais dans votre cœur d'autre amour, d'autres affections, pas même les moindres, que pour lui, qui a acheté votre cœur si cher et qui l'a aimé si ardemment.

3e *exercice. Remerciez Dieu pour la grâce de la sanctification.*

Considérez brièvement cette vérité : « O mon Dieu ! quelle grâce et quel bienfait de m'avoir appelé et admis dans le sein de votre Eglise, qui est la seule dans laquelle on puisse se sanctifier ! Que m'aurait-il servi de m'avoir

créé et appelé, invité au ciel? de m'avoir racheté et répandu votre sang pour moi? Je me serais damné malgré cela, si j'étais hors de votre sainte Eglise. Maintenant je suis dans cette Eglise sainte, je parcours la voie véritable, je marche en droite ligne vers le ciel. Oh! combien de milliers d'âmes y a t-il parmi les juifs, les payens, les hérétiques, les hétérodoxes qui vous auraient servi avec beaucoup plus de fidélité, de perfection et d'amour que moi, si vous leur aviez fait la grâce de naître et d'être élevés dans la véritable Eglise? Vous les avez laissés naître et croître dans l'erreur : moi au contraire, dès ma naissance, vous m'avez pris dans vos bras, comblé de vos grâces, et admis au nombre de vos enfants : oh! quel amour, quelle reconnaissance, cette grâce doit exciter dans mon cœur! En vérité, moi seul, je dois vous aimer plus que toutes ces personnes ensemble, qui sont hors de votre Eglise, parce que vous m'avez aimé seul plus qu'elles toutes ensemble. »

Après avoir considéré cette vérité, formez les affections suivantes :

1° Considérez-vous bien au-dessus des infidèles, et avouez que vous avez beaucoup moins mérité le don de la foi qu'eux, et que vous le devez uniquement à la pure bonté, à la pure miséricorde de Dieu.

2° Offrez en actions de grâces, à l'Eprit-Saint, de qui vient ce don, la vie, la passion et la mort de J.-C.

3° Regrettez d'avoir été si ingrat jusqu'à présent; d'avoir regardé cette grande grâce comme une dette et d'y avoir répondu par beaucoup de péchés et de vices.

4° Excitez en vous autant que possible un ardent amour de Dieu, priez-le de détacher entièrement votre cœur de toutes les créatures, et de l'enflammer de son amour le plus parfait.

4e exercice. Considérez les bienfaits particuliers que vous avez reçus.

Examinez-les sérieusement en vous-même, et rendez-en grâces à Dieu. Il n'est pas possible, ni nécessaire d'énu-

mérer ici tous ces bienfaits : vous n'avez qu'à jeter vos yeux sur votre vie passée, vous y trouverez un nombre infini de grâces. Je veux seulement pour exemples en citer quelques-uns.

1° Un de ces bienfaits, c'est une longue vie. Tous les jours nous pouvons expier quelque chose de nos péchés et diminuer les peines du purgatoire. Nous pouvons pratiquer chaque jour de nouvelles bonnes œuvres, et augmenter notre gloire dans le ciel. Chaque jour nous pouvons avancer dans la vertu et obtenir un plus grand bonheur pour le ciel. Oh ! si Dieu avait accordé une plus longue vie à ces malheureux qui se sont damnés dans leur jeunesse, quelle pénitence ils auraient faite! Oh! si Dieu avait laissé vivre plus longtemps certaines âmes du purgatoire, par quelle sévère pénitence elles auraient expié leurs péchés ! Oh ! combien de milliers de saints auraient augmenté leurs mérites et leur gloire par une plus longue vie ! Cette grâce que Dieu a refusée à tant de milliers d'âmes qui sont dans le ciel, en purgatoire et en enfer, il me l'a accordée libéralement par sa pure bonté et sa miséricorde.

2° Une autre grâce particulière, c'est de nous avoir appelés à la vertu et à la perfection. Combien on rencontre de milliers de bons chrétiens, qui mènent une bonne vie, mais qui sont si surchargés de travail et d'affaires, qu'à peine peuvent-ils penser pendant la journée à exercer ou à acquérir une vertu ? Combien de milliers qui habitent la campagne parmi les personnes simples, et qui ne savent pas ce qui constitue la vraie vertu et la sainteté ? Combien de milliers, qui, pendant toute la journée, n'ont pas le temps de lire un bon livre, d'entendre une messe, ni de méditer l'une ou l'autre vérité éternelle? Combien qui n'ont reçu, ni du ciel, ni de la part des hommes, d'autre éclaircissement, d'autre instruction, que justement ce qu'il faut pour éviter l'enfer? Moi, Dieu me traite tout autrement. Il me donne tous les moyens non-seulement pour me sauver, mais encore pour arriver à une haute sainteté ;

et préférablement à tant d'autres qui ont passé leur jeunesse dans l'innocence.

Après avoir pesé, médité sérieusement ces grâces et d'autres semblables, excitez en vous l'une ou l'autre des affections suivantes : vous pouvez et vous devez maintenant grandement admirer l'infinie bonté de Dieu, qui vous a accordé si libéralement tant de milliers de grâces extraordinaires et sans aucun mérite de votre part; maintenant vous pouvez et vous devez louer et bénir Dieu ; le remercier de tout votre cœur pour sa bonté et sa miséricorde infinies. Tantôt au lieu de lui témoigner votre reconnaissance, vous pouvez lui offrir les louanges et les bénédictions que lui a rendues en tout temps le cœur sacré de Jésus. Une autre fois vous pouvez déplorer votre ingratitude, de ce que vous avez offensé Dieu si souvent et si grièvement, après avoir reçu de lui tant de grâces et de bienfaits. Une autre fois encore, vous pouvez former un ardent amour, et par reconnaissance vous offrir entièrement à lui.

§ 2.

De l'amour d'estime.

L'amour d'estime est un exercice de la volonté, par lequel l'âme estime Dieu par-dessus toutes les créatures; par lequel elle préfère la moindre volonté, le moindre bon plaisir de Dieu, à tous les biens de ce monde et de l'autre; par lequel elle hait et déteste plus que tous les maux, la moindre chose qui lui déplaît. C'est là le premier exercice de l'amour d'estime envers Dieu et l'introduction ou le commencement de tous les autres; car le cœur dans lequel se trouve cet amour, et où il grandit par une pratique habituelle et constante, ressentira bientôt de plus en plus le feu de l'amour divin qui remplira l'âme toute entière, et lui fera goûter des affections inconnues jusqu'alors. Il est à cette fin utile et même nécessaire de s'appliquer avec soin à cet exercice jusqu'à ce qu'on éprouve une ferme

résolution de régler sa vie journalière sur les affections qui renferment cet amour.

Le premier exercice consiste à avoir pour Dieu une estime si grande qu'on prenne la ferme résolution de souffrir plutôt tous les maux de cette vie et de l'autre, que de l'offenser volontairement et de propos délibéré par le moindre péché. Pour cette fin considérez la vérité suivante : Dieu est le bien suprême, infiniment parfait en toutes perfections, infiniment puissant, infiniment beau, infiniment saint, infiniment miséricordieux, infiniment bon, infiniment sage. Offenser un bien infini, c'est le plus grand mal qu'on puisse faire ou imaginer. Il vaudrait mieux que toutes les créatures fussent anéanties en ce moment que de commettre un péché ou de faire le moindre déplaisir contre la source de tout bien.

Après avoir bien médité cette vérité, formez les affections suivantes :

1° Estimez et respectez Dieu au-dessus de toutes les créatures ; et reconnaissez que lui seul mérite un amour infini; que lui seul est digne d'un amour infini ; parce que lui seul est infiniment parfait en lui-même ; reconnaissez qu'on ne peut commettre ni imaginer un plus grand mal, que de lui causer le moindre déplaisir ; qu'il vaudrait mieux que toutes les créatures rentrassent dans le néant, que d'offenser le créateur de toutes choses.

2° Reconnaissez sincèrement que vous avez mérité d'être précipité en enfer au moment où vous offensiez ce bien suprême par votre premier péché. Etonnez-vous que Dieu, nonobstant sa grandeur infinie, ait voulu souffrir tant d'injures sans les châtier comme elles le méritaient ; qu'il les a voulu souffrir de vous, ver de terre qu'il avait créé par sa toute-puissance.

3° Repentez-vous sincèrement de tous vos péchés, de toutes vos imperfections, de toutes vos mauvaises inclinations; détestez-les de tout votre cœur. Témoignez à Dieu que vous êtes disposé en ce moment à souffrir la mort la

plus affreuse, si par ce moyen il était en votre pouvoir d'anéantir les injures que vous lui avez faites.

4° Prenez la résolution, à la face du ciel, de supporter, à l'avenir, tous les maux, plutôt que d'offenser Dieu, ce bien suprême, une seule fois et par le moindre péché.

Le deuxième exercice d'estime consiste à prendre la ferme résolution de faire toujours et à chaque moment ce que l'on saura être le plus agréable à Dieu. A cette fin considérez la verité suivante : Dieu seul est l'Etre suprême, parfait et infini, qui mérite d'être loué et aimé pour lui-même, au-dessus de tout. Les anges, les hommes, le ciel et la terre, toutes les créatures ensemble en comparaison de Dieu, ne sont pas autant qu'un atome en comparaison du globe immense de la terre. Procurer à ce grand Dieu une petite satisfaction, est donc un bien infiniment grand, un bien qui surpasse tout autre bien qu'on pourrait faire à quelque créature que ce soit.

Après avoir considéré cette vérité, formez les affections suivantes :

1° Réjouissez-vous, et remerciez Dieu de tout votre cœur, de ce qu'il a daigné, par sa bonté infinie, vous placer dans un état où vous pouvez le connaître, le louer, l'aimer et lui plaire. Confessez que vous voulez lui plaire dans les moindres choses, et que vous l'estimez au-dessus du ciel et de la terre, au-dessus de tous les biens de cette vie et de l'autre.

2° Offrez-vous à lui de tout votre cœur, comme un holocauste parfait d'amour, et avec une entière disposition de faire autant et en tout temps ce qu'il désire de vous, ce qu'il vous inspirera, ou ce qu'il vous fera connaître de toute autre manière ou par une circonstance ou l'autre ; de souffrir tout et en tout temps ce qu'il lui plaira de vous faire souffrir; et tout cela par pur amour pour lui et pour lui plaire.

3° Regrettez de tout votre cœur d'avoir, pendant tant d'années, cherché avec tant d'ardeur à plaire au monde, et

d'avoir commencé si tard à chercher les moyens pour plaire à Dieu.

4° Pour votre estime, votre amour et votre résignation, offrez-lui tout ce que le cœur sacré de Jésus lui a jamais témoigné pendant sa vie.

Le troisième exercice d'estime consiste à être disposé à souffrir toujours en silence et avec joie, tout ce qu'il lui plaira nous faire souffrir. Dieu est l'Etre suprême, un Etre immense, le plus parfait, le plus aimable. Tout ce que je peux faire est beaucoup trop peu en comparaison de ce qu'il mérite. Si je pouvais faire seul tout ce que tous les Saints ont fait par amour pour lui, depuis le commencement du monde ; si je pouvais souffrir seul tout ce que les Martyrs ont souffert pour son amour, depuis le commencement de l'Eglise ; si je pouvais souffrir seul et pour son amour et pour lui plaire, tout ce que toutes les créatures ont jamais souffert, tout cela ne serait rien en comparaison de ce que Dieu mérite; car ce que Dieu mérite est infini, tandis que ce que vous faites est fini.

Après avoir bien médité cette vérité, formez les affections suivantes :

1° Excitez en vous un ardent amour envers lui ; et offrez-lui par amour vos biens temporels, avec une entière disposition d'adorer sa sainte volonté dans tous les accidents, si Dieu trouvait bon de vous enlever ces biens.

2° Concevez encore un ardent amour de Dieu, et offrez-lui par amour votre corps et votre santé; dites-lui que vous êtes tout entier à sa disposition, s'il juge bon de vous envoyer des douleurs, des maladies, des infirmités ; que vous louerez et bénirez ses desseins.

3° Excitez en vous un fervent amour par lequel vous lui offrirez votre honneur, votre réputation, étant tout disposé à les perdre, s'il lui plaît, et à bénir, dans cette circonstance, sa sainte volonté.

4° Offrez-lui, dans les mêmes dispositions, votre âme, la paix, la tranquillité intérieure, avec la disposition de louer

sa sainte volonté, en cas qu'il vous éprouve, ou qu'il permette que vous soyez visité par des tentations, des angoisses, des délaissements.

Cet exercice est d'une grande importance; car si nous le pratiquons pendant ces épreuves, il nous fait acquérir un grand amour de Dieu et la plus grande mortification de nous-mêmes.

Le quatrième exercice d'estime consiste à s'oublier entièrement soi-même, sans exception aucune, pour s'abandonner entièrement à la disposition de Dieu.

A cette fin, considérez tantôt l'une, tantôt l'autre des perfections de Dieu. Considérez :

1° La puissance de Dieu est si grande, que par une seule parole, en un moment, sans aucune peine, il peut tirer du néant autant de cieux, autant de mondes qu'il y a de grains de sable sur le bord de la mer.

2° La beauté de Dieu est si grande, que s'il créait chaque jour autant de millions d'anges et d'hommes qu'il y a d'atomes dans l'air, ces anges et ces hommes seraient infiniment et éternellement heureux s'ils pouvaient seulement contempler la face de Dieu.

3° La miséricorde de Dieu est si grande, que si j'avais commis seul tous les péchés qu'ont commis, que commettent actuellement et que commettront encore tous les hommes, et même si j'avais commis ceux de tous les démons et de tous les damnés, et si pour ces péchés je lui adressais un seul soupir avec un cœur contrit, Dieu, pour ce seul soupir, me pardonnerait et me sauverait.

4° La libéralité de Dieu est si grande, que si je n'avais fait aucune bonne œuvre pendant toute ma vie, et que si à la fin de ma vie je lui adressais ce soupir : « O Seigneur! je vous aime par-dessus toutes choses, parce que vous êtes le bien suprême, je déteste tous mes péchés par amour pour vous; » Dieu me donnerait le ciel pour ce seul soupir.

5° La sainteté de Dieu est si grande, qu'il vaudrait mieux

que tout fût détruit plutôt que de commettre le moindre péché en mépris de lui.

6° L'infinité de Dieu est si grande, que s'il créait autant de millions de mondes qu'il y a de grains de sable dans la mer, il n'y aurait pas un endroit vide, et Dieu s'y trouverait avec toute sa nature et son essence.

7° L'amour de Dieu pour moi est si grand, que s'il était nécessaire, Jésus-Christ souffrirait de nouveau la mort pour moi, si cela se pouvait, car telle est sa disposition et son amour envers moi.

8° La justice de Dieu est si grande, qu'il punira en enfer pendant toute l'éternité, et par les peines les plus terribles, un seul péché mortel.

Après avoir médité ces perfections de Dieu, formez les affections suivantes :

1° Jetez-vous dans le plus profond de votre néant, et adorez la grandeur infinie de Dieu par le plus profond respect; admirez sa majesté infinie et glorifiez-la par des souhaits ineffables pour son bonheur infini.

2° Entonnez avec une joie intérieure les louanges et les bénédictions de Dieu.

3° Invitez toutes les créatures du ciel et de la terre à le louer et à l'exalter.

4° Détestez votre iniquité par laquelle vous avez si souvent et si grièvement offensé ce Dieu immense; et repentez-vous d'avoir laissé passer tant d'années sans l'aimer parfaitement. Pleurez sur le monde et plaignez-le de ce que ce bien suprême est si peu connu, si peu aimé et si souvent offensé par la plupart des hommes.

5° Excitez en vous une grande estime, un grand respect envers Dieu ; offrez-lui toutes sortes de saintes résolutions, un ardent amour, et une soumission entière à ses saintes ordonnances.

6° Formez un vif désir de brûler de son amour, et d'en être consumé, et que ce grand Dieu soit connu et aimé du monde entier.

CHAPITRE V.

REMARQUES SUR L'ORAISON.

§ 1.

Première remarque. *Quelle fin doit-on se proposer dans l'oraison?*

On doit se proposer pour fin de l'oraison la mortification générale de toutes ses mauvaises inclinations, et le détachement entier de toutes les créatures. C'est là le but vers lequel doivent tendre toutes nos méditations. Si nous n'y aspirons pas tous les jours; si nous passons d'une matière à l'autre comme cela se présente dans les livres de méditation, nous nous exercerons cent ans à l'oraison sans jamais y trouver Dieu. Je vais donner ici les points dans lesquels consiste ce dépouillement général, que l'on doit posséder avant que Dieu nous permette de goûter cet amour si pur et cette union si intime avec lui.

I. *Une mortification constante de la sensualité.*

1° Nous ne devons jamais nous servir dans le boire et le manger, dans l'habillement et l'habitation, dans le coucher et les récréations, et dans toutes les commodités du corps, de plus que n'exigent la nécessité, l'obéissance ou la charité.

2° Ce que nous prenons, ce dont nous nous servons pour ces actions, nous devons nous en servir avec une intention parfaite, uniquement pour plaire à Dieu, en domptant tellement le plaisir naturel, que nous soyons disposés de nous en priver, si Dieu le désirait.

3° Nous devons être fidèles et constants dans la pratique de certains actes de pénitence, toutefois autant que nous le permettra l'obéissance.

II. *Une mortification continuelle de toutes les mauvaises affections.*

On doit avoir constamment un œil vigilant sur tous les mouvements du cœur. Quatre affections sont principalement contraires à la volonté de Dieu : l'amour, la haine et la colère, la joie et la tristesse. On doit sans cesse y faire attention, et l'on doit s'efforcer de ne jamais se permettre aucun de ces mouvements, si ce n'est que Dieu les excite en nous. C'est pourquoi nous devons nous mettre en la présence de Dieu lorsque nous ressentons ces mouvements, et examiner notre cœur pour éprouver de quelle source ils proviennent. Si nous éprouvons que ces émotions d'amour ou d'une autre affection ne proviennent pas de Dieu, mais de la sensualité, d'un attachement secret, d'un orgueil caché ou d'autres affections semblables, dès le principe nous devons les étouffer et les détester de tout notre cœur.

III. *La mortification continuelle de notre volonté.*

1° Nous devons nous remettre, nous livrer entièrement et sans exception à nos supérieurs, et à ceux qui dirigent notre conscience; nous ne devons jamais décliner leurs ordres.

2° Nous devons régler notre vie journalière d'après les règles, les constitutions et les bonnes coutumes de la communauté et y être constamment fidèle.

3° Nous devons toujours préférer la volonté des autres à la nôtre, et la suivre autant de fois que nous pouvons le faire sans manquer aux règles ou constitutions.

4° Nous devons bien faire attention aux inspirations divines, et les suivre fidèlement; car de là dépend toute la conduite de Dieu sur nous.

IV. *L'amour du mépris.*

1° Nous devons arracher de notre cœur le désir de l'estime, des louanges, des honneurs, de l'amour des hommes envers nous, et dès que la moindre étincelle s'en laisse apercevoir, nous devons la détester sincèrement.

2° Tout droit que nous avons à notre réputation devant les hommes, nous devons l'offrir à Dieu en holocauste, avec

le désir sincère, et autant qu'il nous sera possible, de rester généralement oublié jusqu'à notre mort.

3° Si Dieu permet que nous soyons méprisé selon nos désirs, justement ou injustement, peu importe, nous devons accepter en silence ce mépris de sa main comme une grâce extraordinaire, et l'en remercier.

V. *Un amour sincère et une grande douceur envers notre prochain.*

1° Nous devons aimer cordialement tous les hommes, même ceux qui nous sont naturellement contraires et opposés, ou mal intentionnés envers nous, ou qui nous sont à charge; et nous devons dompter, dans le premier moment, les mouvements qui s'élèvent contre eux dans notre cœur.

2° Nous devons former tous les jours quelques actes d'amour pour eux, et offrir le sang de J.-C. à Dieu pour la même fin, afin qu'il accorde à tous, les biens temporels et spirituels et une grâce extraordinaire pour cette journée.

3° Nous devons les traiter avec la plus grande douceur, avec charité et amitié, et sans avoir égard à leur manière d'agir envers nous, quelle qu'elle soit.

4° Nous devons rendre le bien pour le mal et ne laisser échapper aucune occasion de rendre service.

VI. *L'abandon et la résignation entière entre les mains de Dieu.*

Ce point est le plus parfait dans la vie religieuse; en voici la pratique :

1° Nous devons nous tenir dans une indifférence complète sur notre avenir, attendre tout de la Providence, lui abandonner tout, avec une entière soumission.

3° Tous les accidents qui arrivent, nous devons les regarder comme des dispositions de sa Providence ; nous devons les aimer, les recevoir de bon cœur, et nous y soumettre sans murmurer.

3° Nous ne devons jamais nous charger de quelque chose, pas même pour un moment, si ce n'est que nous connaissions que la volonté de Dieu est telle actuellement, et alors nous

ne devons le faire qu'avec l'intention de plaire et de satisfaire à Dieu.

4° S'il nous arrive des souffrances intérieures ou extérieures, nous devons les regarder comme nous venant clairement par la volonté de Dieu ; nous ne devons jamais nous laisser émouvoir par ces souffrances, mais nous devons sans cesse en louer et bénir Dieu.

§ 2.

Deuxième remarque. *Comment doit-on se conduire dans l'oraison pendant l'état de la dévotion ordinaire ?*

J'appelle état d'une dévotion ordinaire celui où se trouve une âme, quand Dieu ne la visite pas par des grâces extraordinaires, et ne l'éprouve pas non plus par des peines extraordinaires, mais la conduit par la voie ordinaire. Dans cet état elle ne reçoit pas de grandes grâces ; elle n'a pas non plus de grandes ténèbres à supporter; elle est sans grand repos, sans grand combat, sans grande consolation, sans grande désolation. Elle reconnaît les vérités, mais sans grande lumière ; elle forme de saintes affections, mais sans en être fortement émue; elle peut passer utilement le temps de l'oraison, mais pas sans peine et sans travail.

Comme la conduite de Dieu suit, dans cet état, la route ordinaire, l'âme doit aussi y conserver la manière ordinaire de faire l'oraison. Ce qu'elle doit observer dans cet état consiste dans les points suivants :

I. Elle se conduira de la manière suivante pour ce qui regarde l'*exercice de l'entendement :*

1° Elle ne se proposera qu'une seule vérité, elle la considérera attentivement et avec tranquillité et paix ; elle continuera cette considération jusqu'à ce qu'elle ait parfaitement compris la vérité, et qu'elle en ait tiré une instruction pour pratiquer solidement la vertu.

2° Quand le cœur est ému et porté aux saintes affections, on doit alors s'y abandonner entièrement, y persévérer, et

pendant ce temps suspendre l'examen et les considérations.

II. *Pour ce qui regarde l'exercice de la volonté*, on doit savoir que c'est là le point principal de l'oraison où l'âme doit employer ses facultés et la plus grande partie du temps.

1° On ne doit pas passer immédiatement d'une affection à une autre, mais on doit s'arrêter à une, aussi longtemps qu'on y trouve du plaisir.

2° Lorsque le cœur est si fortement touché que l'âme éprouve de l'affection, alors on doit se tenir en repos et goûter cette impression jusqu'à la fin.

3° Lorsque le cœur se refroidit, considérez de nouveau la même vérité, ou passez à un autre point.

§ 3.

TROISIÈME REMARQUE. *Comment doit-on se conduire dans l'état de lumière et de consolation?*

Rien n'est plus facile que l'oraison dans l'état de lumière et de consolation. Alors l'entendement est prévenu et pénétré de la lumière du ciel ; il connaît, il comprend la vérité sans peine et sans travail ; alors la volonté s'amollit comme la cire, et coule par de douces affections sans savoir où elle s'arrêtera ; l'âme entière est dans un repos paisible, dans une agréable solitude intérieure, où elle n'est tracassée ni par des distractions, ni par des inclinations déréglées. Pour ne pas passer ce temps si heureux sans fruits solides, on doit observer les points suivants :

I. Quand l'Esprit-Saint entre dans une âme, l'éclaire de la lumière céleste, et lui présente vivement une ou plusieurs vérités, alors cette âme doit arrêter ses propres facultés, contempler et goûter la vérité qui lui est proposée, y reposer comme une sainte Madeleine, recevant en repos et en silence, aux pieds de J.-C., les paroles qui sortaient de sa bouche sacrée. Les âmes qui ne sont pas encore assez expérimentées dans la vie intérieure, commettent

en ce point plusieurs grandes fautes. Lorsqu'elles éprouvent une telle lumière, alors elles emploient toutes leurs facultés , et tâchent d'augmenter cette lumière par leurs efforts ; et mêlant leur opération terrestre avec l'opération de l'Esprit-Saint, elles empêchent ce qu'il était d'intention d'opérer en elles, et se privent ainsi elles-mêmes de grands fruits. L'homme doit se taire quand Dieu parle, il doit être en repos quand Dieu opère en lui.

II. Lorsque le cœur est attendri, ému et se fond en de saintes affections, alors on doit bien faire attention à la direction du Saint-Esprit. Quelquefois, il touche non-seulement le cœur, mais il met encore les paroles sur la langue et les pensées dans l'esprit. L'âme, dans cette situation du cœur, doit suivre, obéir et former doucement les affections comme elles viennent. Si les paroles disparaissent et que l'émotion et les affections intérieures persistent, alors on doit se conduire comme je vais le dire maintenant. Quelquefois l'Esprit-Saint touche le cœur seul, il lui imprime une douce inclination, un sentiment de sa présence, un amour ardent, une douce paix, une grande satisfaction à sa sainte volonté, une grande honte et confusion de lui-même, et semblables impressions, sans inspirer aucune parole. Dans cette situation on doit se taire, et ne faire autre chose que persévérer, en la présence de Dieu, dans cette inclination intérieure, aussi longtemps qu'elle voudra durer. Exciter en nous de violentes affections, faire de grands efforts pour allumer ce feu divin, et accueillir Dieu avec impétuosité, est une chose qui empêche les opérations du Saint-Esprit, et qui gâte sa demeure qui consiste dans le silence et le repos intérieur.

III. L'âme ne doit pas se fier témérairement sur la conduite de l'Esprit-Saint, ni s'y opposer opiniâtrement : deux choses sont requises pour garder le juste milieu :

1° On doit se préparer à l'oraison avec grand soin, et si on n'éprouve ni inclination extraordinaire, ni aucune autre opération de l'Esprit-Saint, alors on doit faire l'oraison de la manière que j'ai dite dans le paragraphe précédent.

2° Quand l'opération de l'Esprit-Saint commence, alors on doit doucement et paisiblement suivre son impulsion, et à l'instant même abandonner la matière qu'on avait préparée. N'importe s'il amène l'âme sur une tout autre, ou sur deux ou trois matières en une heure ou deux de temps. Il est Dieu, il tient à l'âme le langage qu'il lui plaît. C'est à nous à lui obéir et à suivre son impulsion.

§ 4.

QUATRIÈME REMARQUE. *Comment doit-on se conduire dans l'état de ténèbres et d'abandon?*

Par le temps ou l'état de ténèbres, j'entends un état ou un temps où Dieu retire à l'âme toute dévotion sensible, et où toutes les facultés se trouvent dans une entière sécheresse. L'entendement est sans lumière, sans pouvoir d'arrêter sa réflexion sur une vérité; et s'il parvient à se la représenter par de grands efforts, il n'y trouve aucun goût, aucune satisfaction. La volonté est dure et revêche, elle n'éprouve aucune impression, et si elle forme même une affection, elle disparaît en un instant sans laisser aucune trace de satisfaction, comme un homme qui est dépourvu de tout appétit. A cet état se joignent souvent une grande timidité, une grande tristesse, un dégoût extraordinaire pour tout exercice spirituel, une peine insupportable à continuer l'exercice de la prière, des troubles d'esprit, des distractions, des tentations très-grandes, et beaucoup d'autres misères intérieures. Dans cet état de l'âme, on doit faire attention à deux points, à savoir :

1° Il est certain que de tous les états de l'oraison, à commencer par le degré le plus bas jusqu'à celui de l'union avec Dieu, il n'y en a pas de plus agréable au Seigneur, ni de plus utile à l'homme que celui de l'abandon, du délaissement ; car premièrement, l'âme montre dans cet état qu'elle aime Dieu pour lui-même; elle prouve d'un côté que, par la pratique d'une entière mortification, elle se prive de la

consolation extérieure; de l'autre côté, elle montre dans ce délaissement, qu'elle supporte volontiers la privation de la consolation intérieure. Il s'ensuit que l'occupation de cette âme n'est qu'un continuel exercice de l'amour de Dieu le plus pur, par lequel elle lui témoigne, en une heure, plus d'honneur et de complaisance qu'elle n'aurait pu faire d'une autre manière en un mois.

De plus, l'âme ne peut jamais faire à Dieu une offrande plus parfaite, que de souffrir avec une entière soumission que la lumière se change en ténèbres, la tendresse du cœur en sécheresse, la paix, la tranquillité de l'âme en troubles et tentations, la consolation céleste en tristesse, ennuis, amertume; car lorsqu'elle s'était déjà mortifiée entièrement dans les choses extérieures, étant parfaitement morte à toute consolation extérieure, elle trouvait encore sa joie et son repos dans les consolations intérieures. Mais maintenant qu'elle souffre encore avec patience la privation de celles-ci, elle offre à Dieu ce qui lui restait encore, et se trouve par-là comme dans une solitude aride où il ne tombe pas une goutte de la rosée céleste; et comme elle reste néanmoins fidèle à Dieu, elle le loue et le glorifie de la manière la plus parfaite, elle l'adore en esprit et en vérité.

On comprend aisément combien cet état est utile à l'homme; car puisque l'âme se soumet à Dieu en toutes choses, puisqu'elle adore avec humilité toutes ses ordonnances et ses dispositions, Dieu la reconnaît donc digne et capable d'être gouvernée par sa sagesse et sa bonté divine. Alors il lui enlève journellement une partie de ses mauvaises inclinations et de ses imperfections; il la purifie de plus en plus, et quoiqu'elle soit dans un état de ténèbres et sans aucun sentiment, il allume fortement en elle le feu de son amour jusqu'à ce qu'elle soit entièrement détachée de toutes les créatures, pour ne plus reposer qu'en lui seul. Il n'y a aucun chemin, quel qu'il soit, par où l'âme arrive plus vite et plus sûrement à l'état d'union que par celui du délaissement; et si Dieu, par des vues secrètes de sa Pro-

vidence, ne la fait pas parvenir à cette union intime pendant son séjour ici-bas, il la placera, dans l'autre vie, dans un état de gloire où arriveront à peine ceux qui, pendant leur existence terrestre, ont vécu dans l'intimité avec lui.

2° Quant au second point, auquel l'âme doit faire attention pour se conduire dans le temps du délaissement, je vais indiquer quelques exercices ou pratiques, dont on peut se servir utilement en ce temps.

1er *Exercice.* Représentez-vous brièvement ou par un simple regard, la vérité que vous aviez préparée avant l'oraison ; ou si vous ne pouvez pas même le faire, lisez lentement cette vérité dans un livre ; proposez-vous une ou deux affections, répétez chacune de bouche et de cœur neuf ou dix fois, aussi fervemment qu'il vous sera possible, et si elles passent sans laisser aucune impression dans votre cœur, ou que vous soyez distrait et interrompu à chaque minute, continuez avec fidélité et constance jusqu'au bout, jusqu'à la fin de l'heure que vous vous êtes prescrite pour l'oraison. Faites, à la fin, un ferme propos d'exercer cette violence sur vous-même, par amour pour Dieu, et soyez assuré que cet état vous procurera de grandes grâces.

2e *Exercice.* Si l'entendement ne peut nullement avancer dans la considération d'une vérité, alors tenez-vous attentif, le plus qu'il vous sera possible, à un simple regard sur la présence de Dieu, et formez les affections suivantes ou d'autres semblables :

1° Humiliez-vous profondément; reconnaissez sincèrement que vous avez mérité l'enfer, que vous n'êtes pas digne que Dieu vous éclaire et vous dispose à faire de saintes réflexions.

2° Remerciez-le sincèrement de vous avoir donné la grâce de souffrir, à l'exemple de Jésus-Christ, le délaissement intérieur.

3° Abandonnez-vous entièrement entre les mains de Dieu; témoignez-lui que vous êtes disposé à souffrir ce délaissement jusqu'à votre mort, par amour pour lui.

4° Réjouissez-vous cordialement de ce que Dieu n'a nullement besoin de vous ; de ce que son bonheur ne reçoit aucune augmentation par votre piété, ni aucune diminution par votre tiédeur.

3e *Exercice.* Mettez-vous en la présence de Dieu, abandonnez toute réflexion de l'entendement, et exercez-vous à un entier anéantissement de vous-même, de la manière suivante :

1° Représentez à Dieu votre impuissance, qui est si grande, que sans sa grâce et sa miséricorde, vous n'êtes pas capable d'avoir une seule bonne pensée, ou de former une sainte affection ; et réjouissez-vous de cette impuissance et de cette pauvreté.

2° Représentez-lui votre tiédeur et votre infidélité ; reconnaissez sincèrement que vous n'avez pas à vous plaindre, s'il vous laisse combattre dans cet état jusqu'à votre mort ; et remerciez-le de toutes ses saintes dispositions à votre égard.

3° Rappelez-vous tous vos péchés ; dites-lui que vous reconnaissez avoir mérité l'enfer, et qu'il ne peut vous arriver en ce monde ni délaissement, ni adversité si grande, que vous n'ayez mérité infiniment plus. Baisez sa main paternelle; bénissez-le d'avoir changé pour vous les peines éternelles en des adversités si petites et de si peu de durée.

4° Exposez-lui toutes les grâces et les inspirations que vous avez négligées ; reconnaissez que c'est avec justice qu'il vous refuse ou vous retire aujourd'hui ses grâces, puisque vous les avez si souvent méprisées, et que vous en avez si souvent abusé; soumettez-vous entièrement à sa sainte volonté.

4e *Exercice.* 1° Mettez-vous en la présence de Dieu ; abandonnez toute réflexion de l'entendement ; et soumettez-vous entièrement à sa sainte volonté. Offrez-lui votre entendement, votre volonté, votre cœur, toutes vos facultés intérieures et extérieures ; priez-le d'en disposer, pour toujours et pendant toute l'éternité, selon sa sainte volonté.

2° Excitez en vous un ardent amour ; témoignez-lui que vous ne désirez ni plus, ni moins, soit pour l'âme, soit pour le corps, que ce qu'il lui plaît.

3° Offrez-vous à lui avec une entière indifférence, pour supporter cette pauvreté et cet abandon intérieurs aussi longtemps qu'il lui plaira.

4° Priez-le d'attirer entièrement à lui votre volonté, et de faire que vous n'estimiez, que vous ne désiriez, que vous ne cherchiez et que vous n'aimiez rien autre que sa sainte volonté, son bon plaisir.

5e *Exercice.* Représentez-vous les mystères de la passion de votre divin Sauveur ; regardez ses plaies ouvertes, le sang qui en découle ; considérez ses peines et ses douleurs et continuez quelque temps dans cette contemplation ; alors formez de votre mieux toutes sortes d'affections d'adoration, de reconnaissance, de contrition, de compassion, d'amour, de résignation, du désir de l'aimer avec plus de ferveur, et d'autres semblables affections.

Voilà de quelles manières on peut s'exercer dans le temps du délaissement. Cependant tout cela servira peu, si vous n'êtes pas ferme et constant. Vous devez savoir que ce temps du délaissement est un temps de peine, de fatigue et de travail, pendant lequel on ne peut gagner le pain spirituel qu'à la sueur de son front. La sainteté, la sanctification souffre violence ; celui qui désirera l'acquérir, il lui en coûtera, et il doit également souffrir et recevoir les ténèbres comme la lumière ; les tentations comme la paix de l'âme ; l'amertume du cœur comme les larmes de la douceur.

§ 5.

Cinquième remarque. — *Que doit-on faire pendant ou dans l'état d'oraison de contemplation ?*

Pour traiter aussi nettement et aussi clairement que possible une matière, qui de sa nature est extrêmement obscure et ténébreuse, je dois expliquer ce que c'est que l'oraison de contemplation, et ce qu'on doit y observer.

I. L'oraison de contemplation est un simple regard par lequel l'âme, éclairée d'en haut, contemple Dieu présent, goûte ses mystères et s'y repose, sans effort et sans travail. Quelle est d'abord la différence qu'il y a entre la méditation et la contemplation?

1° La méditation consiste dans une réflexion ou considération sérieuse par laquelle on se représente et on examine une vérité en détail. La contemplation au contraire, consiste dans un simple regard de l'âme, qui pénètre au même instant, et à la fois, la vérité toute entière, dont elle reçoit la vive impression sans aucune pensée, sans aucun examen préalable.

2° La méditation coûte de la peine et du travail; on doit y employer l'entendement, et examiner la vérité préalable par le raisonnement. La contemplation n'exige aucun effort; la lumière qu'elle apporte avec elle fait voir à l'âme toute la vérité, en sorte qu'elle n'a aucun effort à faire; elle n'a qu'à contempler la vérité; par exemple, comme quelqu'un qui se trouverait devant un beau portrait qu'il regarderait avec plaisir.

3° Dans la méditation l'âme doit s'appliquer à s'exercer dans les affections, ou au moins passer d'une affection à l'autre. Dans la contemplation elle ne forme pas d'affections ou elle les forme rarement; mais elle se repose dans la vérité qu'elle connaît; à la place de ces affections, elle sent dans son cœur un certain sentiment d'étonnement, d'amour, de paix, de tranquillité, qui dure longtemps et surpasse toutes les affections; et l'âme se repose et persévère dans ce sentiment.

Cette contemplation n'est pas toujours la même; elle produit différents effets dans le commencement.

I. Dieu se communique à l'âme d'une manière claire et sensible; elle connaît et aperçoit clairement la présence de Dieu, mais d'une manière dont elle a le sentiment, sans pouvoir l'expliquer par des paroles; elle voit clairement une ou plusieurs vérités; elle reconnaît clairement si

sa vie jusqu'à ce moment y a été conforme ou non, et ce qu'elle a à faire pour l'avenir. Elle voit tout cela en un instant, sans aucune méditation ni réflexion ; et quoiqu'elle soit intérieurement pleinement illuminée, cependant elle ne sait pas d'où cela lui est venu. Il s'élève entretemps dans la volonté de très-douces affections d'admiration, d'anéantissement de soi-même, d'un vif repentir, d'une grande confusion, d'un ardent amour, de résignation, d'un grand désir de la perfection, et autres affections semblables. Et quoique tout cela se passe d'une manière très-vive et très-sensible dans le cœur, cependant l'âme n'exprime pas ces affections par des paroles; elle les ressent seulement telles qu'elles lui sont imprimées par la grâce ; elle s'y repose et dans ce repos elle s'abandonne en silence à la grâce.

II. Dieu se communique à l'âme d'une manière tout obscure, et pour ainsi dire dans les ténèbres. Elle connaît et remarque la présence de Dieu, et rien de plus. L'entendement est ravi et attaché à quelque chose de divin, sans pouvoir exprimer à quoi. S'il reconnaît quelque chose, il remarque cependant qu'il est en outre occupé à quelque chose de plus qu'il ne connaît pas : et lorsqu'il veut y pénétrer par le raisonnement, il trouve la porte fermée, il ne peut pas y entrer. Comme la lumière, en ce moment, est toute ténébreuse, dans cet état, de même la volonté est toute aride, sans émotion, et il ne s'y fait remarquer qu'un certain repos et contentement, qui, quoique peu sensible, réjouit cependant tellement le cœur, qu'il ne peut s'en détacher qu'avec peine ; et s'il veut le faire par force, il ne le peut pas, ou il perd la paix intérieure; il est troublé, et peu consolé.

III. Dieu se communique à l'âme au milieu des ténèbres, de l'abandon et des tentations. L'imagination devient inquiète, divague et parcourt le monde; la sensualité se révolte, et excite des tentations ; le démon s'irrite et attaque l'âme par toutes sortes d'imaginations. Mais puisque les opérations de Dieu et de l'âme se font dans l'intérieur de l'esprit et que les distractions et les tentations n'attaquent

que les parties extérieures de l'imagination et de la sensualité, elles ne peuvent pas nuire à ces opérations. Car quoique la lumière soit très-obscure, elle attire cependant l'entendement à elle ; l'entendement contemple tranquillement et attentivement la présence de Dieu ; il en est tout pénétré, tout occupé, mais d'une façon si obscure, que, lorsque le temps s'est écoulé, il peut à peine dire de quoi il s'est occupé. Il peut dire seulement qu'il s'est occupé avec Dieu, et qu'il en a été tout pénétré. Comme l'opération de l'entendement se fait d'une manière toute obscure, il s'ensuit de même que l'opération de la volonté se fait à peine sentir. La volonté remarque seulement qu'elle est contente et en repos. Elle est disposée à tout ; elle se sent, après ce repos, une grande force, un grand courage à tout entreprendre par amour pour Dieu, et une inclination, une impression très-forte à rester fidèle à Dieu, même dans les moindres choses.

En outre, l'âme éprouve un grand mépris d'elle-même ; de la force et de la tranquillité dans les adversités ; le détachement des créatures ; un amour sincère envers son prochain ; un désir ardent d'être unie à Dieu et d'autres émotions semblables qui sont proprement et réellement les marques de la parfaite et véritable oraison.

Outre ce que j'ai dit jusqu'ici, remarquez encore les points suivants :

1° La perfection ne consiste pas dans l'oraison, mais dans l'amour de Dieu, et dans la pratique de ces vertus que j'ai traitées dans le premier paragraphe du quatrième chapitre.

2° L'âme n'est pas plus sainte par la raison qu'elle possède un don d'oraison plus relevé ; car si une âme avec la simple méditation possède plus de ces vertus, alors elle est plus sainte que celle qui a le don de l'oraison, de la contemplation, mais avec moins de ces vertus.

3° L'âme doit s'attacher uniquement à la direction de Dieu, et marcher d'heure en heure par la route où il la conduit. La négligence en ce point prive l'âme de beaucoup de grâces.

CHAPITRE VI.

DE LA CONFESSION.

Quelques demandes touchant la confession.

Première demande. A quel point la contrition est nécessaire pour recevoir le saint Sacrement de Pénitence?

La contrition est absolument nécessaire; car sans elle je ne reçois pas ce Sacrement. Si je me confesse sans contrition, je commets un sacrilége, et un grave péché mortel; si je me confesse sans avoir éprouvé une contrition suffisante, mais de manière cependant que je me sois appliqué, que j'aie fait des efforts pour l'avoir, alors je ne commets pas un sacrilége, mais la confession ne m'est d'aucune utilité, il n'y a pas de Sacrement pour moi. Et il faut entendre cette doctrine, non-seulement pour le cas où on aurait à confesser des péchés mortels, mais aussi lorsqu'on n'a que des péchés véniels à déclarer; car si je n'ai que des péchés véniels à confesser et que je n'en aie aucune contrition, aucun repentir, je sors du confessionnal souillé d'un péché mortel, j'ai commis un sacrilége; ou si je n'ai pas eu une contrition suffisante, un repentir convenable au moins d'un péché véniel, je me suis confessé sans retirer aucun fruit de ce Sacrement. Concluons-en combien la contrition est absolument nécessaire pour la réception du Sacrement de Pénitence; car sans la contrition, je fais un sacrilége, ou je rends la confession infructueuse pour moi.

Deuxième demande. De quelle utilité est la contrition?

Nous devons remarquer que toute l'efficacité du Sacrement de Pénitence, consiste uniquement dans la contrition. On ne peut pas se servir d'une meilleure comparaison que de celle que les SS. Pères font avec la sainte Communion. Si je vais à une source, je peux avoir autant et si peu d'eau

que je veux, selon la mesure du vase que j'emploie : si j'emploie un grand vase, je puise d'autant plus d'eau. Il en est ainsi de la contrition. Plus elle est grande et fervente, plus aussi sera parfaite la rémission de mes péchés ; plus seront grandes et abondantes les grâces que je recevrai : deux sortes de contritions nous le démontreront, à savoir : la suffisante ou l'attrition, et la contrition fervente ou parfaite.

Quand la contrition est suffisante pour recevoir le Sacrement de Pénitence, elle nous procure :

1° Une entière rémission des péchés, quant à la dette ou à la coulpe ;

2° Elle efface une partie des peines du purgatoire ou des peines temporelles;

3° L'âme obtient un certain droit aux saintes inspirations, en outre la force ou la grâce contre les mauvaises inclinations et les tentations.

Voilà ce que l'âme obtient toujours quand la contrition est véritable et surnaturelle.

Mais quand la contrition est de plus fervente ou parfaite, alors les effets en sont immenses ; car,

1° Elle obtient alors la rémission entière de tous les péchés, aussi bien de ceux qu'elle n'a pas confessés, que de ceux qu'elle a confessés, c'est-à-dire, si elle n'a pas sciemment omis ou caché un péché grave.

2° Elle obtient l'entière rémission de toutes les peines temporelles dans ce monde et dans le purgatoire.

3° Elle modère les mauvaises passions et donne la force de les dompter en affaiblissant celle qu'elles ont de nous troubler et de nous exciter au péché.

4° Elle obtient une multitude de grâces plus importantes. L'âme ne reçoit pas ces grâces au moment de la confession, mais dans l'occasion ; savoir, la grâce de dompter les mauvaises inclinations, de rester fidèle au temps de la tentation, d'être patient dans les souffrances.

Voilà les fruits d'une confession dans laquelle la contrition a été fervente ou parfaite. Un dernier effet est de nous

donner une précaution particulière d'éviter tous les péchés; car si nous recevions les deux SS. Sacrements, celui de la Pénitence et celui de l'Eucharistie comme il faut, ce serait une chose impossible que de pécher encore si souvent, et de ne pas faire plus de progrès dans la vertu.

Troisième demande. Quelles sont les qualités de la contrition?

Elle doit être 1° surnaturelle, 2° sincère, 3° universelle.

1° *Surnaturelle* veut dire qu'elle ne doit pas avoir des motifs naturels, mais qu'elle doit avoir des motifs surnaturels. Les motifs sont naturels si nous ne regardons que la honte ou la peine que nous devons endurer de la part des hommes, ou la perte d'un intérêt que nos péchés nous ont occasionnée. Mais si l'on considère le péché comme une offense contre l'infinie bonté et la miséricorde de Dieu ou contre sa justice, alors les motifs sont surnaturels.

2° Le mot *sincère* ne veut pas dire que je dois la ressentir ou que la contrition doit être sensible, car je peux, par exemple, ressentir de la colère, et cependant je peux en même temps détester cette colère de tout mon cœur, c'est-à-dire, par l'entendement et la volonté. Dans ce cas, je ne saurais indiquer rien de mieux que de se tourner vers le Saint Sacrement de l'autel, ou de prendre en mains un crucifix, ou de se représenter vivement la présence de Dieu, et de lui dire : Mon Seigneur et mon Dieu ! vous voyez mon cœur, et vous y voyez ce que je serais prêt à faire si je pouvais effacer mes péchés. — Si on le pense sérieusement ainsi, on ne doit pas faire attention à la résistance de la nature qui ne peut pas nuire à la sincérité.

3° Elle doit être *universelle* quant aux péchés graves, sans en excepter un seul, car si j'en exceptais un seul, je commettrais un sacrilége. Pour ce qui regarde les péchés véniels, il suffit pour la validité de la confession d'avoir la contrition d'un seul. Par exemple, je confesse trois péchés véniels, un mensonge, une distraction, et un mécontentement contre le prochain; si j'éprouve la contrition sur le men-

songe, cela est suffisant pour la validité du Sacrement de Pénitence; mais cela est très-dangereux. Il en serait de même si je formais la résolution générale de ne plus commettre si souvent des péchés véniels ; cela serait suffisant mais également dangereux ; il vaut donc mieux de former la contrition de manière qu'elle s'étende à tous les péchés véniels.

On peut encore demander si l'on peut s'exciter à une contrition fervente en peu de temps? Oui, pour une âme qui est bien exercée dans l'union avec Dieu. Mais il n'en est pas de même ordinairement d'une autre qui ne serait pas dans une pareille disposition ; elle ne peut pas éprouver la contrition par une courte affection. Cela ne veut pas dire qu'on doive employer un long temps pour l'exciter, mais qu'elle doit être faite avec réflexion, et sans empressement. On fera premièrement une réflexion relative à Dieu. Par exemple, représentez-vous Dieu comme votre Père, et dites-lui : Mon Dieu ! Mon Père ! C'est de vous que je tiens tout ce que j'ai ; c'est pour moi que vous avez voulu mourir sur la croix, et répandre la dernière goutte de votre sang ! Vous êtes infiniment bon et aimable. Je l'avoue, et pour cette raison je reconnais qu'il aurait mille fois mieux valu que tout eût été anéanti, plutôt que de vous offenser.

Considérez ensuite combien vous avez mal agi en commettant le péché, et combien de mépris vous méritez pour cette raison; cette considération touchera facilement votre volonté. Dites donc : Mon Seigneur et mon Dieu! rien ne remplit autant mon cœur de douleur et de repentir que le souvenir de vous avoir offensé, ô bien suprême! — Si le cœur est bien disposé, je peux m'élever dans cette ferveur aussi haut que je veux ; ce que je ne conseille pas si l'âme n'est pas bien disposée. De cette manière il y a estime de Dieu du côté de l'entendement, et ferveur du côté de la volonté qui témoignera à Dieu que je suis sincèrement disposé à donner ma vie et mon sang, si je pouvais par-là effacer mes péchés passés, et m'empêcher de pécher à l'avenir. On formera

ensuite la résolution ou le bon propos, dont je vais maintenant parler.

Explication de quelques demandes sur le bon propos.

Première demande. Jusqu'à quel point le bon propos est-il nécessaire pour la réception du saint Sacrement de Pénitence?

Le bon propos est une partie essentielle du St. Sacrement de Pénitence, et il est aussi nécessaire que la contrition, tellement que le Sacrement de Pénitence n'existe pas si je manque de bon propos, aussi bien que si je manquais de repentir, et il est nécessaire pour les péchés véniels tout comme pour les péchés mortels; de sorte que, si par négligence volontaire, j'omettais entièrement le bon propos pour la confession des péchés véniels, je commettrais un sacrilége, comme j'en commettrais un, si je n'avais pas le repentir ou la douleur de l'âme.

Deuxième demande. Quelles qualités doit avoir le bon propos?

Les suivantes : 1° Le bon propos doit être efficace, c'est-à-dire, je dois avoir une résolution sincère de ne plus pécher, une résolution telle que Dieu voie que je ne veux plus l'offenser.

2° Le bon propos doit être universel, comme la contrition. Si j'exceptais dans ce propos un seul péché grave, que je ne voudrais pas éviter, je commettrais un sacrilége ; cependant, pour la validité de la confession des péchés veniels, il suffit de former un bon propos sur un seul péché véniel, quoique le propos universel aussi pour les péchés véniels vaille mieux.

3° Le bon propos doit s'étendre à toutes les dettes contractées à cause des péchés, principalement des péchés graves. Par exemple : une personne possède injustement un bien: elle doit former le ferme propos de le restituer, sinon elle est dans l'occasion prochaine du péché: elle doit former un propos sincère d'éviter cette occasion ; ou elle a enlevé

l'honneur au prochain, en matière grave : elle est obligée de réparer la médisance ou la calomnie et de former le propos sincère de le faire, et ainsi des autres. On doit avoir la ferme et sincère volonté de s'acquitter de ces obligations, sinon le bon propos est nul et invalide.

Voici quelques doutes qui peuvent surgir.

Le premier est, si je peux former un propos sincère, dans le temps que le cœur est préoccupé d'une passion, dans le temps que j'éprouve réellement la colère, un mauvais désir, la concupiscence, une aversion, une antipathie, un dépit, une indignation contre le prochain, et semblables? Il est évident qu'on le peut ; il faut faire une distinction entre ce qui est dans mon pouvoir et ce qui ne l'est pas. Les révoltes de la nature, les tentations et les attaques du démon ne sont pas dans mon pouvoir ; car Dieu peut permettre cela dans les âmes les plus saintes. Qu'est-ce qui est donc dans mon pouvoir? C'est de ne pas succomber, de ne pas consentir à ces impressions, mais de dire à Dieu : Seigneur ! j'éprouve telle ou telle tentation, mais c'est contre ma volonté, je veux la souffrir aussi longtemps qu'il vous plaira, mais je ne veux jamais y consentir; je peux ainsi former un sincère propos au milieu de la révolte de la nature et profiter infiniment du St. Sacrement de la Pénitence.

Deuxième doute. Une âme, qui sait par expérience depuis plusieurs années, qu'elle a toujours confessé les mêmes anciens péchés , sans qu'elle s'en soit jamais corrigée , peut-elle se fier sur son bon propos, en un mot, ce propos a-t-il été valide?

Si elle veut être sûre sur son état, elle doit agir avec sincérité et droiture avec Dieu dans la confession ; si pourtant elle tombe dans ses anciens péchés, un quart-d'heure après sa confession, et que sa conscience lui rende le témoignage qu'elle a agi sincèrement lorsqu'elle formait son bon propos, alors elle n'a rien à craindre de la validité de sa confession.

Cette doctrine est importante à connaître pour éviter les scrupules, pour s'en garantir.

Troisième doute. Une âme timide, pusillanime, défiante de Dieu et d'elle-même, qui pense que rien ne l'aide, que la confession et la contrition ne lui servent de rien, peut-elle former un propos sincère, valide ? que doit faire une telle âme?

Elle tâchera d'avoir une grande confiance en Dieu. Quoique la grande confiance doive toujours accompagner la confession, une âme timide doit surtout s'efforcer de faire un acte d'espérance avant la confession, et de détester sa défiance; car cette défiance peut être sainte et bonne, et peut aussi être mauvaise. Elle est bonne et sainte, si elle provient de la connaissance de ma faiblesse et de mon inconstance; si je reconnais devant Dieu que je ne peux pas me corriger par mes propres forces; car alors je pratique l'humilité. Cette défiance est mauvaise, est un péché lorsqu'elle m'abat et me décourage; car le découragement ne peut pas venir de Dieu en qui je dois mettre toute ma confiance ; car, puisqu'aussi longtemps qu'il me donne l'occasion de me confesser, aussi longtemps est-il aussi disposé à me donner la grâce de me corriger. C'est pourquoi je lui dirai : « Mon Seigneur et mon Dieu ! je sais que je ne changerai pas si vous ne me donnez une grâce extraordinaire. Vous voyez que j'ai sincèrement à cœur de me convertir : je ne devrais plus vous offenser; mais ma faiblesse et mon inconstance sont si grandes! Secourez-moi donc, ô mon Dieu ! et donnez-moi la grâce de vous être et de vous rester fidèle. »

Quatrième et dernier doute. Il concerne une âme sujette à beaucoup de péchés véniels et à de mauvaises habitudes ; elle se confesse et reste la même qu'avant la confession. Que faut-il donc qu'elle fasse pour oser rester sans crainte?

Afin de recevoir le St. Sacrement de Pénitence avec plus de sûreté, voici ce qu'elle fera. Elle se représentera certain péché véniel, qu'elle sait certainement qu'elle ne commettra plus par la grâce de Dieu; car chacun connaît bien tel péché qu'il n'est plus en danger de commettre, ou dont son cœur est détaché, ou pour lequel il n'a plus d'inclination. Elle

prendra un ou deux de ces péchés, et en fera le sujet de sa contrition et de son bon propos. Oui, je conseille à chacun, pour plus d'assurance, de se proposer ainsi un certain péché, et d'agir de cette manière. Par exemple : quelqu'un fait son examen particulier sur la colère, ou sur les discours contre le prochain. Les péchés qu'il commet dans cette matière, il les accusera dans la confession exactement et avec toutes leurs circonstances, et il formera principalement là-dessus sa contrition et son bon propos ; non-seulement pour la confession, mais encore pour la communion et pour la méditation ; il doit persévérer dans la contrition et le bon propos sur ces péchés pendant des semaines et des mois, jusqu'à ce qu'il trouve qu'il s'en est corrigé. Si nous recevions les Sacrements de cette manière nous ferions certainement du progrès dans notre conversion. Mais la raison pour laquelle nous ne faisons pas de progrès, c'est que nous ne nous servons pas de ce puissant moyen. Car il n'est pas d'homme au monde qui ne vînt à bout de vaincre la plus forte passion, s'il voulait employer ce remède.

Nous venons de traiter de la contrition et du bon propos, et nous avons vu ce qu'ils doivent être, quelles en sont les qualités, pour nous ôter toute crainte sur la validité de la confession : maintenant nous allons traiter de la confession proprement dite. Nous avons à répondre à deux demandes qui la concernent.

Première demande. Quand la confession est-elle invalide pour n'avoir pas avoué ses péchés ?

Elle est invalide si je cache volontairement et de propos délibéré, ou par une négligence coupable, un péché mortel ; tandis qu'elle ne l'est pas si j'omets même plusieurs péchés véniels.

Autre demande. Si après la confession je me souviens d'avoir omis involontairement, par pur oubli, un péché grave, et si j'avais l'occasion de le confesser avant la communion, est-ce que je communierais indignement si je ne le confessais pas avant cette communion ?

Oui. Mais si je n'ai aucune occasion de le confesser avant la communion, ou si je ne peux omettre la communion sans grande honte ou scandale, alors il suffit de s'exciter à une contrition parfaite et d'accuser ce péché dans la prochaine confession (1).

Deuxième demande. Comment doit être la confession, pour que j'obtienne de Dieu la rémission de mes péchés, et de fortes grâces qui me sont nécessaires pour parvenir à la sainteté?

Nous confesserons tous les péchés véniels avec toutes les circonstances qui nous occasionnent de la confusion. Mais il faut remarquer que cela n'est pas nécessaire pour la validité de la confession, mais que c'est très-utile pour faire du progrès dans la vertu et pour obtenir toutes les grâces du saint Sacrement. On ne saurait croire combien sont grands les effets que produit cette entière et parfaite confusion de nous-mêmes. Les circonstances qui rendent les péchés véniels plus grands sont les suivantes:

1° Se permettre, sciemment et de propos délibéré, une trop longue négligence pendant l'oraison, de manière qu'on remarque et reconnaît sa tiédeur, ses distractions, sa négligence, et cependant on y persévère par pure paresse.

2° Quelqu'un me dit quelque chose qui me touche et me déplaît, et aussitôt je sens naître la colère, mais en même temps je sens une autre impression qui me dit : tais-toi, souffre cela ; mais j'écoute au contraire ma colère, je me laisse aller, ou je m'en plains à d'autres; voilà une circonstance qui constitue un péché volontaire.

(1) Monseigneur Gousset, T. 2, N° 434, et St. Alphonse, Lib. VI, N° 479, enseignent le contraire et donnent le motif sur lequel est fondée leur opinon. Ils disent : l'obligation de déclarer les péchés omis (involontairement) n'est pas tellement pressante qu'il faille retourner aussitôt à confesse. Il suffit de les confesser la première fois qu'on s'approchera du tribunal de la Pénitence, *in sequenti confessione,* soit par dévotion, soit pour satisfaire au précepte de la confession; et cela parce qu'il n'existe aucune loi, aucun décret qui oblige de les déclarer plus tôt. (*Note du Traducteur.*)

3° Si je désire et cherche sciemment une occasion de nuire à celui qui m'a fait de la peine, je commets une grande méchanceté si j'effectue ma résolution; oui, il se commet ainsi beaucoup plus de péchés que nous ne pensons ; car rester dans cette disposition des jours et des semaines, et penser souvent à une occasion de se venger, il serait à peine possible que cela se fît sans occasionner un grand nombre de péchés; puisque la rancune, que je ne dépose pas, et que j'augmente au contraire avec préméditation, m'excite et me pousse continuellement à de nouveaux péchés.

4° Si je pèche par scandale, par exemple, en faisant des rapports ; j'entends invectiver contre quelqu'un, je vais le lui rapporter, quoique je sache d'avance que je le ferai fâcher, néanmoins je lui en fais le rapport ; je pèche alors par scandale, puisque je suis la cause du péché d'autrui, de la colère, du mécontentement, de l'aversion, de la mésintelligence. Je me rends encore plus coupable des péchés d'autrui, si j'excite un autre, si je lui dis par exemple : pourquoi souffrez-vous cela? pourquoi faites-vous cela? pourquoi vous soumettez-vous? Moi, je ne le ferais pas. Ce ne sont pas de petits péchés, car ils blessent la charité, ils sont un poison surtout dans une maison religieuse, où ils anéantissent toutes les vertus. C'est une chose bien dangereuse.

5° Persévérer dans le péché. J'ai contre quelqu'un un dépit ou une aversion dans le cœur, dont je ne me défais jamais, je montre à l'occasion mon mécontentement, et je continue à murmurer intérieurement. Si je ne combats pas cette inclination de la nature, si je ne la surmonte pas, c'est un péché qui ne me sera pas pardonné, aussi longtemps que je m'y laisse aller. Si je ne me corrige pas sur cette matière, je peux me confesser et aller à la sainte Communion tant que je veux, rien ne me sert; le péché reste toujours pour moi péché, et ne me sera jamais pardonné. La dernière circonstance qui augmente le péché, c'est lorsque

je crois avoir raison et que je défends et soutiens ma faute. On lit dans la vie de St. Martin, qu'il y avait à Tours, dont il était évêque, un couvent de 80 moines parmi lesquels se trouvait un nommé Brice, qui ne faisait que l'injurier et invectiver contre lui, en sa présence et en son absence; tout ce que le saint Evêque faisait, il le trouvait mal; en un mot, il ne pouvait pas le souffrir. Les autres moines lui donnaient souvent de bons avertissements, mais en vain, rien ne pouvait le corriger; il croyait avoir raison, et il persévéra dans cette mauvaise habitude jusqu'après la mort du saint Evêque. Il rentra en lui-même, probablement par l'intercession du Saint, il en fit une rude pénitence jusqu'à la fin de sa vie, et mérita de devenir lui-même évêque de Tours, et l'Eglise l'honore comme saint. Nous pouvons voir par-là combien nous nous trompons, et quels torts nous nous faisons à nous-même en persévérant dans notre aversion.

Après avoir vu les circonstances qui augmentent le péché, nous dirons comment il faut les confesser. Si je veux faire du progrès, et engager Dieu à me donner la grâce de me corriger, je dois accuser au tribunal de la pénitence toutes les circonstances qui me couvrent le plus de confusion, et expliquer clairement la malice du péché; savoir la durée, les effets qu'il a occasionnés en moi et en autrui; que ç'a été volontairement, avec préméditation. Il n'est pas nécessaire de donner de longues explications, on peut le faire en peu de mots, et cependant dire toutes les circonstances. Par exemple : j'ai été volontairement distrait pendant l'oraison. Je dois donc dire que j'ai passé un quart-d'heure ou une demi-heure dans des distractions volontaires. J'ai été en colère et j'y ai sciemment persévéré autant de temps, sachant que je ne faisais pas bien, et sans réprimer cette colère. J'ai blessé la charité en faisant des rapports auprès d'une ou de plusieurs personnes. J'ai été la cause, par-là, que d'autres se sont fâchés et ont fait des plaintes. Et ainsi des autres péchés. Le confesseur s'informera s'il y a encore autre chose à déclarer.

Pour conclure, nous ajouterons encore quelque chose de la dernière partie de ce saint Sacrement, savoir, de la satisfaction ou pénitence à accomplir. Ordinairement la pénitence que l'on donne au confessionnal est quelque chose de minime. Or, puisque la pénitence qu'on impose, a par la vertu du Sacrement, une force extraordinaire pour effacer les péchés, je conseille donc de demander tous les mois à son confesseur une pénitence en vertu du Sacrement. Pour cela il n'est pas nécessaire de faire quelque chose d'extraordinaire ; il suffit pour cette fin de faire les œuvres de pénitence habituées de chaque semaine ou de chaque mois, comme d'élever souvent son cœur vers Dieu par de saintes affections, de pratiquer la patience et le silence dans les souffrances, ou ce que le confesseur imposera au pénitent en vertu et en vue du Sacrement, par la raison que ces œuvres acquièrent une grande force pour effacer les péchés, et pour nous appliquer de plus en plus les mérites du sang de J.-C., source de l'efficacité du Sacrement et fondement de son institution.

CHAPITRE VII.

DE L'AMOUR DE DIEU.

L'amour de Dieu est l'unique fin vers laquelle nous devons tendre et aspirer dans ce monde. Toutes les mortifications, toutes les austérités, les victoires et les triomphes sur toutes les mauvaises inclinations et affections déréglées, toutes les pratiques des bonnes œuvres et des saints exercices de piété, ne sont que des moyens et des préparations à l'amour de Dieu. Celui qui a obtenu cet amour et qui le possède parfaitement, n'a plus rien à chercher sur la terre. Tout ce que l'on appelle sainteté et perfection, consiste dans l'amour. Or, l'amour n'est autre chose qu'une inclination, qu'une affection enflammée que le Saint-Esprit excite dans

notre cœur, qui l'attache et l'unit à Dieu par de douces émotions. Il s'opère dans le cœur, où brûle cet amour, deux effets ; il s'y passe deux opérations qu'on ne peut pas plus séparer du vrai amour qu'on ne peut séparer la lumière du soleil.

Le premier effet c'est un constant et admirable recueillement ou solitude du cœur. Une âme qui parvient à cette solitude de son cœur y voit Dieu sans cesse, et elle n'en détourne jamais les yeux. Ses affections sont en paix et en repos, et elle abandonne tout à son bien-aimé, sans y mettre le moindre obstacle ; elle s'entretient continuellement avec lui, et se repose doucement entre ses bras. Des soupirs enflammés, des désirs ardents, de véhémentes affections d'amour remplissent sans cesse son cœur : aucune affaire, aucune occupation, aucune compagnie, aucune société n'est capable de la détourner, de la faire sortir de cette sainte solitude, de ce doux recueillement. Le cœur brûle continuellement et répand à chaque moment de nouvelles flammes d'amour, jusqu'à ce qu'il en soit consumé et que la mort l'unisse à jamais à son bien-aimé où elle le verra face à face pour ne plus en être séparée.

Le deuxième effet est un continuel effort pour plaire à Dieu et pour faire sa sainte volonté en toutes choses. Une âme éprise de cet amour, ne s'inquiète de rien au monde, que de plaire uniquement à Dieu. A cette fin elle est disposée à tout faire, à tout souffrir, à abandonner tout. Elle ne cherche que cela à chaque moment ; et l'ayant trouvé, elle y trouve son repos et sa satisfaction ; coûte que coûte, soit souffrir, soit faire ce que Dieu ordonne ou désire, elle est contente pourvu qu'elle puisse y trouver la volonté de Dieu. Voilà sa vie continuelle, d'heure en heure, jusqu'au dernier souffle de sa vie. Vivre et aimer, aimer et vivre c'est pour elle la même chose. Tout cela marche de pair et cesse à la fois. Voilà l'état du vrai amour. Celui qui aime de la sorte, possède l'amour parfait. Celui qui n'aime pas ainsi, n'a pas le véritable amour.

Afin que l'âme arrive à ce bienheureux état, je vais donner ici une courte instruction dont la pratique tend à nous conduire à cet état avec le secours du Saint-Esprit.

Pour arriver à cette sainte solitude et à cette intimité céleste avec le Bien suprême, en quoi consiste, ou constitue la vie céleste et intérieure en ce monde, l'âme doit, sans cesse, observer et pratiquer deux choses. La première : regarder toujours Dieu présent en elle. La deuxième : s'entretenir continuellement avec lui. Nous allons expliquer l'une et l'autre.

ARTICLE PREMIER.

DE LA SOLITUDE DU CŒUR.

§ 1.

Comment nous devons contempler Dieu présent dans notre âme.

Notre négligence et notre ignorance naturelles sont la cause unique de la peine que nous éprouvons à nous recueillir et à nous tenir en la présence de Dieu. L'ignorance fait que nous ne comprenons pas les merveilles qui se passent dans notre cœur ; et notre négligence nous empêche de considérer ces merveilles, et de faire des efforts pour les connaître. Oh! si l'âme comprenait le trésor immense qu'elle porte avec elle dans son cœur ! Oh ! si elle connaissait le grand mystère, qui, à chaque moment, à chaque heure, se passe dans son intérieur! Oh ! si elle reconnaissait la grande merveille qui s'opère sans cesse en elle, avec quelle facilité elle pourrait contempler ces mystères, et s'y reposer avec amour et étonnement ! Entrez donc dans votre intérieur et considérez-y les vérités suivantes.

Première vérité.

Dans mon cœur demeure la très-sainte Trinité, dans toute sa gloire, avec toutes ses perfections infinies, telle qu'elle habite dans le ciel. Mais avec cette différence, que dans le ciel sa divinité est sans voile, et dans mon cœur elle se cache sous le voile de la foi. Si ce voile était ôté, je verrais Dieu en moi, et j'aurais ici-bas le ciel dans mon cœur. Il s'y trouve présent Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit dans toute la nature et essence de la divinité. Y sont présentes cette toute-puissance qui a créé le ciel et la terre ; cette sagesse infinie qui gouverne les anges et les hommes ; cette beauté incompréhensible qui rend éternellement heureux les élus dans le ciel ; cette immensité admirable qui remplit le ciel et la terre ; cette adorable justice qui récompense les justes dans le ciel et punit les réprouvés en enfer. En un mot, Dieu y est présent tel qu'il est et avec toutes ses perfections.

Deuxième vérité.

Toute la très-sainte Trinité habite dans mon cœur, et y opère sans cesse la plus grande merveille de sa miséricorde. Tous les jours je commets de nouveaux péchés ; tous les jours je commets de nouvelles injures envers Dieu. Tout cela se passe sous ses yeux et le blesse ; néanmoins il ne dit mot, il souffre mes légèretés et il se venge par des bienfaits. Après ma chute, il me témoigne sa tendresse, il a pitié de moi ; il met de bonnes pensées dans mon cœur ; il m'accorde le repentir, afin qu'il ne soit pas forcé de me punir. Après mon repentir, il ne pense plus à ma faute ; il augmente sa grâce en moi ; il m'avance dans son amitié plus qu'auparavant ; et il m'accorde de nouveau sa bonté, sa bienveillance, comme si je n'avais jamais péché. Quoique je ne cesse pas de pécher, il ne s'en fatigue jamais ; il ne

se fatigue pas de moi. A chaque heure je commets de nouveaux péchés, et à chaque heure il m'accorde de nouvelles grâces, de nouveaux bienfaits, il m'aime de nouveau. Mon cœur est sa demeure, mon cœur est l'endroit où il exécute les merveilles de sa miséricorde.

Troisième vérité.

En moi, dans mon âme, dans mon cœur demeure toute la sainte Trinité ; elle y opère continuellement les plus grands mystères de sa justice. Il ne se passe pas un moment dans ma vie qu'elle n'ait les yeux sur moi pour observer toutes mes actions. Si je fais le mal, elle me le voit faire ; cette action lui déplaît, elle m'en punit en me retirant la grâce qu'elle m'aurait accordée, si j'avais omis cette action. Si je fais le bien, elle le voit également, et y met sa complaisance ; elle m'en récompense en augmentant en moi sa grâce, son amour, son amitié. Si je me laisse aller à la sensualité, si je me répands dans les choses extérieures, si je cherche ma consolation auprès des créatures, elle me témoigne son mécontentement, elle me retire sa grâce, et laisse mon cœur abandonné à la sécheresse, à la tristesse, à la crainte, à la confusion et aux tentations. Quand je reste fidèle, quand je me surmonte courageusement, quand je refuse toute consolation de la part des créatures, alors elle me témoigne sa bienveillance ; elle remplit mon âme de joie et de consolation intérieure. Toutes ces opérations de la justice divine se passent dans l'intérieur de mon cœur.

Quatrième vérité.

Dans mon cœur habite la très-sainte Trinité, et elle y exerce sans cesse sa toute-puissance. Je ne peux pas vivre sans le secours de Dieu. A chaque instant Dieu doit, par sa toute-puissance, conserver mon âme, sinon elle retomberait dans le néant ; à chaque moment, Dieu doit soutenir mon corps, sinon il retournerait en poussière ; il m'est

beaucoup plus nécessaire que Dieu soit présent en moi, et me soutienne à chaque instant, que ne m'est nécessaire l'air que j'aspire. Sans l'assistance de Dieu, je ne peux pas faire le moindre mouvement. Marcher, parler, écrire, respirer, etc., toutes ces opérations de mes membres, je ne peux les faire sans Dieu. Sans l'assistance de Dieu je ne peux faire aucune bonne action. C'est Dieu qui d'abord me donne une sainte pensée pour faire une bonne action. C'est premièrement Dieu qui meut ma volonté, qui met dans mon cœur une grâce surnaturelle, qui commence, continue et achève avec moi une bonne action. Sans Dieu, sans son secours, je ne peux pas même faire le mal ; car quoiqu'il déteste le mal, et qu'il n'y prenne aucune part, que le mal soit seulement du côté de ma volonté, cependant puisque Dieu m'a donné la liberté sans laquelle je ne pourrais pas agir, il me donne dans cette liberté pour agir, le secours de sa toute-puissance : et ainsi du reste.

Cinquième vérité.

Toute la sainte Trinité habite dans mon cœur et y exerce sans cesse la plus grande libéralité. Dieu n'est pas oisif dans mon âme, mais il y est continuellement occupé à faire du bien. Si je forme une sainte affection envers lui, il m'aime et augmente en moi son amour et sa grâce. Si je fais la moindre action par amour pour lui, il m'embrasse, et m'accorde une nouvelle mesure de dons célestes. Si par amour pour lui, je surmonte une petite tentation d'un moment, il me reçoit et m'élève d'un nouveau degré dans son amitié. Quand je supporte la plus petite croix pour son amour, alors il me témoigne sa bienveillance, et m'élève plus haut dans la félicité. C'est ainsi que Dieu opère sans cesse en moi ; c'est ainsi qu'il orne continuellement mon âme. C'est ainsi qu'il s'occupe de moi, comme s'il n'y avait pas d'autre créature sur laquelle dût s'étendre sa prévoyance.

Sixième vérité.

La très-sainte Trinité demeure en moi, et m'aime tendrement. Aucune mère sur la terre ne s'occupe de son enfant, comme Dieu s'occupe de moi. A toute heure du jour et de la nuit, il pense à moi, il a soin de moi, il m'aime et m'embrasse. Tantôt il me caresse, me donne des consolations intérieures, et me laisse reposer doucement dans son sein ; tantôt il se cache et me laisse dans la sécheresse, pour me montrer par son absence que je n'ai aucun bien à espérer sans lui, hors de lui, et que ma félicité repose en lui. Tantôt il m'éclaire par sa grâce intérieure, il m'encourage au bien, m'excite à me vaincre et à faire de saintes entreprises ; si je lui obéis, alors il me console, et me témoigne son contentement, comme une tendre mère qui aime son enfant quand il fait bien. Tantôt il me montre son mécontentement quand je me retire de lui, quand je quitte ma solitude intérieure (le recueillement), pour me tourner vers les créatures afin d'en obtenir ou mendier quelque consolation ; alors il me laisse tomber dans les ténèbres et la tristesse, et me fait comprendre qu'il n'est pas content, comme un époux qui ne peut souffrir que son épouse partage son cœur entre lui et un autre. En un mot, Dieu demeure en moi, il m'aime très-tendrement, il est content de mon bien-être, il pense à moi, il a les yeux fixés sur moi, pour me rendre de plus en plus heureux. Voilà ce qu'il fait continuellement à mon égard.

Voilà, mon âme! les merveilles et les mystères, qui à chaque moment, à chaque heure se passent dans ton cœur. Pensez donc, réfléchissez, méditez, abîmez-vous entièrement et continuez ainsi jusqu'à ce que la pensée de votre Dieu vous soit aussi facile que la respiration, et que les regards de votre âme ne se détachent plus de lui. Oh ! bienheureuse est l'âme qui atteint ce but ! Elle a le ciel sur la terre, elle possède une paix, un contentement que le monde entier ne peut pas lui enlever.

Si nous nous appliquions sérieusement à parvenir à cet état, et si nous l'obtenions par la grâce de Dieu, oh ! qu'il nous serait facile alors de détacher notre cœur de tout ce qui est créé ! Oh ! quelle consolation ce serait pour nous, de nous entretenir avec Dieu en secret, dans la solitude de notre cœur, dans le recueillement continuel ! Oh ! quelles flammes d'amour s'élèveraient dans notre cœur ! Oh ! quel repos et quel contentement nous ressentirions ! Nous nous privons de cet heureux état, nous nous privons de toutes ces consolations, parce que nous ne voulons pas demeurer et rester dans l'intérieur de notre âme, où jaillit la source de toutes les grâces, de toutes les consolations. Si vous désirez parvenir à cet heureux état, ô mon âme ! appliquez-vous-y donc avec beaucoup de soin, en la présence de Dieu. Dans le commencement servez-vous de la manière que j'ai expliquée dans la première vérité. Le reste viendra de soi-même, si vous vous en occupez souvent dans la méditation quotidienne, si vous vous rendez cela familier par de fréquents souvenirs.

§ 2.

Comment on doit s'entretenir avec Dieu, dans son cœur.

Il servirait peu de contempler Dieu présent dans notre cœur, si nous voulions nous arrêter uniquement, et nous reposer dans cette contemplation. Le point principal de ce recueillement, de cette solitude du cœur, consiste à adorer, louer, aimer et embrasser son bien-aimé par des soupirs et de saintes affections.

Les saints s'occupent dans le ciel à deux choses, et ils y passent toute l'éternité, savoir : 1° à contempler Dieu. 2° A l'adorer, à le louer, à l'honorer et à l'aimer. Nous devons faire sur la terre ce que font les saints dans le ciel. Ainsi nous devons aussi le contempler, l'adorer, le louer, l'honorer et l'aimer ; et cette partie de recueillement intérieur, qui est du ressort de la volonté, est beaucoup plus

utile et plus nécessaire que celle qui est du ressort de l'entendement, quoique l'une ne puisse pas convenablement, ni ne doive pas même exister sans l'autre. C'est pourquoi l'âme ne s'inquiétera pas beaucoup si elle ne remarque rien d'extraordinaire de la part de l'entendement, pourvu qu'elle profite du côté de la volonté. Car lorsqu'il y a de la ferveur de la part de la volonté, celle-ci attire alors l'entendement librement. Et plus la volonté est enflammée d'amour, plus aussi l'entendement sera éclairé. Avant de traiter des saintes affections dont l'âme doit s'occuper, nous allons expliquer brièvement comment elle doit se conduire pour former ces affections.

1° Elle aura grand soin de ne jamais interrompre longtemps les entretiens et les affections, mais de les entretenir autant que possible. En tout temps, et en tout lieu, dans les affaires, qu'elle soit seule ou avec d'autres personnes; qu'elle garde le silence ou qu'elle soit en conversation, à la maison, ou autre part, toujours elle doit fixer ses regards sur la présence de Dieu; elle doit s'unir intimement à lui, par de saintes affections, et sans interrompre beaucoup ces saints entretiens. Elle doit travailler à parvenir à ce point, que toute sa vie devienne une vie d'oraison et d'amour brûlant continuellement pour Dieu; et qu'elle soit aussi recueillie dans la rue, au milieu des affaires, et en société, qu'elle y soit aussi fervemment unie à Dieu, qu'elle est habituée de l'être pendant l'oraison. Cela n'est ni impossible, ni trop difficile, si l'on commence ce saint exercice avec ardeur et discrétion, et qu'on ne l'abandonne plus. 1° On prendra une ferme résolution de s'unir à Dieu, par une sainte affection, autant de fois, par exemple vingt fois, d'une visite à l'autre au Saint Sacrement. 2° Lorsqu'on aura continué ainsi pendant une semaine ou deux et que l'on aura pris cette habitude, alors on augmentera le nombre de ces affections d'un tiers, par exemple. 3° Lorsqu'on aura fait passer cet exercice en habitude, alors on l'augmentera encore d'un tiers, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on

parvienne à une continuelle intimité avec Dieu. C'est ainsi qu'avait agi ce grand serviteur, Didace Martinez, de la compagnie de Jésus, qu'on appelait l'apôtre du Pérou à cause du grand nombre de miracles qu'il avait opérés et de tant de milliers d'infidèles qu'il avait convertis. Il était si appliqué aux communications avec Dieu, qu'il passait les nuits en oraison, dans ses voyages, sous le ciel, en pleine campagne, où Dieu l'enflammait tellement de son amour qu'il s'élevait souvent de la terre, en extase, jusqu'au-dessus des arbres, qu'on l'a trouvé ainsi entouré d'une clarté céleste, et entre deux colonnes de feu. Cette contemplation nocturne ne lui suffisait pas ; c'est pourquoi, ne pouvant pas rester dans cette solitude pendant le jour, à cause de ses grands travaux, il l'échangeait par de continuelles et ardentes affections, qu'il excitait dans son cœur quatre à cinq mille fois par jour. Il parvint à cette admirable union par un petit commencement. Dans son noviciat, il prit la résolution d'élever son cœur vers Dieu sept fois par jour. Peu à peu il augmenta ce nombre jusqu'à cent. Avant la fin de son noviciat il parvint jusqu'à trois cents; enfin, la grâce et l'habitude prirent un tel accroissement qu'il formait journellement, et jusqu'à sa mort, quatre et jusqu'à cinq mille de ces affections.

2° On fera attention, au commencement, non au grand nombre de ces affections, mais au zèle et à la ferveur avec lesquels on les formera. La ferveur et le zèle intérieurs font le prix et le mérite de nos actions intérieures et extérieures : une seule affection provenant d'un saint zèle et d'un ardent amour, touche Dieu plus que cinquante autres émanant d'un cœur tiède et froid. Et quand même on ne pourrait exciter, au commencement, qu'une seule affection par heure, environ, sur la présence de Dieu en nous, mais avec zèle, et avec le désir de pouvoir plaire à Dieu, cela profiterait plus que de les former sans cesse et sans interruption, mais froidement et superficiellement. Je ne comprends par ce mot de zèle, qu'un simple et vif regard de la part de l'entende-

ment, sur la présence de la Majesté divine, et de la part de la volonté, qu'une sincère inclination pour cette adorable Majesté; de manière que le cœur soit réellement tel que vous le témoignez à Dieu dans cette affection. Forcer la tête et la poitrine pour en faire sortir par violence une ferveur sensible; vouloir chercher et obtenir par d'assidus efforts une douce dévotion et des effusions de cœur, ce sont autant de peines inutiles. Car, outre que cela n'est pas en notre pouvoir, de plus ce n'est d'aucune utilité, si nous les cherchons de cette manière; ils sont même fort nuisibles, comme nous le verrons à la fin de cette instruction. Après que l'âme aura appris à agir avec zèle et ferveur, alors elle songera comment elle augmentera ses affections, et comment elle pourra y persévérer, de la manière que nous venons de dire.

5° On aura soin d'agir avec Dieu simplement, cordialement, et avec beaucoup de confiance. Ce n'est pas bien que de paraître devant Dieu avec crainte et tremblement, avec défiance et pusillanimité; mais converser avec lui cordialement, confidemment et simplement, c'est une pratique pleine de douceur et de grâce. Oh! quelles fautes graves nous commettons dans cette matière! Oh! que d'inconvenantes idées nous nous formons de Dieu. Nous ne nous le représentons pas beaucoup mieux qu'une personne impatiente qui passe des semaines entières sans nous faire une bonne mine, lorsque nous l'avons offensée par une parole ou l'autre. Non! mon âme! Dieu n'est pas ainsi disposé. Vous devez converser et traiter avec Dieu comme avec le meilleur des amis, que vous saurez être disposé à toute heure, à partager son cœur avec vous. Vous devez agir avec Dieu comme avec votre père, qui ne pense jour et nuit qu'à vous placer dans un état bienheureux. Vous devez vous représenter Dieu comme un époux animé d'un amour tout pur, qui ne trouve sa joie, sa consolation et son contentement, qu'en vous voyant près de lui, et qu'en répandant son cœur et son amour sur vous. Ne croyez pas qu'on puisse en dire trop sur cette matière. Tout ce que je peux écrire, et tout

ce que vous pouvez penser, est beaucoup trop peu, en comparaison de ce que l'on peut réellement trouver dans l'amitié de Dieu. Il n'y a jamais eu d'homme si épris d'amour, qui ait eu aussi volontiers une épouse chérie près de lui, que Dieu aime de vous avoir près de lui ; car, comme Dieu est infini dans toutes ses perfections, il est donc aussi infini et immense dans son amitié et dans sa familiarité. Par ce que je viens de dire, je n'entends pas qu'on doive s'approcher de Dieu ou converser avec lui sans humilité et sans respect. Non, on doit honorer cette majesté infinie avec un profond respect, mais cela n'ôte rien à la sainte familiarité ; car plus je reconnais mon indignité, plus aussi mon cœur s'enflamme d'amour, en considérant qu'une créature aussi chétive que moi soit si ardemment, si cordialement aimée par un Dieu si grand.

4° L'âme doit faire attention à la conduite de Dieu ; elle ne doit pas faire des efforts inutiles, mais user d'une liberté modérée, et se livrer aux affections dans lesquelles elle trouve actuellement de la satisfaction. L'âme n'est pas toujours dans un même état. Quelquefois elle est triste, indolente, découragée, abattue, troublée; alors elle doit s'exciter à la douleur de ses péchés, se résigner à la volonté de Dieu, supporter de grandes souffrances pour lui plaire, pour son amour. Quelquefois elle est de bonne humeur, dans la joie, bien consolée : c'est alors qu'elle doit s'anéantir en Dieu; se réjouir du bonheur infini de Dieu ; s'épancher en louanges et en bénédictions; soupirer après la vue et l'amour de Dieu. Tantôt Dieu met lui-même une sainte affection dans le cœur de l'homme, sans que celui-ci sache d'où ni comment cela lui est venu : alors la fidélité que nous devons aux inspirations divines exige que nous mettions tout autre chose de côté, pour ne nous occuper que de ce que Dieu, par sa grâce, a mis dans notre cœur. Tantôt j'éprouve moi-même quelque affection qui m'a été imprimée dans le cœur d'une certaine manière; alors je dois la suivre et y abandonner mon cœur aussi longtemps qu'il y trouve de la satisfaction. Mais

l'âme est libre; si elle ne se trouve dans aucun de ces états, elle peut faire alors ce qu'elle veut. Il faut bien faire attention à cette remarque, parce qu'elle est d'une plus haute importance qu'on ne le pense. Ceci sert d'avant-propos. Maintenant nous allons expliquer les saintes affections dont l'âme peut s'occuper pendant son recueillement, ou dans la solitude de son cœur.

ARTICLE II.

DES AFFECTIONS OU SENTIMENTS D'ADORATION.

§ 1.

En quoi consiste ce sentiment ou cette affection, et combien il est excellent.

L'adoration n'est autre chose qu'un témoignage de respect, d'hommage que nous rendons à Dieu, comme à notre fin dernière, à notre Seigneur et maître, à cause de sa grandeur et de sa perfection infinies. Cette adoration n'est due qu'à lui seul. Cette adoration n'est due à aucune créature, à aucun saint, quelle que soit sa sainteté, son élévation dans le ciel ; parce qu'il n'est pas notre dernière fin, notre maître et seigneur ; mais purement un serviteur de Dieu, une œuvre de sa main. L'adoration est donc une reconnaissance, un témoignage du respect dû à Dieu seul. De ce qui a été dit de la nature, de l'essence de Dieu, nous pouvons facilement conclure combien de tels sentiments sont excellents et agréables à Dieu. Car c'est par-là que nous nous prosternons devant Dieu, en reconnaissant notre néant, en reconnaissant que nous sommes l'ouvrage de ses mains, et que nous recevons de lui tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. C'est par-là que nous témoignons que Dieu est l'unique source de tout bien, de qui provient tout ce qui existe de grand dans le ciel et sur la terre. C'est par-là que nous témoignons à Dieu la soumission que nous lui devons,

et que nous le reconnaissons comme le Seigneur suprême, à qui toutes les créatures sont soumises. Bref, par-là nous honorons Dieu comme Dieu, comme un Etre infini, comme un bien auquel est soumis et duquel dépend tout ce qui est créé. Voilà l'honneur qui est dû à Dieu et qui plaît à sa majesté infinie ; voilà la cause pour laquelle les saints se sont appliqués avec un soin extraordinaire à cette sorte de sentiments et d'affections. Je vais citer un seul exemple qui suffira pour les autres. Antoine Criminalis, homme apostolique de la société de Jésus, dans ses continuels et pénibles voyages, lorsqu'il parcourait jour et nuit la province de la Biscaye dans le Mexique, se jetait à genoux en la présence de Dieu trente fois par jour, pour l'adorer avec une humilité profonde. C'est peut-être pour cet exercice que Dieu l'a récompensé d'une mort si glorieuse. Car lorsque des idolâtres, par haine de la foi, se sont jetés sur lui, il se mit à genoux selon sa coutume, et subit le martyre dans cette position dans laquelle il avait tant de fois adoré Dieu sur la terre.

§ 2.

De quelle manière l'on peut et l'on doit produire ces sentiments, ces affections.

Il y a autant de manières d'adorer Dieu qu'il y a en lui de perfections, dont chacune mérite d'être adorée avec un profond respect et une profonde humilité. Nous allons citer quelques-unes de ces manières.

1re. Adorez Dieu, comme l'Etre suprême qui possède toutes les perfections à un degré infini ; comme cette unique *beauté* capable de rendre heureuses toutes les créatures ; comme cette *immensité* que le ciel et la terre ne peuvent contenir ; comme cette *toute-puissance* qui par sa parole a tout créé et qui peut aussi, par une seule parole, tout anéantir ; comme cette *sainteté* qui, pour détruire le péché, n'a pas épargné l'Homme-Dieu.

2e. Adorez Dieu comme le premier *principe* de qui le ciel et la terre, l'ange et l'homme ont reçu leur existence.

3e. Adorez Dieu comme cette *infinie toute-puissance* qui, non-seulement, a créé tout ce qui existe dans le ciel et sur la terre, mais qui les conserve aussi ; car comme la lumière disparaît aussitôt que le soleil se cache, de même toutes les créatures retomberaient dans leur néant, si Dieu retirait sa main toute-puissante pour ne plus les soutenir et les conserver.

4e. Adorez Dieu comme le *rémunérateur* le plus généreux, qui a créé pour ses élus ce beau paradis, où il leur prépare tant de joie et tant de satisfaction, où il se montre clairement à eux , où ils goûteront son amour pendant toute l'éternité.

5e. Adorez Dieu comme le *Père le plus miséricordieux* de toutes les créatures ; car c'est lui qui nous donne tous les jours la nourriture et le vêtement ; c'est lui qui nourrit les oiseaux ; c'est lui qui produit l'herbe et les plantes pour les animaux de la terre ; c'est lui qui, à tout moment, à toute heure, pourvoit à tout ce qui est nécessaire.

6e. Adorez Dieu comme le plus *juste juge*, qui punit le mal, qui a préparé les peines de l'enfer pour les impies et dans les flammes duquel ils expieront éternellement la faute d'avoir méprisé sa bonté et sa miséricorde.

7e. Adorez Dieu comme la *sainteté infinie*, qui par haine pour le péché, a allumé le purgatoire, où ses intimes amis expient leurs fautes et d'où ils ne sortiront pour aller le contempler qu'après avoir été entièrement purifiés de toutes les taches du péché.

8e. Adorez Dieu comme la *source* des grâces et le *sanctificateur* des âmes, qui purifie l'âme de ses péchés dans les saints Sacrements ; qui la sanctifie et l'orne par sa grâce surnaturelle ; qui, par ses inspirations l'excite au bien, et la fait avancer de plus en plus dans le chemin de la perfection.

9e. Adorez Dieu comme l'*amant* le plus *tendre* des âmes,

qui y habite sans cesse ; qui les embrase de son ardent amour ; qui les orne de sa grâce ; et qui s'occupe sans cesse à les rendre de plus en plus dignes de sa vue béatifique.

10°. Adorez Dieu comme votre *dernière fin*. Vous venez de Dieu, vous retournerez à Dieu ; c'est de Dieu que vous avez tout reçu, et c'est pour honorer Dieu que vous devez tout faire ; c'est en Dieu que vous devez chercher votre bonheur, et c'est en lui-même que vous devez le goûter et le posséder éternellement.

§ 3.

Exercices pratiques d'adoration.

Quoique, généralement parlant, il vaille mieux, dans la communication avec Dieu, exprimer ses affections par les pensées et les paroles que l'Esprit-Saint inspire au moment même à l'âme, cependant nous en donnerons ici quelques-unes pour aider l'âme dans le commencement : elle pourra s'en servir à volonté, surtout en temps de sécheresse et de délaissement. Ces pratiques consistent en peu de paroles, afin qu'on puisse s'en servir plus facilement à l'occasion.

1° O mon Dieu ! vous êtes l'Etre le plus parfait, en vous toutes les perfections sont infinies. Je me prosterne devant vous, dans l'abîme de mon néant, et je vous adore avec les mêmes affections et avec la soumission avec lesquelles le cœur de J.-C. vous a adoré sur la terre.

2° O mon Dieu ! vous êtes la *première et l'unique source* de tout bien, de qui découle tout dans le ciel et sur la terre. Je me prosterne devant vous, dans le plus profond de mon néant, et je vous adore avec la même affection et la même soumission avec lesquelles le cœur de Jésus vous a adoré sur la terre.

3° O mon Dieu ! vous êtes cette *puissance infinie;* c'est votre *bras tout-puissant* qui soutient tout ce qui est dans le ciel et sur la terre. C'est pourquoi, de l'abîme de mon

néant, j'élève mes yeux vers vous, et je vous adore de tout mon cœur. Ah ! que ne puis-je vous adorer avec le même zèle et avec la même ferveur avec lesquels vous adorent les séraphins dans le ciel.

4° O mon Dieu ! vous êtes le plus *généreux remunérateur* de tout bien, et pour nos actions si chétives, vous nous donnez le ciel ; vous nous donnez des satisfactions immenses, et vous vous donnez vous-même à nous et pour toujours. C'est pourquoi, du fond de mon néant, j'élève mes yeux vers vous, et je vous adore de tout mon cœur. Hélas ! que ne puis-je vous adorer avec la même ferveur et avec le même zèle avec lesquels vous adorent les séraphins dans le ciel !

5° O mon Dieu ! vous êtes ce *Père si miséricordieux* pour moi et pour toutes les créatures ; c'est par votre toute-puissance que vous nous avez créés, et c'est par votre bonté que vous nous nourrissez et que vous nous entretenez. C'est à vous donc que je me soumets avec la plus profonde humilité, et je vous adore avec le même respect avec lequel vous adore le cœur de Marie.

6° O mon Dieu ! vous êtes infiniment *juste*, vous avez créé l'enfer, et vous y entretenez ce feu qui punira éternellement ceux qui ne vous aiment pas. C'est donc à vous que je m'assujétis avec la plus profonde humilité, et je vous adore avec ce témoignage de respect avec lequel vous a adoré le cœur immaculé de Marie.

7° O mon Dieu ! vous êtes la *sainteté* même, la *sainteté infinie*. Vous avez aimé l'homme à tel point, que vous l'avez racheté par le sang de votre divin Fils ; nonobstant, si une âme paraît devant vous avec le plus petit péché, vous la jetez dans le feu jusqu'à ce que la tache de ce péché en soit entièrement effacée. C'est pourquoi je vous adore de toute mon âme. Oh ! je voudrais pouvoir vous adorer aussi parfaitement que vous adorent dans le ciel tous les esprits célestes !

8° O mon Dieu ! vous êtes la *source unique* de toute grâce. Vous seul pouvez effacer mes péchés, et rendre mon

âme sainte et agréable à vos yeux. C'est pour cela que je vous adore de toute mon âme. Oh! que je voudrais pouvoir vous adorer avec autant de perfection que vous adorent les esprits célestes!

9° O mon Dieu! vous êtes le plus *tendre amant* de mon âme; vous demeurez en moi; vous m'aimez; vous m'accordez à chaque instant de nouvelles grâces. Je reconnais votre amour, ô *bien infini!* je vous adore de tout mon cœur. Oh! si je pouvais vous adorer d'une manière infiniment parfaite! mais puisque je ne le puis pas, je vous offre au lieu de mon adoration, celle avec laquelle vous adore le cœur sacré de Jésus.

10° O mon Dieu! vous êtes ma *fin dernière*, mon *bonheur* présent et futur. C'est de vous que je proviens, c'est à vous que je dois retourner, si je ne veux pas être malheureux. Je le reconnais, ô mon bien suprême! et je vous adore de tout mon cœur. Oh! que ne puis-je vous adorer avec une perfection infinie! Or, puisque je ne le puis pas, je vous offre donc à la place de mon adoration, celle avec laquelle vous adore le cœur de J.-C.

Ces affections seraient en effet très-bonnes et très-utiles, pour s'entretenir intérieurement avec Dieu: mais comme elles sont un peu trop longues, l'âme qui ne connaît pas encore parfaitement la vie intérieure y trouvera des difficultés, surtout lorsqu'elle devra traiter extérieurement avec d'autres personnes. Afin donc que ces difficultés ne la découragent pas et ne la détournent pas du recueillement intérieur, je vais donner en peu de mots ces affections dont on pourra se servir à volonté.

1° O mon Dieu! je vous adore comme *le bien suprême et parfait*, avec la même affection avec laquelle vous adore le cœur sacré de Jésus.

2° O mon Dieu! je vous adore comme *la source de tout bien*, avec la même affection avec laquelle vous adore le cœur sacré de Jésus.

3° O mon Dieu! je vous adore de tout mon cœur, comme le *Créateur* de toutes choses.

4° O mon Dieu ! je vous adore de tout mon cœur, comme le *rémunérateur* de tout bien.

5° O mon Dieu ! vous êtes pour moi un *Père* de miséricorde. Je vous adore donc et je voudrais pouvoir vous adorer avec un respect infini.

6° O mon Dieu ! je vous adore comme le *principe* de toutes les grâces, et je voudrais pouvoir le faire avec un respect infini.

7° O mon Dieu ! je vous adore comme la *Sainteté infinie* et je souhaite que le monde entier vous connaisse et vous adore.

8° O mon Dieu ! j'adore votre *justice suprême*, et je souhaite que le monde entier la connaisse et l'adore.

9° O mon Dieu ! je vous adore comme le plus *fidèle amant* de mon âme ! et à la place de mon adoration, je vous offre celle avec laquelle vous adore le cœur sacré de Jésus.

10° O mon Dieu ! je vous adore comme ma *dernière fin*, et pour cette adoration, je vous offre celle par laquelle vous adore le cœur sacré de J.-C.

CHAPITRE VIII.

DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

1re MAXIME.

Ne laisser passer aucun jour sans pratiquer sérieusement des œuvres de charité.

Si nous connaissions le prix qu'ont les œuvres de charité aux yeux de Dieu, nous ne ferions que soupirer après les occasions de les pratiquer, et ces occasions nous les accepterions avec joie et jubilation. Quand Dieu envoie une occasion de pratiquer une œuvre de charité, il donne alors lieu de pratiquer une très-grande vertu, et d'attirer sur nous de très-grandes grâces du ciel.

Rien au monde n'oblige tant Dieu d'être libéral envers

nous, que la pratique des œuvres de charité. Celui qui désire que Dieu l'aime spécialement, et se montre libéral, généreux envers lui, n'a qu'à pratiquer des œuvres de charité, et à se montrer disposé à rendre service au prochain; car Dieu se conduira envers lui, comme il s'est conduit envers son prochain. Je vous mesurerai, dit ce grand Dieu dans son évangile, à la mesure avec laquelle vous aurez mesuré votre prochain ! C'est comme s'il disait : comme vous agirez envers votre prochain, ainsi j'agirai envers vous. Voyons maintenant quelles sont les œuvres de charité que nous pouvons pratiquer.

1re OEUVRE DE CHARITÉ.

Etre doux et affable envers notre prochain.

§ 1.

Des motifs de la douceur et de l'affabilité.

1er *motif.* Je désire que Dieu me traite avec douceur et affabilité; il désire donc (et il est juste) que je traite aussi le prochain avec douceur et affabilité, par amour pour ce Dieu si doux et si affable. Oh! combien notre amour-propre tient notre cœur à l'étroit! Avec quel empressement ne cherchons-nous pas notre propre contentement, et combien peu nous cherchons à contenter notre prochain ! Dieu n'a qu'à nous montrer, une fois la semaine, une figure triste, dans la sainte Communion, et nous y laisser sans consolation, sans dévotion, sans sentiments; il n'a qu'à nous retirer sa lumière, et à nous laisser dans les ténèbres, les sécheresses et les insensibilités du cœur ; il n'a qu'à nous tenir une seule fois un peu plus durement; il n'a qu'à permettre que le démon nous attaque par de fortes tentations et nous fasse la guerre un peu plus rudement pendant quelques jours consécutifs ; il n'a qu'à permettre que la chair éprouve les attaques de cette concupiscence innée et cette guerre in-

testine; il n'a qu'à permettre que nos affections désordonnées se mettent en révolte et troublent l'âme; ô Dieu! que ce procédé nous semble dur! Comme on se plaint amèrement! Combien alors notre amour et notre confiance en Dieu diminuent! On veut toujours une mine prévenante, affable, et toujours recevoir de Dieu de nouveaux témoignages de son amour, quoique nous l'offensions tous les jours. Dieu ne peut-il donc pas aussi vouloir que nous agissions envers notre prochain comme nous voudrions que Dieu agît envers nous? que nous lui témoignions le même amour, la même amitié que nous voudrions recevoir de lui? C'est un orgueil insupportable, que de vouloir que Dieu soit bon et affable envers nous, et de ne pouvoir se décider à être bon et affable envers le prochain par amour pour Dieu.

2e *motif*. Je désire que chacun me traite avec douceur et affabilité; ainsi les autres hommes désirent aussi que je les traite de même. Rien de plus aveugle et de plus injuste que l'amour-propre! Tout ce qu'il croit ou s'imagine lui être dû, il l'exige très-rigoureusement des autres; et ce qu'il sait très-bien être dû aux autres il n'en veut pas faire la moindre chose. O mon âme! rentre dans ta conscience, tu y trouveras ces désordres d'une manière si palpable que tu pourras les toucher de tes mains. Mon Dieu! que suis-je? Une affaire de moindre importance n'est-elle pas capable d'exciter de grands chagrins dans mon cœur? on vous fait une mauvaise mine; on vous dit une parole un peu plus dure; on vous irrite; on vous témoigne que votre présence déplaît; on vous lance une parole piquante; on se défie de vous et on vous cache ce que vous désiriez connaître; on critique votre conduite, et on murmure derrière vous; on ne vous témoigne pas d'amour, et ce que vous désirez on vous le refuse; on n'a ni soin pour vous, ni pitié de vous dans vos peines. Autant de bagatelles! Cependant quelle tristesse, quel chagrin ces procédés ne vous font-ils pas éprouver! quelle amertume n'excitent-ils pas dans votre cœur! vous voulez que chacun vous aime, que chacun vous traite avec bonté,

douceur et affabilité ; que chacun prenne compassion de vous dans vos adversités ? Les autres ne peuvent-ils donc pas aussi, et avec raison exiger que vous les traitiez ainsi ? Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent, dit l'Evangile.

3ᵉ *motif*. Comme je désire que Dieu me traite avec bonté et douceur pendant toute ma vie, de même Dieu désire justement que je me conduise ainsi, pour lui, envers mon prochain. N'est-il pas vrai, mon âme ! que vous espérez et que vous attendez encore de Dieu de grandes grâces ? vous désirez que Dieu vous éclaire dans vos prières et vos exercices de piété ; qu'il vous fasse part de son amour, de son union intime, de ses communications ; vous désirez que Dieu vous console dans vos souffrances ; qu'il vous montre son cœur paternel dans toutes vos peines, dans tous vos soucis ; vous désirez que Dieu oublie tous vos péchés, et toutes les injures que vous lui avez faites, et qu'il vous accorde de nouvelles grâces ; vous désirez que Dieu vienne à votre secours à votre dernière heure, à votre agonie ; qu'il vous fortifie contre les dernières tentations et qu'il vous laisse mourir dans sa grâce et dans son amour ; vous désirez que Dieu ait pitié de vous à son jugement et qu'il vous y unisse à lui pour l'éternité. N'est-ce pas vrai ? n'est-ce pas ainsi ? Ne désirez-vous pas toutes ces grâces de Dieu ? Comment pouvez-vous donc désirer tant de grâces et tant de bonté de la part de Dieu, si vous ne faites de même, pour son amour, à l'égard de votre prochain ? La mesure et la règle d'après lesquelles Dieu nous témoigne son amour, est la mesure et la règle de la charité, de la miséricorde avec lesquelles nous traitons notre prochain. Tout ce que nous faisons à notre prochain, il le prend comme fait à lui-même ; et la charité, et la douceur qu'il reçoit de nous dans notre prochain, il les échange par son amour, par sa bonté, par son affabilité, et par sa douceur en nous accordant mille pour un. Mais si nous ne faisons rien pour le prochain, alors aussi nous n'avons rien à attendre de lui.

4ᵉ *motif*. Je désire que tout le monde me traite avec

bonté et douceur, quoique je sache que je suis un grand pécheur ; n'est-il pas juste que les autres exigent de moi la même conduite à leur égard, surtout qu'ils sont meilleurs et plus justes que moi? Je peux dire sans mentir que je ne connais personne qui ait péché autant que moi, qui ait reçu de Dieu autant de grâces et de moyens de se sauver, de se rendre saint, sans en profiter; qui ait été plus ingrat, plus infidèle à Dieu ; qui ait plus mérité d'être abandonné de Dieu pour toujours, que moi ; nonobstant, je désire, je veux que chacun me soit bon, me traite avec bonté et douceur et me fasse du bien. Les autres donc ne peuvent-ils pas justement exiger autant de moi? eux qui valent bien mieux que moi aux yeux de Dieu ; ces âmes qui auront une bien plus grande gloire dans le ciel que moi. Malheur à cet orgueil qui ne sait pas se vaincre pour aimer son prochain, quoique je sache que je n'ai mérité que l'enfer, l'abandon de Dieu et des hommes pour toujours, et les tourments éternels de la part des démons!

§ 2.

Des pratiques ou exercices de l'amour et de la douceur.

1er *exercice.* — Dans le commerce avec notre prochain, avoir, dans toutes nos paroles et nos gestes, quelque chose de doux, d'affable, de charitable ; une sainte gaieté qui montre notre bonne humeur.

Nous devons nous appliquer à nous rendre maître de nos inclinations naturelles, et les dompter tellement qu'on n'en aperçoive jamais aucune, dans nos conversations et dans notre conduite avec le prochain. Les paroles doivent être douces et affables, le visage doit être serein et amical ; tous les gestes doivent être composés de manière qu'ils se ressentent d'une gaieté sainte et modeste. On ne doit jamais montrer du chagrin; jamais laisser voir de l'amertume ou de la tristesse ; jamais se quereller avec personne; jamais

répondre ou répliquer avec opiniâtreté ; jamais blâmer ou critiquer le prochain ; jamais parler à quelqu'un avec des paroles rudes et bruyantes ; jamais blesser un autre ; bref, on ne doit se laisser détourner de cette conduite par aucun homme, pour aucune circonstance, pour aucun accident, si le monde même devait s'écrouler ; mais on doit persévérer dans son affabilité et dans sa sainte sérénité habituelles.

2e *exercice.* — Dans la conduite avec le prochain, nous devons nous accommoder à la condition, à la qualité, à l'état, au caractère, à l'humeur de chacun.

Si l'on a affaire à un homme de colère, il faut lui céder partout, et ne pas lui tenir tête ; si l'on doit traiter avec un entêté, il faut lui laisser son opinion, sans la critiquer ; si c'est un homme triste et affligé, nous devons écouter son affliction avec patience, y compatir cordialement, et le consoler autant que possible ; si l'on doit traiter avec quelqu'un qui réussit dans ses affaires, il faut s'en réjouir sincèrement, le féliciter et lui témoigner qu'on prend part à son contentement. Si l'on rencontre un homme loquace, il faut l'écouter et le laisser parler, quand même il ne nous permettrait qu'un *oui* ou un *non* pendant toute une heure ; car on aura alors d'autant plus de temps pour se tenir en la présence de Dieu, pour former des affections intérieures, et pour s'abstenir de parler d'autrui. Cet exercice est d'une grande importance. Exemple : Jean Fernandez eut un jour une vision ; il lui semblait voir un jardin d'une beauté inouïe, et dans ce jardin un palais d'une semblable beauté, dans lequel il croyait pouvoir contempler la très-sainte Trinité. Sentant en même temps un grand désir de jouir de cette grâce, il veut pénétrer dans ce palais, mais il en est retenu et au lieu de cette grâce il est accablé de coups, et cela pour trois causes, dont un ange lui expliqua celle-ci : étant religieux de la compagnie de Jésus, il aimait, en temps de récréation, de contredire les autres, d'interrompre leur conversation, et d'agir ainsi contre la charité. Il profita si

bien de cette vision qu'il devint un homme d'une haute sainteté.

3ᵉ *exercice.* — Reprendre ou corriger les fautes des inférieurs avec charité et douceur.

Ce qui a été dit jusqu'ici, ne veut pas dire qu'on doit passer les fautes des inférieurs sans les coriger ; non, chaque homme qui a des inférieurs qu'il doit instruire et diriger, doit les avertir ou les corriger de leurs fautes. Mais pour ne pas manquer en cette matière, on doit observer deux points. 1° La correction ou l'avertissement doit se faire sérieusement et avec fermeté ; 2° on doit le faire avec charité.

On le fait sérieusement et avec fermeté lorsqu'on représente à l'inférieur sa faute et qu'on lui fait connaître tout le mal qui la constitue ; lorsqu'on l'engage sincèrement à se corriger, et qu'on l'assure qu'on y veillera et qu'on y tiendra la main, jusqu'à ce qu'il le fasse ; lorsqu'on y tient un œil vigilant et qu'on emploie la correction de fait, si l'avertissement n'a pas eu d'effet.

On agira avec charité, lorsque dans l'avertissement on ne montrera ni colère, ni autre mouvement désordonné ; si l'on n'emploie pas des paroles dures ou piquantes ; si l'on montre de l'estime, et que l'on dise que l'on serait content, si l'on pouvait excuser la faute ; d'une autre manière, si, après que l'inférieur s'est corrigé, on ne lui témoigne aucun ressentiment, mais qu'on lui témoigue au contraire de la bienveillance.

4ᵉ *exercice.* — Se soumettre à l'opinion et à la volonté des autres, dans toutes les affaires, dans toutes les rencontres, dans tous les événements où il n'arrive rien contre Dieu ou contre les règles.

Il arrive souvent que deux personnes doivent travailler ensemble à une affaire, à un métier, à un ouvrage ; il arrive souvent que plusieurs personnes se trouvent ensemble, ou en recréation, ou pour telle ou telle raison. Si cela arrive, et qu'alors rien ne s'y passe ni contre Dieu, ni contre les règles de l'institut, ni contre les

ordres des supérieurs, dans ces cas on doit toujours et dans toutes les circonstances se soumettre à l'opinion et à la volonté des autres. On ne saurait croire de quelle importance est cette pratique, cet exercice de charité. Cette manière relève infiniment la vertu devant Dieu, et la rend très-agréable aux hommes. Telle était la conduite d'une dame noble : elle aspirait de tout son cœur après le mépris du monde, elle s'appliquait à se renoncer entièrement elle-même, et à s'unir intimement avec Dieu. Il arriva qu'un jour quelques personnes, qui avaient quelqu'autorité sur elle, désirèrent qu'elle se trouvât à une fête. Elle obéit aussitôt et se montra contente ; mais avant de s'y rendre elle s'infligea une pénitence secrète, qui dura tout le temps qu'elle assista à cette fête, et qui lui causa beaucoup de douleur. Combien de grandes vertus n'a-t-elle pas pratiquées dans cette action ! Le renoncement à elle-même, la mortification des sens, l'humilité secrète, la charité et une exquise affabilité.

2• OEUVRE DE CHARITÉ.

Supporter les faiblesses du prochain, avec patience et charité.

§ 1.

Des motifs de patience et de charité.

1er *motif.* Dieu supporte mes péchés et mes défauts avec patience et charité. Il est donc juste et raisonnable que je supporte aussi les péchés et les défauts de mon prochain avec patience et charité.

Si j'avais un rayon de la lumière divine, et que je connusse bien l'horreur de mes péchés, de ma malice, ô Dieu ! comme j'en serais épouvanté ! Je n'ai laissé passer aucun jour sans me montrer rebelle à Dieu, et sans mépriser ses inspirations. Il ne s'est passé aucun jour que je n'aie reçu de Dieu de nouvelles grâces, de nouveaux bienfaits, et chaque jour j'en ai abusé, pour l'offenser. Il ne s'est passé aucun

jour que je n'aie sensiblement contristé mon Dieu : néanmoins, qu'a fait Dieu ? Il a supporté avec patience mes péchés et mes ingratitudes, et il les supporte encore actuellement ; au milieu de mes ingratitudes, il a continué et continue encore à m'aimer. Une telle miséricorde de Dieu ne peut-elle pas vraiment exiger que j'aie compassion de mon prochain, et que je souffre patiemment ses défauts ? Un homme aussi méchant et aussi ingrat que moi n'est-il pas obligé d'accomplir la volonté de Dieu, et de témoigner à son prochain une sincère charité, malgré ses défauts, puisque Dieu lui-même en a pour moi malgré les miens.

2e *motif.* Je désire que les autres supportent mes fautes avec patience et charité ; il est donc juste que je supporte aussi celles des autres.

Ce serait un très-grand aveuglement et un très-grand orgueil, que de croire que les autres n'ont rien à souffrir de moi. Je trouve dans les autres beaucoup de choses qui me répugnent ; ils trouvent aussi en moi bien des choses qui leur répugnent ; je trouve chez eux bien des faiblesses et des imperfections ; eux aussi en trouvent beaucoup en moi ; j'ai souvent de la peine de ce que je dois souffrir de la part des autres ; eux aussi en ont souvent de ce qu'ils doivent souffrir de moi. Malheur à mon amour-propre ! Combien de paroles dures, piquantes, qui vont au cœur, qui ont peut-être fait verser des larmes ; plusieurs personnes n'ont-elles pas eu à souffrir de moi ? Quelle incivilité, quelle âpreté, quelle morosité, quelle défiance, quels soupçons, quelle mauvaise humeur, quel entêtement n'ai-je pas fait supporter aux autres ? Combien de fois ne me suis-je pas réjoui en secret, quand quelque chose n'allait pas selon leurs désirs ? Combien peu ai-je eu compassion d'eux dans leurs peines, et que je me suis peu occupé de leur bien-être ? Combien de fois n'ai-je pas aiguisé ma langue contre eux, et critiqué leur conduite ? Un homme comme moi peut-il donc se plaindre des fautes des autres ? n'a-t-il pas assez de motifs de se laisser fouler aux pieds par tout le monde, et de se

taire, quand même le monde entier s'élèverait contre lui?

3e *motif*. Quoi que je puisse souffrir de la part de mon prochain, ce ne sera jamais autant que Jésus a eu à souffrir de moi.

Quel genre de souffrance pourrait me survenir de la part de mon prochain, que Jésus n'ait souffert par amour pour moi? L'ingratitude fait peine : Judas était un de ceux que Jésus avait le plus aimés, et auquel il avait prodigué le plus de bienfaits ; et il l'a vendu pour trente pièces d'argent et livré à la mort! Voyez! jamais vous n'avez éprouvé une ingratitude pareille. Les fausses intentions qu'on nous prête, et les fausses accusations nous blessent. On accuse Jésus d'ivrognerie, de sorcellerie, de blasphèmes, de séduire le peuple. Voyez! pareilles choses ne vous sont jamais arrivées. Les persécutions font de la peine. On a garotté Jésus comme un meurtrier, on l'a traîné lié devant les tribunaux, condamné injustement, et crucifié d'une manière atroce! Voyez! jamais on ne vous a traité si cruellement. Où est maintenant votre amour, votre charité? Comment imitez-vous Jésus-Christ, si vous ne pouvez pas supporter avec patience les petits chagrins que vous cause votre prochain?

4e *motif*. Quelque grande que soit la souffrance que me cause le prochain, jamais je ne souffrirai autant que j'ai mérité de souffrir.

J'ai péché, et par mes péchés j'ai mérité l'enfer ; ainsi j'ai mérité d'être abandonné de Dieu à jamais ; d'être maudit à jamais, comme un ennemi de Dieu, par les anges et les saints ; j'ai mérité d'être tourmenté à jamais par les démons et par les réprouvés. Voilà ce que j'ai mérité, et je ne dois pas à mon mérite d'avoir échappé jusqu'à présent à ce malheureux état, mais je le dois uniquement à la miséricorde de J.-C. Vraiment Dieu est infiniment bon et miséricordieux, parce qu'il a voulu échanger pour moi des peines éternelles en de petites peines temporelles en ce monde. Je suis vraiment ingrat à l'infini, si je ne supporte de petites adversités par amour pour celui qui a été infiniment miséricordieux envers moi.

§ 2.

Des pratiques ou exercices de cette charité et de cette patience.

1er *exercice.* — Ne jamais changer ou altérer la bienveillance du cœur, ni la douceur ou l'affabilité de son visage, quelles que soient les personnes auxquelles nous avons affaire.

Il y a toutes sortes de personnes au monde : des personnes fausses, orgueilleuses, ingrates, défiantes, soupçonneuses, colériques, retenues, entêtées, ennuyeuses, tristes, piquantes et mordantes, dédaigneuses, médisantes, imaginaires, artificieuses et rusées, audacieuses et téméraires, envieuses, et sujettes à d'autres semblables défauts. Quel que soit le caractère des gens auxquels nous aurons affaire, nous devons toujours marcher avec eux dans un esprit de charité. A cette fin nous devons observer deux points :

1° Ne jamais donner place dans notre cœur, ni à la colère, ni à l'impatience, ni au chagrin, et lorsque nous y remarquons quelque chose de semblable, nous devons l'étouffer à l'instant en nous excitant à la charité avec ferveur.

2° Nous devons nous faire violence et avoir grand soin de témoigner de toute manière notre charité et notre bienveillance, notre affabilité à de telles personnes.

Sainte Françoise, dame romaine, était favorisée de cette grâce extraordinaire de voir toujours près d'elle deux anges et d'en être instruite dans toutes les rencontres. S'il arrivait que la Sainte se laissât aller un peu à la faiblesse humaine, et qu'elle montrât un peu de mécontentement sur la conduite de son mari, aussitôt les anges se retiraient d'elle, jusqu'à ce qu'elle eût reconnu sa faute et s'en fût corrigée.

2e *exercice.* — Ne pas former de mauvais soupçons ; ne pas porter de jugements téméraires, ni dire une parole désavantageuse contre personne, pour aucune affaire, pour aucune raison, en aucune occasion.

Il appartient à Dieu seul, mais pas à moi, de porter des jugements sur la conduite des hommes. Lorsque nous

sommes tourmentés par de pareilles pensées, nous devons alors ou excuser le prochain dans notre cœur, ou, si nous ne pouvons l'excuser, nous devons nous rappeler nos propres péchés, et nous abaisser au-dessous du prochain, et reconnaître sincèrement qu'il vaut mieux que nous; ou former pour le prochain un acte de charité et détourner ainsi les pensées désavantageuses (1).

Si nous tombons dans une occasion ou une rencontre où l'on critique, où l'on blesse le prochain, nous devons le défendre, ou si nous ne pouvons pas le défendre, alors nous devons, sans aucun respect humain, garder un silence opiniâtre.

3e *exercice.* — Fréquenter volontiers des gens difficiles, et ne jamais les fuir sous aucun prétexte.

Beaucoup de personnes fuient de telles gens, pas par haine, mais par la crainte de pécher, de manquer. On regarde cette précaution comme une vertu, mais ce n'est qu'une faiblesse. La charité veut que nous n'évitions jamais ces gens, mais que nous les traitions, en toutes occasions, avec bonté et charité ; la charité veut que nous les recherchions soigneusement, afin que nous brisions par-là notre nature, et que nous pratiquions la vertu dans toute sa pureté.

4e *exercice.* — Chercher souvent l'occasion de rendre un service à des personnes tracassières et difficiles, et le leur rendre avec zèle et amour.

Sainte Catherine de Sienne apprit un jour qu'il y avait dans un hôpital une pauvre femme tellement attaquée de la lèpre que personne ne voulait s'approcher d'elle. La sainte se hâta de la visiter, de lui offrir ses services, et elle lui promit de la bien soigner. Depuis ce moment elle la visita deux fois par jour, lui procura tout le nécessaire, et lui rendit tous les services imaginables avec la plus grande

(1) S. François de Sales dit : Si la conduite du prochain peut être envisagée de cent manières, quatre-vingt-dix-neuf en mauvaise part, une seule en bonne part, c'est de cette manière que nous devons l'envisager, afin de ne pas trouver le prochain coupable et de ne pas blesser la charité. (*Note du Trad.*)

bonté. Néanmoins, cette méchante femme ne lui témoignait aucune reconnaissance; elle persécutait, maltraitait, diffamait, injuriait la sainte, et se moquait d'elle, sans cesse et de la manière la plus cruelle; elle lui disait des paroles dures, blessantes et pleines de colère, comme si elle avait eu une esclave devant elle. La sainte, malgré tous ces mauvais traitements qu'elle eut à essuyer, ne laissa jamais le moins du monde refroidir sa charité; elle la soignait encore avec plus d'amour et de fidélité, elle tâchait d'adoucir sa colère par des caresses et de bonnes paroles. La Sainte continua ses soins jusqu'à la mort de cette femme qui expira dans ses bras. Alors elle lava son sorps et le porta au tombeau sur ses épaules. O mon Dieu! combien nous sommes encore éloignés de suivre cet exemple! et combien peu nous possédons cet esprit de charité!

3e OEUVRE DE CHARITÉ.

Ne négliger aucune occasion de faire quelque bien au prochain.

§ 1.

Des motifs de cette condescendance ou bienveillance.

1er *motif.* Le service ou l'acte de charité que je rends au prochain, c'est à J.-C. que je le rends.

C'est une vérité que notre divin Sauveur nous a enseignée lui-même : *Ce que vous aurez fait à un des moindres des miens*, dit-il, *c'est à moi que vous l'aurez fait.* Celui qui nie cette vérité, nie la foi, et il n'est pas chrétien. Ainsi, quand j'assiste quelqu'un dans ses peines et ses nécessités, c'est comme si j'avais soulagé Jésus, lorsqu'il était assis auprès du puits, fatigué du voyage, ayant faim et soif; si j'assiste quelqu'un dans des travaux pénibles, ou que je l'y remplace, c'est comme si j'avais assisté Jésus à porter sa croix; si je visite et console un malade, c'est comme si j'avais visité Jésus sur le calvaire et l'avais consolé dans ses douleurs sur la croix. Voilà ce que la foi nous enseigne. Que cherchez-

vous, que désirez-vous donc sur la terre, ô mon âme! si vous n'estimez et si vous ne désirez pas l'occasion d'exercer la charité ? Ne regardons-nous pas avec étonnement le bonheur de Ste. Marie-Magdeleine d'avoir reçu Jésus dans sa maison ? celui de Simon le Cyrenéen, d'avoir aidé Jésus à porter sa croix ? celui de St. Joseph d'avoir nourri Jésus au prix de son travail et de ses sueurs ? Sommes-nous aujourd'hui moins heureux que ces saints ne l'étaient alors ? *Bienheureux ceux*, dit le divin Sauveur, *qui ont cru sans avoir vu*. Bienheureux sommes-nous, mon âme, quand nous faisons du bien au prochain, et que nous aimons en lui Jésus, que nous ne pouvons y voir que des yeux de la foi, mais d'une foi vive.

2e *motif*. Les œuvres de charité que je fais à l'égard de mon prochain, me sont plus utiles qu'à celui pour qui je les fais.

Nous devons, en vérité, une grande reconnaissance à celui qui accepte un service de notre part, si nous voulons bien regarder ce service à la lumière de la foi. Car que reçoit celui à qui nous rendons un service ? une petite consolation, une satisfaction de courte durée, un petit secours temporel. Et moi qui rends ce service, qu'est-ce que je reçois ? quelle est ma récompense ? une nouvelle grâce surnaturelle, une augmentation de mérite, un degré de plus dans la gloire éternelle. Ne devons-nous donc pas désirer ardemment, et accepter avec la plus grande joie l'occasion de faire une œuvre si profitable ? Oh ! si notre foi était un peu plus vive, et notre désir pour les biens éternels un peu plus fervent, que ne ferions-nous pas ? On a vu autrefois de nobles dames, des princesses agenouillées devant les lépreux, de leurs tendres mains essuyer le pus des plaies et nettoyer des malades couverts d'ulcères ; on a vu dans ces temps des seigneurs servir les pauvres et les malades ; on les a vus porter les morts au tombeau, et les porter sur leurs nobles épaules comme des trophées de gloire. Si nous avions la même vue, le même amour de ces saints hommes,

nous nous étonnerions beaucoup moins de ces œuvres que de la tiédeur et de l'aveuglement de tant de chrétiens qu'on ne peut émouvoir, qu'on ne peut décider à pratiquer une œuvre de vraie charité.

3e *motif.* L'œuvre de charité dont je m'acquitte à l'égard de mon prochain n'est pas un bienfait, mais une dette.

Si je n'ai pas entièrement perdu la raison, et si je ne me suis pas dépouillé de toute la nature humaine, je dois reconnaître que je dois plus à Dieu que je ne pourrais jamais lui payer, quand même je donnerais en reconnaissance mon sang et ma vie en actions de grâces et de louanges pour toute l'éternité. Tous les jours de ma vie passée ont été, de la part de Dieu, des jours remplis d'amour, de grâce et de miséricorde; les jours présents sont remplis de bienfaits; les jours à venir seront, comme je l'espère, des jours encore plus abondamment remplis de ces grâces et miséricordes. N'ai-je donc pas une très-grande obligation, un très-grand devoir de me montrer reconnaissant envers un Dieu si bon et si libéral envers moi! Comment ne m'acquitterais-je donc pas de ce devoir? Dieu est infiniment heureux, et ne peut rien recevoir de ma part pour son bonheur; il n'a aucun besoin de moi. Puisque ce Dieu si sage ne peut, d'aucune façon, rien recevoir de moi, et qu'il exige cependant ma reconnaissance, il veut donc que je fasse au prochain, que je donne au prochain, ce que je ne peux faire ni donner à lui-même. Je peux faire du bien à mon prochain, et ce bien Dieu l'accepte comme si je l'avais fait à lui-même. Comme je ne puis donc jamais faire autant pour Dieu, que je ne lui doive encore infiniment plus; et comme je commettrais une grande ingratitude envers lui, si je laissais échapper une seule occasion de l'honorer et de lui plaire, de même je commets une grande ingratitude envers lui, quand je néglige une seule occasion de faire quelque bien à mon prochain.

4e *motif.* C'est à moi-même que je fais du tort et pas au prochain quand je lui refuse un service, un acte de charité.

Quel tort est-ce que je lui fais quand je lui refuse un service? il est privé d'une petite consolation, d'un petit secours, d'une petite satisfaction, qu'il aurait pu recevoir de moi : voilà tout le dommage qu'il peut facilement remplacer ; car s'il s'adresse à Dieu et souffre ce refus avec patience et humilité, il en obtiendra en revanche un bien infini, que je n'aurais pu lui procurer en versant tout mon sang pour le lui obtenir. La chose ne se passe pas ainsi de mon côté. Si je refuse un service à mon prochain, je me prive alors d'une grâce qui disparaît pour moi à tout jamais. Et qui sait quelle grâce? peut-être une grâce sans laquelle je ne pourrai pas vaincre les tentations qui m'attaqueront dans telle ou telle occasion; peut-être une grâce sans laquelle je resterai longtemps sans faire aucun progrès; peut-être une grâce suivie de beaucoup d'autres qui auraient éclairé mon entendement, ému fortement ma volonté, qui m'auraient fait ressentir les consolations du ciel, impressionné mon cœur par de saintes affections; peut-être une grâce qui aurait été suivie d'un amour de Dieu très-pur, d'une union très-intime avec cette bonté infinie! Dieu est admirable dans ses voies envers ses créatures. La privation d'une seule grâce est souvent cause qu'on s'arrête au milieu du chemin de la perfection, sans y aller jamais plus avant pour le reste de sa vie. Et souvent la force d'une seule grâce fait qu'on avance de plus en plus jusqu'à ce qu'on ait atteint le terme bienheureux, sa fin, sa stabilité dernière, en un mot jusqu'à ce qu'on meure dans la grâce finale.

§ 2.

Des exercices ou pratiques de la bienveillance.

1[er] *exercice*. Ne jamais refuser un service qu'on nous demande.

Pour pratiquer cette vertu il faut avoir une foi vive. Celui qui croit fermement que le service qu'il rend au prochain c'est à Jésus-Christ qu'il le rend, ne sera jamais si

dur et si insensible que de refuser un service à son prochain. Du temps que Jésus vivait sur la terre, qui aurait eu le cœur assez dur, pour ne pas faire avec joie ce que Jésus serait venu lui-même lui demander? ou si Jésus descendait aujourd'hui du ciel pour demander telle ou telle bonne œuvre, quel est celui qui aurait assez peu de charité et de piété pour la lui refuser?

2e *exercice*. Chercher l'occasion et la saisir avec joie pour faire du bien, et rendre un service au prochain, quand même on ne nous l'aurait pas demandé.

Tel a été l'esprit des saints de tous les temps. La charité est inséparable de la vraie sainteté, et on se réjouit d'avoir l'occasion d'exercer la charité quand on a l'esprit des saints. Si nous sommes autrement disposés, nous pouvons dire que nous n'avons pas de charité réelle ; et moins sentons-nous le désir, le plaisir, la joie de faire du bien aux autres, plus nous sommes éloignés de la véritable vertu. Le feu et la charité ne s'arrêtent jamais. Le feu saisit et consomme par ses flammes tout ce qui l'entoure et tout ce qu'il peut saisir ; la charité s'étend aussi et travaille pour le bien de tous ceux pour lesquels elle peut agir. Oh ! quelles actions héroïques n'a-t-on pas vu opérées jadis par les saints! et quelles actions semblables ne verrait-on pas encore de nos jours, si nous avions la même charité ! On ne peut rien lire de plus beau touchant la charité, que ce que fit la bienheureuse Julienne de la Croix, carmélite. Il y avait dans son couvent une vieille religieuse qui avait à l'œil un abcès dégoûtant et puant ; les chirurgiens avaient déclaré que c'était fait d'elle, si elle ne s'en laissait sucer le pus par un chien, à quoi la religieuse ne put jamais se décider. La charité héroïque de Julienne vint au secours de la malade ; elle approcha sa bouche de l'ulcère, suça le pus non pas une fois, non pas deux fois, mais jusqu'à ce que la malade fût entièrement guérie.

3e *exercice*. Faire les actions que l'obéissance ordonne dans une communauté, avec un esprit de charité parfaite.

Il y a beaucoup d'actions de cette espèce. Par exemple, on nous ordonne d'instruire les enfants à l'école ; de servir les autres ; de faire tel ou tel ouvrage ; de remplacer un autre dans sa besogne ; de soigner un malade ; on n'a personne sous la main pour faire tel ou tel ouvrage, on nous en charge, et beaucoup d'autres choses semblables. Si l'on n'est pas bien éclairé d'en haut, on comprendra difficilement combien de telles actions de charité sont précieuses aux yeux de Dieu, et avantageuses pour la perfection. Les vertus les plus parfaites, comme le renoncement à sa propre volonté, l'obéissance, sont généralement unies à la charité que Dieu aime particulièrement. Celui qui sait bien saisir l'occasion de pratiquer la charité, a trouvé une mine d'or d'où il tire des richesses immenses pour le ciel. Mais il faut remarquer que les œuvres de charité doivent être pratiquées avec un esprit et une inclination qui tend de plus en plus à la charité la plus parfaite. Pour cette fin quatre choses sont nécessaires.

1° Former une foi vive au commencement d'une action, savoir qu'en la faisant pour le prochain, on la fait pour Jésus même. 2° Former ensuite une intention parfaite de faire cette action uniquement pour l'honneur et l'amour de Dieu, pour lui plaire ; en protestant formellement qu'on la fait pour J.-C. et pas uniquement pour l'homme. 3° Aussi longtemps que l'action durera, on aura soin de passer ce temps dans la joie intérieure et extérieure, afin qu'on puisse voir que cette action nous plaît et nous intéresse. 4° Si l'action est de certaine durée, on se rappellera souvent pendant sa durée cette vérité, que c'est pour Jésus et pas pour les hommes que l'on travaille. Une œuvre faite dans cet esprit, est extrêmement précieuse aux yeux de Dieu.

4ᵉ *exercice.* Avoir une sincère compassion des malades, des personnes affligées ou qui ont d'autres adversités ; les visiter souvent ; les consoler et alléger leurs croix autant que possible.

Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent :

voilà le précepte de la charité. Qui de nous donc, tant que nous sommes, ne désire pas d'être consolé et assisté dans ses afflictions et ses adversités? Nous devons donc agir aussi dans cet esprit. Les saints sont toujours compatissants, et un cœur gouverné par la charité est aussi sensible aux misères d'autrui qu'aux siennes propres. Plusieurs saints ont eu de la tendresse, même pour les animaux sauvages qui souffraient, comme on peut le voir dans les vies de Ste. Rose de Lima, de St. François d'Assise et autres.

4e OEUVRE DE CHARITÉ.

Rendre le bien pour le mal.

§ 1.

Motifs de cet amour de bienfaisance.

1er *motif*. Celui qui me fait un tort, me donne occasion d'acquitter une grande partie de mes dettes que j'aurais dû expier autrement en purgatoire.

Rien n'est plus agréable à Dieu que de garder le silence sur un tort qu'on nous fait et de le prendre pour un bienfait. Une telle vertu, qui procède d'une charité ardente, va au cœur de notre Sauveur et le force d'être bon et miséricordieux envers nous. On peut par-là effacer quelquefois les péchés de plusieurs années, et éviter plusieurs années de purgatoire. Ne devrions-nous donc pas nous réjouir chaque fois que se présente l'occasion de pratiquer une vertu si utile? Mais l'aveuglement de notre nature et le dérèglement de notre amour-propre sont tels, que nous nous réjouissons de ce qui fait matière pour notre purgatoire et l'allume pour nous, et que nous nous affligeons, que nous nous irritons de ce qui fait éviter le purgatoire, de ce qui l'éteint pour nous. Croyez-moi, âme chrétienne! les heures les plus heureuses de votre vie jusqu'à ce moment, ont été celles où vous avez eu à supporter un tort, une injustice,

une injure. Croyez-moi, les heures les plus heureuses de toutes celles que aurez encore à vivre, seront celles où vous aurez à souffrir de la part de votre prochain.

2e *motif.* Celui qui me fait un tort ou une injure, me donne occasion d'obtenir de Dieu de nouvelles grâces, que je n'aurais jamais eue sans cela.

Une seule grâce de Dieu vaut plus que tout ce monde visible, voilà ce que la foi m'enseigne. Celui donc qui me fait un tort ou une injure, me procure, quoique contre son intention et sa volonté, un plus grand bien, que s'il me donnait tout ce monde visible pour le posséder et en jouir avec justice pendant toute l'éternité. Un seul degré de la grâce de Dieu procure plus de bonheur pour toute l'éternité, que la possession de tous les biens de ce monde. Voilà ce que la foi m'enseigne. Celui donc qui me fait un tort, une injure, m'aplanit, quoique sans le savoir et sans le vouloir, le chemin à un plus grand bien, que s'il me donnait toutes les couronnes, tous les sceptres, tous les biens, toutes les richesses, tous les honneurs, tous les plaisirs du monde, et le droit d'en jouir, de les possèder avec justice, pendant toute l'éternité. Un bien si grand, si immense, celui-là me le procure qui me fait un tort ou une injure, et sans lui, je ne l'aurais jamais eu pendant toute l'éternité, je ne l'aurais jamais obtenu. N'ai-je donc pas un motif d'aimer un tel homme, et de récompenser un bien éternel qu'il me procure, en lui procurant un bien temporel? N'ai-je donc pas un motif d'avoir une tendre compassion d'un homme qui, en me procurant un si grand bien, se crée pour lui-même un si grand mal, par exemple, celui du purgatoire?

3e *motif.* Celui qui me fait un tort, une injure, me donne une occasion de pénétrer de plus en plus dans le cœur sacré de Jésus, et d'en obtenir de nouvelles grâces, que je n'aurais jamais eues sans lui.

Chaque œuvre de charité a deux effets : le premier c'est de lier l'âme plus étroitement à Jésus-Christ, de l'unir plus intimement à lui qu'auparavant, car puisque Jésus est d'une

bonté infinie, il se tourne vers l'âme, au moment que celle-ci se tourne vers lui en lui faisant une œuvre de charité dans la personne du prochain ; il la reçoit cordialement, et l'unit à lui par une augmentation d'amour. Alors cette union entre Jésus et l'âme se fortifie; l'amour, l'amitié, la confiance grandissent toujours et à tel point que Dieu et l'âme ne forment plus qu'un cœur et qu'une volonté. Le deuxième effet, c'est non-seulement d'augmenter dans l'âme la grâce sanctifiante, mais encore de l'éclairer de plus en plus pour l'avenir et d'émouvoir son cœur de plus en plus. Jésus est infiniment libéral. Ainsi il ne reçoit rien gratis. Une seule œuvre de charité, surtout quand elle est unie à une grande victoire sur nous-mêmes, est souvent, non-seulement le commencement de notre salut éternel, mais encore celui de plus grandes grâces et d'une haute sainteté.

4e *motif.* Celui qui me fait un tort, une injure, me donne occasion d'obtenir un nouveau degré de gloire dans le ciel, que je n'aurais jamais pu obtenir sans lui.

Ce que Dieu, dans sa bonté et sa miséricorde, peut me donner de plus grand, c'est quand il me donne l'occasion d'acquérir une nouvelle gloire pour le ciel. Ce qu'un homme par son amour et par toutes ses facultés peut procurer de plus grand à un autre homme, c'est lorsque, par sa conduite, ses exhortations, ou de toute autre manière, il lui donne occasion d'acquérir une nouvelle gloire pour le ciel. Or, celui qui me fait un tort, une injure, me donne occasion d'acquérir un bien si grand, si immense; occasion que je n'aurais jamais eue sans lui. Si je regarde donc la chose par la lumière de la foi, et que je considère ce bien immense que me procure un tel homme, je vois que je lui suis beaucoup plus obligé qu'à tous les autres qui m'aiment tendrement, mais qui contribuent peu à ma perfection. C'est une vérité incontestable, que mes plus grands bienfaiteurs ici-bas, sont ceux qui me haïssent, ceux qui me méprisent, ceux qui s'opposent à mes caprices, à mes inclinations, à ma volonté. Car ils détruisent en moi l'amour-propre; ils enrichissent

mon âme des biens célestes, et me disposent, me rendent propre à l'union intime avec Dieu.

§ 2.

Des exercices de cet amour de bienfaisance.

1[er] *exercice.* Souffrir en silence et avec douceur les torts et les injures, de quelque nature qu'ils soient, et de quelque côté qu'ils nous arrivent.

Cet exercice, comme il a déjà été dit, demande deux choses. La première, c'est de regarder d'un visage serein ceux qui nous font un tort ou une injure; de leur parler avec bonté et amitié; de les traiter avec charité, et de ne leur jamais montrer ni colère, ni chagrin, ni mécontentement. La deuxième, c'est de ne jamais nous en plaindre à d'autres, ni murmurer, ou nous montrer tristes, mais quel que soit le tort ou l'injure, il faut l'ensevelir sous un silence éternel.

Nous trouvons un bel exemple sur cette matière dans les chroniques de la société de Jésus. Un frère de la société était allé recueillir des aumônes pour le couvent de Lisbonne. Il arrive chez un grand seigneur portugais qui haïssait la société. A peine le frère eut-il dit un mot, que cet homme d'Etat, transporté de colère, commença à vomir et contre le frère et contre toute la société des accusations, des calomnies, des injures les plus atroces. Le frère reste immobile et écoute avec un visage serein le calomniateur jusqu'au bout. Alors il lui dit avec douceur : Monsieur! vous venez de me donner une aumône spirituelle; je vous prie maintenant, de me donner aussi une aumône corporelle pour mes frères. Cette humble réplique toucha tellement le cœur de cet homme, qu'il demanda pardon au frère, lui fit une large aumône; de plus, depuis ce temps, il aima toute la société, comme un bon père aime ses enfants, et l'exalta partout.

2[e] *exercice.* Ne jamais perdre la charité et la bienveil-

lance intérieures envers ceux qui nous font un tort ou une injure.

Cet exercice demande parcillement deux choses. La première, c'est de ne jamais admettre dans son cœur ni colère, ni chagrin, ni mécontentement, et d'en étouffer et dompter les premiers mouvements. La deuxième, c'est, pendant tout le temps que nous sentons cette chaleur et ces mouvements déréglés, d'élever notre cœur vers Dieu, par de fréquentes affections d'amour.

3e *exercice.* Rendre un service ou tout autre bienfait, aussitôt qu'on peut en trouver l'occasion, à celui qui nous a fait quelque tort ou injure.

C'est une des plus excellentes pratiques que l'homme puisse employer pendant sa vie. Il est clair que celui qui est constant dans cette pratique, est le temple du Saint-Esprit qui demeure dans son cœur et qui l'a déjà rendu parfait dans l'amour. Citons ici un bel exemple de cet homme apostolique, nommé Emmanuel Fernandez. Il s'était fait beaucoup d'ennemis à cause de ses instructions solides contre les vices. Ne pouvant souffrir ce prédicateur, quelques scélérats se jettent sur lui et le massacrent. Comme il respirait encore lorsqu'ils l'abandonnèrent, il se mit à les rappeler, et leur dit : pourquoi fuyez-vous, mes frères? vous avez blessé votre âme d'une blessure bien plus mortelle que celles que vous avez faites à mon corps. Revenez, repentez-vous de votre péché. Revenez, donnez-moi cette consolation que je puisse vous rendre la vie de votre âme, avant ma mort. Cette parole, revenez ! prononcée par un mourant, et dans une telle circonstance, était bien trop touchante pour rester sans impression. Un de ses meurtriers revient, reconnaît son péché avec une grande componction, il en reçoit l'absolution; là-dessus le saint homme rend l'esprit, plein de joie et de consolation, d'avoir pu rendre la vie de l'âme à celui qui lui avait ôté celle du corps.

4e *exercice.* Si l'on ne peut pas avoir l'occasion de faire du bien à celui qui nous a fait du mal, il faut au moins prier pour lui, ou faire pour lui une œuvre de pénitence.

Rester une heure à genoux devant son crucifix, envoyer au ciel bon nombre d'affections du cœur, prendre la discipline, ou faire toute autre œuvre de pénitence pour celui qui nous a offensé. Ce sont des actes de vertus qu'on peut appeler héroïques ; ce sont des actes de vertus qui attirent sur nous de grandes grâces; ce sont des actes que Dieu récompensera dans le ciel par une gloire immense.

2e MAXIME.

Vivre en union et charité avec ceux qui habitent avec nous.

Une maison où habitent véritablement l'union et la charité, est un paradis terrestre et la vive image de la patrie céleste.

Si quelqu'un se trouve bien, tous s'en réjouissent et rendent leur bonheur parfait; si quelqu'un est indisposé, se trouve mal, ils compatissent tous à ses souffrances et tâchent d'adoucir sa croix; quelqu'un a-t-il besoin d'un secours, tous sont prêts à l'assister ; quelqu'un est-il affligé, ils ont tous soin de le consoler. C'est l'état le plus heureux, le plus beau sur la terre, c'est l'imitation du paradis. Au contraire, une maison où ne règnent pas la vraie charité et l'union, c'est un coupe-gorge et une miniature de l'enfer. Tout y est semé de ronces et d'épines; on ne peut mettre le pied nulle part, ni étendre la main sans se blesser ; si l'on est estimé, si l'on est en état de prospérité ou de santé, de bien-être, alors il faut supporter l'envie, la jalousie, la haine, la colère, l'injure ; si l'on souffre, si l'on est triste, affligé, alors, pour augmenter encore son mal, on doit souffrir des rires moqueurs, des railleries, des discours piquants et autres choses semblables ; dans cet état on est opprimé de tous côtés, on est comme le raisin sous le pressoir, on nage jour et nuit dans les larmes; cet état est un état bien malheureux, le plus malheureux qui soit sous le soleil; une telle maison est une maison remplie de malheurs C'est pourquoi cette instruction commande que les membres d'une famille ou d'une

communauté aient grand soin de s'aimer cordialement les uns les autres, et de travailler à garder toujours l'union la plus intime. Nous allons expliquer tout cela brièvement.

§ 1.

Aimer sincèrement, cordialement tous les hommes.

Rien n'est plus rare que la charité parfaite envers le prochain. Nous aimons, mais ce n'est que par des inclinations, des mouvements naturels. Tel ou tel est porté pour nous ; il ne nous cause aucun chagrin ; il est bienveillant et honnête envers nous, l'aimer c'est de l'amour naturel ; les infidèles, les payens s'aiment aussi de la sorte. Quelqu'un a un bon naturel, il est gai, agréable ; il ne nous manque jamais, il s'accommode bien avec tout le monde ; l'aimer c'est de l'amour humain, et purement naturel ; les infidèles éprouvent aussi un pareil amour. Tel autre cherche nos avantages, il est porté pour notre intérêt, il défend notre cause dans toutes les circonstances, et nous donne chaque jour de nouvelles marques de ses affections intimes envers nous ; l'aimer uniquement pour ces raisons, c'est un amour égoïste. Les mondains, les enfants du monde ne sont jamais en défaut d'un pareil amour. Le vrai amour, la charité sincère, surmonte la nature, il regarde Jésus-Christ dans tous les hommes, il met, il embrasse tous les hommes sans exception dans son cœur ; il s'efforce de faire du bien à tout le monde.

Pour imprimer dans son cœur cette vertu si rare et si délicate, ce que Dieu demande cependant indispensablement à tous ceux qui désirent s'unir à lui, il faut souvent méditer les vérités suivantes, selon la méthode et la manière de l'oraison affective.

Première vérité.

Tous les habitants d'une maison, tous les membres d'une famille ou d'une communauté, sont tous enfants du Père éternel. Un père aime ses enfants, et il veut aussi qu'ils

soient aimés par d'autres. Il aime qu'on les caresse et qu'on les traite bien. Il voit avec grande peine qu'on les méprise, qu'on les maltraite. Le tort et la peine qu'on leur fait lui vont au cœur et le blessent sensiblement. Peu importe que son enfant soit estropié, paralysé, grossier, impoli, et nonobstant le père veut qu'on aime cet enfant. Maintenant, mon âme ! détournez vos yeux d'un père terrestre pour les élever vers le Père céleste, qui nous a tous créés. C'est lui qui nous a tout donné : la nature, le corps, l'âme, tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes; il aime tendrement tous ses enfants. Comment acceptera-t-il le mépris qu'on témoigne à ses chers enfants? qu'en pensez-vous ? Allez et traitez un grand, un prince, comme vous traitez les enfants du Très-Haut, oh ! quel châtiment vous attendra ! Après avoir bien considéré ces vérités, formez les affections suivantes :

1° Formez un ardent amour envers Dieu et envers ceux qui cohabitent avec vous.

2° Repentez-vous des péchés que vous avez commis contre la charité que vous leur devez.

3° Réjouissez-vous sincèrement des dons naturels et des grâces qu'ils ont reçus.

4° Ayez une sincère compassion de tous leurs maux, soit de l'âme, soit du corps.

5° Offrez à Dieu, pour tous, le Sang précieux de J.-C., afin qu'il les comble tous de sa grâce.

Deuxième vérité.

Tous les habitants d'une maison, tous les membres d'une famille ou d'une communauté, sont tous enfants de Jésus-Christ. Le Fils de Dieu, aussi bien que le Père éternel, les aime tous tendrement comme ses enfants. Il les a tous enfantés sur la croix, et les a aimés jusqu'à répandre pour eux la dernière goutte de son sang. C'est pourquoi il veut que nous les aimions tous avec tendresse, et que nous les traitions avec une tendre affection comme ses enfants.

Et afin de nous y exciter, il a ajouté ces paroles à son commandement : *En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que vous aurez fait aux moindres des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait.* Combien ces paroles sont terribles pour ceux qui n'ont point de charité ! Ce que je fais à mon prochain, je le fais à J.-C. ! Ainsi, si je permets dans mon cœur un dépit, un mécontentement secrets, de la haine ou de la colère, c'est comme si je portais haine à J.-C. avec les Pharisiens. Si je critique, si je juge, ou méprise mon prochain ; si je critique sa conduite, si je le rabaisse et en parle avec moquerie, c'est comme si je persécutais J.-C. avec les prêtres juifs. Au contraire, combien ces paroles sont consolantes pour ceux qui aiment sincèrement leur prochain ! Ce que je fais à mon prochain, je le fais à J.-C.; ainsi, lorsque je le console et l'assiste, c'est comme si j'avais consolé J.-C. dans sa tristesse sur le mont des Oliviers. Lorsque je défends et soutiens mon prochain, c'est comme si j'avais soutenu Jésus sur la croix contre ses ennemis. Ces pensées ne sont pas des pensées humaines, mais des vérités éternelles de l'Evangile. Après les avoir bien considérées, formez les affections suivantes :

1° Formez avec ferveur un acte d'amour envers Dieu, et envers ceux avec lesquels vous habitez, en vue de Dieu.

2° Remerciez-le sincèrement pour toutes les grâces et les miséricordes qu'il leur a accordées, priez-le de leur conserver et augmenter ces grâces et ces miséricordes.

3° Offrez à Dieu pour eux le sang précieux de Jésus-Christ, et priez-le de les préserver de tout mal de l'âme et du corps, et de les combler de plus en plus de ses grâces et de ses miséricordes.

4° Formez le bon propos de ne jamais pécher contre la charité, et de ne jamais laisser échapper aucune occasion de rendre service au prochain.

5° Priez Dieu de vous donner un sincère et tendre amour pour le prochain, et qui embrasse tous les hommes comme les enfants de Dieu.

§ 2.

Supporter en tout, et toujours avec patience les défauts du prochain.

Supporter avec patience les fautes et les défauts du prochain, c'est une excellente œuvre de charité. Elle consiste dans les pratiques ou exercices suivants :

1er *exercice.* Il ne faut pas perdre la tranquillité intérieure ou la paix de l'âme à cause des défauts de notre prochain, ni se permettre pour cela des impatiences, des colères ou des mécontentements ; mais il faut se tenir en la présence de Dieu, lorsqu'on est dans l'occasion de voir ou de s'occuper de ces défauts, et il faut s'occuper alors de quelques actes ou affections intérieures d'amour ou de charité.

Dans une famille ou une communauté il y aura toujours des défauts à supporter. Il y a des défauts qui proviennent de la nature, et ceux-ci sont difficiles à corriger. Ainsi il y a des personnes qui sont naturellement sombres, tristes, lentes et nonchalantes dans leurs occupations, ennuyeuses et rebutantes dans leur conversation ; elles murmurent toujours, se plaignent et déclament sur tout. Ce qui leur plaît aujourd'hui, leur déplaira le lendemain ; elles ne savent pas ce qu'elles ont et se trouvent mal partout. D'autres défauts viennent de la malice de l'homme. Ainsi il y a des hommes qui sont extrêmement rudes, grossiers, emportés, qui brûlent comme la poudre, qui méprisent les autres et les avilissent ; ils sont orgueilleux ; d'autres ont une mauvaise langue et nous attaquent rudement ; d'autres encore qui évitent la fatigue, et laissent aux autres l'honneur de s'occuper d'une affaire difficile ; il y en a aussi qui s'informent de tout, examinent tout et critiquent tout ce que vous faites et tout ce que vous ne faites pas. Il faut, dans ces rencontres, vous conduire de la manière suivante.

1° Contemplez la sainte Trinité dans celui qui a tel ou tel défaut, considérez qu'elle habite dans son cœur, et l'aime

tendrement malgré ses défauts. Ne détournez jamais votre esprit de cette sainte considération. 2° Comme Dieu supporte ce défaut dans sa créature, supportez-le de même, et domptez à cet égard tout sentiment de colère et de mécontentement. 3° Vous étant représenté Dieu, dans cet homme, entretenez-vous intérieurement avec sa divine Majesté, et produisez des affections d'humiliation, de reconnaissance, de charité, le tout en faveur de cet homme.

2e *exercice.* Supportez en silence les défauts du prochain, et ne donnez jamais des signes de mécontentement, ni par des paroles dures, ni par un regard courroucé ou peu amical.

Se taire dans ces circonstances, et parler avec bonté à ceux qui se montrent rudes, grossiers et emportés envers nous, c'est une grande vertu qui nous attire beaucoup de grâces ; c'est posséder le véritable esprit du doux et aimable Jésus. C'est ainsi qu'agissent tous ceux qui imitent véritablement l'humilité de Jésus. Celui qui agit autrement, ne connaît pas ce que c'est qu'aimer.

3e *exercice.* Nous ne devons pas nous plaindre des défauts du prochain, en aucun temps, en aucune circonstance, ni à personne ; mais nos paroles doivent être telles qu'elles ne pourraient causer le moindre mécontentement au prochain s'il venait à les apprendre.

Se taire et toujours se taire, c'est une pratique propre à la vraie charité et à l'humilité. C'est ainsi qu'avait agi un saint religieux de la société de Jésus, nommé Antoine Baldinuccius, dans un voyage qu'il fit avec un prêtre séculier. Ils arrivèrent dans une prairie, en plein jour ; le prêtre séculier demanda au père de lui permettre de s'y reposer un peu ; le P. Antoine y consentit avec bonté, et le prêtre entra dans un si profond sommeil qu'à la nuit tombante il n'était pas encore éveillé. Que pensez-vous qu'aurait fait un homme impatient dans cette circonstance? de quelle manière aurait-il éveillé le dormeur? Voici ce que fit le P. Antoine, pour ne pas nuire au sommeil de son com-

pagnon, et pour que l'air de la nuit ne l'incommodât pas : il rassembla du bois et des branches mortes et fit du feu auprès de son compagnon qui continua à dormir toute la nuit ; le père Antoine se mit à genoux et passa la nuit en prières, jusqu'à ce que le prêtre s'éveillât, au point du jour.

§ 3.

Donner la préférence à tous ceux qui habitent avec nous.

Cette œuvre que nous commande spécialement ce paragraphe, comprend les exercices suivants :

1er *exercice.* Il ne faut pas être jaloux des grâces et des dons naturels et surnaturels par lesquels le prochain nous surpasse, mais il faut s'en réjouir sincèrement.

Les dons naturels sont : la santé du corps, un jugement sain, des manières agréables, une humeur gaie, des sciences utiles, d'autres talents distingués, qui font parvenir à toutes sortes de positions l'une préférable à l'autre ; les dons de la grâce sont : une piété ardente, le zèle pour l'oraison, le recueillement et l'union continuelle avec Dieu, et beaucoup d'autres grâces qui allument souvent le feu de l'envie, de la jalousie et de la haine dans le cœur des autres. Si vous voulez donc réellement pratiquer la charité dans toute sa perfection, conduisez-vous de la manière suivante :

1° Réjouissez-vous sincèrement de tous les dons naturels et surnaturels des autres, comme si c'étaient les vôtres.

2° Remerciez-en Dieu, et priez-le de les leur conserver.

3° Priez-le de les leur augmenter, et même plus abondamment qu'à vous, si c'est ainsi sa sainte volonté.

4° Si vous remarquez qu'il s'élève de l'envie ou de la jalousie dans votre cœur, réprimez-la aussitôt, et formez à la place les sentiments que je viens d'énumérer. Voilà en quoi consistent l'esprit intérieur et la vraie charité.

2e *exercice.* En toutes choses, laissez aux autres ce qu'il y a de meilleur, si cela est en votre pouvoir ; si les autres

sont honorés, aimés et estimés, et vous méprisé ; si on les écoute et l'on se conforme à leur avis, et que l'on rejette le vôtre, qu'on regarde comme indiscret ; si l'on accorde aux autres ce qu'ils désirent, à vous, au contraire, on le refuse ; si l'on donne aux autres ce qu'il y a de meilleur, pour la nourriture, le vêtement, le logement et les autres nécessités, à vous, au contraire ce qu'il y a de pire ; si l'on emploie les autres à des offices plus relevés, mais vous, on vous laisse là, on vous croit sans aptitude ; si l'on a plus de soin des autres dans leurs maladies que de vous ; si l'on suit les autres, et qu'on vous évite ; en un mot, si les autres sont maîtres et maîtresses et vous l'esclave, sachez que Dieu vous a placé dans un état où vous pouvez pratiquer la charité dans sa première pureté, et dans le degré le plus parfait. Vous devez donc l'entreprendre de la manière suivante :

1° S'il se présente une des occasions susdites, réjouissez-vous alors avec votre prochain, et remerciez Dieu de ce qu'il permet que les autres soient dans une meilleure condition que vous.

2° Montrez-en extérieurement tout votre contentement, par vos paroles et par vos manières, et ne vous en plaignez jamais.

3° S'il s'élève à ce sujet dans votre cœur, de la tristesse ou de l'envie, réprimez-les aussitôt ; réjouissez-vous de nouveau du bonheur du prochain, et louez-en Dieu intérieurement. Cela s'appelle arracher du fond l'orgueil et l'amour-propre avec leur racine ; pratiquer l'amour du prochain dans toute sa pureté, comme il est dans le cœur de Jésus, et l'imiter exactement.

§ 4.

Faire du bien aux autres, autant qu'il nous est possible.

L'amour ne sait pas être oisif. Faire du bien aux autres, c'est l'effet de cet amour, et cet effet est inséparable de la vraie charité. Ces exercices ou pratiques sont les suivants :

Le 1er exercice c'est de ne refuser à personne ce que l'on peut faire sans pécher ou sans imperfection. Aider les autres à murmurer, à se plaindre, à déclamer, à invectiver, à rapporter, à babiller en secret ; transgresser les règles pour complaire à d'autres ; ce n'est pas aimer, ce n'est pas avoir de la charité, mais c'est du scandale, et la destruction de la discipline, de l'éducation spirituelle. En toutes autres choses, il ne faut refuser aucun service à son prochain. Le père Picino avait reçu d'un ange un beau crucifix dont la matière était inconnue. Quelle joie lui dut causer un tel cadeau ! Quelques années après, un autre père, qui connaissait le mystère, eut la hardiesse de lui demander ce crucifix. Le saint homme lui répondit : mon Père ! vous me demandez un trésor auquel mon cœur est attaché ; mais tout doit céder à la charité. Après ces paroles, il le lui donna, et il ne le redemanda plus.

Le 2e exercice c'est de ne laisser passer aucune occasion de rendre service aux autres. Cette pratique est très-facile, pleine d'agréments, si l'on a soin de marcher en la présence de Dieu, et de croire fermement que c'est à Jésus-Christ que nous faisons ce que nous faisons au prochain. Cette foi vive, accompagnée de sentiments de charité, ôte toutes les peines.

3e MAXIME.

Dans le commerce avec le prochain, tenir, non pas une conduite terrestre et charnelle, mais intérieure et surnaturelle.

Je ne sais si l'on trouve, dans toute la vie spirituelle, quelque chose d'une aussi haute importance que cette instruction. Elle est très-utile et renferme une haute perfection. Je l'expliquerai en peu de mots, et celui qui voudra l'expérimenter y trouvera, par sa propre expérience, bien plus que ne lui dit cette instruction.

1° Celui qui y conforme sa vie, possède un moyen général et infaillible contre toutes les tentations, et une prépara-

tion, non-seulement à l'oraison ordinaire ou la méditation, mais encore à l'oraison de contemplation, et à l'union intime avec Dieu qui est l'effet ordinaire de cette oraison. Ce qui nous distrait, et ce qui nuit à la piété, ce n'est pas le commerce avec notre prochain, mais notre négligence, parce que nous ne regardons dans notre prochain que l'extérieur, et nous perdons ainsi la présence de Dieu et le recueillement d'esprit. Si nous nous conduisions à l'égard du prochain selon l'esprit de la foi et de la vie intérieure, nous serions recueillis au milieu du tumulte et des affaires, et nous serions dans les villes comme si nous étions dans une solitude. Celui qui suit une autre route, ne fera que ramper sur la terre, se traînera toujours dans ses vieilles imperfections, et n'obtiendra jamais de communiquer avec Dieu, ni de s'unir à lui intimement.

2° Celui qui vit conformément à cette doctrine, pratique sans cesse la charité la plus parfaite envers Dieu et envers le prochain. Toute la sainteté y est renfermée. Oh ! combien de taches d'imperfection ne se trouve-t-il pas dans notre conduite avec le prochain? Tantôt notre amour est trop vif et purement sensuel; tantôt il s'y mêle de l'aversion, du chagrin, de la colère, et nous montrons extérieurement notre mécontentement; aujourd'hui nous témoignons notre joie, notre contentement à notre prochain, parce que notre sensualité y trouve de quoi se nourrir; demain nous le mépriserons et nous nous moquerons de lui; tantôt nous l'éviterons parce que son humeur et ses inclinations ne sont pas conformes aux nôtres. Oh! que la vraie charité est peu commune parmi nous! n'aimer que Jésus dans notre prochain, oh! que cette vertu est rare! De mille personnes qui se déclarent publiquement pour la vertu, on en trouve souvent à peine une dans le cœur de laquelle cette vertu ait réellement pris racine. Cependant il n'y a pas d'autre moyen pour l'acquérir, que de conformer son intérieur avec cette doctrine, et de mener une vie intérieure et surnaturelle dans la conduite avec son prochain. De là résulte cette

question : quelles sont les pratiques qui constituent la vie intérieure et surnaturelle dans la conduite avec notre prochain? Nous allons traiter cette demande dans l'article suivant, en expliquer les pratiques l'une après l'autre, et donner une instruction bien détaillée sur ce point important.

ARTICLE PREMIER.

Considérer le prochain, non pas selon son corps, selon son extérieur, mais selon son âme et ses facultés intérieures.

1° On peut considérer le prochain comme un enfant du Père éternel. On ne doit pas croire que ce soit là une belle pensée, inventée par l'esprit humain ; non, c'est une vérité éternelle que la foi nous enseigne. Cette vérité est basée sur deux raisons : La première, c'est que le prochain est une œuvre de la main toute-puissante du Père éternel ; la deuxième, c'est que le Père céleste aime si tendrement, si ardemment mon prochain comme son enfant. Quant à la première raison, c'est du Père céleste que le prochain tire son origine. Il a créé son âme de rien, il la conserve, il donne à mon prochain la nourriture et le vêtement, il pourvoit à tous ses besoins. Quant à la deuxième raison, peut-on imaginer un amour plus tendre que celui que le Père céleste a pour mon prochain? il l'a tiré du néant ; c'est l'œuvre de sa toute-puissance ; il l'a créé pour être un jour l'héritier du royaume céleste ; il lui a donné pour guide, pour gardien, un Prince du ciel, son Ange gardien, pour le garder et le protéger, pour l'accompagner partout ; par amour pour lui, il a envoyé sur la terre son Fils unique, à qui il a commandé de mourir sur la croix pour lui ; il lui prodigue tous les jours de nouvelles grâces, de nouveaux moyens, qu'il lui a préparés de toute éternité, afin qu'il puisse, par ces moyens, parvenir à cet héritage éternel et bienheureux. Où a-t-il jamais existé un père, qui ait aimé

ou qui ait pu aimer aussi tendrement son enfant, que le Père éternel aime mon prochain? Vous voyez par-là, mon âme, avec quelle ardeur Dieu désire que vous aimiez votre prochain. Un père veut qu'on aime son enfant, et l'on touche à la prunelle de son œil, si l'on manque à son enfant, ou si on le méprise.

2° On peut considérer le prochain, comme l'enfant du Fils de Dieu.

Pour comprendre avec quelle ardeur et avec quel amour paternel le Fils de Dieu aime les hommes, on devrait être Dieu, et avoir autant de lumière et de sagesse que Jésus-Christ en a lui-même. Nous considérerons ces effets seulement superficiellement, nous comprendrons par-là qu'ils ont été immenses, sans mesure, sans fin; qu'ils ont été infinis. C'est par amour pour l'homme qu'il est descendu du ciel et qu'il s'est fait homme; c'est par amour pour l'homme qu'il s'est laissé emmailloter et coucher dans une pauvre crèche; c'est par amour pour l'homme qu'il a habité une pauvre maison, gagnant son pain par son travail comme un pauvre ouvrier; c'est par amour pour l'homme qu'il a supporté la faim, la soif, le froid, le chaud, la pauvreté, les privations, la misère et toutes sortes de calamités. Combien de témoignages de son tendre amour n'a-t-il pas donnés après qu'il eut quitté la pauvre maison de Nazareth? Il a jeûné 40 jours dans le désert, passant les nuits en prières; il a souvent versé des larmes amères, sué sang et eau par la véhémence de sa tristesse, et tout cela par amour pour l'homme. Jusqu'à quelle extrémité a-t-il porté son amour à l'approche de sa mort! c'est l'amour qui lui fait voiler sa puissance, c'est par amour qu'il s'est laissé garotter comme un malfaiteur, flageller et couronner d'épines; c'est par amour pour l'homme qu'il a rendu l'esprit dans les douleurs les plus cruelles. Après tous ces témoignages d'amour il a quitté ce monde ingrat et il est retourné dans son royaume; mais a-t-il oublié les hommes dans sa gloire? Il est assis à la droite de son Père, où il lui montre sans cesse ses plaies pour im-

plorer le pardon et la miséricorde pour les hommes ; sur les autels, dans le saint sacrifice de la messe, il offre tous les jours son sang pour les vivants et les morts ; il habite en corps et en âme dans nos églises, afin que tous puissent converser avec lui ; il nous nourrit de sa chair et de son sang. O merveille ! ô abîme d'amour ! Mais si le Fils de Dieu a tellement aimé notre prochain, combien désire-t-il donc que nous aimions aussi notre prochain ? Ecoutez cette parole de sa bouche divine : *ce que vous aurez fait au moindre des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait.* Aimer Jésus, et aimer notre prochain, c'est la même chose. Haïr Jésus, et haïr le prochain, c'est le même crime. Il ne veut et ne peut être aimé sans l'amour du prochain. C'est un crime aussi grand de haïr le prochain que celui de haïr Jésus. Jésus est aimé dans le prochain, et Jésus est haï dans le prochain ; les deux choses ne sont pas deux choses, mais la même chose : Jésus ne peut pas souffrir qu'on les sépare.

3° On peut considérer le prochain comme l'enfant du Saint-Esprit.

Quelque vil et abject que soit l'homme selon son état naturel, il est d'autant plus grand, plus relevé selon son état surnaturel. Le jour qu'il a été baptisé, le Saint-Esprit lui a imprimé une grâce surnaturelle et par cette grâce, oh ! à quel état bienheureux l'a-t-il élevé ! il est devenu son enfant ; il en est tellement aimé que jamais père sur la terre n'a aimé son enfant aussi tendrement. Il est devenu l'héritier du royaume céleste, il a le droit de le posséder éternellement. Il est devenu un grand prince, de sorte que s'il venait à mourir dans ce moment, il aurait sa place parmi les esprits célestes et partagerait leur bonheur ; et à tous ces titres il a un tel droit que Dieu ne pourra jamais les lui ôter, s'il ne les perd lui-même volontairement par un péché grave. Cela ne s'entend pas ainsi de tous les hommes ; ceux-ci ne sont pas pareillement les enfants du Saint-Esprit, puisque tous ne sont pas en état de grâce ; il est cependant certain que l'Esprit-Saint aime tendrement

tous les hommes et veut les attirer tous à l'état de grâce ; il les invite par ses inspirations ; il les avertit par ses saints Anges ; il les excite en leur donnant de grands moyens ; il les cherche par sa charité et par sa douceur infatigables. Et qui sait, si ceux qui sont aujourd'hui les plus tièdes et les plus méchants, ne seront pas, à la fin de leur vie, les plus saints et les plus parfaits ? Il est certain que le Saint-Esprit les aimera ardemment jusqu'au dernier souffle de leur vie, et que nous devons les aimer aussi de la sorte jusqu'à ce terme. Voyez maintenant combien vous contristez l'Esprit-Saint, si vous n'aimez pas un homme que cet Esprit d'amour prend pour son enfant, et qu'il aimera peut-être éternellement beaucoup plus que vous.

4e On peut considérer le prochain comme un temple de la très-sainte Trinité. Si nous avions autant de lumière que les anges, ces esprits qui sont commis à notre garde et qui nous accompagnent sur la terre, nous verrions cette grande merveille, que l'homme est le plus noble ouvrage de la puissance de Dieu, et le temple vivant où habite toute la sainte Trinité. Ce même Dieu infini que les anges et les élus adorent dans le ciel, est présent dans l'âme de mon prochain, et y exécute ses décrets pleins de sagesse ; il y est avec cette beauté et ces perfections qui font le bonheur et la félicité du ciel ; ce même Dieu d'amour, qui a dit : *ce que vous aurez fait à un des moindres des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait*, est présent dans mon prochain, et veut y être aimé. Malheur à celui qui n'aime pas l'homme dans lequel habite un Dieu si grand, et dans lequel il veut être aimé ! ce sont là les vérités et les maximes dans lesquelles consistent la véritable charité. Celui qui voudra les acquérir et les posséder parfaitement, doit les méditer jusqu'à ce qu'il arrive à les avoir présentes dans toutes les occasions et dans toutes les rencontres avec le prochain, et jusqu'à ce qu'elles dirigent toute sa conduite.

ARTICLE II.

Au milieu du monde, dans la fréquentation avec le prochain, se tenir en la présence de Dieu, et occuper son cœur à de saintes affections.

Jusqu'ici nous avons vu comment on doit principalement pratiquer la charité dans la solitude, étant séparé du monde. Nous allons maintenant voir comment on doit la pratiquer de fait dans nos relations avec le prochain, afin que notre conduite soit, en toutes choses, parfaite et surnaturelle. C'est à cela que nous vont servir les pratiques et les affections suivantes :

Le 1er exercice, c'est d'avoir une sincère compassion des personnes affligées. Quand vous aurez donc affaire avec de telles personnes, représentez-vous alors que Jésus-Christ triste, affligé et abandonné, demande de vous, dans ces personnes, du secours et de la consolation ; à ces considérations vous pouvez former dans votre cœur toutes sortes d'affections. 1° Un ardent amour envers Dieu et envers ces personnes qu'il veut que vous aimiez en vue de lui.

2° Avoir une sincère compassion, à cause de leurs afflictions.

3° Offrir à Dieu le sang de J.-C., et le prier de les consoler et de les délivrer de leur croix.

4° Les recommander dans la plaie du cœur de Jésus, et le prier de les fortifier dans leurs souffrances; de leur accorder la patience et la résignation à sa sainte volonté. A cette charité intérieure joignez aussi la charité extérieure. Montrez-la dans tout votre maintien, par vos regards, par vos paroles douces et consolantes, enfin dans toute votre conduite, que ces personnes affligées puissent voir qu'elles ont affaire à un véritable ami, à un cœur compatissant.

Le 2e exercice, c'est de se réjouir réellement avec ceux qui sont dans la joie et le contentement. Si vous avez donc

à traiter avec quelqu'un qui vit content, qui est dans la joie, soit à cause de son état de vie, soit qu'une affaire lui ait bien réussi, soit pour toute autre bonne raison, représentez-vous simplement que c'est Jésus-Christ qui console cette âme, par sa bonté infinie. A cette pensée, formez toutes sortes d'affections.

1° Formez un ardent amour envers Dieu et envers cet homme qu'il veut que vous aimiez en vue de lui.

2° Excitez en vous une joie sincère, à cause du bonheur dont jouit cet homme par la grâce de Dieu.

3° Offrez à Dieu le sang de J.-C. pour lui, et priez-le de lui augmenter ce bonheur, ce contentement.

4° Recommandez-le dans les plaies de J.-C., et priez que Dieu lui accorde en ce jour de nouvelles grâces et miséricordes. Montrez aussi extérieurement cet amour que vous portez dans votre cœur, par la part que vous prenez au bonheur du prochain.

Le 3e exercice, c'est de traiter avec la plus grande douceur les personnes qui sont d'une humeur difficile ou pour lesquelles on sent de la répugnance. Si vous avez affaire avec une telle personne, représentez-vous simplement que toute la sainte Trinité habite en elle, et veut que vous l'aimiez en elle comme dans son enfant. Que cette pensée vous fasse produire toutes sortes d'affections. 1° Un ardent amour pour Dieu et pour le prochain qu'il veut que vous aimiez en vue de lui.

2° Le remercier pour toutes les grâces et miséricordes qu'il a accordées au prochain.

3° Offrez à Dieu le sang de J.-C. en expiation pour tous les péchés que le prochain a jamais commis.

4° Priez Dieu par les mérites de ce sang précieux, de combler le cœur du prochain de grâces et de miséricordes.

Outre ces affections intérieures, ayez soin de ne montrer extérieurement que charité et douceur.

Le 4e exercice, c'est de traiter avec douceur et condescen-

dance les personnes qui viennent nous demander un conseil ou une assistance.

Quand donc une personne s'adresse à vous pour une telle raison, représentez-vous simplement, comment Jésus veut être aimé de vous dans cette personne. A cette pensée formez toutes sortes de saintes affections. 1° Un amour fervent envers Dieu et envers cette personne, en vue de lui.

2° Un saint désir de l'assister et de satisfaire entièrement à sa demande.

3° Invoquez pour elle la grâce et la miséricorde divine afin que Dieu l'assiste dans ses peines.

4° Recommandez-la dans le cœur et les plaies de J.-C., priez-le d'être pour elle un Père de miséricorde. Avec cette disposition du cœur, agissez aussi extérieurement en satisfaisant à la demande de cette personne, s'il vous est possible, et qu'elle ne demande rien de contraire à Dieu.

ARTICLE III.

S'occuper souvent, beaucoup et avec ferveur, des sentiments et des affections d'amour et de charité.

Un cœur dirigé par la charité, possède toujours ces affections et ces sentiments qui ne le quittent jamais. 1° Il a une joie sincère du bonheur et du bien-être du prochain.

2° Il ressent une grande compassion pour lui, dans son malheur et dans ses adversités.

3° Il désire son bonheur temporel et éternel.

4° Il a une sainte condescendance, complaisance, de faire du bien à tous les hommes. On connaîtra à ces quatre dispositions du cœur que la vraie charité y habite et y règne. Pour acquérir ces quatre dispositions il est nécessaire de les mettre souvent en pratique, de les méditer souvent, afin de les imprimer de plus en plus dans son cœur. On peut le faire de deux manières. 1° On peut désigner certain temps pour cette fin, par exemple, quand on entend la sainte

messe, ou pendant la visite au Saint Sacrement, ou l'on peut passer un quart-d'heure ou une demi-heure dans ces sentiments aux pieds du crucifix.

2° On peut aussi former ces sentiments affectueux dans le tumulte du monde, dans le commerce avec les hommes.

Le premier sentiment, comme nous l'avons dit, c'est une joie sincère du bonheur et du bien-être du prochain.

Représentez-vous vivement la demeure céleste comme si vous la voyiez de vos yeux ; représentez-vous-y la très-sainte Trinité dans toute sa gloire ; représentez-vous sur la terre, tous les hommes tels qu'ils seront un jour réunis dans la vallée de Josaphat. Regardez Dieu dans le ciel, comme il jette des regards paternels sur chaque homme, comme il l'aime tendrement, comme il l'invite à la gloire du ciel, comme il comble chacun de grâces et de bienfaits temporels et spirituels. Considérez les hommes sur la terre, comme ils sont comblés de Dieu de toutes sortes de biens selon l'âme et le corps ; qu'il a distribué à celui-ci des biens temporels, à celui-là des biens spirituels ; à l'un beaucoup, à l'autre peu ; à celui-ci de plus nombreux et de plus relevés qu'à vous ; à celui-là des moindres et en plus petit nombre qu'à vous, à chacun selon la mesure qu'il a déterminée dans sa sainte volonté ; considérez-les tels que chacun en est comblé en ce jour. Après vous avoir représenté vivement ces vérités, produisez avec ferveur les affections suivantes :

1° Un ardent amour envers Dieu, et envers chaque homme en vue de Dieu, le bien suprême, mais uniquement parce que Dieu l'aime, et qu'il veut que vous l'aimiez comme son enfant, et comme vous-même.

2° Réjouissez-vous sincèrement de toutes les grâces et de tous les bienfaits que chacun possède selon l'âme et selon le corps ; souhaitez-les-lui aussi sincèrement et avec autant d'amour que vous vous les souhaitez à vous-même.

3° Louez et bénissez Dieu pour toutes les grâces et pour tous les bienfaits que Dieu a accordés à chaque homme

en particulier, jusqu'à ce jour, et pour tous ceux qu'il accordera encore à chacun à l'avenir selon sa sainte volonté.

4° Priez-le de conserver et d'augmenter ces grâces au prochain ; et d'accorder aujourd'hui à chacun, en vue de sa bonté et de sa miséricorde, telle grâce particulière qui servira à sa plus grande gloire et au salut du prochain.

Le deuxième sentiment, c'est une sainte compassion dans les afflictions du prochain.

Regardez le ciel, et dans cette patrie bienheureuse tous les esprits célestes et les élus, considérez comme ils y sont inondés de joies ineffables ; regardez la terre, mais représentez-vous combien ce globe est parsemé de ronces et d'épines ; représentez-vous-y tous les hommes, mais aucun sans douleur, sans plaies ; représentez-vous celui-ci dans la pauvreté et l'indigence, celui-là méprisé et persécuté ; l'un accablé de crainte et de tristesse, l'autre de douleur et de maladie ; celui-ci tourmenté par des troubles et des tentations, celui-là chargé de péchés et de défauts ; chacun oppressé par une misère particulière. Après ces considérations levez les yeux vers Dieu, et formez avec ferveur les affections suivantes :

1° Un ardent amour pour Dieu, notre bien suprême, et pour chaque homme en vue de Dieu, uniquement parce que sa sainte volonté veut que vous les aimiez tous.

2° Tournez-vous vers le prochain et formez une sincère compassion pour toutes les misères dont il est accablé, et cela avec la même charité et la même sincérité, avec lesquelles vous déplorez vos propres misères.

Adressez-vous de nouveau à Dieu, recommandez tous les hommes dans son cœur paternel, et priez-le humblement de leur accorder des grâces efficaces, afin qu'ils supportent leurs adversités, pour la gloire de son nom et pour leur propre salut.

4° Priez-le avec ferveur de les assister paternellement dans leur détresse, de les soulager, de les consoler, si cela peut servir à sa gloire et à leur salut ; de les en délivrer

entièrement, si c'est ainsi sa sainte volonté, ou, s'il a ordonné autrement, de leur accorder, au moins, d'autres grâces.

Le troisième sentiment, c'est un sincère désir du bien-être temporel et éternel du prochain.

Représentez-vous Jésus le Sauveur du monde, comme il parcourait la Judée, la Galilée, la Samarie, toutes les villes et les hameaux, les châteaux et les chaumières, répandant partout des bienfaits temporels et spirituels. Là il guérissait les paralytiques et les lépreux, ailleurs les boiteux, les estropiés et les aveugles ; là il rendait la parole aux muets, l'ouïe aux sourds ; ailleurs il délivrait les possédés du démon, convertissait les pécheurs, ressuscitait les morts; partout il opérait des œuvres de miséricorde et répandait des grâces abondantes. Après ces considérations, entretenez-vous avec votre Sauveur et formez les affections suivantes :

1° Un ardent amour pour Dieu, et pour les hommes en vue de lui, parce qu'il les aime, et veut que vous les aimiez de même et que vous leur rendiez service.

2° Tournez-vous vers le prochain, et réjouissez-vous de leur bien-être temporel et spirituel, et ayez compassion d'eux dans leurs misères et leurs adversités.

3° Souhaitez sincèrement de pouvoir les soulager et les assister ; témoignez à Dieu, que vous voudriez aujourd'hui rendre service à tous les hommes si cela était dans votre pouvoir.

4° Priez Dieu d'accomplir vos désirs, selon sa miséricorde et sa toute-puissance, et d'accorder, aujourd'hui, à chacun sa miséricorde et une grâce particulière.

Le quatrième sentiment, c'est une sainte disposition de complaisance, de condescendance pour faire du bien à chaque homme.

Représentez-vous tous les hommes réunis sur le calvaire, comme ils le seront au dernier jugement dans la vallée de Josaphat; représentez-vous là Jésus à la croix au milieu d'eux, répandant son sang pour ses ennemis, pour ses

bourreaux, pour tous; les regardant tous avec des yeux pleins de larmes et de sang; offrant pour tous au Père eternel, sa vie, son sang, sa passion et sa mort. Ensuite représentez-vous Jésus lui-même, et formez avec beaucoup de ferveur les affections suivantes :

1° Recommandez dans la plaie du pied gauche de Jésus tous les malades et tous les infirmes, tous les pauvres et les abandonnés, tous ceux qui sont dans la tristesse et les afflictions, et priez-le, en vue du sang qu'il a répandu par cette plaie, d'accorder à chacun une grâce particulière, ou de leur accorder du secours, ou au moins la force de supporter leurs maux avec patience.

2° Recommandez dans la plaie du pied droit de Jésus tous les parents et amis, qui vous ont fait quelque bien, et tous les ennemis qui vous ont fait quelque mal, et priez-le, en vue du sang qu'il a répandu par cette plaie, d'accorder à chacun une grâce particulière, de les combler et enrichir des biens célestes.

3° Recommandez dans la plaie de la main gauche de Jésus tous les justes et tous les pénitents, et priez-le, par les mérites du sang de cette plaie, de les préserver de toutes tentations dangereuses; de les conserver dans sa grâce jusqu'à leur mort et de leur donner son paradis.

4° Recommandez dans la plaie de la main droite de Jésus tous les pécheurs qui vivent actuellement dans l'inimitié de Dieu; et priez-le, par le sang qu'il a répandu de cette plaie, de leur accorder une grâce particulière; de toucher leur cœur, et de leur inspirer un vrai repentir de leurs péchés.

5° Recommandez dans la plaie du cœur de Jésus tous ceux qui meurent en ce jour, et priez-le par les mérites de ce sang, de les assister dans leur agonie, de leur accorder dans sa miséricorde un vrai repentir et une sainte mort.

ARTICLE IV.

Des différentes occasions où l'on peut s'appliquer à des sentiments et à des affections de charité.

La charité est ingénieuse, et trouve mille occasions de s'exercer. Nous allons dévoiler ici quelques actes secrets de cette charité, qui feront connaître que l'on peut encore pratiquer beaucoup d'autres semblables. Il faut savoir qu'il y a dans le monde quatre classes de personnes, soit dans certaine ville, soit dans certain pays, soit répandues sur tout le globe.

1° Lorsque nous examinerons les hommes dans leur état naturel, nous trouverons partout : des malades et des infirmes, des pauvres et des nécessiteux ; des opprimés, des personnes accablées de crainte, de tristesse et de toutes sortes d'inquiétudes ; des personnes heureuses, et des personnes qui jouissent d'une bonne santé.

2° Lorsque nous regarderons les hommes dans leur état surnaturel, nous trouverons partout : des justes, des âmes pieuses, fidèles et innocentes ; des pécheurs et des pécheresses ; des pénitents et des pénitentes ; des personnes qui touchent à leur fin, et qui bientôt se trouveront dans les combats de l'agonie. Pour toutes ces classes de personnes, vous pouvez répandre votre cœur devant Dieu, et exercer la sainte charité de la manière la plus parfaite. Je vais indiquer ici quelques pratiques ou exercices de cette charité, seulement touchant une classe de personnes, et montrer ensuite quelques occasions ; j'abandonne le reste à votre saint zèle.

1er *exercice et* 1re *occasion*. Lorsqu'on sort de la maison, chemin faisant, il faut élever son cœur vers le ciel, et recommander à Dieu tous les malades et les infirmes de la ville ou de l'endroit. Représentez-vous par une simple pensée, d'un côté Dieu comme le Père de tous les affligés, de l'autre côté tous les malades et les infirmes de l'endroit,

gémissant dans leurs douleurs. Formez ensuite les affections suivantes : 1° un ardent amour pour Dieu et pour les malades en vue de Dieu. 2° Une tendre compassion pour leurs peines et leurs douleurs. 3° Priez humblement que Dieu daigne par les mérites du sang de J.-C. accorder à ces malades de telles grâces, qu'elles fassent tourner ces maladies au grand profit des malades, qu'elles obtiennent aux pécheurs leur conversion, aux justes un plus grand progrès dans la vertu, à tous une augmentation de mérites et leur salut éternel. 4° Offrez pour eux à Dieu le sang de J.-C. afin qu'il les console par-là en cette heure, et les délivre de leur peine, si cela leur est salutaire.

2e *exercice et* 2e *occasion.* Si quelqu'un est malade à la maison, visitez souvent le Saint Sacrement de l'autel, et y recommandez ce malade ainsi que tous les autres malades et infirmes. Représentez-vous alors avec une foi vive, d'un côté votre divin Sauveur dans son Saint Sacrement, de l'autre côté votre malade et tous les autres de la ville ou de l'endroit, et formez ensuite les affections suivantes :

1° Croyez vivement que tout ce que vous faites pour les hommes, c'est à Jésus-Christ que vous le faites.

2° Excitez en vous un ardent amour pour Jésus, et pour votre malade et tous les autres de l'endroit, en vue de Jésus.

3° Recommandez-les tous dans les saintes plaies de Jésus, et priez-le humblement de leur rendre la santé, ou s'il a décidé autrement, de les consoler, et faire qu'ils supportent leur maladie avec patience, pour sa gloire et pour augmenter leur propre mérite.

4° Priez Jésus de les bénir tous, de leur accorder de nouvelles grâces et miséricordes.

3e *exercice et* 3e *occasion.* Si l'on apprend que tel ou tel est malade, recommandez-le de suite à la Ste. Vierge Marie. Représentez-vous alors, d'un côté la Ste. Vierge, comme la Mère des malades, de l'autre côté tous les malades et infirmes. Formez ensuite les affections suivantes :

1° Représentez à cette bonne Mère que vous aimez ce malade et tous les autres, comme vous-même, parce que Jésus-Christ a dit que c'est à lui-même qu'on fait ce que l'on fait pour le prochain.

2° Ayez cette confiance filiale en la Mère de Dieu, qu'elle vous obtiendra, en vue de J.-C. ce que vous lui demanderez.

3° Recommandez dans son cœur maternel ce malade et tous les autres, et priez-la humblement d'obtenir de son divin Fils le rétablissement de leur santé, ou s'il a décidé autrement, de les consoler, et de faire qu'ils supportent leur maladie avec patience, pour la gloire de Dieu, et pour l'augmentation de leur propre mérite.

4° Priez cette sainte Mère de les bénir tous, et de leur obtenir de Dieu de nouvelles grâces et miséricordes.

4e exercice et 4e occasion. Lorsqu'on est, par exemple, à sa chambre ou à sa fenêtre, il faut recommander tous les malades de la ville ou de l'endroit à leurs anges gardiens. Représentez-vous alors d'un côté les anges gardiens, de l'autre côté tous les malades de l'endroit comme leurs enfants, leurs nourrissons ; formez ensuite les affections suivantes :

1° Rendez humblement grâce aux anges gardiens, pour toutes les grâces et tous les bienfaits qu'ils leur ont obtenus ou procurés.

2° Excitez-vous à un sincère amour envers tous les malades, comme envers les enfants du Très-Haut et les protégés des saints anges, avec un vrai désir de les consoler tous et de les secourir dans leurs souffrances.

3° Priez les SS. Anges gardiens de consoler ces malades à votre place et de leur obtenir de Dieu le rétablissement de la santé, ou si Dieu en a décidé autrement, de les aider à supporter leur maladie avec patience, pour la gloire de Dieu, et l'augmentation de leurs mérites.

4° Priez aussi les SS. Anges gardiens de bénir ces malades, et de leur obtenir de nouvelles grâces de Dieu.

Voilà la vie intérieure d'une âme qui possède la charité.

C'est ainsi qu'elle pense, c'est ainsi qu'elle soupire, c'est ainsi qu'elle agit ; ce sont là les saintes affections et sensations de son cœur. S'il arrive un jour que ces dispositions s'emparent de votre cœur, sachez indubitablement que c'est le véritable esprit de charité qui vous anime. Jusque-là ayez à cœur ces pratiques, ou exercices, auxquels nous ajouterons encore les points suivants que vous devez observer.

1° Ce que j'ai dit dans ces exercices, ne doit pas s'entendre qu'on le doive observer et faire indispensablement dans toutes les circonstances. Non, cela veut dire seulement, qu'on doit beaucoup et souvent pratiquer ces actes de charité de cette manière, jusqu'à ce que, peu à peu, on en ait contracté une sainte habitude. Cela ne doit pas s'entendre non plus, qu'on doive dans ces circonstances former à la fois toutes ces affections que j'ai indiquées. Non, un seul soupir, une seule affection, un seul sentiment suffit.

2° On ne doit pas se livrer avec anxiété à ces affections, mais on doit conserver une sainte liberté, et se laisser aller où le cœur se sent entraîné par un mouvement du Saint-Esprit. On ne doit jamais perdre le repos intérieur, ni abandonner la liberté de l'esprit.

CHAPITRE IX.

DE LA PURETÉ DE CŒUR.

1re MAXIME.

Une personne religieuse doit toujours se souvenir à quel état élevé Dieu l'a appelée, et c'est pour cette raison qu'elle doit avoir grand soin de plaire chaque jour de plus en plus à Dieu, par la pureté la plus parfaite du cœur et la beauté de son âme, et de se rendre de plus en plus agréable à Dieu en fuyant entièrement tous les péchés volontaires.

Avertissement sur cette maxime.

La pureté de cœur est le premier pas d'une âme qui aspire à la perfection dans la vie religieuse. La cause pour laquelle la sainteté est si rare sur la terre, c'est qu'il y a bien peu de personnes qui aient soin de purifier entièrement leur cœur du péché et des imperfections. On en trouve qui s'appliquent à l'oraison et à d'autres vertus, mais peu qui se décident à scruter, à examiner le fond de leur âme, pour en extirper les mauvaises inclinations qui s'y cachent, les péchés et les imperfections. On reste dans un misérable milieu, depuis la première jeunesse jusqu'à l'âge de décrépitude. On se ménage à l'occasion. On n'entreprend jamais la chose sérieusement et avec fermeté. On est rempli de saints désirs, mais on n'atteint jamais son but; et c'est ainsi qu'on vit et qu'on meurt dans les imperfections. Dieu est un esprit d'une sainteté et d'une pureté infinies; c'est pourquoi il n'admet jamais une âme à l'union et l'intimité de son amour, qu'elle n'ait auparavant détruit tout ce qui la souille. Une âme qui soupire après Dieu, et veut s'unir à lui par l'amour, en quoi consiste la sainteté, doit avoir pour fondement la pureté de cœur, et c'est ce que demande cette instruction. Or, la pureté de cœur n'est autre chose qu'une application ou attention continuelle à s'abstenir de tous les péchés et de toutes les imperfections volontaires, de manière qu'on marche toujours et à chaque instant en la présence de Dieu sans péché et sans tache. Celui qui désire obtenir cette vertu de pureté, doit s'appliquer à deux choses: la première, c'est d'avoir une grande aversion de tous les péchés véniels ; la deuxième, c'est de s'abstenir constamment de toutes les imperfections volontaires.

ARTICLE PREMIER.

Cet article traite 1° de l'aversion pour tous les péchés véniels. 2° Il explique les motifs qui excitent une personne religieuse, en les méditant, à fuir le péché véniel.

§ 1.

L'âme, pour acquérir la parfaite pureté de cœur, sans laquelle il n'y a pas de véritable amour de Dieu, doit souvent et attentivement méditer, à la lumière de la foi, combien est laid et abominable aux yeux de Dieu, même le moindre péché véniel. On doit donc s'examiner, méditer, invoquer la lumière du ciel, si souvent et si longtemps, qu'on éprouve une aversion réelle pour le péché véniel, et qu'on soit fermement décidé de mourir plutôt mille fois que de le commettre. A cette fin doivent servir les vérités suivantes.

1re *vérité.* Les péchés véniels sont capables de me priver de toutes les grâces et de tous les dons que Dieu a coutume de départir si abondamment à ses saints.

Quand nous parlons de grandes grâces, nous nous trompons ordinairement nous-mêmes, et nous aimons aussi que les autres nous trompent. On trouve des grâces très-extraordinaires dans la vie des saints qui ont suivi la voie commune ou ordinaire, et qui ont surpassé de beaucoup des personnes consacrées à Dieu ; des saints dans la vie ordinaire du monde, dont l'humilité était telle qu'ils trouvaient leur plus grande satisfaction et la plus grande consolation, dans les persécutions les plus violentes ; des saints d'une telle patience, qu'au milieu des croix et des souffrances, ils jouissaient d'une parfaite tranquillité d'âme, d'une paix et d'un contentement inaltérables ; des saints d'une telle piété, que leur cœur était comme la cire devant le feu ; des saints si recueillis et si remplis d'amour, que leur âme se tenait unie à Dieu au milieu des affaires et des tracas du monde, et ainsi d'autres semblables. Quand nous voyons et quand nous entendons de

tels exemples, nous disons que ce sont là des effets extraordinaires de la grâce que Dieu, dans sa bonté, accorde à très-peu d'âmes choisies, et nous aimons que les autres nous tiennent le même langage, pour pouvoir rester en paix et en tranquillité dans nos imperfections. Dieu est infiniment bon et infiniment libéral ; Dieu désire faire de nous des saints; il veut nous donner ses grâces avec abondance. Notre pauvreté, notre misère, le manque des grâces extraordinaires ne vient pas de Dieu ; car il a un plus grand désir de nous donner ces grâces que nous de les recevoir ; mais cela vient de notre tiédeur et de nos péchés véniels.

Purifions entièrement notre cœur, et nous ne tarderons pas de voir que Dieu sera aussi généreux envers nous, qu'il l'a été envers ses Saints. Tout sera peu profitable aussi longtemps que nous ne purifierons pas entièrement notre cœur. Un seul péché véniel que nous souffrons en nous, suffit quelquefois pour faire tarir la source des grâces célestes. Sainte Catherine de Bologne disait un jour : je ne pense pas, qu'après une si longue expérience, le diable puisse encore me tromper. Ce langage était une vanité de sa part, une petite faute, un seul péché véniel, qui déplut à Dieu.

2e *vérité.* Les péchés véniels sont capables de m'arrêter tellement dans le chemin de la vertu que je ne pourrais arriver à la sainteté et à la perfection pendant toute ma vie.

Pour parvenir à la perfection il faut beaucoup de grandes grâces. Avec ces grâces on court et on avance toujours vers la vertu, et l'on atteint son but en peu de temps : sans elle on ne l'atteint jamais, et on reste en arrière. Or, une âme qui offense Dieu tous les jours, comment peut-elle espérer de lui ce secours spécial ? C'est la pureté du cœur qui nous attire les grâces du ciel. Sans elle il n'y a rien à espérer. Nous serons tous les jours moins éclairés et notre aveuglement deviendra tous les jours plus grand ; de jour en jour le cœur sera moins touché et de plus en plus endurci ; de jour en jour les secours de Dieu s'affaibliront et les tentations aug-

menteront; de jour en jour les mauvaises affections prendront la place des saints désirs. C'est ainsi qu'on devient petit à petit tel qu'on regarde la perfection comme une chose impossible, et qu'en définitive on l'abandonne entièrement. On continue à vivre de la sorte; on passe ses années dans une tiédeur continuelle, et à la mort on se trouve très-éloigné de la perfection, et souvent même plus éloigné que dans les premières années de la vie religieuse. Nous ne sommes pas en état de comprendre quelles terribles craintes éprouvera, à la mort, une personne qui mène une vie si digne de larmes.

3e *vérité.* Les péchés véniels sont capables de me précipiter après ma mort dans de longues et terribles souffrances en purgatoire.

Dieu est très-juste dans ses jugements; il ne peut donc pas laisser un seul péché sans le punir. Après la mort, Dieu juge avec beaucoup de sévérité; il punira donc le moindre péché par de grandes souffrances. Supposez un jeune enfant qui arrive aujourd'hui pour la première fois à l'âge où il peut distinguer le bien d'avec le mal. Il commet un péché véniel et meurt ensuite: cet enfant, Dieu l'enverra en purgatoire jusqu'à ce qu'il soit entièrement purifié. Si cela arrive à ce jeune enfant, que devez-vous donc attendre pour tant de péchés véniels, pour tant d'inclinations que vous n'avez pas mortifiées, pour tant de mauvaises affections?

§ 2.

De certains péchés véniels qu'une personne religieuse doit éviter avec beaucoup de soin.

Le premier, c'est la paresse dans les exercices spirituels et dans la prière ou l'oraison.

Omettre, par paresse, ses exercices de piété, les abréger, les faire avec négligence, avec chagrin, avec un esprit volontairement distrait, sans zèle et dans une posture incon-

venante, sans attention : ce sont des péchés plus considérables qu'on ne le pense. Nous ne pouvons rien sans la grâce de Dieu. Sans la prière faite avec ferveur, Dieu n'accorde pas ordinairement sa grâce. Que s'ensuit-il? Malheur à la personne religieuse qui ne sait pas se vaincre, se faire violence sur cette matière.

Le 2e péché véniel qu'il faut éviter, c'est l'amour sensuel envers qui que ce soit.

Une personne religieuse doit être disposée, à toute heure, à quitter, sans le moindre trouble intérieur, les personnes qu'elle aime, sans désirer de les revoir en cette vie. Si elle n'a pas cette disposition, son amour est un amour déréglé. Oh ! quel mal peut produire une faible affection de ce genre ! Sainte Thérèse vit un jour, dans une vision, la place où elle aurait été en enfer, si elle n'avait pas abandonné certaines amitiés sensibles qu'elle avait eues pour des personnes du monde.

Le 3e péché véniel qu'il faut éviter, c'est la colère et l'impatience.

Donner place dans son cœur à un mécontentement ; penser, réfléchir à quelque chose avec des sentiments de colère, ou nourrir dans son cœur de pareils sentiments ; montrer le trouble de son âme par une figure courroucée, par des paroles dures et piquantes ; éviter par mécontentement telle ou telle personne, nourrir volontairement du chagrin dans son cœur contre certaines personnes : voilà autant de péchés qui déplaisent à Dieu, parce que ce que nous faisons contre le prochain, nous le faisons contre la personne même de Jésus-Christ. Or, quel péché ne serait-ce pas si nous traitions J.-C. comme nous traitons quelquefois le prochain?

Le 4e péché à éviter, c'est la mollesse.

Il y a des personnes qui cherchent en toutes choses leurs aises, et ne veulent se gêner en rien. Habitation, habillements, nourriture, tout doit être de leur goût et selon leur amour-propre. Si cela ne va pas ainsi, elles grondent, murmurent, se plaignent, sont tristes et mécontentes. De telles

personnes sont la plaie d'une communauté, et de plus c'est une grande honte pour elles d'avoir ces défauts; car, si elles ne sont pas parvenues à avaler ces miettes, après s'être solennellement vouées à la mortification, qu'ont-elles appris et quel progrès ont-elles fait pendant des années ?

Le 5e péché consiste à parler légèrement des fautes et des défauts d'autrui.

Parler de la mauvaise conduite, des mauvaises inclinations, des mauvaises manières, du caractère difficile, et des autres défauts du prochain ; se plaindre, se moquer de lui; en parler avec mépris et d'une manière piquante : ce sont autant de péchés qui sont très-contraires à la charité chrétienne, et à la pureté du cœur. Celui qui ne peut pas retenir sa langue, ne fera jamais de vrais progrès dans la perfection.

Le 6e péché véniel qu'on doit éviter, c'est le babil, la loquacité.

Il y a très-peu de personnes exemptes de ce défaut. Ce que l'on sait, ce que l'on entend, ce que l'on voit, ce que l'on ramasse et épluche par-ci et par-là, tout doit venir au jour. On raconte à celui-ci ou à celui-là ce qu'un autre a dit de lui ou contre lui; on l'excite, on fait naître des soupçons, des jugements téméraires, des sentiments de colère, d'amertume, des inimitiés et mille autres maux. Oh ! quelle paix, quelle charité, quelle union il y aurait si l'on pouvait détruire ce défaut du babil, ce défaut des rapports malicieux ! Oh ! quel soin nous devons employer pour nous en corriger entièrement ! La bienheureuse Jeanne de Jésus-Marie, quand elle avait commis un péché par la langue, pour en faire pénitence, gardait toute la journée une pierre dans sa bouche.

Le 7e péché véniel à éviter, c'est de former trop légèrement des *soupçons et des jugements vains et téméraires sur le compte du prochain.*

Ce défaut est un malheureux fruit de notre orgueil et de notre propre estime. Il nous fait mal interpréter la

conduite, les inclinations, les intentions du prochain que Dieu seul connaît; nous nous permettons de les examiner, de porter là-dessus des jugements faux et téméraires; de nous en occuper en nous-mêmes; et ce qui est encore pire, de raconter nos soupçons et nos jugements aux autres, et de les donner pour des vérités. Combien cette liberté déplaît à Dieu! c'est à cause d'elle qu'ordinairement il nous retire sa grâce, et que nous tombons dans les mêmes péchés et les mêmes fautes que nous avons, par nos jugements téméraires, attribués à notre prochain.

Le 8e péché à éviter, c'est la vanité et l'orgueil. Ce péché se commet de différentes manières. Tantôt c'est la vaine complaisance en nous-mêmes qui fait que nous nous occupons de nous avec plaisir et folle satisfaction; tantôt nous concevons du mépris pour les autres et nous nous permettons de critiquer leur conduite; une autre fois nous cherchons l'estime et la louange des hommes; et lorsque nous obtenons cette vaine fumée, nous nous en réjouissons; quelquefois nous faisons telle ou telle action uniquement pour plaire aux hommes et obtenir leur estime et leurs louanges; quelquefois nous nous louons nous-mêmes et nous avons la témérité de prêcher notre conduite. Ce seul péché suffit pour nous ôter la miséricorde de Dieu, et pour nous précipiter dans la plus grande misère. Nous citerons ici un terrible exemple touchant cet orgueil ou vanité.

Ochin, célèbre général des capucins et ensuite fameux hérétique, fit un jour une visite à St. Ignace, à Rome: il lui dit: Père, j'apprends que vous avez établi un nouvel Ordre, et que vous êtes occupé d'en dresser les règles et les constitutions. A ces mots il retire la manche de son habit, et montre au saint son bras décharné en lui disant: c'est ainsi que j'ai châtié et épuisé mon corps par le jeûne et la pénitence. St. Ignace fit là-dessus un profond soupir, et lui dit: mon Père, je vous prie d'avoir soin de fermer au démon l'entrée de votre cœur. La suite a montré combien cet

avertissement était nécessaire; car Ochin abandonna l'Ordre et devint apostat. Quelques-uns rapportent cependant qu'il s'est converti avant la mort.

ARTICLE II.

De quelques moyens pour purifier son cœur des péchés véniels.

Le premier moyen, c'est de prendre une ferme résolution de ne jamais consentir à aucun péché véniel.

A cette fin une personne religieuse doit souvent, dans ses méditations et dans l'oraison, faire un ferme propos de mourir plutôt mille fois, que de commettre le moindre péché véniel. Elle renouvellera ce propos chaque jour plusieurs fois dans ses visites au Saint Sacrement ; elle y confessera avec humilité sa faiblesse et son impuissance; elle demandera à Dieu sa grâce et sa bénédiction, et lui offrira le sang de Jésus-Christ, pour obtenir de la force. Sainte Catherine de Gênes disait : Si la mer était remplie de feu au lieu d'eau, je m'y jetterais plutôt que de commettre le moindre péché véniel.

Le 2e moyen, c'est de se relever avec promptitude lorsqu'on est tombé dans le péché.

Si une personne religieuse tombe par faiblesse humaine dans quelque péché véniel, elle ne doit pas tarder un moment d'en faire pénitence ; dans cette intention elle ira se jeter devant le Saint Sacrement, ou devant son crucifix. Si dans ce moment elle est occupée avec d'autres personnes, elle aura soin de rentrer dans son cœur, pour reconnaître avec humilité sa faute devant Dieu, pour la déplorer, et offrir en satisfaction le sang de J.-C. Elle doit ensuite renouveler son bon propos, et demander de nouveau à Dieu son secours et sa grâce. La prompte pénitence est très-utile, car elle fait que nous nous relevons avec plus de courage, de grâces et de mérites, que nous n'avions avant la chute.

Le 3e moyen, c'est de nous punir nous-mêmes avec une sainte indignation.

On peut le faire de la manière suivante : 1° s'imposer quelques pratiques intérieures, opposées à la faute qu'on a commise ; 2° y ajouter aussi des pratiques extérieures pour réparer cette faute ou le mauvais exemple qu'elle a pu causer ; 3° s'imposer une œuvre de pénitence pour se punir de l'infidélité qu'on a commise. Par exemple : je m'oublie et je dis à une personne des paroles de colère ; je dois expier ce péché de la manière suivante : 1° je formerai intérieurement une dizaine d'actes de charité, et j'offrirai autant de fois le sang de J.-C. pour la personne contre laquelle je me suis laissé aller, afin que Dieu la comble de ses grâces ; 2° je chercherai soigneusement l'occasion de rendre quelque service à cette personne ; 3° je me donnerai la discipline, je ferai quelqu'abstinence, ou une autre œuvre de pénitence. St. Antoine, s'étant laissé aller à des paroles d'impatience, ceignit son corps d'une chaîne, et la porta pendant sept ans pour en faire pénitence.

2e MAXIME.

Conserver son cœur pur et sans tache devant Dieu.

La pureté de cœur est une vertu par laquelle l'âme expie les péchés passés, et évite d'en commettre de nouveaux ; elle marche ainsi en la présence de Dieu sans faute et sans tache. Pour acquérir cette vertu, il faut s'appliquer aux deux points suivants : 1° expier les péchés qu'on a commis ; 2° éviter, avec soin, d'en commettre de nouveaux. Avec la grâce de Dieu, nous allons expliquer ces deux points un peu plus longuement.

§ 1.

Des pratiques ou exercices intérieurs, par lesquels on peut expier les péchés que l'on a commis.

Par la pratique intérieure de la pénitence, on entend, une attention, un soin continuel à se rappeler et se représenter les péchés que l'on a commis, pour les détester devant Dieu avec un vrai repentir, les expier par la pénitence, et détruire entièrement les mauvaises affections par lesquelles on s'était attaché aux créatures. On ne saurait croire combien cette pénitence intérieure est utile à l'âme, car Dieu étant infiniment bon et miséricordieux, il s'ensuit que le repentir de l'âme lui est extrêmement agréable ; il oublie de suite toutes les fautes que cette âme a commises envers lui, et l'aime avec plus de ferveur et de tendresse qu'une autre qui ne l'a pas offensé. Il semble qu'il la laisse tomber quelquefois dans plus de fautes, pour lui prodiguer ensuite plus d'amour. L'innocence, sans doute, est un grand bonheur ; cependant on doit croire, qu'il y a dans le ciel beaucoup de saints pénitents, qui surpassent beaucoup de milliers d'autres qui ont vécu dans l'innocence. L'amour parfait, à la fin de la vie, procure une plus grande bienveillance de Dieu, et une plus grande récompense dans le ciel. Une faute qu'on a commise, est souvent cause qu'on a d'autant plus de zèle ensuite ; et s'il n'y avait pas eu de chute, on n'aurait pas brûlé de tant de zèle ; l'âme serait restée dans un certain milieu, et ne se serait jamais élevée si haut. Bref, Dieu ne laisse rien perdre à l'âme, il ne la charge pas de peines, pour les fautes du passé. Celui qui l'aime le plus, lui est le plus agréable. Qu'il soit juste et innocent, ou qu'il soit pénitent, peu importe ; toutefois, il exige un cœur brisé, un cœur pénitent, sans cela on ne doit pas prétendre à son amour et à son amitié.

Il est vrai que l'Esprit-Saint instruit plus une âme qu'il

veut s'unir, qu'elle ne pourrait jamais apprendre de la part des hommes. Cependant, pour lui venir en aide, lorsqu'elle est encore novice dans les voies de Dieu, nous mettrons ici quelques pratiques, qui lui feront voir de quelle manière elle doit détester ses péchés pendant l'oraison. Pendant ces pratiques, il faut faire attention aux points suivants : 1° On doit employer avec ferveur et zèle, au moins une demi-heure par jour, à ces pratiques ou exercices. 2° On doit y persévérer jusqu'à ce qu'on éprouve un grand mécontentement, une indignation contre soi-même. 3° Lorsque le cœur est touché par le repentir, il faut se mettre bien en garde qu'il ne s'y mêle de la timidité et de la défiance de la bonté divine. Cette défiance déplaît beaucoup à Dieu. Si Dieu a aimé l'âme lorsqu'elle lui était infidèle et qu'elle l'offensait beaucoup, il l'aimera d'autant plus maintenant qu'elle se repent sincèrement de ses péchés et qu'elle lui en demande humblement pardon.

1re *pratique*. Prenez le crucifix en main, ou vous le représentez en esprit, et dites en vous-même : « O mon Jésus crucifié ! Si je devais mourir après ce péché, et paraître devant votre tribunal, quels regards mutuels aurions-nous à échanger dans ma situation ? vous pourriez me dire que vous m'avez aimé plus qu'un père. Et moi que pourrais-je vous dire ? Que je n'étais pas encore au monde, et que déjà vous m'aimiez d'un amour infini, et que vous avez répandu votre sang pour moi sur le Calvaire. Après ma naissance et dès que j'ai eu l'usage de raison, j'ai commencé à vous offenser et à commettre des centaines de péchés contre votre infinie bonté : et vous, mon Dieu ! vous avez souffert tout cela avec patience et en silence, comme si vous n'aviez ni vu ni connu ces offenses. J'ai continué de longues années à vous mépriser : vous au contraire, au lieu de me mépriser et de me rejeter pour toujours, vous avez continué à courir après cette brebis égarée, et à l'inviter à la pénitence : j'ai méprisé des milliers d'inspirations par lesquelles vous vouliez m'attirer, je m'en suis moqué : vous au contraire vous n'avez jamais

cessé de soupirer après moi, et enfin, vous avez gagné mon cœur. Vous agissez envers moi, comme si vous ne pouviez pas vous passer de moi, et comme si vous n'aviez pas assez de satisfaction au ciel, sans m'y avoir. »

Ces vérités, méditez-les sérieusement ; imprimez-les profondément dans votre cœur ; pesez-les avec beaucoup d'attention. Ensuite abandonnez votre cœur aux affections suivantes :

1° Reconnaissez que vous avez mal agi en offensant si souvent un si bon Père, en méprisant si longtemps ses invitations aimables et paternelles ; en attachant votre cœur aux créatures, en mépris de lui, ce cœur qui aurait dû appartenir à lui seul.

2° Détestez les jours, les heures et les moments où vous avez offensé un Dieu si bon ; déplorez sincèrement vos péchés ; désirez de tout votre cœur de pouvoir rétablir ces malheureux moments où vous avez péché contre un Dieu si bon envers vous.

3° Admirez la bonté infinie de votre Sauveur ; lui qui a pu supporter tant d'injures d'une créature si misérable que vous ; qui a pu souffrir si longtemps tant de méchancetés et tant d'ingratitude ; qui a pu, quoique vous fissiez toujours la sourde oreille, vous suivre si longtemps et vous offrir son cœur.

4° Formez un ferme propos de plutôt tout souffrir en ce monde et dans l'autre que de pécher encore une seule fois. Offrez-lui votre cœur, tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes. Prenez la ferme résolution de l'aimer à l'avenir sur toutes choses, de l'aimer avec autant de ferveur, que vous l'avez offensé jadis.

5° Embrassez votre Sauveur ; pressez-le contre votre cœur ; baisez ses saintes plaies, et demandez-lui pardon.

2ᵉ *pratique*. Prenez votre crucifix en mains et regardez-le fixement ; considérez alors en détail tous les tourments que J.-C. a supportés pour vous. Voyez ! sa tête adorable percée d'épines ; ses cheveux collés ensemble par le sang ;

ses yeux remplis de sang, ses joues devenues livides par les soufflets, sa bouche abreuvée de fiel et de vinaigre. Considérez les plaies que la croix a imprimées sur ses épaules ; ses mains et ses pieds percés de clous, tout son corps déchiré par la flagellation ; ses nerfs et ses côtes disloqués. Considérez ses pieds, ses mains et tout son corps décharnés, et sa chair, pendant partout en lambeaux et mêlée de sang caillé entre les plaies. Considérez comment Jésus est inhumainement tourmenté par les douleurs ; comment il doit souffrir la tristesse et les angoisses ; comment il est privé de toute consolation, abandonné de tout le monde, supportant les railleries des assistants; comment il rend son esprit dans cet état. Après avoir mûrement considéré ces souffrances, demandez-en la cause à votre Sauveur. Qui l'a réduit en cet état ? Qui lui a causé de si grandes douleurs ? Et après avoir compris que vos péchés ont été l'unique cause de ce grand mal, mettez vos péchés, vos méchancetés, votre ingratitude, en parallèle avec l'amour de Jésus, et abandonnez-vous aux affections suivantes :

1° D'un côté, admirez grandement la bonté infinie de votre Sauveur ; admirez comment il a pu vous aimer, et souffrir tant pour vous, quoiqu'il eût prévu la manière ignominieuse dont vous alliez le traiter dans le temps ; de l'autre côté, soyez stupéfait de votre ingratitude vraiment brutale, et comment il a été possible que vous ayez si souvent et si gravement péché contre un Père si juste et si aimable !

2° En sa sainte présence, précipitez-vous en esprit au fond des enfers parmi les damnés, et reconnaissez qu'un seul enfer ne suffit pas pour punir vos péchés comme ils l'ont mérité, et que vous méritez encore actuellement d'être rejeté pour toujours.

3° Considérez son corps couvert de sang, et priez-le d'avoir pitié de vous en considération de ce prix infini ; et ayez la confiance toute filiale qu'il vous accordera un entier

pardon de tous vos péchés, quand même ils auraient été infiniment plus graves et plus nombreux.

4° Assemblez toutes vos forces, pour détester tous vos péchés, toutes vos affections déréglées, toutes vos imperfections; et témoignez à Dieu que vous voudriez volontiers vous laisser brûler vif, à la face du monde, si vous pouviez par-là vous rendre tel que si vous n'eussiez jamais péché.

5° Embrassez votre Sauveur, confiez votre âme et votre corps à la plaie de son cœur, et priez-le de purifier de nouveau l'un et l'autre, comme ils l'ont été jadis dans le saint Sacrement de Baptême.

3e *pratique.* Fermez les yeux, représentez-vous vivement les prisons infernales; visitez toutes ces places dont les damnés prennent possession. Là, dans telle place de ce feu terrible, voyez cette jeune fille qui n'a vécu qu'un mois dans le péché d'impureté; ou une autre qui n'a commis qu'une dizaine de péchés mortels; voyez dans telle autre place cette autre personne, tourmentée d'une autre manière, quoiqu'elle n'ait jamais péché par des actions impures, mais seulement par des désirs; voyez encore dans telle autre place, comment est tourmentée cette personne qui a une seule fois reçu les Sacrements indignement, et ainsi des autres. Jetez ensuite un regard sur vous-même et demandez pourquoi vous n'êtes pas du nombre de ces malheureux? Considérez ensuite que c'est Dieu qui, par son infinie miséricorde, vous a préservé de ce malheur. Formez donc les affections suivantes:

1° Des affections de louanges et de bénédictions pour la bonté et la miséricorde infinies de Dieu, qui vous préserve de ce malheur éternel; des affections de reconnaissance pour tout le temps qu'il vous a accordé et qu'il doit encore vous accorder pour vous repentir de vos péchés et pour les expier.

2° Reconnaissez devant Dieu votre malice, le nombre et la gravité de vos délits, et les longues années que vous y avez passées.

3° Concevez-en une vive douleur, détestez-les et souhaitez de ne les avoir jamais commis.

4° Prenez la ferme résolution de ne jamais consentir au moindre péché, pour quoi que ce soit au monde.

5° Gémissez-en devant Dieu, priez-le de ne jamais vous laisser succomber au péché, et de vous retirer plutôt de ce monde, que de vous permettre une seule infidélité.

4e *pratique*. Elevez vos yeux au ciel et contemplez-y la Majesté infinie de Dieu que vous avez offensée par vos péchés. O grand Dieu ! ô bien infini et immense ! vous avez dit une parole et tout a été créé de rien, le ciel et la terre, les anges et les hommes ; vous n'auriez qu'à dire une parole pour créer de nouveau des milliers de cieux et de mondes avec toutes les créatures pour les habiter ; vous n'auriez qu'à dire une parole pour anéantir le tout. Contemplez cette toute-puissance de Dieu ! dont les anges jouissent depuis six mille ans et dont les saints jouiront éternellement avec un bonheur infini. Si Dieu créait encore autant d'anges et autant d'hommes qu'il y a de grains de sable sur le bord de la mer, ils seraient tous infiniment heureux en contemplant la face de Dieu. O beauté infinie, ô bonté infinie de Dieu ! un soupir vers lui, une parole en son honneur, une petite action pour son amour, une petite croix, une petite souffrance supportée pour sa gloire : tout cela il le récompense dans le ciel par une félicité éternelle. Voilà la bonté de Dieu ! Pour un soupir, pour une larme, pour une seule confession il pardonne un nombre infini des plus énormes péchés ; il attend le pécheur pendant 30, 40, 50 ans ; il garde le silence, il ne dit mot sur les crimes les plus énormes ; il appelle, il invite le pécheur, il court apres lui, il le porte sur ses épaules. Telle est la miséricorde infinie de Dieu. Lorsque vous aurez bien compris cette infinie grandeur de Dieu, tournez alors vos regards sur vous-même et considérez votre néant et votre misère. Oh ! que vous êtes vil et misérable ! vous êtes un pur néant, une poussière, une

poignée de boue. Vous êtes né dans le péché, vous avez grandi dans le péché, vous avez vieilli dans le péché. Vous avez mérité l'enfer ; vous êtes coupable de plus de péchés que les démons; vous êtes plus digne de la damnation éternelle, que des milliers d'autres qui se trouvent en enfer. De là considérez l'énormité de votre conduite, d'avoir osé vous révolter contre Dieu ; d'avoir osé vous moquer de cette Majesté infinie, chaque jour, à toute heure, pendant tant d'années, par tant d'injures.

Abandonnez-vous enfin aux affections suivantes :

1° Considérez avec une foi vive l'infinie perfection de Dieu, combien il mérite d'être aimé et combien il est aimable en lui-même ; considérez que le péché est le plus grand mal ; que Dieu est infiniment bon et qu'il ne méprise et ne rejette jamais un cœur contrit.

2° Excitez-vous à cette ferme espérance et à cette confiance filiale que Dieu, déjà porté de lui-même à être infiniment clément et miséricordieux, vous pardonnera tous vos péchés, qu'il n'y pensera plus ; et de plus, qu'il vous les pardonnera en vue des mérites infinis de J.-C., en vue de ses propres promesses, en vue de votre sincère repentir.

3° Excitez-vous à l'aimer ardemment et uniquement, parce qu'il mérite d'être aimé à cause de lui-même et au-dessus de toutes les créatures.

4° Excitez-vous aussi à la douleur, au repentir de tous les péchés de votre vie ; demandez-en pardon en vous humiliant profondément devant Dieu et en formant un sincère propos de ne jamais plus l'offenser.

5° Formez un grand désir de réparer, autant qu'il vous sera possible, les injures que vous avez faites à Dieu ; pour les expier, offrez-lui votre corps, votre âme, votre réputation et tout ce que vous avez ; réjouissez-vous de ce que tous vos péchés seront connus au dernier jugement par tous les anges, tous les saints et tous les damnés, afin que toutes les créatures voient les grandes miséricordes que Dieu vous a faites, et qu'il en soit loué.

§ 2.

Des pratiques extérieures par lesquelles on peut expier les péchés que l'on a commis.

La première pratique, c'est d'entendre dévotement la sainte messe.

De tout ce que l'on peut offrir à Dieu, en entière satisfaction des péchés que l'on a commis, rien n'est comparable à la sainte messe. Placez d'un côté le sang de tous les martyrs, la pénitence de tous les confesseurs, la pureté de toutes les vierges, le zèle des apôtres, l'amour dont brûlent tous les anges, toutes les vertus de tous les élus; et placez de l'autre côté un seul soupir que votre divin Sauveur a adressé à son Père pour vos péchés; une seule larme qu'il a répandue, un seul pas qu'il a fait, une seule goutte de son sang qu'il a versée pour cette fin : cela seul vaut infiniment plus pour effacer tous vos péchés, que tout ce que nous avons rapporté plus haut. Or, qu'est-ce que l'on offre au Père céleste dans la sainte messe? On lui offre toute la vie et la passion, toutes les douleurs, tous les tourments, toutes les larmes et tout le sang, tous les mérites et toutes les vertus, le corps et l'âme, la divinité et l'humanité de Jésus-Christ son Fils unique et bien-aimé. Oh ! si vous compreniez bien ce mystère, oh! si vous saviez bien en profiter, combien vite, et avec quelle facilité vous pourriez par-là effacer tous vos péchés! Tout consiste dans les points suivants :

1° Au commencement de la messe, formez de tout votre cœur un acte de contrition sur tous vos péchés et vos vices; détestez-les et ayez-les plus en horreur que tous les maux du monde; formez un ferme propos de mourir plutôt mille fois, que de commettre encore volontairement un seul péché, même véniel, uniquement parce que vous êtes un pur néant et que Dieu au contraire est ce bien suprême qui mérite, à cause de lui-même, un amour infini.

2° Après l'évangile, offrez avec le prêtre la sainte messe de la manière suivante : O Père céleste, mon Seigneur et mon Dieu ! je vous offre cette sainte messe avec le même amour, le même zèle, la même intention, avec lesquels votre divin Fils vous l'offre lui-même sur l'autel. Acceptez, ô Père éternel ! la louange, l'honneur et la gloire que vous y témoigne votre Fils bien-aimé, pour réparer en cette heure les ignominies et les injures, que moi, créature vicieuse, ai faites à votre saint nom par les péchés de toute ma vie. Recevez ce cœur reconnaissant de Jésus, qu'il vous offre en digne reconnaissance, pour la miséricorde infinie que vous m'avez faite, en m'aimant si paternellement au milieu de mes péchés, en me retirant quasi comme malgré moi de la gueule de l'enfer, vers laquelle je me précipitais de gaieté de cœur. Recevez le sang précieux que Jésus vous offre, en entière satisfaction pour tous les péchés et tous les vices dans lesquels je me suis vautré pendant tant d'années, tandis que vous ne cessiez de verser à pleines mains sur moi de nouvelles grâces. Acceptez cette divine offrande que Jésus accomplit devant votre face adorable ; et par les mérites de ce saint Sacrifice, accordez-moi la grâce, non-seulement de ne plus vous offenser, mais encore celle de commencer à vous aimer avec autant d'ardeur, que jamais cœur humain vous ait aimé sur la terre. Accordez-le-moi, ô mon Dieu ! selon votre bonté et votre miséricorde infinies.

3° A l'élévation de la sainte Hostie, rassemblez toutes vos forces, et élevez ce soupir vers le ciel : O Père céleste ! mon Seigneur et mon Dieu ! regardez cette sainte hostie, cette offrande immaculée que vous fait actuellement sur l'autel votre Fils unique, et par considération pour lui, pardonnez-moi tous les péchés que j'ai commis contre votre infinie Majesté. — Dites à l'élévation du calice : ô Père éternel ! mon Seigneur et mon Dieu ! regardez ce sang précieux que votre divin Fils a répandu pour moi sur la croix ; accordez-en à mon âme une seule goutte, et par son mérite, purifiez mon cœur de tous les péchés dont je suis souillé.

4° A la sainte communion, redoublez votre dévotion et formez avec de vives dispositions des actes de foi, d'espérance, de confiance, d'humilité, de contrition et de désir de recevoir votre Dieu en réalité, si cela vous était accordé. On peut passer le reste du temps, jusqu'à la fin de la messe, en faisant des prières vocales ou mentales.

La 2e pratique, c'est *la confession fréquente.*

La confession est cette fontaine que Jésus, notre divin Sauveur, a fait jaillir par sa passion et sa mort, pour nous y purifier de tous nos péchés. Une seule confession faite avec les dispositions requises, suffit pour purifier entièrement une âme qui a croupi de longues années dans le vice et le péché. Celui qui ne retire pas une telle grâce de cette source, c'est sa propre faute. La bonté de Dieu est infinie ; elle est disposée à pardonner à une âme pénitente bien plus de péchés qu'elle ne pourrait jamais en commettre. Une âme qui désire cette grâce doit observer les points suivants :

1° Après avoir bien examiné sa conscience, sans crainte et sans perte inutile de temps, elle doit avoir grand soin de s'exciter à une contrition sincère. Le meilleur moyen ce serait d'employer un quart-d'heure avant la confession, dans les pratiques intérieures dont nous avons parlé dans le premier paragraphe, et de détester ses péchés autant qu'il lui sera possible, avec un sincère et ferme propos de mourir plutôt que d'en commettre encore volontairement, fût-ce même un seul péché véniel ; elle prendra principalement la résolution de se corriger entièrement, coûte que coûte, de certain péché véniel, dans lequel elle tombe souvent.

2° On doit apporter, dans la confession, une profonde humilité, qui consiste à ne rien cacher, à ne rien diminuer, à ne se justifier en rien, mais à déclarer naïvement tout ce que la conscience nous reproche. On doit y avoir une foi vive, par laquelle on regarde le confesseur, non comme un homme, mais comme Dieu qui sait tout, et au nom duquel le prêtre nous absout de nos péchés. On doit y avoir un cœur

contrit, qui ne se contente pas de se confesser une fois des péchés qu'on a commis, mais qui par une sainte haine contre soi-même et pour sa confusion, ajoute chaque fois un ou plusieurs péchés de la vie passée, qui causent le plus de honte. On doit y avoir un grand zèle de la gloire de Dieu, un grand zèle de la réparer en découvrant les misères de son cœur.

3° Lorsque le prêtre donne l'absolution, l'âme pénitente doit se représenter qu'elle est avec sainte Marie-Madeleine aux pieds du Sauveur, et le prier de lui accorder une goutte du précieux sang qu'il a répandu pour elle sur la croix, et qu'il la purifie, par les mérites de ce sang, de tous ses péchés.

4° Après la confession, elle ne doit pas se contenter de la petite pénitence que le confesseur lui aura imposée, mais elle doit encore se venger sur son corps, par une bonne discipline, pour réparer les injures qu'elle a faites à Dieu. Oh! quelle consolation se procurera une âme, en se confessant de cette manière! quelle assurance elle donnera pour l'heure de la mort! quelle joie et quelle gloire elle donnera dans le ciel!

La 3e pratique, c'est *d'avoir grand soin de gagner des indulgences.*

On doit beaucoup regretter qu'on ait si peu de soin de puiser dans ce grand trésor. Une seule indulgence plénière suffit pour justifier et purifier entièrement une âme de toutes les peines dues à ses péchés, pour la rendre belle et sans tache aux yeux de Dieu. Pour bien profiter de cette sainte pratique, on agira de la manière suivante :

1° Les œuvres prescrites pour gagner les indulgences doivent être faites avec toute la dévotion possible, et en les accomplissant on doit avoir soin qu'il ne s'y glisse aucun péché véniel.

2° On offrira ces œuvres à Dieu, avec l'intention suivante :

O mon Seigneur et mon Dieu! vous qui êtes le seul

amour et l'unique désir de mon cœur! je vous offre cette œuvre, en union avec l'intention par laquelle J.-C. vous a offert toutes ses actions, pour la plus grande gloire de votre saint Nom, pour complaire à votre divin cœur, uniquement parce que vous êtes le bien suprême que j'aime et que j'estime par-dessus toutes choses, pour lui-même. Je suis une pauvre et misérable âme pécheresse, et je ne suis pas digne de recevoir la moindre grâce de vous ; cependant, puisque vous êtes infiniment bon et miséricordieux, j'ose vous demander, et j'espère obtenir de votre bonté beaucoup de grandes grâces. Faites, ô mon Dieu ! que l'honneur de votre saint Nom soit de plus en plus répandu dans le monde, et que tous les peuples de la terre accueillent la gloire et la réputation de votre sainte Eglise ! Faites, ô mon Dieu ! que les princes et les monarques chrétiens vivent en paix et en union entre eux ; qu'ils emploient uniquement leurs armes contre les ennemis de votre saint Nom ! Accordez-moi, ô mon Dieu ! la grâce d'accomplir parfaitement l'intention qu'a eue notre saint Père le Pape, votre vicaire sur la terre, en accordant cette indulgence. Faites, ô mon Dieu ! par votre infinie miséricorde, que je gagne cette indulgence et que j'obtienne par-là l'entière rémission de tous mes péchés.

3° Lorsque vous accomplissez la dernière œuvre prescrite pour gagner l'indulgence, faites alors un acte de contrition parfaite, et un ferme propos de mourir plutôt que de commettre volontairement un seul péché véniel. Lorsqu'on s'applique de cette manière à gagner une indulgence, on ne peut pas raisonnablement douter de l'obtenir.

La 4e pratique, c'est *l'usage de certaines œuvres de pénitence.*

L'esprit des âmes saintes, c'est un esprit de pénitence. Tous les vestiges que les saints nous ont laissés, sont empreints du sang qu'ils ont répandu en châtiant volontairement leur corps. On aura peine à trouver un seul saint, même parmi ceux qui ont vécu dans l'innocence jusqu'à leur mort, qui n'ait tourmenté son corps par de rudes pénitences.

Parmi les premières grâces que Dieu accorde ordinairement à une âme qu'il veut attirer à lui, c'est le désir, la volonté de se mortifier par toutes sortes d'austérités.

On doit agir en cette matière de la manière suivante :

1° On doit se proposer certaines œuvres de pénitence, avec la permission de son confesseur, et ne jamais les omettre sans cause urgente. On manque souvent sur ce point. L'amour-propre nous trompe facilement, et sait apporter tant de raisons et tant de causes apparentes, qu'on croit pouvoir omettre ces œuvres. Il faut alors un cœur courageux qui ne se laisse pas effrayer facilement, et qui ose vaincre l'amour naturel et la tendre compassion que nous avons pour nous-mêmes.

2° Avant d'entrependre une œuvre de pénitence, on se prosternera devant Dieu, pour la lui offrir courageusement, avec cette intention : O mon Dieu et mon tout! je vous aime par-dessus toutes choses, parce que vous êtes le bien suprême; et je voudrais de tout mon cœur, pouvoir vous aimer avec autant de zèle et autant de ferveur, que jamais homme vous ait aimé sur la terre, et uniquement parce que vous êtes infiniment grand, infiniment parfait, infiniment aimable et digne d'être infiniment aimé. Je vous offre avec un tel amour cette œuvre de pénitence, uniquement pour vous glorifier et pour vous plaire. Je vous restitue par-là, autant qu'il est en moi, l'honneur et la gloire dont je vous ai privé par mes vices et par mes péchés. Je vous suis infiniment reconnaissant de ce que vous ne m'avez pas rejeté pour toujours, comme je l'avais mérité par mes péchés; je vous rends la satisfaction dont je vous suis redevable pour mes péchés; je vous prie d'avoir pitié de moi; de vouloir détacher mon cœur de l'amour des créatures; d'y allumer le feu de votre amour divin; de m'accorder la grâce de mourir entièrement à moi-même et à toutes les choses créées; de vous aimer seul de toutes mes forces, de toutes mes facultés, et de m'unir entièrement à vous. Tout ce que je désire de vous, ô mon Dieu! c'est de vous aimer

de tout mon cœur, de mourir dans cet amour, et de continuer à vous aimer ainsi pendant toute l'éternité.

§ 3.

Pratiques pour éviter à l'avenir les péchés.

La première pratique, c'est de renouveler souvent le ferme propos d'éviter plus que la mort, tous les péchés mortels et véniels.

A cette fin on détestera tous ses péchés, devant son crucifix, deux fois le jour, le matin et à l'examen du soir, et l'on se proposera sérieusement et fermement de supporter plutôt toutes les peines et toutes les calamités que d'offenser Dieu par le moindre péché : mais on doit aussi avoir soin de bien reconnaître sa faiblesse ; de ne mettre sa confiance que dans la puissance et la bonté de Dieu ; de lui demander, par les mérites infinis du sang de J.-C., la grâce de persévérer jusqu'à la fin dans ce bon propos.

La 2e pratique, c'est de vaincre promptement les tentations.

On ne peut pas garder un instant sans danger un serpent dans son sein ; on doit le rejeter sans tarder, si on ne veut pas qu'il nous blesse. Aussi une âme, si elle ne veut pas succomber aux tentations, doit-elle, aux premières attaques, éloigner toutes les mauvaises pensées, toutes les affections déréglées qui s'élèvent dans le cœur, et les étouffer de suite en détournant ces pensées sur d'autres choses ; ou former un fervent acte d'amour de Dieu. Cela est indispensablement nécessaire pour ne pas succomber à la tentation, et en rester vainqueur.

La 3e pratique, c'est une prompte pénitence après la chute.

Après le péché, il faut aussitôt en faire pénitence. Si l'on s'oublie tant soit peu, et que l'on tombe dans un péché véniel, soit par notre propre malice, soit par la ruse du

démon, soit par la précipitation d'une mauvaise affection ou inclination, on se hâtera d'aller se jeter aussitôt que possible aux pieds de l'image de Jésus crucifié, d'y reconnaître humblement ses péchés, de s'en repentir et de les détester, de demander la grâce et le secours pour les éviter à l'avenir. Ensuite on renouvellera avec joie, courage et confiance filiale, son bon propos, sans crainte ni tristesse. On ne doit pas louer une crainte ou une tristesse excessive qui suivrait la chute. Dieu aime un cœur contrit, mais pas un cœur timide et découragé.

CHAPITRE X.

DE LA MORTIFICATION.

MAXIME.

Ne laisser passer aucun jour sans se vaincre souvent et fortement.

§ 1.

Des motifs de se vaincre.

1er *motif.* J'ai offensé Dieu par tous les membres de mon corps, et par toutes les facultés de mon âme ; je ne dois donc laisser aucun des membres de mon corps, ni aucune faculté de mon âme, sans les mortifier pour l'amour de Dieu.

Ame ingrate! rentrez dans votre conscience, et examinez : voyez combien d'injures vous avez faites à Dieu, par tous les membres de votre corps, et par toutes les facultés de votre âme. Qu'ont fait vos yeux, votre langue, votre bouche, vos mains, vos pieds et les autres membres de votre corps ? Qu'a fait votre mémoire, votre entendement, votre volonté ? Quelles étaient les pensées, les désirs, les affections, les desseins, les intentions de ces puissances de votre âme ? En

tout cela pouvez-vous bien compter les injures que vous avez faites à votre Dieu? Ne serait-il donc pas juste que vous offrissiez maintenant à Dieu autant de mortifications de ces membres et de ces facultés, que vous lui avez fait d'injures par ces mêmes membres et ces mêmes facultés? Faire la moindre injure à ce grand Dieu, est un si grand mal que, selon les théologiens, la plus rude pénitence ne suffit pas pour l'effacer; combien peu j'acquitterai donc de cette dette, si je pratique une petite mortification pour chaque injure que j'ai faite à ce grand Dieu?

2ᵉ *motif.* Aucun membre du corps de mon Sauveur, aucune puissance de son âme n'ont été exempts des cruelles souffrances qu'il a supportées pour mes péchés; je ne dois non plus laisser aucun membre de mon corps, ni aucune faculté de mon âme, sans les mortifier pour son amour.

Voyez, mon âme! ces larmes dont les yeux de Jésus sont inondés, c'est vous qui les avez fait couler; ces épines dont sa tête est percée, c'est vous qui les y avez enfoncées; ce sang qui découle de son corps, c'est vous qui l'avez tiré de ses veines; ces plaies qui couvrent si inhumainement tout son corps, c'est vous qui les avez faites. Après cela n'avez-vous pas assez de raisons de vous animer contre vous-même, et de venger ces méfaits sur vous-même? Le Père Gebellus se retirait souvent, pendant la nuit, dans un coin du jardin pour se donner une rude discipline, avec une chaîne, en disant : c'est ainsi qu'on doit traiter celui qui a fait mourir le Fils de Dieu.

3ᵉ *motif.* Il n'y a pas de membre de mon corps, ni aucune faculté de mon âme qui n'ait mérité le feu de l'enfer; je ne dois donc plus laisser aucun de mes membres, aucune des facultés de mon âme sans les mortifier par amour et par reconnaissance envers Dieu.

O mon âme! combien Dieu vous a aimée! Est-ce que vous vous souvenez encore de l'heure où vous commîtes le premier péché? C'est à cette heure que vous perdîtes votre droit au ciel, et Dieu aurait pu vous en priver pour tou-

jours, en vous laissant mourir alors dans cet état. Ce fut à cette heure que vous méritâtes l'enfer, et Dieu aurait pu vous retirer alors de ce monde et vous damner pour toujours, sans vous laisser le temps de faire pénitence. Si Dieu vous avait traité alors de la sorte, que seriez-vous à présent ? O malheureux! vous seriez damné à cette heure-ci, sans aucun espoir de salut. Vos yeux, vos oreilles, vos mains, vos pieds, votre cœur, tous vos membres, par lesquels vous avez péché, brûleraient maintenant en enfer, et y brûleraient pour toujours. Cette peine, ces douleurs horribles de toute une éternité, Dieu vous en a préservé, par pur amour, par pure bonté, par pure miséricorde. Un Dieu si bon, si aimable, ne mérite-t-il donc pas que vous vous mortifiiez sérieusement et constamment, par amour et par reconnaissance pour lui ?

4e *motif*. Il n'y a pas de membre de mon corps, ni de faculté de mon âme, qui n'attende une gloire et une jouissance éternelles dans le ciel. C'est pour obtenir cette gloire que je mortifierai sans cesse tous ces membres et toutes ces facultés. Oh! si nous comprenions quelle gloire immense cette vertu de mortification procure dans le ciel! Chaque violence qu'on se fait, si petite, et de si peu de durée qu'elle puisse être, mérite une gloire spéciale et éternelle. Quelle joie, quel contentement, quelle gloire, quel bonheur nous seraient réservés si nous savions nous vaincre seulement une dizaine de fois par jour? Ecoutez ces belles paroles de Louis de Blois, le savant et illustre auteur et maître dans la vie spirituelle : Deux personnes, dit-il, passent près d'un jardin rempli de belles fleurs; elles ont toutes les deux le désir d'en cueillir pour jouir d'une satisfaction innocente; mais la première de ces deux personnes lève les yeux au ciel, offre ce plaisir et ce goût à Dieu, passe outre, et s'en prive. L'autre personne se baisse et cueille un bouquet de ces fleurs. La première personne se refuse ce petit plaisir, la seconde se le permet; cela paraît peu de chose aux yeux des hommes, mais aux yeux de Dieu

ce n'est pas ainsi ; car écoutez ce que dit Louis de Blois : si ces deux personnes avaient les mêmes mérites, sans compter cette petite mortification, et qu'elles sortissent ensemble de ce monde, la première serait autant élevée au-dessus de l'autre dans le ciel, que le ciel est élevé au-dessus de la terre.

§ 2.

Première manière de se mortifier.

La première manière de se mortifier, c'est de se priver pour Dieu des jouissances licites, de ces satisfactions qu'on pourrait se donner sans blesser sa conscience.

Il y a beaucoup de différentes pratiques à indiquer sur cette matière ; pour plus de clarté, je vais en spécifier ici quelques-unes.

1re *pratique.* Ne jamais prolonger le sommeil, d'un seul moment, par sensualité, lorsqu'on est en bonne santé.

Cette mortification renferme deux points. Le premier, c'est de ne jamais dormir pendant la journée ; le second, c'est de se lever sans tarder à l'heure prescrite. On ne saurait dire combien de grâces signalées cette première violence nous attire pendant la journée, et de combien de grâces nous serions privés pendant le jour, par la négligente omission de cette mortification.

2e *pratique.* Se vaincre deux ou trois fois pendant le repas, par amour pour Dieu.

On peut le faire de toutes sortes de manières ; par exemple, passer un mets sans y toucher; se priver en partie de ce qu'on aime le plus ; cesser le repas avant d'avoir satisfait son appétit. Cette sorte de mortification est si nécessaire que, sans elle il est impossible, et de faire un médiocre progrès dans l'oraison, et d'avoir jamais aucune sainte familiarité ou communication particulière avec Dieu.

3e *pratique.* Ne jamais boire ni manger hors des repas.

Tous les maîtres de la vie spirituelle exaltent cette morti-

fication, comme un point qui aide beaucoup à la perfection. Mais il faut toujours faire cette exception : si la mauvaise santé, la charité, l'obéissance ou les convenances exigeaient d'agir autrement. Un saint religieux, nommé Pierre, avait fait un grand voyage à pieds, et dans les grandes chaleurs de l'été; il arriva enfin tout altéré et épuisé à un couvent de religieuses dont il avait la direction. Une religieuse remarquant son état, lui présenta un verre d'eau fraîche ; le saint le prit, leva les yeux au ciel, et dit : j'ai la plus grande envie de boire ce verre d'eau, mais il vaut mieux de l'offrir à Dieu ; là-dessus il le versa par terre, et supporta sa soif jusqu'au soir.

4e *pratique.* Jeûner une ou deux fois la semaine sans jamais manquer, que dans les cas comme ci-dessus. Les vies des Saints sont remplies de tels exemples, et plus on les imitera, mieux on fera, pourvu qu'on n'aille pas plus loin que ne le permet la santé ou l'obéissance.

§ 3.

Deuxième manière de se mortifier.

La deuxième manière de se mortifier, consiste à châtier son corps par quelques actes de pénitence volontaire, et à le soumettre ainsi à l'esprit.

Comme cette sorte de mortification ne doit pas être indiscrète, de même elle ne doit pas être trop douce et trop faible, de manière qu'elle soutiendrait la révolte de la chair. Le mieux serait de se soumettre sous ce rapport à l'obéissance. Les œuvres de pénitence et de mortification que l'on pourrait employer utilement, sont les suivantes :

1re *œuvre de mortification.* Ne laisser passer aucun jour sans se donner la discipline, d'une manière convenable.

Car un corps pour lequel Jésus n'aurait versé qu'une larme, ou une seule goutte de son sang; un corps pour lequel Jésus n'aurait dû supporter qu'un seul coup de la flagellation, ou recevoir une seule plaie, un tel corps ne peut

et ne doit pas être traité avec douceur. Or, regardez Jésus lié à la colonne, et voyez comme il est arrangé; sa peau et sa chair pendent par lambeaux; ses membres sont gonflés; son corps n'est qu'une plaie et il est couvert de sang depuis le sommet de la tête jusque sous les plantes des pieds. Mais qui est la cause de ce bain de sang? Pouvez-vous nier, sans que la conscience vous le reproche, que c'est votre sensualité, la tendresse que vous avez pour votre corps qui a été ce bourreau de Jésus? Puisque Jésus a laissé maltraiter ainsi son corps à cause de vous, n'avez-vous pas maintenant assez de motifs pour concevoir une sainte haine contre vous-même, et pour dompter votre corps par une bonne discipline? Oh! que ne ferions-nous pas, si nous avions un vrai repentir de nos péchés, et si nous aimions véritablement Jésus crucifié pour nous!

2e *œuvre de mortification.* Porter quelquefois pendant la semaine la haire ou une ceinture de fer.

Cette sorte de mortification était très-commune parmi les saints, et la plupart ne s'en contentaient pas, mais couvraient encore tout le corps par des habits de poils, ou d'étoffe assez rude pour faire souffrir leur corps, surtout ceux qui jadis avaient mené une vie molle, douce et mondaine. Telle fut la bienheureuse Sancia Cariglia, dame de la cour d'Espagne. Elle était si vaine, si mondaine, qu'elle était quasi incapable d'avoir d'autres idées que celles qui sont conformes à l'orgueil. Mais Dieu qui voulait montrer en elle les trésors de la miséricorde, et faire d'une grande mondaine une grande sainte, toucha subitement son cœur. Elle vint au confessionnal du célèbre Père Jean d'Avila, grand prédicateur; elle portait selon son habitude des habits magnifiques et d'autres vains ornements. A peine cet homme apostolique l'eut-il aperçue, qu'il jeta sur elle un regard sévère et lui dit, sans aucun respect humain, ces paroles : Madame, tout votre extérieur et tous vos ornements ressentent l'enfer. Ces paroles furent pour elle comme un coup d'éclair qui abattit toute sa vanité. Elle fit sa confession

avec beaucoup de douleur, quitta la cour, et commença une vie si austère qu'on put la comparer à celle des anciens Pères du désert. Entre autres austérités qu'elle pratiquait, elle portait encore sur son corps un habit de poils garni de pointes de fer.

3e *œuvre de mortification*. Dormir deux ou trois fois la semaine sur un lit dur.

Un homme pour lequel le divin Sauveur a passé tant de temps à genoux en prières; pour lequel il a couché quarante nuits sur la terre dans le désert; pour lequel il a rendu son esprit, non pas sur un bon lit, mais sur l'arbre de la croix, un tel homme ne doit pas faire de difficultés pour dormir de temps en temps sur la dure, afin de rendre quelqu'amour de retour à Jésus; à moins qu'il ne soit empêché par défaut de santé. Mais combien de fois ne donne-t-on pas pour nécessaire à la santé, ce qui ne sert proprement qu'à couvrir l'amour-propre et à satisfaire la sensualité.

4e *œuvre de mortification*. Ne jamais laisser passer aucun jour sans châtier le corps, par quelques petites pénitences.

Le zèle est ingénieux, et trouve mille moyens de se vaincre. Les vies des Saints sont remplies d'exemples de cette nature. On en trouve qui ont prié à genoux, sans s'appuyer aucunement; d'autres ont fait leurs prières, les bras étendus; d'autres encore élevaient leur cœur vers Dieu, se jetant la face contre terre, étendus devant le crucifix; d'autres qui gardaient dans la bouche de l'absinthe, ou quelqu'autre chose d'amer. Le monde se moque de ces petites mortifications, mais Dieu les estime beaucoup, et les récompense par de très-grandes grâces. On aurait de la peine à trouver un saint qui ait négligé ces saintes pratiques. Rodriguez rapporte un bel exemple de la vie des SS. Pères du désert. Un saint solitaire, pour avoir l'occasion de se mortifier, avait bâti sa cellule à une demi-lieue de la fontaine où il allait tous les jours puiser l'eau qui lui était nécessaire, en hiver comme en été. Etant devenu vieux et aveugle, un autre solitaire voulut lui aller chercher l'eau;

le saint n'accepta pas cet acte de charité, pour ne pas perdre l'occasion de se mortifier; il continua lui-même à se procurer de cette eau, marchant au moyen d'une corde attachée à sa cellule et dont l'extrémité était attachée à la fontaine.

§ 4.

Troisième manière de se mortifier.

La troisième manière de se mortifier, consiste à mettre à profit les peines, les accidents fâcheux et les adversités journalières, et à les supporter dans l'intention de se mortifier.

Une âme éclairée d'en haut, qui accepte ces occasions comme lui venant de Dieu, pour sa sanctification, a trouvé une mine d'or d'où elle peut tirer de grands trésors en peu de temps. Voyez-en les pratiques ou exercices suivants:

1re *pratique.* Ne jamais se disculper auprès de personne, et sur quoi que ce soit, ou quoi que ce soit qu'on puisse nous imputer. Cette règle est générale, et ne souffre d'exception que sur trois points.

1° C'est lorsque quelqu'un de ceux qui ont le pouvoir de nous commander au nom de Dieu, nous demande formellement si la chose est telle ou non.

2° Lorsque le prochain s'afflige beaucoup à cause d'un soupçon qu'il a conçu contre nous.

3° C'est lorsque l'accusation est de nature à nuire non-seulement à notre personne, mais aux autres, mais à toute une communauté, ou à tout un Ordre. Dans ces circonstances on peut parler, et se justifier, mais en faisant connaître formellement qu'on ne le fait que pour pratiquer l'obéissance et la charité ; car dans ces cas la mortification doit céder le pas à ces deux vertus. Dans toutes les autres circonstances, dans tout autre événement, on doit se taire, et offrir son honneur, sa réputation au bon plaisir de Dieu.

2e *pratique.* Ne jamais se fâcher de rien, ni contre aucune personne, quoi qu'il puisse arriver.

Cette règle n'excepte que ceux qui sont obligés de commander aux autres, et qui doivent les reprendre de leurs fautes. Dans ces cas ils doivent prendre deux précautions. La première, c'est de ne jamais reprendre ses inférieurs, lorsqu'on se sent ému ou réellement en colère; mais on doit alors attendre jusqu'à ce que le cœur se soit remis dans son assiette ordinaire. La deuxième, c'est de montrer sérieusement à l'inférieur la faute qu'il a commise, et de l'en reprendre, mais sans dureté, sans manières ou paroles piquantes; il faut que l'avertissement soit accompagné d'une tendre et sincère charité. La harité et la douceur ont toujours été le vrai caractère des Saints, et ces deux vertus se trouvent toujours dans un cœur où règne l'esprit de Jésus. Nous en avons un bel exemple dans sainte Julienne, prieure du couvent du Mont-Cornillon de Liége, native de Retinne, près de Liége, par les inspirations et le zèle de laquelle fut instituée la fête du St. Sacrement. Quelques-unes de ses religieuses ne pouvant supporter son zèle et la sévérité de la discipline religieuse, excitèrent contre elle une partie des bourgeois qui détruisirent le couvent, attaquèrent la sainte à coups de pierres et de bâtons. Que fit la sainte? se mit-elle en colère? fit-elle du bruit? Non; elle était à genoux, priant paisiblement Dieu pour ses persécuteurs.

3e *pratique.* Ne jamais, pour aucune cause, parler mal des personnes, ni en leur absence, ni devant elles.

Cette manière d'agir est un acte, non-seulement d'une grande mortification, mais encore d'une exquise charité. Il y a toutefois des circonstances où il est permis de parler des fautes du prochain; c'est lorsque quelqu'un qui a le droit de me commander me le demande; c'est lorsque je crois que cela est nécessaire ou utile pour le bien de celui dont on parle; c'est lorsque j'ai besoin d'un conseil, que je ne peux obtenir sans découvrir la faute du prochain. Dans ces circonstances on peut en parler; dans toutes les autres on doit se taire, et se vaincre pour l'amour de Dieu.

4e *pratique.* Ne jamais, pour aucune raison, se plaindre de personne.

Ce n'est pas se plaindre quand on découvre ses peines corporelles ou spirituelles, à ceux dont on peut obtenir du secours ou un bon conseil ; ce n'est pas se plaindre non plus lorsque la violence des douleurs nous arrache des soupirs ou des larmes. L'un et l'autre peuvent avoir lieu, sans porter préjudice à la vertu, pourvu qu'intérieurement on se soumette entièrement à la volonté de Dieu. Ce que nous voulons dire ici, c'est que l'on ne doit pas se fâcher, se plaindre, ni murmurer à cause d'une persécution, d'une croix, d'un mauvais succès, ou de toute autre contrariété ou adversité; mais louer et bénir en tout les décrets de Dieu, en gardant le silence. Saint François de Borgia étant un jour malade, un novice lui apporta une soupe, dans laquelle celui-ci avait mis involontairement beaucoup d'absinthe. Le saint la mangea toute et en témoigna beaucoup de contentement, sans dire mot au novice de la méprise qu'il avait faite. Le novice étant de retour à la cuisine, s'aperçut alors de ce qu'il avait fait, et alla de suite en demander pardon au saint, qui se mit à sourire, et lui dit : Dieu vous bénisse, mon fils! vous seul avez connu ce qui m'était le plus nécessaire.

CE QUE L'ON DOIT FAIRE POUR SE DÉTACHER DE TOUTES LES CRÉATURES.

Lorsqu'une âme a résolu sérieusement de chercher et de trouver Dieu, son premier soin doit être de se dépouiller d'elle-même et de l'amour des créatures, sinon elle travaillera en vain. Pour cette fin elle doit avoir quatre propos ou quatre règles fondamentales, d'après lesquelles elles doit régler toute sa vie et sa conduite.

La première règle fondamentale, c'est de ne négliger aucune occasion de mortifier la sensualité.

La 2e, dompter en toute occasion l'orgueil et la vanité.

La 3e, ne négliger aucune occasion de vaincre sa sensibilité, sa délicatesse.

La quatrième, c'est de ne laisser passer aucune occasion, sans renoncer à sa volonté propre. Nous allons expliquer ces quatre règles l'une après l'autre.

PREMIÈRE RÈGLE FONDAMENTALE.

Ne laisser passer aucune occasion sans mortifier la sensualité.

§ 1.

Première occasion de mortifier la sensualité.

L'ouïe nous donne la première occasion de mortifier la sensualité. Cette sorte de violence est non-seulement très-utile, mais même très-nécessaire, pour acquérir le recueillement et le repos de l'âme dans lesquels consiste la préparation ou la disposition pour s'unir à Dieu.

1° Il ne faut jamais s'occuper des nouvelles qui arrivent soit par des lettres, par de bons amis, soit par des journaux ou feuilles publiques, ou de toute autre manière. S'informer ou écouter avec curiosité ce qui se passe en dedans et en dehors de la maison; qui est arrivé ou qui est parti; qui a gagné ou perdu les bonnes grâces de la cour, etc., ce sont là de pures bagatelles.

2° Il ne faut jamais écouter des faits fabuleux, des farces ou des contes inutiles. Dans ces rencontres on interrompra le discours, en commençant à parler de choses spirituelles, ou, si on ne le peut sans causer de la peine aux autres, on se recueillera pour dompter ainsi toute vaine jouissance.

3° Ne jamais écouter les commérages, les médisances, les suggestions, les rapports ou les flatteries. C'est un point important; il ne faut jamais demander ce que les autres pensent, disent ou ont dit de vous. Si quelqu'un veut vous rapporter quelque chose de semblable, interrompez-le, si vous le pouvez, et dites : personne ne peut dire de moi autant de mal que je mérite ; je ne désire pas le savoir.

4° Ne jamais prendre l'honneur au prochain, ni écouter

les médisances et les calomnies. Ecouter les médisances et les calomnies c'est un aussi grand péché aux yeux de Dieu que d'en être l'auteur. Celui qui aime Dieu empêche de tels discours, se retire, ou témoigne par son silence que cela lui déplaît.

§ 2.

Deuxième occasion de mortifier la sensualité.

La deuxième occasion de mortifier la sensualité, consiste dans la retenue de sa langue.

Si nous avions bien soin de mettre en pratique cette seule mortification, cela suffirait pour nous procurer des milliers de récompenses dans le ciel. Je réunis tout en quatre points ou pratiques :

1° Ne jamais rien dire, sans nécessité, pendant le temps du silence. Le silence est la mère des saintes pensées. Si l'on n'aime pas le silence, je crois qu'il est impossible d'avoir le recueillement d'esprit.

2° Ne jamais dire des louanges de soi-même. Ordinairement on ne doit dire ni bien, ni mal de soi-même. La première manière est presque toujours une grande marque de vanité, la seconde est rarement sincère.

3° On ne doit jamais dire, en la présence des personnes, un seul mot qui puisse leur faire de la peine. Ne jamais reprocher un défaut à quelqu'un, ni le faire rougir, ni le critiquer, ni lui dire des paroles dures.

4° Il ne faut jamais dire un mot des absents qui leur déplairait s'ils étaient présents et l'entendaient. Ceci est un acte de grande perfection, car c'est la marque d'une grande charité, et l'effet d'une grande mortification. Cette règle ne souffre que deux exceptions : la première, c'est lorsque je suis forcé de faire connaître les fautes d'autrui, pour obtenir un conseil. La deuxième, lorsque je suis forcé de faire connaître les fautes d'un autre qui, sans cela, pourraient être nuisibles à une communauté, à de tierces personnes; ou si

j'en suis requis par un supérieur légitime, ou si les devoirs de ma charge m'y obligent.

§ 3.

Troisième occasion de réprimer ou de mortifier la sensualité.

Le goût, le penchant, le plaisir naturel que nous éprouvons dans le boire et le manger, nous donne la troisième occasion de mortifier la sensualité. Celui qui sait bien s'observer sur ce point a occasion de pratiquer beaucoup de mortifications pour l'amour de Dieu. Ces mortifications consistent :

1° A ne jamais rien prendre pendant la journée, hors des repas, si ce n'est que la santé ou les convenances l'exigent ; mais dans ces circonstances nous devons élever notre cœur vers Dieu, pour réprimer l'appétit, et lui offrir ce que nous prenons, dans l'intention de lui plaire.

2° A se prescrire une certaine mesure dans le boire et le manger, sans jamais la dépasser. La juste mesure consiste à prendre autant qu'il faut pour soutenir ses forces et sa santé. Quand on aura connu que telle mesure suffit pour cela, on doit alors s'en contenter et ne jamais la dépasser.

3° A pratiquer plusieurs abstinences ou mortifications lorsqu'on prend sa nourriture. Ainsi on peut laisser quelque chose de chaque mets pour lequel on éprouve le plus d'appétit. Un mets qui nous répugne, le manger entièrement. On peut réprimer la sensualité qu'on éprouve à prendre sa nourriture, par une intention plus relevée, en offrant cette nourriture à Dieu, en la prenant.

4° A jeûner au moins deux fois par semaine. Le jeûne est l'exercice habituel des saints, et beaucoup de saints s'y sont distingués d'une manière particulière.

§ 4.

De la quatrième occasion de mortifier la sensualité.

Les œuvres de pénitence par lesquelles nous châtions notre corps, nous donnent la quatrième occasion de mortifier la sensualité.

La plupart des saints ont pratiqué cette sorte de mortification avec beaucoup de zèle. Je conseille les œuvres suivantes.

1° Ne laisser passer aucun jour sans châtier son corps d'une manière ou de l'autre, si la santé ou l'obéissance ne s'y oppose pas ; par exemple, se donner la discipline deux fois par jour, le matin et le soir. Porter le cilice quatre fois par semaine, chaque fois pendant quelques heures.

2° Choisir de temps à autre un jour pour le passer d'une manière plus spéciale dans les œuvres de pénitence. Voici entre autres les œuvres que les saints ont pratiquées. Les uns se sont distingués par des abstinences particulières dans le boire et le manger ; les autres ont mêlé de l'absinthe avec leur nourriture, ou gardé quelque chose d'amer dans la bouche pendant la journée ; ceux-ci ont pris leur repos sur des planches ; ceux-là ont passé le jour sans s'asseoir ; d'autres ont entrepris d'autres œuvres, et ainsi des autres.

2e RÈGLE FONDAMENTALE.

Ne laisser passer aucune occasion de dompter l'orgueil et la vanité.

Ce qui nous fournit le plus d'occasions de nous vaincre et de nous mortifier, ce sont la vanité et l'orgueil qui nous sont innés. Il y a beaucoup de sortes de mortifications qu'une âme fervente peut entreprendre là-dessus; j'en établirai ici quatre, qui constituent proprement la nature et le caractère d'une humilité parfaite. Si nous voulons y persévérer, il n'y aura pas à douter que peu à peu Dieu nous accordera la vraie connaissance de nous-même et notre propre mépris. En voici les pratiques ou les exercices.

§ 1.

De la première mortification de l'orgueil et de la vanité.

Cette première mortification de l'orgueil et de la vanité est purement intérieure. Elle consiste dans un vrai et sincère mépris de nous-même.

On doit tous les jours entretenir ce mépris, et l'imprimer de plus en plus dans son cœur par d'ardentes affections. Cela répugnera au commencement à l'âme ; mais en persévérant elle sera de plus en plus éclairée et éprouvera un véritable mépris d'elle-même. En voici les principales pratiques affectueuses.

1° Anéantissez-vous devant Dieu ; soumettez-lui votre corps et votre âme, les dons de la nature et de la grâce, tout ce que vous avez, tout ce que vous pouvez, tout ce que vous êtes ; et reconnaissez devant lui, que tout cela est l'œuvre de sa toute-puissance, et un pur don de son infinie bonté que vous n'avez pas mérité. Cette reconnaissance de notre néant, que tout nous vient de Dieu, qui est la source de tout bien, sans aucun mérite de notre part, voilà le premier fondement de l'humilité.

2° Abîmez-vous devant Dieu, dans votre impuissance et votre faiblesse, et reconnaissez que sans sa grâce, vous commettriez les mêmes péchés qu'ont commis ceux qui brûlent déjà en enfer, que commettent aujourd'hui les hommes les plus vicieux du monde ; que vous tomberiez à l'avenir dans tous les crimes de ceux qui seront encore damnés ; que vous deviendriez le plus grand scélérat du monde.

3° Allez en la présence de Dieu jusqu'au fond de votre malice et de votre ingratitude, et reconnaissez que vous avez mérité d'être entièrement abandonné de Dieu, déjà depuis longtemps ; que vous méritez encore aujourd'hui que Dieu vous retire sa grâce et sa miséricorde ; qu'il vous abandonne à vos mauvaises inclinations, à vos désirs dépravés ; qu'il vous laisse aller à votre perte éternelle, sans aucun secours paternel, sans plus penser à vous.

4° Allez de nouveau jusqu'au fond de votre malice, et reconnaissez qu'à cause de tant de péchés que vous avez commis, de tant de grâces dont vous avez abusé, de tant de bienfaits auxquels vous avez répondu par des crimes, de tant de temps que vous êtes resté sourd à l'amour de Dieu

qui vous pressait, vous avez mille fois mérité d'être éternellement abandonné de Dieu, d'être maudit du ciel et de la terre, comme la plus ingrate de toutes les créatures, et qu'il n'y a de mépris et d'humiliation assez grande, ni dans ce monde, ni dans l'autre, pour vous punir justement de votre ingratitude.

5° Jetez-vous aux pieds de Jésus crucifié et déplorez sincèrement votre aveuglement, votre vanité et votre orgueil passés : détestez toutes vos pensées de vanité et de complaisance ; regrettez toutes les paroles que la vanité vous a fait dire, et toutes les œuvres auxquelles votre orgueil vous a porté. Offrez à Dieu en satisfaction, tous les outrages que Jésus a soufferts dans sa passion, et offrez-vous à supporter à l'avenir autant d'outrages que vous avez commis de péchés d'orgueil et de vanité.

6° Jetez-vous aux pieds de Jésus crucifié, et offrez-lui en holocauste d'amour tout droit que vous avez à l'estime des hommes et à votre réputation. Dites-lui que vous désirez sincèrement, que vous voulez autant qu'il est en vous, que personne ne pense à vous, ne vous estime, ne vous loue, ne vous aime, ni ne s'occupe de vous. Dites-lui que vous désirez sincèrement souffrir toutes sortes de mépris, d'injustices, de médisances, de faux rapports et de provocations. Dites-lui que vous préférez et que vous préférerez à l'avenir, autant qu'il vous sera possible, ces mauvais traitements, à tous les honneurs du monde, parce que vous savez que vous les avez mérités par vos péchés.

Il faut observer les points suivants, dans la pratique de ces affections :

1° Il n'est pas nécessaire de les former toutes. Chaque jour, on peut choisir l'une ou l'autre et la renouveler dix à douze fois par jour.

2° Il faut les produire lentement et sérieusement, et ne pas les abandonner, aussi longtemps que nous sentons que le cœur ne se conforme pas aux expressions de notre langue.

3° En produisant ces affections, on peut de temps en

temps se prosterner la face contre terre, pour conformer notre extérieur avec notre cœur qui s'entretient avec Dieu.

4° On peut, de temps en temps, s'arrêter, pendant un quart-d'heure ou une demi-heure, à ces affections et à ces sentiments de mépris de nous-mêmes.

§ 2.

De la deuxième manière de mortifier et de vaincre l'orgueil et la vanité.

La deuxième mortification de l'orgueil et de la vanité consiste à détester, à mépriser et à fuir sincèrement toutes les louanges des hommes.

Dieu nous laisse tout ce que nous méritons par nos œuvres ; il nous laisse le repos et la joie du cœur qui sont les fruits de la vertu et de la mortification ; il nous laisse la gloire et le bonheur qui s'ensuivront dans le ciel : mais l'honneur ici-bas il ne nous le laisse pas, il le veut pour lui seul ; car puisque toutes nos bonnes œuvres ne sont que des effets de sa grâce, qu'il nous accorde par pure miséricorde, sans aucun mérite de notre part, il veut que nous lui en témoignions notre reconnaissance et que nous lui en laissions tout l'honneur, que nous lui en donnions toute la gloire en ce monde. Il est donc nécessaire pour cette fin que nous formions la sincère résolution de mépriser toutes les louanges des hommes, afin que Dieu soit loué et honoré en toutes choses. Voici les pratiques qu'on doit observer avec une fidélité inviolable.

1° Renoncer à jamais à toute vaine pensée et complaisance de nous-mêmes ; c'est pourquoi nous ne devons jamais regarder et faire attention aux dons naturels que nous possédons, aux vertus qui sont en nous, aux fonctions qui nous sont confiées et aux emplois que nous occupons, ni à l'estime que les autres ont pour nous. Nous devons à l'instant dompter toutes ces pensées qui ne servent à rien aux autres, et qui augmentent notre vanité propre ; ou si nous pensons

quelquefois à ces dons, à ces vertus, ou à ces fonctions, regardons-les toujours comme les effets de la miséricorde divine, qu'elle nous accorde par pure bonté, sans aucun mérite de notre part.

2° Ne jamais dire ou faire quelque chose en vue d'obtenir une vaine gloire, un faux honneur. Nous ne devons jamais dire un mot, ni remuer un doigt dans la vue de nous attirer une louange ou une estime de la part des hommes. Nous ne devons jamais désirer que d'autres personnes nous estiment, nous honorent, nous aiment, ou s'occupent de nous dans leur cœur. Toutes ces pensées nous devons les réprimer à l'instant, les détester de tout notre cœur, et diriger uniquement notre intention vers la gloire de Dieu.

3° Si les hommes nous donnent des louanges que nous n'avons pas cherchées, nous ne devons y prendre aucun plaisir, ni concevoir volontairement aucune complaisance en nous-mêmes. Dans ces rencontres, nous devons détourner le discours sur autre chose, ou, si cela ne peut pas facilement s'arranger ainsi, nous devons alors nous mettre à l'instant en esprit en la présence de Dieu, lui donner tout l'honneur et toute la louange, parce qu'il est la source de tout bien ; pour nous, nous devons nous rabaisser jusque sous les pieds des réprouvés.

4° Nous ne devons jamais nous permettre aucune faute sans la punir. S'il nous arrive de nous tromper nous-mêmes, et de nous permettre quelque vaine complaisance en nous-mêmes ou de prendre quelque plaisir à l'estime et à la louange des hommes, alors nous ne devons jamais omettre de nous punir de ces écarts.

Voici ce que vous devez faire dans ces cas :

1° Allez vous prosterner devant l'image de Jésus-Christ, pour détester votre orgueil et en demander sincèrement pardon.

2° Imposez-vous un certain nombre d'actes intérieurs d'humilité, et formez-les en restant prosterné.

4° Punissez votre faute par quelque abstinence à table,

ou par la discipline, ou par une autre œuvre de pénitence.

4° Ajoutez-y quelque acte extérieur d'humilité. Sans ces actes, sans ces pratiques, c'est en vain qu'on voudra extirper entièrement l'orgueil et la vanité de notre cœur.

§ 3.

De la troisième manière de mortifier l'orgueil et la vanité.

La troisième mortification de la vanité et de l'orgueil consiste à ne pas craindre, à ne pas avoir le mépris en aversion, mais au contraire à l'embrasser avec amour.

On ne peut passer la vie dans une communauté, sans éprouver quelque mépris. Aujourd'hui on murmure et on parle contre nous en notre absence ; ou on nous attaque, en notre présence, par des paroles dures et piquantes ; aujourd'hui nos confrères ou nos consœurs nous font une injure ; demain ce sera le tour des supérieurs qui nous réprimanderont ; tantôt des personnes moins dignes nous seront préférées ; tantôt on sera mécontent de la manière dont nous remplissons nos emplois et nos occupations ; nous aurons à supporter aujourd'hui un vif reproche, demain une pénitence publique. Ce sont là toutes choses auxquelles on peut difficilement échapper dans une maison religieuse ; mais ce sont en même temps autant d'occasions de pratiquer l'humilité au plus parfait degré, dans toute sa pureté. Bienheureuse est l'âme qui sait bien profiter de ces occasions !

Pour qu'il en soit ainsi, on n'a qu'à observer les quatre pratiques suivantes :

1° S'imposer un silence perpétuel dans toutes ces occasions. Dans de telles rencontres, on ne doit jamais dire une parole dure à ceux qui nous font une injure ; on ne doit jamais murmurer, parler mal ou se plaindre d'eux en leur absence ; on ne doit pas raconter ces choses à d'autres et en témoigner notre douleur, pour être consolé par eux ;

ceux qui nous témoignent de la compassion, à cause de ces sortes de souffrances, nous ne devons par les écouter, mais avec une mine gaie détourner le discours sur autre chose. Tout cela est compris dans le mot de *silence* que nous avons cité ci-dessus.

2° Toutes ces occasions, il faut les accepter avec un véritable esprit d'humilité. On supporte souvent une injure, non pas par humilité, mais par orgueil. Nous méprisons ceux qui nous offensent, et nous nous taisons, parce que, par orgueil nous ne croyons pas qu'ils méritent que nous nous défendions contre eux. Une âme vraiment humble prend un tout autre chemin. Dans de telles circonstances, elle descend jusqu'au fond de ses péchés; elle reconnaît sincèrement qu'elle a mérité l'enfer, et par conséquent ce mépris, qui doit être compté pour rien en comparaison de ce qu'elle a mérité, elle en remercie Dieu, de tout son cœur, et s'offre à souffrir encore davantage.

3° S'exercer avec soin dans l'humilité et la charité, pendant tout le temps qu'on éprouve la résistance intérieure de la nature. Le mépris touche profondément le cœur, il le stimule sans cesse, et on n'en peut pas facilement mettre le souvenir hors de son esprit. Mais on ne doit pas s'en inquiéter, mais regarder ce trouble intérieur comme un combat, pendant lequel on peut témoigner à Dieu ce que nous voulons souffrir pour son amour. Les pratiques suivantes, dans cette circonstance, achèveront la perfection de cet acte : on formera souvent un acte intérieur d'humilité, afin de se reconnaître digne de tout mépris possible, et on en rendra des grâces sincères à Dieu. On formera souvent un ardent acte d'amour envers Dieu, et à cause de lui, pour ceux qui nous ont offensés. On peut de temps en temps se prosterner devant l'image de Jésus-Christ, pour nous mépriser nous-mêmes, à cause de cette faiblesse et de cette sensibilité de la nature, et pour détester notre vanité et notre malice. On peut de temps en temps s'exercer dans l'amour envers le prochain, en offrant le sang de J.-C., pour les personnes qui nous ont fait de la peine.

4° Dans toutes les occasions, rendre service à ceux qui nous ont fait une injure. Lorsque nous pouvons trouver une occasion de leur rendre quelque service, nous devons la regarder et la recevoir de la main de Dieu, comme une très-grande grâce. Et nous devons rendre ces services avec la prédisposition d'un profond mépris de nous-même, d'une ardente charité envers Dieu et envers ceux à qui nous rendons ces services, le tout par amour pour lui.

§ 4.

De la quatrième mortification de l'orgueil et de la vanité.

La quatrième manière de vaincre l'orgueil et la vanité, consiste, non-seulement à ne pas craindre et fuir le mépris, mais encore à aller au-devant et à le chercher autant que possible.

Ceci est un exercice d'une vertu héroïque, et une entreprise qui procure à l'âme, en peu de temps, une parfaite humilité, et lui attire encore d'autres grâces extraordinaires. Il fait que nous ne nous épargnons pas, et que nous combattons soigneusement notre orgueil. La douceur de l'union avec Dieu, et l'acquisition de la vraie sainteté, méritent bien que nous nous laissions, pour cela, mépriser et vilipender par les sages de ce monde. Je conseille les exercices suivants :

Premièrement. Reconnaître volontiers nos fautes et nos défauts pour notre propre honte. Ce qui peut se faire de quatre manières :

1° Dans la confession que nous faisons à un prêtre qui ne connaît pas notre vie antérieure, s'accuser de nouveau de quelques péchés qui nous font le plus de honte.

2° Lorsque les supérieurs nous font quelque reproche, écouter en silence, reconnaître humblement notre faute, nous jeter à genoux pour en demander pardon.

3° Découvrir nous-même, quelquefois à notre supérieur, une faute qui nous fait le plus de honte, en demander

pardon à genoux, et une pénitence publique ou au moins secrète.

4° Si l'on nous attaque, ou si l'on nous fait des reproches, avouons notre maladresse par des paroles de douceur, et demandons pardon à ceux qui nous ont repris.

Deuxièmement. Dans aucune affaire et en aucune circonstance, quand même on aurait tort à notre égard, ne disons pas un mot pour nous excuser, à moins que la chose ne fût d'une telle importance, que l'honneur des autres ou celui de la communauté en aurait à souffrir. Il y a quatre occasions qui peuvent se présenter sur ce point.

1° Il arrive quelquefois que le supérieur nous fera des reproches, à cause d'une plainte qu'on lui aura faite contre nous, plainte qui peut-être n'était qu'imaginaire, ou qui ne se basait que sur un simple soupçon, ou qui avait été faite par passion;

2° Que quelqu'un parlera contre nous auprès des autres;

3° Que nous remarquons qu'un autre forme sur nous de mauvais soupçons, et juge mal de nous;

4° Que l'on nous reprochera ce dont nous ne nous connaissons pas coupables. Dans toutes ces circonstances nous devons garder le silence. Et si nous voulons rompre le silence, que ce soit alors pour dire avec simplicité, que nous nous connaissons remplis de défauts, et que nous demandons pardon pour les peines que ces défauts causent aux autres.

Troisièmement. Se livrer à des occupations, à des fonctions basses et méprisables, quand et partout où l'occasion pourra se présenter, comme sont les suivantes : balayer la chambre d'un autre, rendre un service à la cuisine ou au réfectoire ; aider un autre dans son ouvrage, ou l'y remplacer, etc. Quand on cherche à pratiquer l'humilité, on en trouve facilement l'occasion : ces pratiques d'humilité sont fortement recommandées par tous les maîtres de la vie spirituelle, quoique les sages du monde s'en moquent, ainsi que les religieux et religieuses tièdes.

Quatrièmement. Accepter volontiers et avec joie les événements imprévus dans lesquels notre réputation aurait à souffrir. Une âme fervente trouve en tout et partout occasion de pratiquer la vertu ; par exemple : il nous échappe un mot indiscret auquel nous ne faisons pas attention ; on nous occupe à un vil emploi, tandis qu'on donne des emplois plus relevés à de moins dignes que nous ; d'autres sont loués et aimés, mais personne n'a soin de nous ; on nous surprend sur une chose, dont nous avons honte. Dans toutes ces occasions nous devons former des sentiments d'une profonde humilité, et supporter cette humiliation, ce mépris sans dire un seul mot pour nous justifier.

3e RÈGLE FONDAMENTALE.

Ne négliger aucune occasion de vaincre, de mortifier notre sensibilité, notre délicatesse.

Je n'entends par sensibilité ou délicatesse que cette inclination ou ce sentiment inné de la colère, qui occasionne tant de trouble dans le cœur. Celui qui est parvenu à surmonter cette inclination, a terrassé le plus grand adversaire de la vertu. Il y a principalement deux moyens que nous devons employer dans ce combat : je vais les expliquer.

§ 1.

Du premier moyen de vaincre la sensibilité.

La première mortification de la sensibilité ou le premier combat pour vaincre la colère, consiste à faire bon usage des occasions journalières, passagères ou de courte durée. Il se présente très-souvent de ces occasions dans une communauté. Tantôt c'est quelqu'un qui nous rudoie et nous dit des mots piquants ; tantôt on excite notre colère en nous ridiculisant, en se moquant de nous ; on forme de mauvais soupçons sur notre compte et on nous reproche des choses

auxquelles nous n'avons jamais pensé; on interprète nos intentions en mauvaise part; on critique notre conduite, et d'autres rencontres semblables, qu'on connaît mieux par expérience que je ne puis les expliquer. Ce sont autant d'occasions très-précieuses pour vaincre la sensibilité et toucher de plus en plus le cœur de Dieu. Ce combat consiste dans les points suivants :

1° Quoi que ce soit, qui puisse être de nature à exciter notre colère, nous devons avoir soin de dompter ses premiers mouvements. Lorsque vous sentez que la bile vous monte, que le cœur s'enflamme, mettez-vous aussitôt en la présence de Dieu, et réprimez ce mouvement déréglé par un sentiment d'humilité, ou par des actes d'amour envers ceux qui vous ont excité. Renouvelez ces sentiments avec beaucoup de ferveur, chaque fois que les mouvements de la colère se font sentir de nouveau.

2° Quelque fâcheux que soient les événements, gardez le silence, et n'en donnez aucun signe de mécontentement. Ainsi taisez-vous, de quelque manière qu'on vous traite; ou avouez humblement votre faute; ou si vous n'avez pas fait de faute, vous pouvez toujours demander pardon d'avoir occasionné ce chagrin, cette peine.

3° Cherchez l'occasion de rendre service à ceux qui vous ont manqué. Il y a deux sortes de ces services. Les uns sont secrets et intérieurs, les autres sont extérieurs. Quant aux premiers, on peut offrir quelques fois à Dieu pour ces personnes, par exemple dix ou douze fois, le sang de J.-C., et le prier de les combler de ses grâces. On peut aussi se donner la discipline pour ces personnes, ou faire d'autres œuvres semblables. Quant au second, ce sont les services extérieurs qu'on leur rend.

§ 2.

Le deuxième moyen de vaincre la sensibilité consiste dans le bon usage de certaines occasions qui, à la vérité, ne se

présentent pas si souvent, mais qui sont très-pénibles à cause de leur durée ou pour d'autres circonstances. Par exemple : je me trouve constamment, à cause de certaines occupations, avec une personne d'une humeur difficile et qui m'est naturellement opposée ; une autre a contre moi un dépit secret, elle murmure et déclame contre moi, en mon absence, partout où elle le peut ; lorsqu'elle est avec moi, elle me joue des tours et se moque de moi, chaque fois qu'elle en trouve l'occasion. Une autre m'a persécuté dans le temps, et j'éprouve encore actuellement de l'aversion pour elle. Ce sont là des occasions très-précieuses ; car elles nous procurent les moyens de pratiquer des actions d'une vertu héroïque, dont une seule vaut mieux aux yeux de Dieu, que mille autres. La pratique ou le bon usage de ces occasions consiste dans les points suivants.

Conserver une sincère charité dans son cœur envers de telles personnes. Pour cela il faut observer deux choses. La première, c'est de ne jamais conserver dans son cœur contre elles aucune colère, aucun mécontentement volontaire, mais il faut réprimer de telles sensations dès qu'on les aperçoit. La deuxième, c'est d'exercer réellement la charité envers elles, à chaque occasion. Et cela n'est pas trop difficile. Voici ce que l'on peut faire pour elles : 1° Former de temps en temps dans son cœur des actes d'une charité sincère, ou prier pour elles ; une autre fois, offrir à Dieu le sang de Jésus-Christ ; se mortifier, faire une œuvre de pénitence, ou toute autre bonne action. 2° Ne jamais leur témoigner ni chagrin, ni mécontentement. Il faut les traiter avec amitié et affabilité, et ne parler d'elles, en leur absence, que d'une manière louable. 3° A l'occasion leur rendre service et se soumettre humblement à leur ordre ou volonté. Ce point renferme deux choses. La première, c'est de préférer toujours leur volonté à la nôtre, et de suivre leur avis, si nous le pouvons sans blesser les règles ; la deuxième, c'est de nous empresser pour leur rendre service. Agir de cette manière, et cela d'un bout à l'autre de l'année, avec des per-

sonnes qui ne sont pas bien intentionnées envers nous, je regarde cela comme une vertu et une mortification très-relevées.

4e RÈGLE FONDAMENTALE.

En toute occasion, renoncer à notre propre volonté.

Le renoncement à sa volonté propre, c'est le plus parfait exercice de la vie religieuse. Sans ce renoncement personne ne peut acquérir aucune véritable vertu, ni aucune union avec Dieu. Cette sorte de mortification s'étend, s'applique à tous les exercices de la vie religieuse. On peut la résumer, cependant, en quelques points que nous allons expliquer; en les observant on parviendra à se dépouiller de sa volonté propre, et à se soumettre entièrement à celle de Dieu.

§ 1.

De la première occasion de renoncer à sa volonté propre.

La première occasion de renoncer à notre propre volonté, est basée sur l'obéissance, et exige que nous soumettions entièrement notre volonté à celle de nos supérieurs légitimes. Ce renoncement est très-méritoire et très-élevé aux yeux de Dieu. La moindre action qu'on fait par obéissance, mérite plus que les actions les plus éclatantes qu'on fait de sa propre volonté. Voici les pratiques de ce renoncement:

1° Se laisser gouverner par les supérieurs, sans aucune réserve de notre part. Je dois être, dit St. Ignace, comme le bâton dans la main du vieillard; il le manie comme il veut; voilà comme je dois être disposé à me laisser traiter. Je ne dois rien désirer, rien craindre, rien demander, rien refuser; je dois être disposé à faire tout ce que l'on demande de moi. Ce qui contribue beaucoup à cette disposition, c'est de renouveler chaque jour ses vœux, et de s'offrir entièrement à Dieu, afin qu'il dispose de nous en tout et pour toutes choses, par l'entremise de nos supérieurs.

2° Dans le supérieur, ne pas regarder l'homme, mais Dieu même. C'est le point capital de l'obéissance. Le jour où j'ai fait vœu d'obéissance, ce jour il s'est fait un contrat entre Dieu et moi. Dieu m'a promis alors qu'il ne me ferait connaître sa sainte volonté que par le moyen de mes supérieurs, et j'ai promis alors à Dieu d'accomplir en toutes choses sa sainte volonté, qu'il me fait connaître par mes supérieurs. Si je veux donc garder ce vœu d'obéissance que j'ai fait, je ne dois pas regarder mon supérieur comme une personne ordinaire, mais comme une personne qui occupe la place de Dieu à mon égard, et par la bouche de laquelle je dois apprendre sa volonté divine. Pour pratiquer effectivement cette vertu, il faut, au moment que je reçois un ordre de mon supérieur, que j'élève mon cœur vers Dieu, pour croire fermement que cet ordre est la volonté expresse de J.-C.

3° Ce que les supérieurs nous imposent, nous devons l'accomplir tout de bon, et avec zèle. A cet effet, trois choses sont requises : 1° accepter et accomplir toutes les fonctions, sans aucune réplique, sans murmurer, sans se plaindre; 2° les faire ou les exécuter avec tout le soin et toute la diligence possible ; 3° ne pas demander à être déchargé de telle ou telle fonction, mais attendre jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous en décharger par le moyen de nos supérieurs.

4° Garder parfaitement et à la lettre les règles de notre institution. On ne peut rien dire de plus à la louange d'une personne religieuse, que de dire qu'elle observe parfaitement les règles de son ordre; c'est pourquoi il faut souvent lire ces règles, se les rendre familières, et ne jamais les transgresser pour rien au monde.

§ 2.

De la deuxième occasion de renoncer à sa volonté propre.

Les personnes avec lesquelles nous vivons, nous procurent cette occasion.

Il est impossible que les personnes qui vivent ensemble dans une communauté, aient toutes les mêmes opinions, la même volonté ; ce qui me réjouit, fait peine à un autre ; et ce qui fait plaisir aux autres, me déplaît et me paraît indiscret. Il faut donc un grand renoncement à sa propre volonté pour conserver la charité et l'esprit de mortification. Il est très-facile de connaître où règne ce parfait esprit de mortification. Les personnes qui ne sont mortifiées qu'à demi, et qui n'ont, pour ainsi dire, qu'une parcelle de sainteté, sont capricieuses, entêtées, attachées à leurs opinions, à leur volonté, et les suivent en beaucoup de choses. Si, par hasard, on les interrompt, si elles ne peuvent pas faire leur prière au moment fixé ; si elles doivent omettre une partie de leurs dévotions volontaires ; si elles ne peuvent pas suivre l'ordre qu'elles se sont prescrit, alors elles se troublent et deviennent impatientes. Au contraire, des âmes qui possèdent vraiment l'esprit de mortification, ces personnes sont éclairées et savent que le renoncement à leur volonté et la charité sont préférables à toutes les vertus, surpassent toutes les vertus. C'est pourquoi elles s'accommodent à tous les temps et à toutes les circonstances ; elles conservent toujours la paix et la tranquillité intérieures. Je demande les pratiques suivantes :

1° Il ne faut jamais refuser de rendre service à quelqu'un. L'occasion s'en présente toujours, dans une communauté. Tantôt on me le demandera personnellement, une autre fois on ne me le demande pas, mais je peux bien voir que cela ferait grand plaisir, si je m'offre de moi-même, sans y être sollicité. Ces occasions et autres semblables, il faut les accueillir avec joie. Tout ce que nous faisons pour notre prochain, Dieu l'accepte comme fait à lui-même. Qui est celui qui ne rendrait pas avec joie un service à Dieu, s'il habitait visiblement avec nous ?

2° Il faut céder à tout le monde, s'il n'y a pas de péché à le faire, si la conscience ou les règles ne s'y opposent pas. On trouve mille occasions de le faire. Ainsi, je tra-

vaille avec quelqu'un, et il veut que je fasse selon sa manière et sa volonté. Quelque chose lui déplaît en moi, et il m'avertit de m'en corriger. Il est d'une opinion contraire à la mienne, et il veut que je fasse selon sa manière de voir, et pas selon la mienne. En tout cela je dois céder, et renoncer à ma volonté ; et quand même la chose serait de peu d'importance, ce renoncement à ma propre volonté est très-précieux aux yeux de Dieu.

§ 3.

De la troisième occasion de renoncer à sa volonté.

Les adversités nous procurent la troisième occasion de renoncer à notre volonté. On ne peut pas vivre en ce monde sans adversités. Lorsque nous avons la paix du cœur, ce sont alors les hommes qui nous tourmentent extérieurement. Lorsque nous n'avons rien à souffrir extérieurement, nous avons à souffrir intérieurement. Si Dieu nous console, le démon ne peut pas le souffrir, il nous trouble par des tentations. Si le démon nous laisse tranquilles, c'est alors Dieu qui nous retire sa lumière et nous laisse dans des sécheresses. Et ce qui est encore plus désolant, c'est que, lorsque nous sommes en paix de tout côté, nous ne supportons pas nous-mêmes cette tranquillité ; nous nous tourmentons par toutes sortes d'idées, de soupçons et mille autres choses. Nous traiterons ceci en détail dans un autre endroit. J'en dis ici seulement ce qui est nécessaire pour l'exercice de la mortification. Or, elle consiste dans les points suivants :

1° Il faut regarder toutes les adversités comme des dispositions de la Providence, que Dieu a prévues et ordonnées de toute éternité pour notre bien. C'est pourquoi, aussitôt qu'il nous survient une adversité, nous devons élever les yeux au ciel, pour adorer ses desseins, et pour accepter cette croix de la main de Dieu, avec une profonde humilité.

Cette disposition est très-précieuse et d'un grand mérite devant Dieu.

2° Il faut offrir toutes ses adversités à Dieu, avec une intention très-pure. Dieu est infiniment sage ; il ne peut donc rien faire que pour un but, pour une fin très-sage. Dieu étant infiniment saint, ne peut donc avoir en vue, dans ses dispositions, qu'un but, qu'une fin de sainteté. Lorsqu'il nous arrive quelque adversité, nous devons alors unir notre intention à la sienne, et la lui offrir pour la même fin, pour laquelle il en a ainsi disposé envers nous. Par exemple, nous pouvons dire : O mon Dieu ! je vous aime par-dessus toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon. C'est par amour pour vous que j'accepte cette adversité de votre main paternelle ; je vous en remercie de tout mon cœur, je vous l'offre uniquement pour la fin pour laquelle vous avez ordonné dans vos décrets éternels et pleins de sagesse, de m'envoyer cette croix. Dans cette vue il faut observer trois choses. La première, c'est de ne jamais montrer extérieurement aucune impatience. La deuxième, c'est d'en réprimer à l'instant tous les mouvements intérieurs, d'entretenir et de renouveler la bonne intention qu'on avait formée. La troisième, c'est de former dans son cœur des affections qui ont rapport à notre position actuelle, comme sont les affections d'amour, de reconnaissance, de louange de Dieu, d'offrande, de soumission à sa sainte volonté, et autres semblables.

RÈGLES OU MAXIMES D'UNE AME QUI DÉSIRE AIMER DIEU SINCÈREMENT.

Conserver son cœur pur de toutes les inclinations déréglées.

Une âme qui veut uniquement aimer Dieu, qui a pris cette ferme résolution, doit aussi se décider fermement à détacher son cœur de toutes les créatures, à le purifier de toutes les inclinations déréglées. L'Esprit-Saint exige indispensable-

ment cette disposition, avant de posséder notre cœur et d'y allumer le feu de son amour. Pour bien expliquer une doctrine si importante, nous allons donner quelques règles dont l'observation conduira l'âme à la perfection en peu de temps.

Première règle.

Le premier progrès qu'on doit faire dans la mortification, c'est de ne jamais rien accorder à la sensualité. Je choisis pour modèle quelques mortifications des Saints.

Premièrement. Les Saints avaient soin de surveiller leurs regards de différentes manières. 1° Ils ne fixaient jamais les yeux sur des objets qui auraient pu leur occasionner la moindre tentation. 2° Pour vaincre la curiosité, ils avaient grand soin de détourner les regards de ce qu'ils avaient envie de voir. 3° Pour se priver d'un plaisir innocent, ils ne regardaient jamais à une fenêtre qui donnait sur de beaux jardins, ou sur d'autres endroits très-agréables. 4° La plupart du temps ils tenaient les yeux baissés, afin de se conserver dans le recueillement, et dans la présence de Dieu.

Deuxièmement. Les Saints étaient des ennemis déclarés de toute sensualité dans le boire et le manger. 1° Ils ne prenaient jamais rien hors des repas, pendant la journée, à moins que l'obéissance, la nécessité, l'usage de la maison ne l'exigeassent. 2° Ils ne se plaignaient de rien ; ils étaient contents de tout ; ils prenaient pour eux ce qu'il y avait de plus mauvais, et laissaient aux autres ce qu'il y avait de mieux. 3° Ils s'abstenaient quelque temps de certaine nourriture qui était le plus de leur goût. 4° A certains jours ils prenaient dans la bouche des herbes amères ou de l'absinthe, pour s'ôter le goût du boire et du manger.

Troisièmement. Les Saints fermaient leurs oreilles avec soin. 1° Ils ne voulaient jamais écouter leurs propres louanges, et les empêchaient autant qu'il leur était possible; s'ils ne pouvaient les empêcher, ils les désapprouvaient dans leur cœur, ou ils formaient un acte d'humilité. 2° Lorsqu'ils sentaient la curiosité d'entendre ou d'apprendre quelque

nouvelle, ils ne s'informaient de rien et ils réprimaient cette curiosité. 3° Ils n'écoutaient aucune médisance, aucun mauvais rapport, et si on voulait leur raconter ce que d'autres avaient dit d'eux, ils répondaient qu'ils n'en voulaient rien savoir. 4° Ils n'écoutaient aucun entretien sur les défauts du prochain, ils interrompaient de pareils discours, ou ils gardaient au moins le silence et les désapprouvaient par leur maintien.

Quatrièmement. Les Saints retenaient leur langue avec grand soin. 1° Ils étaient très-stricts sur le silence; pendant tout le temps qu'il devait être observé, ils ne disaient pas un seul mot sans nécessité. 2° Ils ne se plaignaient de personne ni d'autres choses, ils ne murmuraient jamais sur rien, et tous leurs entretiens étaient pleins de bonté, de charité et de douceur. 3° Ils ne reprochaient jamais aux autres leurs fautes; ils ne se disputaient jamais avec personne; ils conservaient partout la paix et la charité. 4° Ils ne parlaient jamais des défauts d'autrui, et ils mettaient toujours la renommée des autres au-dessus de la leur.

Cinquièmement. Les Saints châtiaient leur corps par toutes sortes de pénitences : par la discipline, par des ceintures garnies de pointes de fer, en dormant sur des planches, et par toutes sortes d'autres mortifications. Vous êtes le plus agréable à Dieu, lorsque vous faites ce que l'obéissance vous permet de faire.

Deuxième règle.

Jamais, dans aucun événement, ne donner lieu à la colère et au mécontentement. Ceci est une des plus importantes mortifications. En voici les exercices :

1er *exercice.* Réprimer les premiers mouvements de la colère. Lorsque nous éprouvons ces mouvements, nous devons alors élever aussitôt notre cœur vers Dieu, étouffer cette révolte de la nature, prier et offrir le sang de Jésus-Christ pour ceux contre lesquels nous sentons ces mouvements.

2ᵉ *exercice.* Répondre avec douceur aux paroles dures et blessantes. Rien ne doit être capable d'exciter notre colère. Ces paroles de douceur que Jésus adressait à Judas lorsqu'il l'avait trahi, doivent être notre règle, pour répondre aux paroles dures et blessantes qu'on nous adresse.

3ᵉ *exercice.* Nous conduire avec bonté et douceur envers les personnes d'un caractère difficile, rebutant et contrariant. Il n'est pas difficile de traiter avec des personnes aimables, qui sont de bonnes mœurs, paisibles, agréables, vraiment pieuses ; ce n'est pas une vertu de traiter de telles personnes avec bonté et douceur. Qui n'aimerait pas de telles personnes? Mais traiter avec bonté et douceur des personnes qui sont contrariantes, colères, querelleuses, imaginaires, difficiles, qui vous dédaignent, c'est une vertu de grande mortification, et d'une charité très-relevée.

4ᵉ *exercice.* Récompenser le mal par le bien. Lorsqu'on nous aura fait quelque mal, ou causé une peine ou l'autre, nous devons aussitôt chercher à le récompenser par un bon service. Ceci est la doctrine de Jésus-Christ. On ne peut pas dire plus que cette maxime.

Troisième règle.

Renoncer en tout à sa propre volonté. Cette règle consiste dans les exercices suivants :

1ᵉʳ *exercice.* Offrir à Dieu notre volonté, sans exception aucune. Nous devons donc chaque jour abandonner notre volonté à Dieu, sans aucune exception, la lui offrir de tout notre cœur, avec un ferme propos de ne jamais rien faire sciemment qui soit contraire à sa sainte volonté.

2ᵉ *exercice.* Rester toute la journée fidèle à cette offrande de notre volonté. N'entreprendre pendant la journée que ce que nous reconnaissons être actuellement le plus agréable à Dieu. Si nous doutons laquelle de deux actions lui est la plus agréable, nous devons alors choisir celle qui est le plus contraire à notre volonté et à nos autres inclinations. De cette manière nous serons sûrs de trouver la volonté de Dieu.

3e *exercice.* Nous soumettre entièrement, sans exception, à nos supérieurs, ou à ceux qui dirigent notre conscience. Ce point est peut-être le plus nécessaire dans toute la vie religieuse. De là dépend entièrement l'exécution de la conduite de Dieu envers nous, de là dépendent de grandes grâces de perfection, et souvent le salut éternel en dépend.

4e *exercice.* Se soumettre volontiers à la volonté des autres, dans les choses qu'on peut faire sans blesser les règles ou les statuts. Ceci est une espèce de mortification, que les Saints ont pratiquée dans toutes les occasions, et que nous devons imiter, si nous voulons prétendre à acquérir la même vertu et la même gloire qu'ils se sont procurées par cette conduite.

CHAPITRE XI.

DU DÉTACHEMENT DES CRÉATURES.

PRINCIPE.

Détacher son cœur de toutes les créatures, et l'abandonner, le donner entièrement à Dieu, avec toutes ses affections.

Aucun ami n'est plus saint que Dieu, mais aussi aucun n'est plus jaloux que lui. Il ne peut souffrir aucun attachement à la créature, dans le cœur qu'il s'est choisi. Il veut le cœur seul, sinon il ne fait sentir à ce cœur ni lui-même, ni sa grâce. Le mal que l'âme a fait, Dieu n'en tient plus compte dès qu'elle l'a effacé par une douleur sincère ou par une vraie pénitence ; mais du moment qu'il s'est choisi une âme, qu'il l'a appelée à son amour, à son amitié, il ne peut plus souffrir en elle la moindre infidélité. Aussi longtemps qu'elle n'a pas arraché de son cœur l'amour et l'attachement des créatures, c'est en vain qu'elle espère parvenir à s'unir à lui.

Pourquoi Dieu envoie-t-il tant de croix et d'adversités aux âmes fidèles ? C'est qu'il sait qu'il n'y a pas d'autre

moyen pour réussir à les détacher de l'amour des créatures. Et soit que l'âme elle-même se prive de ce que son cœur aime, soit que Dieu lui-même le lui arrache par force, toujours en coûte-t-il beaucoup de soupirs et de larmes; mais c'est chose prouvée que cette âme est la plus heureuse, que Dieu éprouve le plus; parce qu'elle atteint plus tôt son but, qui est Dieu. Ce qui est seulement à plaindre, c'est que souvent une telle âme ne connaît pas son bonheur, parce qu'elle regarde cet état qui est le commencement de sa plus grande félicité, comme un état d'abandon et de misère. Ces grâces de Dieu ne sont pas dans nos mains; nous les avons aujourd'hui, demain elles passent; Dieu nous invite aujourd'hui, demain il passe, et va chercher une âme plus fidèle. Quand l'âme désire Dieu, elle doit lui ouvrir son cœur, dès qu'il y frappe, surtout s'il continue plus longtemps à toucher le cœur. De quelle manière il faut entreprendre ce point le plus nécessaire dans toute la vie religieuse, nous allons l'apprendre à l'âme qui désire aimer parfaitement son Sauveur, par le bel exemple que ce Sauveur crucifié lui a donné sur cette matière.

§ 1.

1er *point.* Jésus, sur la croix, est privé de tous les biens temporels, et il meurt dans une extrême pauvreté. Qui peut-on imaginer plus pauvre que Jésus crucifié? Il est dépouillé de ses vêtements. A la place d'un lit pour reposer son corps épuisé par tant de peines et tant de douleurs, il est cloué au bois de la croix. Il n'a pas de quoi reposer sa tête adorable percée par tant d'épines; et il doit la tenir continuellement dans une position gênante jusqu'à sa mort. Au lieu de rafraîchissement, pour soutenir ses forces déjà épuisées, on lui donne du fiel et du vinaigre. Oh! qui a jamais éprouvé pareil traitement? Le dernier des mendiants a, au moins à sa mort, une misérable couche. Les plus grands scélérats, qu'on conduit au supplice, ont au moins de quoi se couvrir décemment.

On accorde quelque rafraîchissement avant la mort, même aux assassins et aux voleurs de grands chemins. Jésus seul meurt sur une croix, sans qu'on lui accorde la moindre de ces choses.

2ᵉ *point*. Jésus sur la croix est privé de toutes les aisances ou commodités du corps, et il meurt dans les plus grandes douleurs ; jamais homme n'a souffert tant et de si grandes douleurs dans son corps que Jésus sur la croix. Pas un de ses membres qui n'ait eu ses douleurs spéciales. La tête est percée par les épines; la figure est livide par les soufflets ; les épaules sont meurtries par le poids de la croix ; les mains et les pieds percés par les clous ; le dos et la poitrine déchirés par la flagellation. Pas un de ses membres qui n'ait éprouvé sa douleur particulière. Ses yeux sont remplis de sang, et gonflés par les larmes ; ses oreilles sont tourmentées par des blasphèmes et de fausses accusations ; sa bouche est abreuvée par le fiel et le vinaigre ; son odorat éprouve l'odeur fétide des crachats que les juifs lancent sur sa figure adorable. Il a versé la dernière goutte de son sang, et le peu de gouttes qui étaient encore restées dans son cœur, ont été versées après sa mort, lorsque ce cœur adorable fut percé par la lance. Oh ! quelles douleurs ! depuis que le monde existe, on n'a jamais traité avec tant de barbarie les plus grands malfaiteurs, qu'on ne traita Jésus à la croix. Aucun malade n'a jamais éprouvé autant de douleurs que Jésus sur la croix.

3ᵉ *point*. Jésus sur la croix est privé de tout amour, de toute commisération des hommes, et il meurt dans le dernier abandon, dans le dernier délaissement. Ces deux points, les plus grandes douleurs et le plus grand délaissement, on ne les a jamais vus à la fois que dans Jésus crucifié. Autour de la croix se trouvait beaucoup de monde, mais personne n'a eu pitié de Jésus.

Il s'y trouvait des idolâtres qui le blasphémaient, le traitant de trompeur, de faux roi qui voulait révolter le peuple contre son roi légitime. Là se trouvaient des juifs, mais ils

se moquaient de lui comme d'un homme qui avait des liaisons avec le démon, comme d'un homme qui par un orgueil démesuré voulait se faire passer pour le Messie. Là se trouvaient beaucoup de personnes qu'il avait guéries de leurs maladies incurables ou délivrées du démon, mais elles n'osaient dire un mot en faveur de l'innocence de Jésus. Parmi ceux qu'il avait aimés le plus tendrement, Judas l'avait trahi et vendu ; Pierre l'avait renié, et les autres avaient pris honteusement la fuite. Sa Mère seule, avec St. Jean et Magdeleine, étaient sous la croix, mais ils augmentaient sa peine par leurs larmes. Pas un homme ne s'intéressait à Jésus. Oh! quel abandon! Quand on conduit les plus insignes assassins au supplice, il ne se trouve pas de personnes qui les maltraitent de paroles, qui se moquent d'eux, ou qui prennent plaisir à leurs souffrances; au contraire, on a pitié d'eux, on gémit dans son cœur, on leur souhaite une prompte délivrance de leurs souffrances. C'est Jésus seul qu'on regarde sans pitié; on se moque de ses plus grandes douleurs; on rit de son agonie.

4ᵉ *point.* Jésus sur la croix est privé de toute consolation intérieure, et il meurt dans une extrême tristesse. Où aurait-il tourné ses yeux du haut de la croix pour trouver quelque consolation ? Regarde-t-il les payens, il voit que son sang est répandu inutilement pour la plupart d'entre eux qui se damneront. S'il jette les yeux sur les juifs, il n'y trouve que la plus noire ingratitude; ils se moquent de lui dans ses douleurs extrêmes. Regarde-t-il ses disciples, il aperçoit qu'ils ont honte de lui et l'abandonnent lâchement. Elève-t-il les yeux vers le ciel, vers son Père éternel, il n'en reçoit pas la moindre consolation, mais un abandon total. Oh! quelle désolation! oh! quel tourment! Les saints martyrs qui ont le plus souffert, ont souvent reçu la visite des anges qui venaient les fortifier et les consoler ; mais Jésus à la croix meurt abandonné du ciel et de la terre, abreuvé d'angoisses et de tristesse, sans consolation, sans soulagement dans son extrême misère.

Après avoir bien considéré la pauvreté, les misères de Jésus, gravez profondément dans votre cœur les vérités suivantes :

1° Jésus est venu au monde pour me montrer, par son exemple, le chemin de la véritable sainteté et de la perfection. Donc le meilleur chemin doit être celui de la pauvreté, celui de l'abandon, celui des douleurs, de la désolation et des souffrances ; car si Jésus avait connu un meilleur chemin, il nous l'aurait sans doute montré.

2° Jésus est venu au monde pour nous apprendre, par son exemple, la plus haute sainteté, la plus grande vertu et la perfection ; donc le dépouillement de toutes choses, de toutes les créatures, l'abandon, le détachement de toutes les créatures, l'amour de la croix et des souffrances, l'abandon total à la volonté, au bon plaisir de Dieu, tout cela doit être la plus haute vertu, la plus grande sainteté; car si Jésus avait connu quelque chose de plus relevé, il nous l'aurait sans doute enseigné par ses paroles et par ses œuvres.

3° Jésus nous a donné l'exemple, pour que nous l'imitions : donc ce ne doit pas être une chose impossible, car si cela avait été impossible, il aurait agi inconsidérément lorsqu'il nous a invité si sincèrement à l'imiter.

4° Jésus a tant souffert par pur amour pour moi, quoiqu'il eût prévu combien je devais être ingrat envers lui; donc ce n'est pas trop, si je me décide à souffrir par amour pour lui, ce qu'il a souffert auparavant par amour pour moi.

5° Jésus a conduit par ce chemin, sa Mère, ses apôtres et les plus grands Saints qu'il a le plus aimés ; donc je dois considérer comme un honneur, s'il daigne me conduire par ce chemin. Lorsque vous aurez bien compris cette vérité, continuez les résolutions suivantes :

§ 2.

Exercices pour imiter Jésus dans les points précédents.

1er *exercice.* Un entier dépouillement de tous les biens

temporels. Ce dépouillement consiste dans les points suivants :

1° Vous devez être entièrement content de ce que Dieu, par sa bonté et sa miséricorde infinies, a voulu vous accorder généreusement, et vous ne devez pas avoir un seul désir d'avoir plus que Dieu n'a ordonné par sa bonté et sa sagesse infinie à votre égard.

2° Vous devez avoir un soin discret, et employer les moyens convenables, pour conserver ce qui vous appartient; mais sans inquiétude, sans crainte, sans chagrin ; puisque vous devez croire qu'après que vous aurez employé vos soins, Dieu sera votre Père, qui ne vous laissera rien manquer de ce qui vous sera utile, ou nécessaire à votre salut.

3° Vous devez faire abstraction de tous les charmes, de toutes les douceurs attachés aux biens temporels, afin que vous soyez disposé à toute heure, à abandonner ce qui vous appartient, ce qui vous est cher ; et à perdre tout, comme Jésus sur la croix, s'il lui plaisait d'exiger cela de vous. Pour cette fin vous lui offrirez souvent et de bon cœur de faire tout ce qu'il lui plaira d'ordonner.

4° S'il plaisait à Dieu de vous envoyer un malheur, comme le monde l'appelle (on devrait l'appeler dommage), par lequel vous auriez à souffrir un préjudice dans votre bien, votre avoir, vous devriez l'accepter de la main de Dieu avec résignation ; l'en louer et bénir ; et croire fermement que cette perte vaut plus que tous les biens du monde.

Le 2e exercice est un entier détachement de toutes les aises ou commodités du corps. Ce détachement consiste dans les points suivants :

1° Vous ne devez jamais flatter le corps en quoi que ce soit ; ne lui accorder en boire, en manger, en repos, en sommeil, en vêtements et autres choses que ce qui est strictement nécessaire selon les convenances de votre état.

2° La santé est ce qui convient le mieux au corps ; mais comme elle n'est pas toujours salutaire à l'âme, vous ne

devez jamais désirer ni la santé, ni les maladies, ni les infirmités; mais abandonner le tout à la volonté de Dieu, et cela avec une volonté sincère de votre part, de préférer et d'accepter de la main de Dieu tout ce qu'il lui plaira de vous envoyer.

3° S'il plaisait à Dieu de vous envoyer une maladie, alors vous ne devriez jeter les yeux que sur lui, et baiser humblement sa main paternelle, de laquelle nous arrivent toutes choses ; le louer et le bénir pour toutes ses ordonnances; vous soumettre entièrement et sans exception à sa sainte volonté.

4° Quoique vous ne deviez demander ni maladie ni douleur, vous devez cependant offrir souvent votre corps à Dieu, pour qu'il le traite selon sa sainte volonté; et qu'il lui fasse expier les péchés qu'il a commis autrefois; le tout selon sa sainte volonté.

Le 3e exercice est un entier dépouillement de l'amour des hommes. Ce dépouillement consiste dans les points suivants :

1° On peut bien aimer un homme, par exemple, son mari, son enfant, un ami sincère; mais cet amour doit être sans aucun attachement, sans trop de chaleur, sans préjudice de l'amour de Dieu ; de manière que l'âme soit disposée à toute heure, à tout moment, à perdre tous ceux qui lui sont chers, s'il plaisait à Dieu de les lui ravir par la mort.

2° On ne doit pas être fort sensible si l'on éprouve de l'ingratitude de la part de certaines personnes; dans tous les accidents il ne faut pas regarder le défaut des hommes, mais la disposition et la volonté de Dieu; le louer et le bénir en tout et pour tout, comme si rien ne vous était arrivé de la part des hommes; les traiter avec charité et affabilité.

3° S'il plaisait à Dieu de retirer de ce monde l'une ou l'autre personne que vous aimez, vous devez alors vous soumettre à la volonté de Dieu, sans la moindre résistance; ne pas vous plaindre, ni vous inquiéter; mais plutôt considérer que Dieu a peut-être ôté un grand obstacle à son amour dans votre cœur.

Le 4ᵉ exercice est un entier dépouillement de toute consolation intérieure.

Les croix intérieures sont nombreuses; comme les tentations contre Dieu, contre la foi, contre la pureté; les doutes et la pusillanimité touchant le salut éternel; les sécheresses et le délaissement pendant la prière et l'oraison; le dégoût et l'abattement dans l'exercice de la vertu; la tristesse et la mélancolie du cœur, et beaucoup d'autres peines intérieures.

La manière de vous conduire dans ces positions est la suivante. 1° Vous garderez toujours un juste milieu, sans désirer ni consolation, ni désolation, et vous vous abandonnerez au bon plaisir de Dieu, avec la disposition d'accepter de sa main paternelle tout ce qu'il lui plaira de vous envoyer. 2° S'il vous arrive une tentation, mélancolie ou tristesse, vous ne devez jamais vous décourager, mais reconnaître avec humilité que vous ne méritez pas de recevoir de lui la moindre consolation; vous devez recevoir cette désolation en silence, avec patience et résignation à la volonté divine, et attendre tout ce qu'il plaira à Dieu de disposer à votre égard.

CHAPITRE XII.

DE LA MORT SPIRITUELLE ET DU DÉPOUILLEMENT DE TOUTES LES CRÉATURES.

Une âme qui veut arriver à Dieu, l'aimer parfaitement, entrer en intimité et union avec ce bien suprême, en qui seul consiste toute la félicité véritable, doit mourir entièrement à elle-même, se dépouiller de l'amour de toutes les créatures, et vivre dans ce monde, comme si elle y était seule avec Dieu. Sans cette mort spirituelle, une âme peut bien faire beaucoup de bonnes œuvres, et amasser beaucoup de mérites pour l'éternité, mais elle ne pourra

pas devenir parfaite et obtenir ou atteindre le pur amour de Dieu. Elle ne pourra pas s'unir à Dieu, son bien suprême et unique, aussi longtemps qu'elle conservera un attachement désordonné pour quelque créature que ce soit. Dieu est un esprit infiniment pur, et une âme ne parviendra jamais à être intime avec lui, aussi longtemps qu'elle conservera quelqu'inclination vicieuse pour les créatures. Il ne suffit pas de purifier son cœur des grands attachements : les grands et les petits doivent être bannis du cœur, si l'on veut y préparer une demeure digne de Dieu, digne du Seigneur du ciel et de la terre. Un fil est bien faible, cependant il suffit pour retenir un oiseau et l'empêcher de s'élever dans les airs. Bref, aussi longtemps qu'une âme n'est pas entièrement détachée de toutes les créatures sans exception, aussi longtemps elle travaillera en vain pour atteindre son but. Elle a beau prier et demander; faire beaucoup de bonnes œuvres et de mortifications pendant grand nombre d'années ; sans cet entier détachement, elle sera toujours exclue de ce cellier céleste, où selon l'expression de l'Ecriture-Sainte, l'Esprit-Saint conduit sa bien-aimée, l'âme purifiée. Comme tout dépend de cet exercice, nous allons l'expliquer en détail ; on ne demande autre chose, que de bien imprimer cette doctrine dans son cœur et dans son esprit pour y conformer sa conduite journalière.

ARTICLE PREMIER.

DE LA MORT SPIRITUELLE, ET DU DÉPOUILLEMENT DE TOUTES LES CRÉATURES, PAR LE MÉPRIS DE L'ESTIME DES HOMMES ET DU RESPECT HUMAIN.

§ 1.

Méditation sur l'exemple que J.-C. a donné, dans ses souffrances et dans sa passion, à une âme qui désire l'aimer et s'unir à lui.

1er *point.* Jésus-Christ, votre divin Sauveur, était le souverain Seigneur du ciel et de la terre, le Créateur de

toutes choses, la source de tout bien, et cependant, par amour pour vous, il a voulu passer pour le dernier des hommes, n'être considéré que comme un ver de terre. Il a pratiqué cette abjection, il y a été soumis toute sa vie; mais surtout pendant sa passion où elle fut extrême. La veille de cette passion douloureuse, Judas, qu'il avait choisi pour un de ses meilleurs amis, le vendit pour trente deniers, prix d'un vil animal; pour trente deniers a été vendue la vie du Seigneur du ciel et de la terre, et livrée à ses ennemis les plus sanguinaires. Pouvait-on jamais pousser le mépris plus loin?

Ensuite, les serviteurs du grand-prêtre et les soldats sont allés de la nuit au mont des Oliviers; ils y ont pris votre divin Sauveur, l'ont garrotté, lui ont lié les mains sur le dos, lui ont jeté une chaîne autour du cou, lui ont lié une corde autour des reins, l'ont traîné à Jérusalem, à la lueur des lanternes, comme un insigne voleur ou meurtrier, accompagné d'une foule immense qui l'apostrophait par des blasphêmes et des cris de mépris. Tel fut le commencement de cette épouvantable abjection. La suite en fut encore plus terrible. Quel mépris n'a-t-il pas dû supporter dans la maison de Caïphe? Un serviteur lui donna un tel soufflet que le sang lui jaillit de la bouche et du nez; d'autres lui bandaient les yeux, lui donnaient des soufflets, lui jetaient des crachats et de la boue à la figure et dans la bouche, et se moquaient de lui d'une manière inouïe. Qui au monde a jamais éprouvé un tel mépris, une telle abjection? Quel mépris n'a-t-il pas dû supporter lorsqu'il fut condamné à la mort? C'était la coutume, quand quelqu'un était conduit pour être crucifié, qu'un autre que le condamné portât la croix jusqu'au lieu du supplice; Jésus au contraire a dû l'y porter lui-même, comme si jamais personne n'avait mérité un plus grand mépris.

2e *point.* Jésus, votre divin Sauveur, était l'innocence et la sainteté mêmes; et cependant par amour pour vous, il a voulu passer pour le plus grand scélérat et le plus grand

malfaiteur. Considérez bien, mon âme, et écoutez les blasphêmes dont on l'accable, et les calomnies qu'on vomit contre lui. Les uns disaient qu'il était un trompeur, qu'il répandait une fausse doctrine, et qu'il séduisait le peuple ; les autres, qu'il était un orgueilleux, un ambitieux qui avait voulu se faire roi d'Israël; d'autres disaient qu'il était un ivrogne, homme de bonne chair, un gourmand ; qu'il était possédé du démon ; qu'il avait un commerce secret avec l'enfer, et que c'était par ce moyen qu'il faisait des miracles; d'autres lui reprochaient qu'il était un blasphémateur qui se faisait passer pour le Messie promis; d'autres lui attribuaient toutes sortes d'autres grands crimes et méfaits. Ces imputations prouvent qu'on le regardait pour le plus méchant, le plus impie des hommes. Il y avait dans la prison un nommé Barabbas, assassin infâme, qui avait encore récemment commis un meurtre; ses mains étaient encore chaudes et teintes du sang qu'il avait répandu, c'est pourquoi on l'avait mis en prison ; Pilate le présente au peuple à côté de Jésus, et demande lequel de ces deux il veut délivrer! Ecoute, mon âme! ô horreur! une foule immense était présente ; pas une voix ne s'élève pour défendre Jésus ; tous unanimement crient : délivrez-nous Barabbas, et crucifiez Jésus! Quel plus grand mépris pourrait-on imaginer? La demande du peuple fut satisfaite : Jésus fut condamné à mort et crucifié entre deux larrons. Méditez maintenant ce mépris inhumain, auquel votre divin Sauveur fut exposé! Quand on conduit à la mort le plus grand malfaiteur, a-t-on jamais entendu qu'on se moque de ses souffrances? Quelque grands qu'aient été ses crimes, on ne les lui reproche pas; on a pitié de lui, dans la triste situation où il se trouve. Mais avec Jésus, on agit tout autrement. Il reste en vie sur la croix, l'espace de trois heures ; une foule immense l'entoure ; personne n'a pitié de lui ; tous lui adressent des injures ; ils grincent les dents contre lui, lui disant : où est votre pouvoir ? Vous avez voulu détruire le temple et le rebâtir en trois jours; il a délivré les autres, et maintenant il

ne peut pas se délivrer lui-même. Ils secouaient la tête, en disant : si vous êtes le Fils de Dieu, descendez maintenant de la croix, et nous croirons en vous ; et d'autres injures semblables qu'on lui adressait. Pendant qu'on l'accablait de ces injures, Jésus rendit l'esprit.

3[e] *point.* Jésus était la sagesse éternelle, et cependant il a, par amour pour vous, voulu passer pour un insensé. C'est une des injures les plus sensibles, et un grand mépris quand on traite d'insensé un homme honnête et loyal. Jésus a voulu supporter ce mépris pendant sa passion. Les serviteurs l'ont garrotté et conduit chez Hérode, qui l'interrogea par pure curiosité, et Jésus ne lui ayant donné aucune réponse, il en fut traité comme un insensé, comme un homme simple et sans éducation qui ne savait rien dire devant de grands seigneurs; en signe de quoi, Hérode le fit revêtir d'une robe blanche; toute sa cour le traita d'insensé, ainsi que la foule qui accourut sur son chemin lorsqu'Hérode le fit reconduire chez Pilate. Ainsi passa-t-il par les rues de Jérusalem, parmi les cris injurieux et les moqueries. Ce fut là surtout, chez Pilate, que commencèrent contre lui des mépris et des moqueries encore plus atroces. On l'y dépouilla de ses habits devant tout le peuple ; on jeta sur lui un vieux manteau de pourpre ; on lui mit, en forme de sceptre, un roseau à la main, une couronne d'épines sur la tête ; par forme de moquerie on fléchissait devant lui, en disant : je vous salue, roi des Juifs ; on lui crachait à la figure ; on lui reprit le roseau de la main, avec lequel ils enfoncèrent, à grands coups, la coûronne d'épines dans la tête, avec une telle barbarie, que le sang jaillissait de toute part ; on le félicitait de sa dignité royale ; on invitait la foule à ployer le genou devant lui. Jamais personne n'a éprouvé rien de semblable. Quel mépris!

4[e] *point.* Prenez le crucifix à la main, regardez-le fixement, et représentez-vous vivement que de la croix Jésus vous adresse ces paroles : Ame chérie ! je vois bien que vous désirez fortement d'être intimement unie à moi, par

le lieu de l'amour ; mais sachez que votre désir ne peut pas avoir son effet aussi longtemps qu'il y aura entre vous et moi une grande dissemblance. Considérez vous-même combien peu votre vie est conforme à la mienne. Je suis le plus grand Seigneur du ciel et de la terre, l'unique source de tout bien, et cependant, par amour pour vous, je me suis abaissé jusqu'au dernier degré ; j'ai voulu supporter les injures les plus atroces, les plus grandes injustices, telles que le plus grand malfaiteur n'en a jamais supporté de semblables. Je suis l'innocence et la sainteté en personne, et cependant, par amour pour vous, j'ai voulu me laisser accuser des plus grands forfaits ; je me suis laissé traîner d'un juge à l'autre, comme le plus grand criminel, et condamner à une mort honteuse. Je suis la sagesse éternelle, et nonobstant, par amour pour vous, je me suis laissé moquer, comme un insensé, cracher à la figure, et faire mille autres injures. Dans tous ces traitements je n'ai jamais donné entrée dans mon cœur au moindre courroux, jamais laissé altérer la douceur de ma physionomie ; je n'ai jamais dit mot pour me justifier ; je n'ai jamais ouvert la bouche, pour me plaindre des injures que je recevais ; je n'ai jamais porté rancune, et j'ai tout supporté en silence. J'ai prié dans mon cœur pour ceux qui me méprisaient, et j'ai donné ma vie et répandu mon sang sur la croix pour leur bien-être et pour leur salut. Maintenant, âme chérie, considérez votre vie, et voyez quelle différence il y a entre vous et moi : vous êtes une pauvre créature, un ver de terre, un pur néant, et vous voulez être honorée, estimée et aimée de tous les hommes ; vous voulez être élevée au-dessus des autres et avoir sur eux un rang de priorité ; vous vous formez de vous-même des idées élevées dans votre imagination, comme si ce que vous avez n'était pas une œuvre de ma main, un don de ma libéralité ; vous vous l'appropriez à vous-même. Vous êtes une âme pécheresse, chargée de beaucoup de péchés et de beaucoup d'imperfections, portée à beaucoup de mauvaises inclinations, et vous voulez passer pour pieuse, dévote et sainte ;

vous voulez qu'on loue et qu'on exalte vos vertus et vos bonnes œuvres, et qu'on ne critique jamais vos intentions et vos entreprises; le moindre mot contre votre honneur, vous ne pouvez le supporter sans émotion de cœur; le moindre mépris, vous ne pouvez le supporter sans impatience, et en silence; vous ne pouvez supporter, sans vous plaindre, un seul tort, une seule médisance, un seul mot de moquerie; comment, dans tout cela, votre vie peut-elle être conforme à la mienne?

Continuez à méditer sur la différence de votre vie avec celle de votre divin Sauveur, jusqu'à ce que vous reconnaissiez parfaitement votre ambition et votre orgueil. Alors embrassez votre Sauveur, détestez votre vanité; humiliez-vous devant Dieu; prenez la ferme résolution de travailler à acquérir la plus profonde humilité, et à vous exercer au mépris de l'honneur et de l'estime des hommes, de la manière qu'on va l'expliquer.

§ 2.

Exercices intérieurs dont l'âme doit s'occuper, pour imiter Jésus-Christ dans cette vertu.

1er *exercice.*

Considérez-vous vous-même selon la nature, et pénétrez-vous bien de la vérité suivante : de ma nature je ne suis qu'un pur néant, un peu de boue, une poussière de la terre. Entre moi et une poignée de terre il n'y a pas d'autre différence, sinon que Dieu a laissé celle-ci dans son état primitif, et qu'il m'a fait homme, sans aucune coopération, sans aucun mérite de ma part. De tout ce qui est en moi, il n'y a rien de mon œuvre, mais le tout est une œuvre de la puissance et de la bonté de Dieu. Si Dieu m'abandonnait en ce moment, je retomberais dans mon néant, et je serais comme j'étais il y a mille ans. Si cela est ainsi, et c'est une vérité infaillible de la foi, comment donc puis-je m'estimer moi-

même, et désirer être estimé des autres? Qui estime une poignée de terre? Qui la respecte? Qui la loue? Qui l'aime? Qui en parle? On n'en parle jamais que comme d'une chose vile et méprisable; on n'y pense qu'avec dédain; on la foule aux pieds; on la tient pour ce qu'il y a de moindre sur la terre. Si je ne suis donc qu'une poignée de poussière, et si en vérité devant les yeux de Dieu, il n'y a pas de différence entre moi et cette poussière, que puis-je donc désirer et chercher autre chose que ce qui arrive à cette poussière? Sans doute, j'ai maintenant un corps humain, une âme immortelle, des biens temporels et des qualités naturelles; mais de tout cela, rien ne m'appartient, tout est un pur don de Dieu. Si je me l'attribue et en désire être estimé et respecté, je commets la plus grande injustice; je dérobe à Dieu l'honneur qui appartient à lui seul, je lui enlève le plus grand bien qu'il cherche dans sa créature.

Après avoir bien pesé et considéré ces vérités,

1° Abaissez-vous dans votre néant, reconnaissez sincèrement que vous n'êtes qu'un néant, un peu de poussière; que vous n'avez rien de vous-même par quoi vous puissiez vous préférer à la poussière.

2° Déposez devant Dieu tous les dons naturels; reconnaissez qu'ils sont un pur don de sa main paternelle, pour lequel vous devez le remercier humblement.

3° Détestez les vanités et la recherche des honneurs et de l'estime que vous vous êtes permise pendant votre vie; faites un ferme propos de ne jamais plus souffrir en vous une vaine pensée.

4° Priez Dieu de ne jamais plus permettre qu'un homme vous loue et vous témoigne du respect, si ce n'est que Dieu en soit loué et glorifié.

2e *exercice.*

Considérez-vous dans l'état moral où vous avez vécu depuis des années; et méditez bien cette vérité : si je ne

veux pas volontairement fermer les yeux et me cacher à moi-même ma propre misère, je reconnais que je suis un sujet digne de l'enfer et qui aurait déjà dû y brûler depuis des années, sans espoir d'en sortir jamais. J'ai péché, la conscience me le dit; après le pardon, je suis retombé dans mes anciens péchés, je le sais par expérience. Un seul péché mortel suffit pour me damner, la foi me l'enseigne. Comment puis-je donc admettre dans mon cœur une seule pensée qui tende à m'élever, à m'estimer? Quelle différence y a-t-il donc entre moi et les habitants de l'enfer? Ils ont péché, ils ont mérité l'enfer; je l'ai aussi mérité. Par leurs péchés ils ont mérité d'être précipités dans cet état, où ils sont méprisés et maudits du ciel et de la terre, des anges et des hommes. Je me suis rendu digne du même état, de la même punition. Je vis encore sur la terre, je suis en état de grâce, comme je l'espère; et j'espère aussi, avec la grâce de Dieu, aller régner éternellement avec lui dans le ciel. Mais à qui dois-je l'attribuer? O Père de miséricorde! ô mon Dieu! c'est à vous seul que je dois de ne pas être déjà en enfer, de ne pas être dans ce misérable état où je serais maudit de toutes les créatures, et pour toute l'éternité. C'est à vous, et à vous seule, ô bonté infinie! que je dois cette grâce. Votre justice a puni les damnés comme ils l'ont mérité! Votre miséricorde m'a préservé de ce châtiment; je baise votre main! à vous seul toute louange, ô mon Dieu! pour moi, je ne mérite que ce qui est déjà arrivé aux malheureux damnés, savoir d'être maudit de toutes les créatures.

Après avoir bien médité ces vérités, prenez le crucifix en mains.

1° Reconnaissez sincèrement que vous êtes une âme pécheresse; que vous avez souvent offensé Dieu; que vous avez mérité l'enfer; que vous auriez déjà dû y brûler depuis longtemps; que ce n'est que la bonté, la miséricorde de Dieu, qui vous en a préservé.

2° Humiliez-vous, et jetez-vous en esprit parmi les

damnés ; reconnaissez que vous avez mérité aussi bien qu'eux les peines éternelles et la malédiction des créatures ; et qu'entre eux et vous il n'y a que cette différence, qu'ils sont morts sans pénitence, et que Dieu vous a conservé par sa bonté infinie.

3° Attribuez tout l'honneur à Dieu, qui n'a rien trouvé en vous, pour vous accorder une telle miséricorde ; louez et remerciez-le de tout votre cœur.

4° Détestez votre orgueil, votre ambition, votre vanité, du fond de votre cœur, et prenez la résolution de marcher dorénavant en la présence de Dieu, en avançant de plus en plus dans les voies de l'humilité.

3e *exercice.*

Considérez-vous dans l'état où vous êtes actuellement, et observez bien les vérités suivantes :

J'ai la confiance d'être un enfant de Dieu, doué de sa grâce, et destiné pour le ciel. J'ai servi Dieu depuis de longues années ; amassé beaucoup de mérites pour l'éternité. Depuis longtemps, je me suis abstenu de grands péchés et je suis dans la résolution de mourir plutôt mille fois que d'offenser Dieu par un seul péché mortel. Je m'efforce tous les jours de m'unir de plus en plus à Dieu, et je fais de plus en plus de bonnes œuvres. Mais, combien peu est tout cela ! Tenez-vous recueillie, mon âme ! regardez d'un côté toutes les grâces que Dieu vous a accordées, de l'autre le peu de bonnes œuvres que vous avez faites, et considérez bien quelle louange et quel honneur ces œuvres vous ont mérités. Qu'aurait fait, pensez-vous, un de ces malheureux esprits qui sont en enfer, si Dieu lui avait accordé, après sa chute, autant de grâces qu'il vous en a accordé ? Il est certain, qu'il aurait fait plus de pénitence, avancé plus dans l'amour de Dieu, travaillé plus pour la gloire de Dieu, pratiqué plus de vertus, en une semaine, que vous pendant toute votre vie.

Continuez votre considération. Qu'aurait fait, pensez-

vous, le plus malheureux des damnés, si Dieu lui avait accordé autant de grâces, autant de lumières, autant d'émotions du cœur, qu'il vous en a accordé jusqu'à cette heure? Croyez-moi, il aurait fait autant en un mois, que vous avez fait de toute votre vie par amour pour Dieu.

Allez plus avant! Que pensez-vous que ferait le plus grand pécheur du monde, si Dieu le plaçait dans l'état où vous êtes, s'il lui accordait autant de secours temporels et spirituels, autant d'inspirations qu'à vous? Quelles merveilles ne s'opéreraient pas dans son cœur? Quelles rudes pénitences ne ferait-il pas? Combien il avancerait dans l'amour de Dieu! A quelle sainteté ne parviendrait-il pas? Tournez maintenant vos regards sur vous-même, et voyez ce que Dieu a opéré en vous par tant de grâces. Vous devriez maintenant fondre en amour pour Dieu, comme Ste. Thérèse; vous pourriez, et vous devriez maintenant être tout enflammé de piété et de ferveur dans l'oraison et dans l'union avec Dieu, comme Ste. Françoise de Chantal. Vous pourriez et vous devriez maintenant être purifié de toute vanité, de toute ambition, de toute imperfection, de tout péché. Vous pourriez et vous devriez déjà être un grand saint, parce que les grâces que Dieu vous a données ont été assez abondantes pour l'être. Où sont donc maintenant les fruits que de tels bienfaits auraient dû produire en vous, et qu'ils auraient produits dans le plus grand pécheur, si Dieu les lui avait accordés comme à vous? O bonté infinie! ô mon Dieu! j'ai honte devant vous, je n'ose pas lever les yeux, je reconnais la vérité; vos grâces envers moi ont été suffisantes pour me rendre mille fois saint. Si je considère ma faible coopération, je dois avouer que je suis l'âme la plus ingrate qui se trouve sur la terre. Jusqu'à ce jour, je ne me suis pas corrigé d'un seul vice; je n'ai pas encore acquis parfaitement une seule vertu; je fais ma prière avec beaucoup de distractions et de nonchalance. Mon amour est froid, est sans ferveur; la vanité corrompt ma charité; je transgresse le silence par des paroles et des entretiens inutiles; je suis

inconstant dans le recueillement. La moindre réplique renverse en moi la douceur. Mon humilité ne peut supporter aucun mépris, sans ressentir de la douleur ; mon obéissance veut suivre ses propres sentiments ; ma mortification veut s'accorder avec mes aises. Telle est la situation de mes vertus. Aucune n'est sans défaut, sans faute. Si je n'avais pas de péché sur la conscience, mes vertus suffiraient pour me rendre méprisable. Comment est-il possible, ô Seigneur ! que je puisse m'estimer et me complaire en moi-même pour mes imperfections mêmes ; me croire riche dans ma pauvreté, et désirer en être loué, tandis que je mérite d'en être châtié ? O Seigneur ! que mes vertus sont affreuses à vos yeux de toute pureté ! que de choses répréhensibles y trouverez-vous ! que de désordres étonnants découvrirez-vous dans mon cœur !

Après avoir sérieusement médité ces vérités, formez les affections suivantes :

1° Entrez profondément dans votre néant, jetez-vous non-seulement sous les pieds de tous les saints, mais encore sous ceux de tous les damnés et de tous les démons, et reconnaissez sincèrement que vous ne connaissez aucune créature, qui, après tant et de si grandes grâces, ait été aussi ingrate que vous l'avez été depuis tant d'années.

2° Etonnez-vous qu'il soit possible qu'il ait pu souffrir en vous une si grande et si longue tiédeur ; qu'il ait pu vous donner tant de grâces, ayant prévu combien peu vous en profiteriez ; qu'il continue jusqu'à ce jour, qu'il ne se fatigue pas de vous faire du bien et de vous inviter à son amour.

3° Rappelez-vous et exposez à votre Sauveur, tous vos péchés, toutes vos mauvaises inclinations, toutes vos imperfections, toutes vos vertus si faibles et si défectueuses ; reconnaissez qu'elles ne méritent que la colère de Dieu et le retrait de ses grâces, et que tout ce qu'il y a de bon n'est pas de vous, mais qu'il vient de l'opération de la puissance et de la bonté de Dieu.

4° Détestez itérativement votre orgueil et votre vanité ;

priez-le de vous accorder sa divine lumière, afin de reconnaître parfaitement votre orgueil et de l'extirper entièrement de votre cœur.

4e exercice.

Considérez bien de quelle manière vous avez agi envers Dieu jusqu'à présent ; et imprimez dans votre esprit les vérités suivantes :

1° Je ne passe aucun jour sans offenser Dieu ; un seul péché véniel est un si grand mal, qu'il cause à Dieu plus de déplaisir que toutes les bonnes œuvres de toute ma vie ne lui font de plaisir. Malgré cela je commets toujours des péchés véniels, et pour les moindres causes ; quelquefois, je les commets par respect humain, et j'offense Dieu pour ne pas déplaire aux hommes ; quelquefois c'est pour me donner mes aises, et j'offense Dieu parce que je n'ai pas eu le courage de me mortifier ; d'autres fois, pour ne pas essuyer une petite honte je l'offense en transgressant la vérité. Je sais fort bien que Dieu, que cette Majesté infinie est mon Père bien-aimé et mon plus grand bienfaiteur ; nonobstant je ne cesse de pécher et de l'offenser. S'il y a crainte d'offenser une connaissance, un ami, de déplaire à l'un ou à l'autre en quelque chose, je sais me vaincre, et dévorer les plus grands chagrins, pour ne rien faire qui puisse leur déplaire ; mais quand il s'agit de déplaire à Dieu, je n'y fais pas attention, je l'offense comme si ce n'était rien, et je le fais tous les jours. Quand j'examine toute ma vie, je trouve que j'ai maintes fois manqué aux hommes ; mais avoir manqué chaque jour à quelqu'un, soit à un ami, soit à un domestique, soit même à un ennemi, je ne l'ai pas fait ; il n'y a que Dieu que j'offense tous les jours, et de temps à autre je l'offense à toutes les heures du jour. Que penserais-je, si une servante me manquait tous les jours ouvertement et volontairement ? Que penserais-je, si quelqu'un de ceux auxquels j'ai fait beaucoup de bien, m'offensait tous les jours à dessein ? si un concitoyen ou un voisin venait tous les

jours et sans la moindre raison me mépriser et se moquer de moi dans ma propre maison, qu'en penserais-je? et moi, que suis-je enfin? et Dieu, qui est-il? Il ne se passe pas un jour sans que je ne refuse quelque chose à cette Majesté infinie; il ne se passe pas de jour qu'il ne me donne toutes sortes de bonnes inspirations. Tantôt il me demande que je me fasse violence, sur un point ou l'autre, pour son amour; tantôt que je pratique pour lui telle ou telle vertu. Et que fais-je? J'obéis de temps en temps, mais j'obéis avec répugnance; le plus souvent je le paie de refus, et je méprise sa volonté. Si un parent désire quelque chose de moi, je le fais, et je me réjouis de pouvoir le satisfaire. Je satisfais à une demande que me fait un homme que j'estime; mais si Dieu demande quelque chose de moi, je ne le fais pas, je le lui refuse tout net. Entretemps, je lui demande tous les jours de nouvelles grâces, et s'il ne me les accorde pas de suite, est-ce que j'en suis content? Mais s'il me demande quelque chose, je le lui refuse, et ne m'en inquiète plus guère.

2° Il ne se passe pas de jour que je ne commette de nouvelles infidélités envers Dieu. Combien de bonnes résolutions fais-je tous les jours dans ma méditation du matin? et quand il s'agit de les observer je n'en accomplis aucune. Combien de fois ai-je promis à Dieu de ne plus commettre tel ou tel péché? et je les commets de nouveau aussitôt que la moindre tentation m'attaque. Combien de fois me suis-je offert tout à Dieu, avec la résolution d'observer tous ses ordres? et aussitôt qu'il m'arrive la moindre contrariété, j'abandonne ma résolution. Combien de fois ai-je demandé pardon à Dieu, de tel ou tel péché, de telle ou telle imperfection? Et après que Dieu me les a pardonnés, je les commets de nouveau et très-souvent. En vérité, je n'oserais agir si grossièrement avec le dernier des mendiants. Quand j'ai manqué deux ou trois fois à ma parole envers un homme, j'en suis honteux; je suis honteux de redemander un cadeau à un homme; si je demande pardon

à un homme d'une offense que je lui ai faite, et si une heure après je l'offense de nouveau, je suis honteux de ma manière d'agir. Tout cela je le fais envers Dieu et beaucoup plus, et cependant je me crois un enfant obéissant, un fervent serviteur ou servante de Jésus-Christ, une âme qui doit recevoir de grandes grâces de Dieu. Est-ce que je ne jugerais pas tout autrement de mon prochain? et quelle mauvaise opinion n'aurais-je pas de lui, s'il agissait à mon égard comme j'agis envers Dieu?

Après avoir bien imprimé ces vérités dans votre cœur, exprimez les affections suivantes :

1° Reconnaissez devant Dieu, que, de toutes les créatures, vous n'en connaissez aucune, qui, avec tant de connaissance que vous, soit aussi tiède et aussi imparfaite; qui, avec tant de grâces, soit aussi infidèle, aussi méchante et aussi ingrate pour tant de bienfaits.

2° Reconnaissez que vous avez mérité mille fois que Dieu vous retirât ses grâces, et qu'il les donnât à d'autres qui en profiteraient bien mieux que vous; enfin que vous avez mérité qu'il retirât de vous sa main paternelle, et qu'il vous damnât, en punition de votre ingratitude.

3° Louez et bénissez-le de toutes vos forces, de ce qu'il ne s'est pas fatigué de vos péchés, de ce qu'il n'a pas cessé de vous faire du bien, de ce qu'il vous a comblé de nouvelles grâces, de vous avoir éclairé, de vous avoir accordé de nouveaux bienfaits, malgré vos infidélités et vos méchancetés journalières.

4° Réjouissez-vous de tout votre cœur, de ce qu'au dernier jour Dieu seul sera loué de toutes les créatures pour tout ce qu'il a fait en vous et pour vous.

§ 3.

Des exercices ou pratiques d'humilité qu'on doit tirer de ces vérités.

1er *exercice.* Je ne m'arrêterai jamais un instant à aucune vaine pensée, et je ne me complairai jamais en moi-même;

mais je m'efforcerai de détruire de telles pensées dès le commencement. Rien n'est plus à craindre qu'une vaine pensée. Une seule de ces pensées à laquelle on s'arrête volontairement, nuit plus à l'âme que tous les démons.

C'est pourquoi vous devez faire avec ces pensées, comme vous feriez à l'aspect d'un démon, c'est-à-dire, avoir à l'instant recours à Dieu, et ne donner aucune entrée dans votre cœur à ces pensées.

2e *exercice.* Je ne dirai jamais un mot pour m'attirer la moindre louange, je ne ferai jamais une seule action dans le dessein de m'attirer la vaine louange des hommes. Tous les dons naturels et surnaturels que Dieu m'a accordés dans sa bonté paternelle, je les cacherai aux yeux des hommes et dans l'intérieur de mon cœur, j'en attribuerai tout l'honneur et toute la louange à Dieu, qui est la source de tout bien. Les grâces, les vertus et les bonnes œuvres qui sont en nous, personne ne doit les connaître, excepté Dieu, nous, et notre Père spirituel. Quand on ouvre la cage à un oiseau, il s'envole et nous échappe : quand nous ouvrons la bouche pour faire connaître nos vertus, elles s'envolent et nous les perdons. Pour conserver en nous ce peu de bien, rien n'est si efficace que l'humble silence.

3e *exercice.* Quand quelqu'un me louera, je rentrerai dans mon cœur, j'y regarderai mes péchés, ma misère et ma pauvreté; accablé sous mes vices, je me jetterai en esprit sous les pieds des démons et des damnés, et j'attribuerai à Dieu seul tout honneur et toute louange; et cette louange que quelqu'un me donnera, je tâcherai de la détourner par un badinage, si possible, de faire tourner le discours sur autre chose, ou de faire comprendre d'une manière ou de l'autre, que je ne l'entends pas volontiers. Quand un voyageur rencontre pendant la nuit, dans un bois, un voleur de grands chemins, il s'effraie ; ainsi s'effraie une âme humble, quand on la loue, car l'âme est aussi fort en danger d'être dépouillée de son mérite et de la grâce de Dieu par la vaine louange, que le voyageur l'est d'être dépouillé du bien qu'il a sur lui par le voleur.

4e *exercice.* Quand on me témoignera du respect que je ne pourrai pas empêcher, je ne veux pas en concevoir de la vaine complaisance, mais j'exciterai dans mon cœur le mépris de moi-même ; mais je prierai Dieu avec ferveur, de me laisser vivre sur la terre parmi les mépris et les mauvais traitements, au lieu de la louange et de l'estime. On vous loue ou pour le bien qui est en vous, ou pour le mal qu'on ne connaît pas en vous. Si les hommes vous louent pour le mal qu'ils ignorent en vous, plaignez cette vanité, considérez vos défauts secrets, et représentez-vous que Dieu, qui connaît tout, a de vous des pensées tout autres. Si on vous loue pour le bien qui est en vous, soyez triste de cet aveuglement, regardez Dieu comme la source de tout bien, comme seul digne de toute louange. Celui qui s'attribue quelque bien est un voleur, il dérobe à Dieu l'honneur et la gloire qu'il cherche dans ses créatures et qu'il désire en recevoir.

5e *exercice.* Je m'appliquerai à ne laisser passer aucune semaine, sans accepter quelques humiliations par mépris de moi-même. De temps en temps je me priverai de quelque mets pour lequel je sentirai le plus de goût, je le donnerai à un pauvre ou à un malade, qui le mérite plus qu'un pauvre pécheur comme moi. De temps à autre je prendrai un pauvre à ma table, je m'entretiendrai avec lui de choses spirituelles ; les meilleurs mets de ma table seront pour lui, parce qu'il a plus de ressemblance que moi avec Jésus, pauvre et délaissé ; une autre fois j'irai visiter les pauvres et les malades dans leurs chaumières ; je les encouragerai à la patience par des paroles de piété ; je leur ferai l'aumône. O mon Dieu ! combien de pauvres il y a qui sont plus justes que moi, qui ont plus de mérites que moi auprès de vous, qui seront plus près de vous dans le ciel ! et combien ils souffrent plus pour le ciel que moi ! Pourquoi serait-il honteux à moi de leur faire du bien, puisque mon Sauveur a voulu paraître sur la terre dans leur état de misère et de souffrance, et pas dans le mien ? Il n'y a personne avec qui Jésus à la croix ait plus de ressemblance qu'avec ceux qui vivent dans la pauvreté et qui sont méprisés du monde.

6ᵉ *exercice*. Je ferai tous les jours des efforts pour exciter de plus en plus dans mon cœur le désir de n'être ni loué, ni aimé, ni respecté de personne ; mais d'en être au contraire méprisé, persécuté, humilié. C'est une vérité, que j'ai mérité l'enfer. Qui me louerait, qui m'estimerait, qui me respecterait, qui m'aimerait, si j'étais en enfer ? Le ciel et la terre, les anges et les hommes me maudiraient unanimement et pour toujours. Si j'ai donc mérité cette peine, pour quelle raison puis-je désirer d'être loué et estimé ? par quel droit puis-je refuser d'être méprisé pour un petit temps dans cette vie, tandis que j'ai mérité de l'être pendant toute l'éternité en enfer ? Tous les torts, tous les mépris et les déshonneurs qu'on pourrait me faire sur la terre, ne sont pas à comparer avec ce que j'ai mérité.

7ᵉ *exercice*. Les mépris, les affronts, les injustices, les médisances, les calomnies et tout ce qui peut m'arriver, j'accepterai tout avec joie de la main de Dieu, parce que j'ai mérité tout cela par mes péchés et mes imperfections. Je ne veux jamais m'en attrister ; je ne veux jamais m'en plaindre ; je ne veux jamais me justifier, ni en porter rancune ; je veux, au contraire, aimer de tout mon cœur les auteurs de ces injustices, prier tous les jours pour eux comme pour mes meilleurs amis, les louer et les respecter dans toutes les occasions, et les récompenser par des bienfaits autant qu'il me sera possible. Voilà le véritable esprit d'une âme humble, qui désire imiter Jésus crucifié. Tant que les injustices et les persécutions occasionnent de la peine et de l'amertume dans votre cœur ; tant que vous vous en plaiguez à vos parents et à vos amis ; tant que vous vous justifiez et que vous vous disculpez, aussi longtemps la véritable humilité ne prend pas racine dans votre âme. De tels accidents occasionnent de la joie dans une âme humble, parce qu'elle voit que son Sauveur la juge digne de marcher par le chemin où il a marché lui-même. Il n'y a rien de plus relevé que d'être méprisé et de souffrir, par amour pour Jésus, ce qu'il a souffert lui-même par amour pour nous. Un seul mépris,

une seule persécution, une médisance, une calomnie qu'on souffre par amour pour Dieu, vaut plus que tout ce qu'on pourra jamais faire dans la vie religieuse. Une seule circonstance ou aventure de ce genre est plus agréable à une âme parfaite, que toutes les louanges et tous les honneurs du monde. Mais combien peu d'âmes se trouve-t-il de cette trempe! Combien peu arrivent à ce degré de perfection! Entretemps, il est certain que nous ne devons pas faire grand cas de la situation de notre âme, tant qu'elle n'éprouve pas de semblables affections à l'exemple de Jésus crucifié.

8[e] *exercice.* J'offrirai tous les jours en holocauste d'amour à mon Sauveur crucifié, mon honneur, ma répntation et tout ce qui peut y avoir rapport; je le prierai dévotement d'en user selon sa sainte volonté, partout où sa gloire peut être augmentée par les affronts et les mépris que je recevrai. Je le solliciterai d'empêcher tous les vices, et de ne permettre que ceux qui attaquent et qui déchirent ma réputation; je ne demande pour mes bonnes œuvres d'autre récompense, ni d'autre témoignage de son amour, que d'être méprisé et bafoué avec lui, bien entendu si cela peut servir à sa gloire, et je le prierai de me donner la grâce de supporter tout avec joie, patience et amour.

L'âme estimera pour une des principales maximes de l'Evangile, les vérités suivantes :

L'exercice le plus important qu'une âme puisse pratiquer, c'est d'être méprisée pour l'amour de Jésus. La plus grande grâce que Dieu accorde à une âme, c'est quand il l'abandonne à la langue des impies qui déchirent son nom. Il n'y a pas de chemin plus court pour arriver à Dieu que celui du mépris et des injustices exercées à notre égard. Si les Saints descendaient sur la terre, pour recommencer une nouvelle vie, ils ne choisiraient pas d'autre voie que celle du mépris et des persécutions. On n'arrivera pas à la vraie perfection, tant qu'on ne comprendra pas bien cette vérité. Jésus a été méprisé, bafoué, persécuté; et s'il avait connu un meilleur chemin, il nous l'aurait certainement enseigné

par son exemple. Il est étonnant que tant d'âmes qui se sont exercées à la vertu depuis nombre d'années, aient tenu cette vérité comme inconnue et non en usage. On doit enfin commencer, on doit persévérer, et persévérer jusqu'à la fin. Et aussi longtemps que je ne trouve pas cet esprit dans une âme, je ne fais pas grand cas de ses prières, de ses veilles, de ses larmes de dévotion, de ses consolations intérieures, de ses aumônes, de ses œuvres de miséricorde et de ses autres bonnes actions. Ces œuvres-là, Dieu les récompensera dans le ciel, mais elles ne rendent pas une âme sainte et parfaite. Le fondement de la perfection manque, sans cet esprit que je viens de citer. Plus on élève un édifice, plus il tombe avec promptitude, si les fondements ne sont pas assez profonds. Voilà les exercices de la vraie perfection et de la véritable humilité. On doit employer tous les moyens pour acquérir cette vertu. On doit souvent méditer ces vérités et les imprimer dans son cœur; on doit demander à Dieu par des prières continuelles, la connaissance de soi-même et l'amour de l'abjection et du mépris; on doit persévérer dans ces exercices, et on obtiendra enfin l'estime de cette vertu fondamentale de la perfection.

ARTICLE II.

DU DÉTACHEMENT DES CRÉATURES PAR LE MÉPRIS DES AISES ET DES COMMODITÉS DU CORPS.

§ 1.

Méditation sur le bel exemple que le Sauveur nous a donné, sur cette matière, dans sa passion.

1er POINT.

Considérez ce que votre Sauveur a souffert dans sa flagellation. Représentez-vous une grande cour devant le palais de Pilate; au milieu de cette cour une colonne; une grande foule de peuple en dehors de cette cour; les bourreaux qui arrivent, dépouillent Jésus de ses vêtements, lui garrottent

les mains, le lient fortement à cette colonne et commencent à le flageller; ces bourreaux ou soldats étaient au nombre de six, selon St. Jérôme. Les deux premiers avec des verges, les deux suivants avec des lanières, les deux derniers avec des fouets armés de pointes de fer. Tout le corps du divin Sauveur fut mis en plaies; il tomba par terre baigné dans son sang, toujours selon St. Jérôme.

Après vous être représenté vivement ces vérités, exprimez les affections suivantes :

1° Admirez la bonté infinie de votre divin Sauveur, qui, par amour pour vous, a voulu souffrir une si sanglante flagellation.

2° Témoignez-lui une sincère reconnaissance pour tous ces coups, pour tout ce sang qu'il a répandu, et pour toutes ces douleurs, qu'il a supportées pour vous.

3° Reconnaissez que les plaisirs et les commodités de votre corps, ont été la cause de cette flagellation inhumaine; détestez ces plaisirs et ces délicatesses.

4° Excitez en vous une tendre compassion envers Jésus baigné dans son sang; formez une résolution inébranlable de ne pas épargner votre corps, et de supporter avec une parfaite résignation les douleurs qu'il daignera vous envoyer.

2e POINT.

Considérez les douleurs excessives de Jésus dans son couronnement d'épines. Les bourreaux s'étant un peu reposés, attaquent Jésus de nouveau, le tirent par les cheveux et par la barbe, le jettent par terre; ils inventent un nouveau genre de supplice qu'on n'avait encore jamais employé envers aucun malfaiteur. Ils ont appris qu'il s'est fait passer pour roi des Juifs, c'est pourquoi ils commencent à jeter de hauts cris, et à dire qu'il ne convient pas qu'il reste sans les insignes de la royauté; que la couronne, le sceptre et la pourpre sont les ornements qui conviennent et qui sont dûs à une personne royale telle que lui; ils le font

donc asseoir sur une pierre, lui jettent sur le corps un vieux manteau de pourpre, lui mettent un roseau dans la main, et lui placent sur la tête une couronne d'épines. O mon âme ! considère avec quels tourments et avec quelles douleurs excessives, le Sauveur reçoit sur sa tête adorable cette couronne d'épines! Considère avec quelle cruauté les bourreaux ont fait cette opération! Soixante-douze épines, selon St. Vincent Ferrier, ont percé sa tête et l'ont déchirée en tout sens; le sang en découlait de tous côtés, lui remplissait les yeux, les oreilles et la bouche, et le rendait méconnaissable.

Après avoir bien médité cette vérité, formez les affections suivantes :

1° Une douleur, un sincère repentir de vos péchés, de vos vanités, de votre orgueil, de vos mauvaises pensées, qui ont été la cause de ce couronnement.

2° Ayez honte devant Dieu, de votre orgueil, de ce que vous ne pouvez rien souffrir, pas prendre une sincère résolution de vous mortifier, pas supporter une adversité, de ce que vous voulez avoir tout selon vos opinions et vos désirs.

3° Faites un acte d'amour parfait de Dieu, et formez un ferme propos de n'accorder à votre corps que son nécessaire; de le dompter par une pénitence et une mortification continuelles; de le soumettre aux dispositions de la Providence, même les plus difficiles.

4° Reconnaissez et confessez votre faiblesse à supporter les croix ; priez le Sauveur, par le mérite des douleurs qu'il a supportées pour vous , priez-le de vous inspirer un ardent désir de souffrir pour lui, et de vous accorder la grâce d'accomplir ce désir, à l'occasion.

3e POINT.

Montez au Calvaire, et considérez les peines et les douleurs excessives que le Sauveur y a endurées. La montagne

est couverte d'une foule de peuple ; Jésus s'y trouve au milieu des bourreaux, et dans quel état pitoyable ! Il est dépouillé de ses vêtements et tremble de tous ses membres, et voit, les yeux remplis de sang, la croix devant lui. Quelles étaient ses pensées? Le cœur rempli d'amour, il lui adresse ses soupirs amoureux avec lesquels il l'a cherchée pendant 33 ans et où il va accomplir le salut du monde. O arbre du salut ! j'ai soupiré après vous toutes les heures de ma vie, pour apaiser le courroux de mon Père céleste ! ô saint lit! où je veux reposer mon corps décharné, pour ouvrir aux hommes les portes du ciel ! ô Croix ! recevez votre Créateur qui vient à vous avec des désirs enflammés et qui vous embrasse de tout son cœur ! O Croix ! avec quelle satisfaction j'y rendrai mon esprit, j'y répandrai la dernière goutte de mon sang, si les hommes veulent profiter de ma mort et se sauver. Tels étaient les pensées, les désirs du Sauveur. Entretemps les bourreaux se saisissent de lui avec une cruauté inhumaine, le jettent avec violence sur la croix, renouvelant ainsi ses plaies, étendent avec violence ses pieds et ses mains jusqu'aux trous de la croix et y enfoncent les clous ; ainsi commence le crucifiement. Ecoutez le bruit des coups de marteau qui retentissent sur toute la montagne! Son sang jaillit de ses pieds et de ses mains ; ses nerfs sont déchirés, ses os disloqués ; on l'élève ainsi avec la croix entre deux malfaiteurs, et à la vue de tous les spectateurs. O quelles douleurs! S'il n'avait été attaché à la croix qu'avec des liens de soie, la douleur aurait encore été insupportable dans l'état où était réduit son corps ; qu'était-ce donc d'y être attaché par des clous? J.-C. n'y avait pas de quoi reposer sa tête ; à peine peut-il respirer; il ne peut pas remuer un membre ; à peine peut-il remuer la langue ; les douleurs augmentent à chaque moment ; toutes ses plaies sont renouvelées. O douleurs ! ô tourments !

Après avoir considéré attentivement ces vérités, exprimez les affections suivantes :

1° Un ardent amour pour votre Sauveur, qui a voulu

choisir et subir une mort si douloureuse, uniquement par amour et par une bonté et une miséricorde infinies envers vous.

2° Offrez à votre Sauveur votre corps, avec un ardent désir de souffrir pour sa gloire, toutes sortes de douleurs et de maladies, de porter la croix avec lui et de l'imiter autant que possible.

3° Confondez-vous devant lui, de ne rien trouver dans votre vie que vous ayez supporté avec une véritable patience et par amour pour lui, tandis qu'il a tant souffert pour vous.

4° Jetez-vous dans le sein de la Providence, priez-la d'accomplir en vous et pour sa gloire tous les desseins que Dieu a formés sur vous de toute éternité, et sans aucun égard à votre amour-propre et à votre délicatesse. Formez une résolution sincère d'accepter avec joie, de sa main paternelle, toutes les adversités; de les supporter avec résignation et reconnaissance; et de ne pas déposer la croix jusqu'à ce qu'il vous en délivre lui-même.

4e POINT.

Représentez-vous Jésus crucifié, contemplez et regardez-le bien et pensez qu'il vous dit : Vois, mon enfant, jusqu'où m'a conduit mon amour envers toi. Depuis le sommet de la tête, jusque sous les plantes des pieds, aucun de mes membres n'est resté sans plaies ; toute ma tête a été percée par les épines ; tous mes cheveux ont été collés ensemble par le sang ; on m'a arraché la barbe; mes joues sont enflées par les soufflets; regarde, c'est ainsi qu'a été traitée cette figure que les anges ont tant désiré contempler. Contemple les plaies profondes que la croix a imprimées sur mes épaules; ma poitrine décharnée, le dos déchiré par la flagellation, la peau arrachée de mon corps; la chair détachée de mes os. Regarde, c'est ainsi qu'on a traité le Fils unique du Père céleste ; les pieds et les mains ont été percés par les clous ;

les nerfs tendus et déchirés par une douleur excessive, tous mes membres disloqués; chaque instant augmente ma douleur. Regarde tout ce que j'ai dû et voulu souffrir pour te conduire au ciel. Comment oses-tu paraître devant moi sans mortification, sans pénitence, sans adversité, sans croix, sans souffrance? Comment oses-tu désirer que je verse dans ton cœur mon amour, la plus grande de toutes les grâces, dans un cœur qui n'est pas entièrement mort à soi-même ni résolu à souffrir pour moi?

Après avoir bien pris ceci à cœur, exprimez les affections suivantes :

1° Reconnaissez que vous n'êtes pas encore digne d'obtenir de Dieu la grâce de son amour, et cette union qu'il prépare aux âmes qui lui ont montré leur fidélité par un continuel renoncement à elles-mêmes, par une vie dure et pénitente, et par beaucoup de croix et de souffrances.

2° Offrez à Dieu votre corps par amour et en holocauste parfait, avec une volonté sans aucune résistance, et toute disposée à recevoir de sa main paternelle toutes les croix, toutes les souffrances.

3° Demandez à Dieu la grâce de vous faire connaître clairement le prix inestimable de la croix, et d'allumer dans votre cœur un ardent désir de suivre, autant que possible, votre Sauveur dans la voie de la croix.

4° Priez-le de vous mettre à cette épreuve, de vous donner pour cela les grâces nécessaires, et de vous y faire persévérer jusqu'à la fin.

§ 2.

Des exercices qui doivent suivre cette méditation.

1er *exercice.* Une âme qui veut imiter Jésus crucifié ne doit jamais, sans nécessité ou cause raisonnable, accorder à son corps aucune jouissance, aucune satisfaction ; elle peut bien lui accorder quelque jouissance, mais elle doit auparavant

mortifier dans son cœur le désir de cette jouissance, et l'offrir à Dieu par une intention très-pure. La manière de faire cet exercice, c'est de faire grande attention à notre conduite, de crainte qu'il ne s'y glisse beaucoup de choses qui outrepassent la nécessité ou sans une cause juste, et qui favorisent l'amour-propre et la mollesse. Il faut bien examiner si le sommeil n'est pas trop prolongé, le lit trop tendre, la nourriture trop bonne ou trop copieuse, les entretiens trop fréquents, trop mondains ou trop sensuels, et mille autres choses. Pour prévenir toute crainte sur ce point, j'établirai dans le paragraphe suivant, un certain nombre de mortifications de cette nature, qui feront réussir une âme dans cet exercice si elle y est constamment attentive. Il faut cependant remarquer qu'on peut quelquefois omettre ces mortifications si la faiblesse du corps, une juste convenance envers un ami, l'amour du prochain, ou une autre cause raisonnable l'exige; mais dans ces circonstances, il faut bien faire attention de ne pas interrompre cette sainte résolution, sans avoir auparavant rapporté tout à Dieu, sollicité la permission d'une louable omission, et lui avoir tout offert avec pureté d'intention et désir de lui plaire.

2e *exercice.* Une âme qui veut imiter Jésus crucifié, ne doit jamais et en aucun cas négliger l'occasion de mortifier sa chair et le désir naturel de toutes sortes de commodités, lorsque la nécessité ou une autre cause raisonnable ne la justifie pas de cette omission. Il est impossible à l'homme de dire combien de grâces et de mérites elle peut amasser chaque jour, si elle est fidèle à cette règle, à cet exercice. Mais il faut qu'une âme soit bien éclairée pour distinguer, dans toutes ces circonstances, entre la grâce et la nature; ce que demande celle-ci et ce qu'exige celle-là. Il faut une bonne volonté, disposée à suivre toutes les inspirations de l'Esprit-Saint, une sainte haine de soi-même, un grand désir d'exercer les mortifications; un ardent amour de Dieu qui n'omet rien qui puisse plaire à sa Majesté divine. Cette pratique paraît être de peu d'importance, mais il est

certain que si l'on s'y exerce avec constance, on acquerra une vertu héroïque ; le cœur sera comblé de grâces extraordinaires et préparé à l'union la plus intime avec Dieu. Nous avons rarement l'occasion de faire de grandes choses pour la gloire de Dieu ; par conséquent, si nous négligeons aussi les petites choses, ou si nous les exécutons avec un cœur tiède et froid, il est certain qu'il ne nous restera rien de notre vie pour Dieu.

§ 3.

De toutes sortes de petites mortifications qu'on peut faire journellement, suivant le développement des deux règles précédentes.

La première mortification, c'est une privation modérée dans le boire et le manger.

Pour pratiquer cette mortification, on doit observer les points suivants :

1° Se prescrire dans le boire et le manger une certaine mesure conforme au besoin, pour entretenir la santé, et ne jamais dépasser cette mesure.

2° A table, laisser passer un mets ou l'autre pour mortifier son appétit.

3° Ne pas prendre les meilleurs morceaux, mais les laisser aux autres.

4° Si nous sentons pour un mets une grande envie, un grand désir, n'y touchons pas, offrons-le au Seigneur, et envoyons-le pour son amour à un pauvre malade.

5° Se prescrire certains jours de jeûne, et les observer fidèlement, aussi longtemps que la santé le permet.

Toutes ces observations et ces pratiques sont très-bonnes et très-agréables à Dieu ; cependant on doit faire attention à la santé ; et dans le doute on doit consulter son confesseur et suivre ses conseils.

La deuxième mortification, c'est une privation modérée du repos et du sommeil.

Voici en quoi consiste l'exercice de cette mortification :

1° Ne jamais dormir pendant le jour, car ce sommeil, ce repos est, selon l'enseignement de tous les maîtres de la vie spirituelle, fort nuisible et à l'âme (pour la plupart, au moins pour ceux qui sont d'un âge déjà avancé), et à la santé du corps.

2° Ne dormir que six ou sept heures de la nuit, au plus, et puis se lever sans tergiverser.

3° Beaucoup de personnes qui pratiquent la mortification dans cette matière, dorment sur la paille, ou sur les planches. Cette mortification se peut pratiquer en secret, quand on ôte, de bon matin, la planche sur laquelle on a dormi, et elle ne peut nuire à la santé, si l'on a soin de se couvrir.

La troisième mortification, c'est le silence et une sévère retenue de la langue, non-seulement de tout discours déplacé ou inutile, mais même des entretiens utiles, si on se le propose souvent.

Cette mortification est une des plus utiles et des plus nécessaires dans la vie spirituelle.

1° On doit éviter les visites, autant que possible, et ne pas en faire plus que n'exigent la charité et la bienséance; et dans ce cas elles doivent être courtes, et on doit bien y surveiller sa langue.

2° Pendant le repas, et durant un certain temps après le repas, on peut tenir une bonne conversation ou parler sur des matières spirituelles. On ne saurait dire quel grand bien l'âme recueille du silence, ni quel grand mal lui fait le verbiage, la loquacité.

La quatrième mortification consiste dans la constante retenue des oreilles, à ne pas écouter des choses inutiles.

La pratique consiste dans les points suivants :

1° On ne doit pas demander, ni désirer savoir des choses inutiles, des nouvelles, et choses semblables qui ne nous regardent pas, et qui ne nous avancent pas dans la vertu et la sainteté. Jacques Alvarez, grand docteur dans la vie spirituelle, dit qu'un homme qui s'occupe volontiers de nou-

velles, ne peut pratiquer le recueillement, ni parvenir à l'union avec Dieu. Sentence sévère, mais vraie.

2° On doit, quand d'autres personnes tiennent des conversations inutiles, amener peu à peu et avec discrétion le discours sur des choses spirituelles ; mais si cela ne se peut faire, alors on formera souvent de saintes affections envers Dieu, dans son cœur.

3° On ne se permettra pas la lecture de nouvelles ou de choses inutiles, et on n'y arrêtera pas son esprit. Car tout cela ne sert qu'à distraire notre esprit, qu'à le remplir de vaines pensées, qu'à le priver de la joie des choses spirituelles, et qu'à l'éloigner du recueillement.

La cinquième mortification, c'est la retenue constante de la vue.

Les violences et les efforts qu'on peut se faire sur ce point sont les suivants :

1° A la maison, ne jamais regarder à la fenêtre pour satisfaire notre curiosité, à quelque occasion que ce soit.

2° Tenir les yeux baissés à l'église et dans la rue, excepté le cas où il faudrait témoigner de la civilité envers les passants.

3° On peut, dans certaines réunions, tenir les yeux constamment baissés sans que personne s'en aperçoive.

La sixième mortification consiste à avoir grand soin de se vaincre soi-même constamment et de dompter ses affections déréglées dans tous les accidents, et dans toutes les occasions.

Il y a trop d'occasions pour les développer toutes; il suffit que celui qui ne cherche qu'à se renoncer et à ne plaire qu'à Dieu, trouve à chaque heure l'occasion de se vaincre. Au reste, dans l'exercice de cette vertu, il ne faut pas agir avec crainte et inquiétude, mais avec liberté d'esprit. Quand on a de temps en temps manqué à ses bonnes résolutions, il ne faut pas pour cela perdre courage, mais il faut recommencer avec autant, et même avec plus de confiance en Dieu.

ARTICLE III.

DU PARFAIT DÉTACHEMENT DE TOUTES LES CRÉATURES, LORSQU'ON EST PRIVÉ DE TOUTE CONSOLATION INTÉRIEURE.

§ 1.

Méditation sur le bel exemple que notre divin Sauveur nous a donné sur cette matière dans sa passion.

1er POINT.

Jésus, pendant sa passion, n'a reçu aucune consolation de la part des hommes. — Représentez-vous vivement Jésus à la croix, considérez jusqu'à quelle extrémité chacun l'y a abandonné. Une foule de monde, à laquelle il avait prodigué les plus grands bienfaits, est présente sur le calvaire: Des aveugles auxquels il a rendu la vue; des sourds qu'il a fait entendre; des muets qu'il a fait parler; des boiteux qu'il a fait marcher, auxquels il a rendu les membres; des malades qu'il a guéris; des lépreux qu'il a purifiés; des possédés qu'il a délivrés du démon.... Cependant aucun de ces hommes ne dit une parole, ne plaide pour l'innocence de Jésus; aucun n'a pitié de lui; aucun ne le console dans ses douleurs; ils crient tous à la fois : Il a mérité la mort! Ils se moquent tous de lui dans ses douleurs extrêmes Jésus touche à sa fin; les dernières gouttes de son sang s'échappent de ses veines; ses forces l'abandonnent, l'agonie commence, et il veut mourir dans ce combat; il élève encore une fois la voix, et dit : Ah! que j'ai soif! mes frères! je meurs volontiers pour vous, mais ne me refusez pas cette dernière consolation; ma soif est extrême, donnez-moi quelques gouttes d'eau avant ma mort, c'est la dernière consolation que je vous demande. Mais, ô abandon! de tant de milliers d'hommes qui se trouvent autour de la croix, aucun n'a assez de compassion pour lui donner un

verre d'eau dans son agonie. Seulement quelques scélérats commencent à rire, et pour se moquer de lui, vont tremper une éponge dans du fiel et du vinaigre, et le lui donnent en l'insultant. O cruauté! a-t-on jamais laissé, à sa mort, un mendiant, un malfaiteur, dans un tel abandon que de lui refuser quelques gouttes d'eau? Jésus est le seul qui a été de la sorte abandonné de tous les hommes.

Après avoir bien considéré ces vérités, exprimez les affections suivantes :

1° Ayez une grande compassion de votre Sauveur, et pleurez sincèrement vos péchés qui ont été la seule cause de cet abandon de Jésus.

2° Méprisez toutes les vaines consolations que vous puissiez désirer ou attendre de la part des hommes; et formez une ferme résolution de ne jamais désirer d'être aimé ou consolé d'aucune personne.

3° Concevez un ardent amour envers votre Sauveur dans son délaissement; offrez-vous à l'imiter, offrez-vous à être délaissé et méprisé de tous les hommes; de vos proches, de vos amis, de ceux mêmes auxquels vous avez fait du bien.

4° Priez instamment que Dieu vous accorde un grand amour pour les mépris et les souffrances, et qu'il daigne vous rendre parfait par des épreuves de cette nature.

2e POINT.

Jésus, dans sa passion, n'a reçu aucune consolation de la part de son Père céleste. — Représentez-vous Jésus dans le plus grand délaissement sur le mont des Oliviers. La crainte de sa passion et de sa mort prochaine, l'horreur du péché dont il s'est chargé et la tristesse amère l'ont réduit à un état si pitoyable qu'il en tombe dans une défaillance mortelle; le cœur lui bat, il tremble de tous ses membres, le sang sort de ses veines, il pâlit, il sue sang et eau, et en telle abondance que ses vêtements et même la terre en sont tout trempés; il entre en agonie, et il aurait rendu l'esprit s'il ne s'était

soutenu lui-même par sa toute-puissance. Que fait le Père éternel dans cette extrémité? Le Fils lève les yeux vers lui et lui crie : *O mon Père! s'il est possible, que ce calice passe loin de moi!* Oh! non ; le Père éternel reste ferme dans sa résolution, Jésus doit boire ce calice amer jusqu'à la lie, et payer la dette que les hommes ont contractée. Ce délaissement de Jésus a eu lieu non-seulement sur le mont des Oliviers, mais il a duré pendant toute sa vie. Jésus sur la croix est accablé de douleurs, d'angoisses et de tristesse, néanmoins son Père céleste ne lui accorde pas la moindre consolation. Oh! quel triste abandon! Le Père céleste a souvent consolé les pécheurs pénitents à leur mort; il a souvent rempli leur cœur de consolations, de douceurs célestes; il a souvent adouci leurs douleurs et leurs souffrances : mais lorsque son Fils bien-aimé meurt sur la croix, il ne lui accorde pas la moindre consolation, et à tel point que celui-ci fut réduit à s'écrier : *Mon Dieu! Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?*

Après avoir bien médité cette vérité, exprimez les affections suivantes :

1° Pleurez et détestez, de tout votre cœur, tous vos péchés qui ont été la cause unique de cet abandon de Jésus.

2° Remerciez votre Sauveur d'avoir voulu souffrir cette peine dans son âme, pour vos péchés et uniquement pour vous témoigner combien il vous aime.

3° Humiliez-vous devant lui, et ayez honte de ce que vous ne pouvez rien faire par amour pour lui, sans y être encouragé par des consolations intérieures.

4° Offrez-vous à votre divin Sauveur de toute votre âme, avec la disposition de supporter toutes les souffrances et les peines intérieures.

3° POINT.

Jésus dans sa passion ne trouva pas une seule consolation en lui-même.— Ce qui aurait pu consoler Jésus dans ses souffrances, c'était si les hommes eussent voulu profiter de sa

mort et opérer leur salut. Mais cette satisfaction était bien éloignée. Attaché à la croix, il vit que le peuple juif, pour la plupart, allait se damner éternellement malgré sa passion ; il vit la réprobation de plusieurs royaumes et de plusieurs pays infidèles ; il vit qu'une grande foule d'hétérodoxes et d'apostats devaient être la victime de l'enfer; il vit que beaucoup de chrétiens partageraient ce malheureux sort ; il vit combien de millions d'âmes allaient se jeter en enfer, malgré sa passion, malgré son sang répandu, malgré ses tourments, malgré sa mort, malgré tout ce qu'il avait souffert pour leur salut ; et cependant une larme aurait pu suffire pour sauver tous les hommes. Oh ! quel triste regard ! quel terrible coup pour son cœur si aimant ! Les larmes lui coulent des yeux comme deux fontaines, les plaintes descendent de ses lèvres : Pas un membre de mon corps n'est sans plaies, ma chair est toute déchirée, j'ai perdu tout mon sang. Mais à quoi servent tant de tourments, tant de souffrances ? Malgré tout ce que j'ai souffert pour le salut des hommes, beaucoup vont se damner. C'est dans cette tristesse si amère que Jésus remit son esprit entre les mains de son Père.

Après avoir médité cette vérité, exprimez les affections suivantes :

1° Pleurez et détestez vos péchés de toute votre âme, comme la cause unique de cette grande tristesse de Jésus.

2° Excitez en vous un tendre amour pour Jésus, et un vif désir de souffrir pour son amour.

3° Priez-le de vous faire part de sa passion et de vous envoyer des adversités selon sa sainte volonté.

4° Embrassez-le de tout votre cœur, et demandez-lui humblement de ne pas permettre que vous soyez du nombre de ceux dont la perte lui a causé tant de tristesse, lorsqu'il mourut sur la croix.

4e POINT.

Prenez le crucifix à la main, regardez-le fixement, et représentez-vous que Jésus vous dit ces paroles : Ame chérie,

examinez la grande différence qu'il y a entre mon amour et le vôtre. Par amour pour vous, dans mes plus grandes douleurs j'ai été abandonné de mes amis, de ceux qui m'étaient le plus chers, de tous les hommes enfin ; aucun n'a eu assez de pitié pour me donner seulement un verre d'eau. Vous, vous ne pouvez pas souffrir, pour mon amour, que quelques-uns vous abandonnent et vous méprisent. C'est par amour pour vous, que mon Père céleste m'a abandonné et qu'il a beaucoup mieux traité ses serviteurs en les consolant dans leurs souffrances; et vous, vous ne voulez supporter, pour mon amour, aucune tentation, aucune inquiétude, aucun abandon ; vous voulez le repos et la paix sans interruption, vous voulez le ciel sur la terre. C'est par amour pour vous que je me suis livré moi-même, que j'ai voulu tant souffrir, et vous ne voulez souffrir pour mon amour ni croix, ni sécheresses, ni aucune autre peine intérieure. Votre amour pour moi n'est pas pur aussi longtemps que vous cherchez quelque consolation dans vos souffrances. Souffrir pour mon amour, c'est souffrir sans espoir de consolation, uniquement pour me plaire et pour être conforme à moi. C'est ainsi que j'ai souffert pour vous; c'est ainsi que vous devez souffrir pour moi. Après les souffrances viendra la consolation. Notez bien que ce qu'on donne le dernier, sera éternel.

Ayant écouté ces vérités de la bouche de votre Sauveur, excitez en vous les affections suivantes :

1° Pleurez votre aveuglement, de ce que vous avez si peu estimé, jusqu'à présent, le chemin de la croix ; de ce que vous avez cherché avec tant d'avidité les délices et la santé, et de ce que vous vous êtes si peu appliqué à imiter Jésus crucifié.

2° Excitez en vous un ardent amour envers lui, et formez un sincère propos de l'imiter le plus parfaitement possible, dans les croix et les souffrances, quoi qu'il puisse vous en coûter.

3° Offrez-lui tout ce que vous avez et tout ce que vous

êtes, avec une entière résignation d'accepter toutes les adversités qu'il lui plaira de vous envoyer.

4° Priez-le de vous accorder par les mérites de son sang la grâce et la force d'exécuter fidèlement cette résolution, en tout temps et en toute occasion.

§ 2.

Des exercices qui doivent suivre la considération de ces vérités.

Le premier exercice *c'est de supporter avec joie et patience l'abandon des hommes.*

Il n'y a rien de plus utile pour l'âme que d'être abandonnée des hommes, car cela la force à tourner ses regards vers Dieu et à n'aimer que lui. S'il arrive que les hommes vous méprisent, que vos meilleurs amis vous abandonnent, que ceux auxquels vous avez fait du bien, ne vous en témoignent aucune reconnaissance, que personne ne fasse attention à vous, conduisez-vous de cette manière :

1° Réjouissez-vous de tout votre cœur, de ce que Jésus vous laisse goûter une part de ses souffrances intérieures, et daigne vous rendre semblable à lui-même; estimez grandement cette situation dans laquelle le Sauveur a daigné vous placer.

2° Acceptez tout cela de la main de Dieu, en silence, avec patience, avec joie, avec reconnaissance, sans plainte et sans trouble; ne remuez pas un doigt pour en être délivré.

3° Efforcez-vous d'accueillir avec amour les personnes qui vous ont fait de la peine, et de leur faire du bien à l'occasion.

4° Tournez votre amour vers Jésus seul; réjouissez-vous de ce qu'il détache votre cœur des créatures par de tels accidents, et prêtez-vous, sans exception, à tout ce qui peut vous faire mourir aux créatures, et vous faire vivre pour Jésus seul.

Le deuxième exercice *c'est de supporter avec patience et et avec joie les tentations que Dieu permet pour notre bien.*

Les tentations que les âmes fidèles ont à supporter sont nombreuses. Les unes sont tourmentées de doutes continuels contre la foi ; d'autres sont attaquées par des désirs affreux et des mouvements contre la pureté ; celles-ci sont éprouvées par le découragement et par des craintes sur la vie passée ; celles-là souffrent des scrupules et des troubles, elles craignent toujours d'être hors la grâce de Dieu, et d'être damnées. L'âme fidèle se conduira de la manière suivante dans les tentations quelles qu'elles soient :

1° Elle pensera que c'est une portion du calice que Jésus a bu par amour pour elle dans sa passion ; elle l'acceptera donc avec joie de sa main divine.

2° Elle doit supporter cet état avec toutes les contrariétés qu'il cause naturellement, avec patience, en silence, et et avec une joie intérieure, et regarder ce temps comme un temps de bonheur, où elle peut le plus plaire à Dieu et pratiquer le plus pur amour de Dieu.

3° Elle s'appliquera à pratiquer les vertus suivantes, savoir : une profonde humilité, reconnaissant qu'elle ne peut vaincre de telles tentations sans le secours de Dieu ; une confiance filiale et l'espoir de ne pas être abandonnée de Dieu ; elle louera et remerciera Dieu constamment, de lui avoir envoyé cette croix ; elle formera un amour ardent et une entière résignation à la volonté de Dieu.

4° Elle n'omettra rien de ses exercices habituels à cause du dégoût qu'amène un tel état ; et elle se figurera qu'on n'est jamais si agréable à Dieu, que quand on est attaqué par de fortes tentations.

Le troisième exercice *est de souffrir avec joie et patience les ténèbres, les sécheresses, les chagrins et les dégoûts, qu'on éprouve pendant les exercices de piété.*

Pourrait-on trouver une âme qui n'ait jamais éprouvé ces misères ? Quelquefois l'esprit se trouve dans de telles ténèbres qu'il lui est impossible de penser aux vérités éternelles ;

une autre fois la volonté est si sèche et si aride, qu'on ne peut former une seule bonne affection ; il arrive que l'âme est si accablée de dégoût que tout ce qui est spirituel lui paraît rebutant. Dans cet état on se conduira de la manière suivante :

1° On tiendra pour certain que c'est dans ce temps qu'on peut le mieux montrer son amour et sa fidélité envers Dieu ; car qu'y a-t-il de grand à rester fidèle à Dieu tant que durent les consolations intérieures ? Mais persévérer dans l'amour et la fidélité en temps de troubles et de tentations, cela s'appelle rester cloué à la croix avec Jésus et l'imiter jusqu'à la mort.

2° Tant que durent les épreuves et les tentations, on ne doit rien omettre de ses pratiques religieuses, ni les abréger d'un moment. Une seule négligence qu'on se permettrait dans ces circonstances, nous priverait souvent de la plus grande grâce que nous n'aurons jamais plus. Celui au contraire qui se montre fidèle pendant ce temps, gagnera bientôt le cœur de Dieu, deviendra maître de lui-même et de ses affections déréglées, et parviendra à cet état où l'Esprit-Saint sera son maître qui le dirigera.

3° On s'exercera constamment à la pratique de l'humilité la plus profonde ; reconnaissant qu'on n'est pas digne de recevoir de Dieu ni consolation, ni lumière ; on s'appliquera à acquérir un amour ardent ; on s'offrira à servir Dieu toute sa vie, sans en recevoir la moindre consolation, si sa sainte volonté le veut ainsi ; et on lui rendra de sincères actions de grâces ; on le louera de tout son cœur de nous avoir imposé cette croix.

ARTICLE IV.

DE LA VIE D'UNE AME ENTIÈREMENT MORTE AU MONDE ET A ELLE-MÊME.

Une âme entièrement morte à elle-même et au monde expérimente en elle deux choses. La première, c'est qu'elle ne trouve rien qu'elle estime autant que le mépris et l'anéan-

tissement de son honneur; que les douleurs et les souffrances dans son corps; que d'être persécutée et abandonnée par les hommes. La deuxième c'est de souffrir tout cela avec autant de joie et de satisfaction que si elle avait trouvé tous les trésors du monde. Dans ces deux points consiste le vrai renoncement à soi-même, la mort spirituelle qui est si précieuse; la véritable imitation de Jésus crucifié, noyau et moëlle de la sainteté. Nous allons expliquer maintenant comment on peut y arriver.

§ 1.

Par quels moyens l'âme peut arriver à une si haute estime des croix et des souffrances.

Il y a deux moyens, par lesquels l'âme peut arriver à cette estime. Le premier, c'est de prier avec ferveur et constance; nos cœurs étant dans la main de Dieu, il lui est facile d'y imprimer cette estime. Le deuxième moyen, c'est de méditer souvent les vérités suivantes :

1re *vérité.* Jésus est venu au monde pour nous montrer, par son exemple, le chemin de la perfection et de la sainteté; ainsi le chemin de la pauvreté, du mépris, du délaissement, des douleurs, des tristesses doit être le meilleur; car si Jésus avait connu un meilleur, il nous l'aurait sans doute montré par son exemple et par ses souffrances.

2e *vérité.* Jésus est venu au monde pour nous enseigner, non pas une sainteté commune, une vertu ordinaire, une perfection ordinaire, mais pour nous montrer le chemin de la plus haute sainteté, de la plus haute vertu, de la plus haute perfection; ainsi le dépouillement de toutes les créatures, l'abandon de tout ce qui est créé, l'amour de la croix et des souffrances doivent procurer la vertu et la sainteté les plus relevées; car si Jésus avait connu une sainteté plus relevée, il nous l'aurait enseignée par ses paroles, par sa doctrine et par ses exemples.

3e *vérité.* Jésus nous a laissé pour exemple la croix et les

souffrances, afin que nous l'imitions : donc cela ne doit pas être chose impossible ; car s'il avait vu que cela était impossible, il aurait été inconséquent, lorsqu'il nous a invités avec tant de sincérité à suivre son exemple.

4ᵉ *vérité.* Tout ce que Jésus a souffert il l'a souffert par amour pour moi, quoiqu'il eût prévu mon ingratitude. Ce n'est donc pas trop, si je me résous à souffrir par amour pour lui, ce qu'il a auparavant souffert par amour pour moi.

5ᵉ *vérité.* Jésus a conduit, par le chemin de la croix, sa sainte Mère, ses Apôtres, les plus grands Saints qu'il avait le plus aimés ; c'est donc pour moi le plus grand honneur, s'il daigne me conduire par le même chemin par lequel il a conduit ces âmes d'élite.

Ces vérités éternelles, ces vérités incontestables, on les méditera sans cesse, on les aura devant les yeux jusqu'à ce qu'on ait appris à regarder comme de la boue toutes les vanités du monde, et à estimer la croix au-dessus de toutes choses, selon l'esprit de Jésus-Christ.

§ 2.

Par quels moyens peut-on acquérir un tel amour de la croix et des souffrances ?

Il y a deux moyens pour obtenir cet amour. Le premier, c'est d'invoquer sans cesse celui qui seul peut nous donner cette grande grâce. Le deuxième, c'est de s'appliquer constamment, assidûment aux pratiques suivantes :

1ʳᵉ *pratique.* Se jeter aux pieds de Jésus crucifié, nous offrir entièrement à lui en holocauste parfait; lui offrir notre honneur, nos biens, notre santé, notre vie, notre âme, avec une parfaite disposition de supporter par amour pour lui toutes les souffrances que sa sainte volonté voudra nous imposer. On aura soin aussi de reconnaître toujours sa faiblesse et de demander à Dieu la force et le courage de souffrir.

2e *pratique.* Exciter dans notre cœur un grand désir des croix et des souffrances, et soupirer après ces souffrances pendant nos prières et en d'autres temps ; parce que c'est un moyen de témoigner à Dieu notre amour et notre fidélité, d'après l'exemple de Ste. Thérèse, qui s'écriait souvent : O Seigneur ! *ou mourir, ou souffrir !*

3e *pratique.* Si Dieu trouve bon de nous envoyer une croix, nous devons alors lever les yeux vers Jésus crucifié, embrasser le crucifix, lui baiser les mains, offrir notre croix à Jésus avec amour et avec une intention très-pure ; lui demander la grâce et la force de la porter.

4e *pratique.* Aussi longtemps que durera cette croix, on tâchera de conserver la tranquillité et le contentement intérieurs ; de rester uni à Dieu par des affections amoureuses. Tantôt on se répandra en cantiques de louanges et d'actions de grâces ; tantôt on s'humiliera et on s'anéantira sous la main de Dieu ; ou bien on pourra répandre des soupirs amoureux. Une autre fois adorer la volonté de Dieu, nous soumettre à ses ordonnances, et former d'autres saintes affections que l'Esprit-Saint inspire à l'âme aimante, selon les circonstances.

5e *pratique.* On peut employer, pendant qu'on a des peines intérieures, les moyens que prescrit le confesseur ; et dans les maux du corps, ceux que prescrit le médecin ; mais toujours sans inquiétude de l'âme. On ne doit pas demander avec instances que Dieu nous délivre d'une croix qu'il nous a imposée ; mais on doit se soumettre à sa sainte volonté en tout ce qu'il a ordonné dans sa bonté et dans son amour pour nous.

C'est là l'explication de la mort spirituelle, et du détachement de toutes les créatures. Celui qui désire arriver à cet état, celui-là est le plus heureux de tous les hommes ; car puisque Dieu désire que tous les hommes soient enflammés de son amour, il allumera tellement ce feu d'amour, dans un cœur désireux de souffrances, qu'il ne s'éteindra jamais.

CHAPITRE XIII.

DE L'HUMILITÉ.

PRINCIPE.

Marcher toujours en la présence de Dieu avec une profonde humilité.

Dieu aime les humbles. Dieu habite volontiers dans une âme humble; il la visite de ses grâces célestes et il augmente ces grâces de jour en jour. Dieu ne se communique pas à une âme sans humilité ; il lui retire ses grâces, et s'éloigne de plus en plus d'elle. Plus nous nous abaissons, plus Dieu s'approche de nous ; plus nous nous élevons dans notre imagination , plus s'éloigne-t-il de nous. La pluie qui tombe du ciel ne reste par sur les montagnes, mais elle coule dans les vallées. Les grâces qui viennent du ciel ne restent pas dans les cœurs qui s'élèvent par leur orgueil, mais elles restent dans les âmes qui s'abaissent par leur humilité. Aussi longtemps qu'une âme n'est pas bien fondée dans l'humilité, elle reste inapte, incapable d'être élevée à une plus grande vertu. L'humilité est le fondement sur lequel doit reposer tout l'édifice de la perfection. Si ce fondement n'est pas assez profond, alors l'édifice ne se laisse pas élever assez haut ; ou si on l'élevait sans ce fondement nécessaire, il tomberait en ruine en peu de temps. La cause en est, que Dieu résiste aux orgueilleux. Que peut donc faire une âme, que non-seulement le démon, mais que Dieu lui-même poursuit? C'est pourquoi il est absolument nécessaire que l'âme emploie toutes ses puissances pour obtenir cette vertu de Dieu, et pour s'y fortifier de plus en plus. L'humilité est une vertu morale, par laquelle on se méprise soi-même, on désire aussi que les autres nous méprisent, et on attribue sincèrement à Dieu seul toute

louange et tout honneur. Nous allons l'expliquer en détail, dans quelques paragraphes.

§ 1.

De la connaissance de nous-même.

1er *exercice.* Représentez-vous ce que vous avez été, et méditez bien sur cette vérité : si je ne me cache pas à moi-même ma misère et ma honte, par un aveuglement volontaire, je dois bien voir que j'aurais déjà dû brûler en enfer depuis longtemps. J'ai péché, la conscience me le dit. Après le pardon je suis retombé dans mes anciens péchés ; je le sais par expérience. Un seul péché mortel suffit pour me damner éternellement ; la foi me l'enseigne. Comment se fait-il donc que j'admette encore une seule pensée d'orgueil dans mon cœur? Quelle différence y a-t-il entre moi et les réprouvés qui sont déjà en enfer? Ils ont péché, j'ai péché aussi ; ils ont mérité l'enfer, je l'ai aussi mérité. Par leurs péchés, ils se sont précipités dans un état où ils seront éternellement maudits et méprisés du ciel et de la terre, des anges et des hommes ; j'ai mérité le même sort. Sans doute, je suis encore en vie, je suis en état de grâce, comme je l'espère ; j'ai la confiance d'aller en paradis, avec le secours de Dieu. Mais à qui dois-je attribuer tout cela? A vous seul, ô Père miséricordieux ! à vous seul je dois de ne pas être déjà en enfer ; de ne pas être déjà dans cet état où toutes les créatures m'auraient éternellement maudit et méprisé. C'est vous qui avez fait cela, ô bonté infinie, c'est vous seul ! votre justice a précipité du ciel les anges rebelles ; votre miséricorde m'a préservé, parce que vous m'avez aimé. Je baise votre main, et vous attribue toute louange, à vous seul. Pour moi je n'ai mérité que le sort de ces anges malheureux, et je l'ai mérité plus qu'eux.

Après avoir bien médité sur cette vérité, formez les affections suivantes :

1° Reconnaissez sincèrement devant Dieu que vous avez

plus mérité d'être maudit à jamais du ciel et de la terre, des anges et des hommes, que le démon, parce que le démon n'a pas péché si souvent que vous. C'était dans ce sentiment que saint François de Borgia, dans ses longues méditations, se représentait sa place en enfer au-dessous de tous les démons.

2° Représentez-vous et reconnaissez que tous les mépris et toutes les injures que vous pourrez jamais recevoir, ne sont rien en comparaison de ce que vous avez mérité par vos péchés.

3° Détestez et maudissez votre orgueil et votre vanité, qui, après tant de péchés, vous portent encore à vouloir être aimé, estimé, honoré par tout le monde.

4° Priez Dieu de permettre, pour sa gloire et son honneur, qu'on vous méprise et qu'on vous fasse, ici-bas, autant d'injures qu'on pourra jamais le faire, moyennant qu'il vous accorde la grâce de les supporter avec patience et humilité.

2e *exercice*. Représentez-vous ce que vous êtes actuellement, et méditez bien cette vérité : j'espère, et j'ai la confiance d'être en ce moment un enfant de Dieu, orné de sa grâce, et élu, prédestiné pour le ciel. J'ai servi Dieu depuis bon nombre d'années, et j'ai amassé beaucoup de mérites pour l'éternité. Je tâche d'avancer de jour en jour dans l'amitié de Dieu et en toutes sortes de bonnes œuvres. Mais, que tout cela est peu de chose! Que n'aurait pas fait un démon, ou un réprouvé, si après sa chute finale Dieu lui avait encore accordé autant de grâces qu'il m'en a accordé? Qu'en penses-tu, mon âme? Il est certain que cette malheureuse créature aurait plus aimé Dieu, et aurait fait plus de pénitences, que je n'ai fait de toute ma vie. Si Dieu avait accordé au plus méchant de tous les réprouvés autant de grâces et d'inspirations qu'à moi, que n'aurait pas fait ce malheureux? Il aurait, peut-être, plus avancé dans l'amour de Dieu, et dans d'autres vertus en un mois, que moi pendant toute ma vie. Car quel effet ont produit en moi tant de grâces que Dieu m'a accordées? Je devais déjà brûler

d'amour comme une sainte Thérèse; j'aurais déjà dû fondre de zèle et de piété comme une sainte Françoise; j'aurais déjà dû répandre autant de larmes de repentir et d'amour qu'une sainte Madeleine; aucun orgueil, aucune vanité, aucune affection déréglée ne devraient plus trouver place dans mon cœur. Où sont maintenant les fruits de tant de grâces? O Dieu infini! quelle honte m'accable, en votre sainte présence! Quand je considère ces grâces, il est certain qu'elles étaient suffisantes pour me rendre saint depuis nombre d'années; mais quand je considère ma coopération à ces grâces, je dois avouer que je suis la créature la plus ingrate qui se trouve sur la terre. Je n'ai encore extirpé totalement aucun vice, ni pratiqué, ni acquis parfaitement aucune vertu. Je prie encore avec beaucoup de distractions et de tiédeur; mon amour est froid et sans ferveur; j'interromps le silence par des paroles inutiles. Que se passe-t-il en moi, par rapport au recueillement? je suis inconstant; quant à l'humilité? je ne peux souffrir le moindre mépris; quant à ma chasteté? je suis fort négligent sur cette matière; ma patience? elle ne soutient aucune épreuve. Voilà ce qui en est de mes vertus; en voilà un tableau bien faible. Comment est-il donc possible, ô Seigneur! qu'avec tant de misères, je puisse être content de moi-même? me croire riche dans mon indigence? et être orgueilleux pour ce qui mérite des châtiments de votre part? O mon Dieu! combien je dois être affreux à vos regards si purs!

Après avoir bien considéré cette vérité, exprimez les affections suivantes :

1° Jetez-vous dans votre néant, non-seulement sous les pieds de tous les Saints, mais encore sous ceux des réprouvés et des démons, et avouez sincèrement que de toutes les créatures vous n'en connaissez aucune qui après tant de grâces ait été aussi ingrate envers son Dieu, que vous l'avez été depuis tant d'années.

2° Admirez comment il a été possible que Dieu ait pu supporter si longtemps votre malice et votre tiédeur; com-

ment, après un si mauvais usage de ses grâces, il ait pu toujours vous en accorder de nouvelles ; comment il ne s'est pas encore fatigué de vous faire du bien, et de vous inviter à l'aimer parfaitement.

3° Exposez tous vos péchés et toutes vos imperfections à votre Sauveur ; avouez que vous ne méritez que colère et privation de grâces, et que tout ce que vous avez de bon ne vient pas de vous, mais que c'est un don tout gratuit de sa bonté paternelle.

4° Détestez et pleurez votre orgueil, et faites un ferme propos de marcher toute votre vie en sa sainte présence avec une profonde humilité.

§ 2.

Du mépris de soi-même.

1er *exercice.* Une âme humble doit fuir avec grand soin les vains honneurs, les louanges, l'amour et l'estime des hommes. Si quelqu'un a bien saisi cette vérité qui a été traitée dans le paragraphe précédent, il doit bien voir qu'il ne mérite pas la moindre louange, ni la moindre estime, pour ce qu'il a été, ni pour ce qu'il est maintenant. Car il voit, il doit reconnaître qu'autrefois il était chargé de péchés, et que maintenant il est encore rempli d'imperfections.

Selon cette vérité, il doit prendre, en la présence de Dieu, les résolutions suivantes :

1° Je ne m'arrêterai jamais à aucune vaine pensée, à aucune complaisance de moi-même, mais je les rejetterai aussitôt, et je les étoufferai dans leur origine.

2° Je ne dirai jamais un mot à ma louange. Je cacherai aux yeux des hommes tout le bien, tous les dons naturels et surnaturels que Dieu m'accordera par sa miséricorde ; j'attribuerai, dans le secret de mon cœur, à mon Seigneur et mon Dieu, la cause de tout bien en toutes choses, ainsi

que toute la louange et tout l'honneur qui peuvent s'ensuivre.

3° Si quelqu'un se permettait de me donner des louanges, je rentrerais dans mon cœur, pour y considérer mes péchés, ma misère et mes imperfections, et pour me jeter en esprit dans cet abîme de péchés, sous les damnés, et rendre à Dieu tout l'honneur et toutes les louanges; extérieurement je les détournerais par un badinage, ou autant que possible je tâcherais d'empêcher ces louanges, faisant ainsi comprendre qu'elles me déplaisent.

4° Si on me témoigne du respect que je ne puisse pas empêcher, je n'en prendrai aucun plaisir dans mon cœur, j'y formerai un profond mépris de moi-même, et je prierai Dieu de me faire passer dans ce monde par les mépris et les injures, plutôt que par les honneurs, l'estime et les louanges.

2e *exercice.* Une âme humble doit avoir soin d'acquérir toujours un plus grand désir de n'être ni honorée, ni louée, ni aimée de personne au monde, mais d'en être plutôt méprisée, humiliée et persécutée.

Les pensées habituelles d'une âme humble doivent être les suivantes : Tout ce que j'ai mérité, c'est l'enfer ; cela ne peut se nier, si je veux avouer la vérité. Or, si j'étais en enfer, qui me louerait? qui me respecterait? qui m'aimerait? Le ciel et la terre, les anges et les hommes seraient tous d'accord pour me maudire éternellement. Si, en vérité, j'ai mérité ce châtiment, avec quel droit puis-je désirer d'être aimée et louée? Avec quel droit puis-je repousser pendant ce court espace de ma vie, les mépris et les persécutions des hommes, que je devrais supporter avec justice pendant toute l'éternité? Tous les affronts, toutes les injustices qu'on pourrait jamais me faire, sont encore beaucoup trop faibles pour punir comme il le faudrait un seul péché mortel. Oh! pourquoi ne puis-je pas souffrir que celui auquel j'ai fait du bien m'abandonne et me méprise? N'ai-je pas jadis méprisé et abandonné mon Dieu, qui m'a fait tant de bien? Pourquoi

ne pourrais-je supporter que celui que j'ai si sincèrement aimé, retire maintenant son cœur de moi? N'ai-je pas jadis détaché mon cœur de Dieu, qui m'a aimée avec tant d'ardeur? Quel affront, quelle injustice, quel mépris, quel abandon, quelle ingratitude pourrais-je jamais recevoir, que je n'aie jadis rendus à Dieu?

3e *exercice*. Une âme humble doit pouvoir supporter non-seulement avec patience, mais encore avec joie, tous les affronts, toutes les injures, toutes les injustices, toutes les médisances, toutes les calomnies, et tout ce qui pourrait arriver contre son honneur, comme une chose qu'elle a uniquement méritée pour ses péchés.

On doit fermement prendre les résolutions suivantes, non-seulement dans le temps de la méditation, mais même les observer continuellement : jamais je ne veux concevoir aucune tristesse dans mon cœur pour de tels acccidents; je ne ferai jamais aucune plainte; je ne veux jamais me disculper, ni me justifier; je ne veux jamais concevoir la pensée de me venger; au contraire, j'aimerai de tout mon cœur ceux qui me maltraiteront de la sorte; je prierai tous les jours pour eux, comme pour mes meilleurs amis; je les louerai et je les respecterai dans toutes les occasions; je leur rendrai le bien pour le mal. Voilà le véritable esprit, le vrai caractère d'une âme humble, qui veut imiter Jésus crucifié. Lorsque les injures et les mépris causent du chagrin et de l'amertume dans notre cœur; lorsque nous nous en plaignons et nous en attristons beaucoup; lorsque nous nous justifions et nous disculpons, c'est alors un signe certain que l'humble esprit de Jésus n'habite pas encore en nous. L'humble ne trouve dans ces accidents que joie et jubilation, parce qu'il reconnaît que son Sauveur l'a jugé digne de le rendre semblable à lui, de le faire marcher par la voie qu'il a parcourue lui-même. Il n'y a rien de plus relevé que d'être méprisé pour Dieu, et de souffrir pour lui ce qu'il a souffert lui-même par amour pour nous. Un seul mépris, un seul outrage, une seule injustice, une seule mé-

disance ou calomnie, est plus agréable à une âme parfaite, que tous les honneurs et toutes les louanges du monde. Oh! que vos dispositions sont bien contraires! Oh! combien peu en trouve-t-on qui soient bien pénétrés de cet esprit d'humilité! Il est cependant certain que nous avons peu à compter sur notre état, aussi longtemps que nous n'avons pas solidement affermi notre cœur dans ces dispositions vraiment chrétiennes.

4e *exercice*. Une âme humble doit offrir en holocauste à Dieu, sa réputation et tout le droit qu'elle y a aux yeux des hommes; elle doit le prier d'en disposer selon son bon plaisir. Sa réputation n'est jamais mieux employée qu'en la perdant pour augmenter la gloire de Dieu. Oh! qu'il est heureux, l'homme qui fait ce sacrifice à Dieu, et qui peut contribuer à la gloire de Jésus crucifié, en supportant toutes sortes d'outrages et de mépris. Il n'y a pas d'aveuglement plus grand que celui de la plupart des personnes qui sont très-contentes lorsqu'elles peuvent pratiquer les bonnes œuvres qui sont de leur choix, avec paix et tranquillité. Tout cela n'est rien, en comparaison d'une injure qu'on supporte avec joie pour l'amour de Dieu. Avant d'être méprisé, il faut déjà avoir dans le cœur le vif désir de recevoir toutes sortes d'outrages, et lorsqu'on les reçoit, il faut les accepter avec joie et jubilation, parce qu'on a obtenu ce que l'on cherchait depuis longtemps. Après les avoir reçus, il faut en désirer de nouveaux. Voilà l'esprit des Saints. Tout le reste n'est que vanité; tout le reste n'est qu'une vertu d'enfant.

§ 3.

Moyens pour arriver à la connaissance de soi-même.

Le premier moyen, c'est *la prière faite avec constance et ferveur*. Le désir d'être estimé et honoré du monde est tellement enraciné dans notre cœur corrompu, qu'il ne peut en être arraché que par une grâce extraordinaire de Dieu. Mais

comme Dieu a coutume, selon le cours ordinaire de sa Providence, de n'accorder aucune grâce, et surtout aucune grâce extraordinaire, si on ne l'a demandée avec ferveur, il est donc absolument nécessaire de lui demander par des prières ferventes, cette grande grâce du mépris. C'est pourquoi il est absolument nécessaire d'observer les points suivants :

1° Nous ne devons jamais nous lasser de méditer sur nos péchés et nos misères, et de solliciter que Dieu éclaire notre entendement afin de les bien connaître.

2° Nous devons prier Dieu instamment, de bien vouloir ôter de notre cœur le désir d'être respecté et honoré des hommes, et de nous accorder à la place un vif désir d'être méprisé et persécuté.

3° Mais comme les bons désirs que nous formons pendant la méditation, n'apportent pas la vertu avec eux, nous devons prier Dieu de nous accorder, selon sa sainte volonté, les occasions de souffrir réellement les mépris et les outrages.

Le deuxième moyen, c'est *la constante pratique de l'humilité.* Une âme humble ne doit laisser passer aucun jour sans pratiquer quelques actes d'humilité. Il y en a de deux espèces : les uns intérieurs, les autres extérieurs. On peut pratiquer les premiers de la manière suivante :

1° O mon Dieu ! vous êtes la source de tout bien, et moi, je ne suis qu'un pur néant, un peu de poussière. C'est pourquoi je déteste de tout mon cœur tous les vains honneurs, toute l'estime et toutes les complaisances que j'ai jamais conçus pour moi-même ; je m'en repens sincèrement; c'est à vous seul que j'attribue pour toute l'éternité toutes les louanges, tous les honneurs, et toute l'estime.

2° O mon Dieu ! je ne suis rien, je ne peux rien, et je ne mérite rien de bon. De moi-même je ne suis que vices et péchés qui m'ont mérité l'enfer. Ce qui est en moi de bon, vient de vous. Dans la considération de mon néant, je vous attribue toutes louanges et tout honneur, comme au principe de tout bien.

3° O mon Dieu ! j'avoue sincèrement que j'ai mérité tous les

outrages possibles. C'est pourquoi je désire de tout mon cœur que personne au monde ne me loue, ne m'honore, ne m'aime ni ne m'estime, mais que plutôt on me haïsse et on me persécute. J'ai mérité l'enfer ; pourquoi pourrais-je ou voudrais-je donc être estimé ?

4° O mon Dieu ! je vous offre en holocauste et pour vous aimer, mon nom, ma réputation et tout ce que je peux avoir aux yeux des hommes. Permettez qu'on déchire cette réputation, quand, partout, et de la manière qu'il vous plaira. J'ai mérité d'être méprisé, je veux donc vivre dans le mépris.

Les actes extérieurs d'humilité sont certaines œuvres qu'on peut pratiquer, par exemple :

1° Envoyer à un pauvre ou à un malade, certain mets de sa table pour lequel on a le plus d'inclination, en considérant que ce pauvre ou ce malade le mérite plus que nous.

2° Visiter et consoler les pauvres, les malades et les personnes délaissées.

3° Supporter en silence les médisances, les calomnies, les moqueries, les mépris et toutes sortes d'outrages.

CHAPITRE XIV.

DE LA CONFIANCE EN DIEU.

§ 1.

Des motifs de cette confiance fondés sur Dieu.

1° Dieu est infiniment puissant, et il peut me rendre saint et parfait. Dieu n'a pas besoin de temps pour exécuter son œuvre : tout ce qu'il veut il peut le faire en un instant. Il n'a pas besoin d'aide ou d'assistance : il veut, et tout est accompli. Il n'a pas besoin de travail ni de fatigue : un simple mouvement de sa volonté produit tout. Qu'est-ce qui a fait de Paul un si grand apôtre, de Madeleine une pénitente brûlante d'amour comme un séraphin, de Mathieu un apôtre et un pénitent si zélé ? Une parole descendue du

ciel a terrassé Paul; une seule inspiration a touché le cœur de Madeleine; un seul regard de Jésus a changé Mathieu en apôtre. Et que faudrait-il pour me rendre saint? Il ne faudrait qu'une parole, et un vieil arbre mort et desséché porterait les plus beaux fruits ; une seule parole suffit et mon âme sera sainte et unie à Dieu.

2° Dieu est infiniment généreux, et disposé à me rendre saint et parfait. L'infini ne peut pas s'épuiser. Dieu est disposé à me donner beaucoup plus que je ne puis jamais désirer ou espérer. La générosité de Dieu n'a pas de bornes, il n'y a que ma défiance qui y met obstacle. Aussi loin que s'étend ma confiance, aussi loin s'étend aussi la générosité de Dieu quant à ses grâces. Autant que je peux demander, animé de confiance et d'une foi vive, autant Dieu peut-il et doit-il me donner. A la mer je peux puiser autant d'eau que je veux; quand je vais à Dieu, je peux obtenir autant de grâces que je veux ; et si je m'approchais de lui avec la confiance qu'ont eue en lui les grands saints, j'en obtiendrais d'aussi grandes grâces qu'ils en ont obtenu. Du côté de Dieu, il n'y jamais défaut; il vous donne autant de grâces que vous voulez et que vous espérez.

3° L'amour de Dieu est infini ; il désire, il veut me rendre parfait et me sauver, me rendre saint. Dieu m'aime, et il m'aime plus tendrement qu'une mère n'aime son enfant ; il désire ma perfection et mon salut plus ardemment que moi ; il attend l'occasion de m'accorder des grâces signalées, des grâces nombreuses, et il attend cette occasion avec plus d'ardeur que moi-même. Tout ce que je viens de dire, il nous le fait connaître dans l'Ecriture-Sainte. Que ne puis-je donc pas espérer d'un Dieu si plein d'amour? Représentez-vous qu'une personne se jette à genoux devant vous, et vous prie de lui accorder la grâce d'aimer Dieu parfaitement et de s'unir intimement à lui ; et que Dieu vous donne le pouvoir de lui accorder ou de lui refuser cette grâce. Dites ce que vous voudriez faire; voudriez-vous lui refuser une demande si sainte et si raisonnable ? Je ne le crois pas. Ce que

vous ne voudriez pas, et ce que vous ne pourriez pas refuser, comment pourriez-vous croire que Dieu voudrait et pourrait le refuser? Dieu, qui est infiniment bon, Dieu, qui vous aime plus tendrement, qui vous aime infiniment plus que vous ne pourriez jamais aimer cette personne?

4° Dieu est infiniment miséricordieux, et il cherche à me rendre parfait et à me sauver. Dieu ne regarde pas ce que j'ai été autrefois, mais ce que je suis maintenant. Si vous aimez Dieu aujourd'hui, il vous aimera aussi, et il vous accordera de l'aimer parfaitement et de vous unir intimement à lui, si vous n'y mettez pas d'obstacles. Dieu ne regarde pas au nombre et à la grandeur des péchés que vous avez commis autrefois, mais il regarde à l'ardent amour avec lequel vous voulez l'aimer aujourd'hui et à l'avenir ; et plus vous l'aimerez, plus il vous aimera aussi ; et la mesure de votre amour peut vous élever à une telle perfection, que vous surpasserez l'âme la plus pure. Dieu est infiniment miséricordieux; chacun peut pénétrer dans son divin cœur, et chacun peut s'y élever autant qu'il le veut. Il ne fait pas de distinction entre un cœur innocent et un cœur coupable; celui qui l'aime davantage, lui est le plus cher. Qui l'avait plus grièvement offensé que Pierre et Madeleine? et qui Jésus a-t-il plus tendrement aimé que ces deux pénitents? C'est à eux qu'il s'est montré le premier après sa résurrection, pour les consoler dans leur peine. Aimez, mon âme, aimez, espérez, et après cela demandez autant qu'il vous plaira.

Méditez sur ces vérités jusqu'à ce que vous ayez acquis une confiance toute filiale ; et soyez certain que vous ne pouvez jamais épuiser votre confiance en Dieu ; elle peut toujours grandir, telle est la volonté de Dieu.

§ 2.

Des motifs de confiance fondés sur J.-C.

Le premier motif c'est l'amour de J.-C. On ne peut mieux expliquer l'amour de Jésus que par les comparaisons pleines de bonté et de douceur qu'il fait de lui-même.

Il se compare premièrement à une poule. Aucun animal n'aime autant ses jeunes que la poule aime ses poussins. Elle sèche presque d'amour et de soin ; et quoique la faim la presse, elle leur abandonne la nourriture ; et ce qui est encore plus admirable, c'est qu'étant naturellement très-timide, elle se laisse cependant plutôt tuer que de les abandonner. Plus loin Jésus se compare à une mère dans les douleurs de l'enfantement. Oh ! avec quels désirs elle attend sa délivrance ! Oh ! quelle est sa joie, quand elle voit son enfant ! elle ne pense plus à ses douleurs ; la vue de son enfant la console ; elle le presse sur son cœur, et ne peut pas assez contenter son amour.

Jésus se compare encore au bon pasteur. Lorsque le bon pasteur a perdu une brebis, il est dans la peine et la tristesse ; il abandonne quatre-vingt-dix-neuf brebis pour aller en chercher une qui s'est égarée ; il parcourt les montagnes et les vallées, il ne se donne pas de repos, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé sa chère brebis. L'ayant trouvée, avec quel amour, avec quelle joie ne la ramène-t-il pas? Il ne la chasse pas devant lui, il ne la fait pas marcher, de peur de la fatiguer; mais il la met sur ses épaules et la rapporte avec beaucoup de joie et de douceur. O mon âme! rentrez maintenant dans votre cœur, et dites-vous à vous-même : Quand même Jésus n'aurait pas plus d'amour pour moi, qu'une poule n'a pour ses poussins, qu'une mère pour son enfant, que le bon pasteur pour sa brebis, je serais encore assuré qu'il ne me rejetterait pas ; car, comment la poule, avec un tel amour, pourrait-elle envoyer elle-même ses poussins au vautour? Comment une mère, avec tant de tendresse, pourrait-elle tuer elle-même son nouveau-né? Comment le bon pasteur, qui a cherché sa brebis avec un si brûlant désir, pourrait-il la repousser, lorsqu'elle revient d'elle-même à lui ? Et comment Jésus pourrait-il....?

Le deuxième motif, c'est la compassion de J.-C. et le désir qu'il a de sauver tous les hommes.

O mon âme! représentez-vous Jésus allant vers Jérusalem

assis sur une ânesse. Du mont des Oliviers il regarde la ville; cette vue lui arrache du cœur des soupirs de douleur et lui fait verser des larmes amères. Tantôt il regarde vers le ciel avec tristesse, tantôt il jette ses yeux mouillés de larmes sur Jérusalem. Mais quelle est la cause de cette tristesse de Jésus, et pourquoi pleure-t-il si amèrement? Ecoutez-en la cause de sa propre bouche : *Jérusalem, Jérusalem! oh! si vous vouliez connaître la grâce que je veux vous faire, et même en ce jour celle que je veux encore accorder pour votre salut! mais ces choses sont cachées à vos yeux!* C'est comme s'il avait voulu dire : Jérusalem, ô ville bien-aimée! avec quel contentement je voudrais laisser percer ma tête d'épines, avec quel contentement je voudrais supporter la flagellation, avec quel contentement je voudrais verser tout mon sang, avec quel contentement je voudrais rendre l'esprit sur la croix, si je voyais que tes habitants voulussent se convertir et profiter de ma passion! Ame pusillanime! voyez, quelle douleur cause au cœur de Jésus la perte des hommes! Mais s'il en est ainsi, avec quelle joie ne vous recevra-t-il pas dans son cœur, lorsque vous aurez recours à lui? Un Dieu, qui pleure de compassion sur les pécheurs, ne peut recevoir qu'avec joie le pécheur pénitent.

Le troisième motif c'est la passion de Jésus-Christ.

Transportez-vous, mon âme, en esprit sur le Calvaire, sous la croix de Jésus! Pouvez-vous bien comprendre les douleurs et les tourments qu'il y a supportés par amour pour vous, et pour vous rendre éternellement heureuse dans le ciel? Est-il bien possible, mon âme, de croire ces vérités sans mettre toute notre confiance en Jésus-Christ? Confiez-vous en lui, il n'a jamais trompé, il n'a jamais abandonné celui qui a mis sa confiance en lui.

Le quatrième motif, c'est l'office d'intercesseur, de médiateur, que Jésus occupe dans le ciel.

Jésus y est à la droite de son Père, où il remplit pour nous l'office d'intercesseur; c'est l'Ecriture-Sainte qui nous l'enseigne. Quelle confiance infinie ne doit-il pas nous ins-

pirer ! La parole de cet intercesseur, de ce médiateur, a un pouvoir infini ; et son cœur est infiniment bon et miséricordieux. Si nous prions Jésus avec un cœur sincère, il priera aussi pour nous, et traitera pour nous auprès de son Père. Si Judas n'avait pas désespéré, mais s'il avait demandé pardon à Jésus, il est certain que Jésus lui aurait offert le ciel, aussi bien qu'au bon larron Dismas. Pourquoi nous inquiétons-nous, ô mon âme ! et quelle raison avons-nous d'être pusillanime ? Aimons Jésus de tout notre cœur, voilà notre devoir ; il aura soin de notre salut.

CHAPITRE XV.

DE LA MANIÈRE DE S'ABANDONNER ENTIÈREMENT A LA CONDUITE DE LA PROVIDENCE DE DIEU.

Il ne suffit pas pour être parfait de se recueillir intérieurement, de marcher en la présence de Dieu, et de s'unir à lui par de saintes affections ; il faut de plus renoncer à sa volonté propre, être attentif à la volonté, aux ordres de Dieu, et les accomplir très-exactement. S'en détourner un instant, abandonner un moment cet amour dans lequel on doit vivre et mourir, cela s'appelle abandonner la perfection. Quand on observe ces deux choses, l'union du cœur, et l'accomplissement de la volonté de Dieu dans les choses extérieures, alors on possède la perfection, et on n'a plus autre chose à faire qu'à y persévérer. Pour y parvenir, il faut graver profondément dans son cœur les vérités suivantes, et y conformer sa vie.

§ 1.

Des vérités fondamentales contenues dans ce chapitre.

1re VÉRITÉ FONDAMENTALE.

La volonté de Dieu est infiniment sage, et ma volonté est aveugle et pleine d'ignorance.

Dieu connaît parfaitement le degré de perfection où il

m'a appelé, le degré de gloire qu'il m'a destiné, tous les moyens et toutes les occasions qui doivent m'y conduire. Au contraire ma volonté est aveugle et remplie d'ignorance, oui, l'ignorance même. Dites-moi, si vous le savez, qu'est-ce qui vous conduira plus tôt à la perfection, les honneurs ou les mépris, la santé ou la maladie, la consolation ou l'abandon, d'être aimé ou d'être persécuté, d'être dans un emploi élevé ou dans un emploi méprisé, sera-ce telles ou telles occasions? Vous ne le savez pas, Dieu seul le sait! N'est-ce donc pas une folie digne de larmes, de vouloir prendre pour guide cette volonté ignorante et aveugle, et de la vouloir préférer à la volonté de Dieu, à cette sagesse infinie? C'est, en vérité, comme si un aveugle voulait suivre son sentiment et aller à l'aventure, par des chemins dangereux, sans vouloir suivre un guide expérimenté.

2e VÉRITÉ FONDAMENTALE.

La volonté de Dieu est infiniment forte et puissante, ma volonté est faible et sans force.

La volonté de Dieu est tellement forte et toute-puissante, qu'elle peut conduire l'âme au degré de perfection où il l'a appelée, malgré la résistance de toutes les créatures. Si le monde entier m'attaquait par des tentations; si tous mes amis, tous mes parents, tous mes supérieurs me persécutaient, et cherchaient à me perdre; si le monde entier s'armait contre moi, pour empêcher mon dessein, tout cela ne me ferait aucun tort et ne m'arrêterait pas. La volonté de Dieu est d'une force et d'une puissance infinies; oui, la force et la puissance mêmes. S'il veut me sauver, il me sauvera, et toutes les entreprises du monde et de l'enfer pour m'empêcher de parvenir à cette fin, seront justement les moyens pour m'y conduire. Au contraire ma volonté est très-faible et sans force; je ne peux éviter aucune attaque de l'enfer, je ne peux pas résister aux charmes du monde; pas même à un seul. Que dois-je donc attendre, si, par ma volonté, et

contre la volonté de Dieu, je m'expose, je m'abandonne à ces occasions dangereuses? Je suis faible, et Dieu ne m'assistera pas alors. Je me perds ainsi nécessairement, en punition d'avoir suivi ma propre volonté. Oh! que l'âme fait bien qui s'abandonne à la volonté de Dieu, sans exception! Il la dirige d'heure en heure, et parce qu'elle lui est humblement soumise, il lui donne toujours de plus grandes grâces pour la soutenir. Oh! que l'âme fait mal qui se soustrait pour un seul jour à la volonté de Dieu! Il ne la dirige pas, et parce qu'elle se laisse aller, ou s'expose, contre sa divine volonté, à des occasions dangereuses, il la laisse se perdre sans la secourir.

3e VÉRITÉ FONDAMENTALE.

La volonté de Dieu est infiniment sainte et parfaite, ma volonté est dépravée et pleine de malice.

La volonté de Dieu est infiniment sainte et parfaite, oui, la sainteté et la perfection mêmes. Les actions les plus éclatantes ne sont qu'ordures et abominations, quand elles sont faites contre les ordres de la volonté divine; mais les moindres actions sont autant d'actions héroïques et merveilleuses quand elles sont faites selon les ordres de la volonté de Dieu. Nettoyer un plat pour faire la volonté de Dieu, c'est une plus grande action, que de parcourir le monde pour annoncer l'Evangile à tous les infidèles sans la volonté de Dieu. Se promener selon la volonté de Dieu, vaut mieux que se donner la discipline sans sa volonté. En un mot, la volonté de Dieu est la règle et la mesure de la sainteté. Accomplir la volonté de Dieu, et être saint, est une et même chose. Le plus grand saint sur la terre c'est celui qui accomplit le plus parfaitement la volonté de Dieu. Au contraire, ma volonté est dépravée et pleine de malice. Elle n'a d'elle-même aucune autre inclination, aucun autre penchant que pour les imperfections, les vices et les péchés. Autant de fois que je la suis, que je lui obéis, autant de fois

je me trompe moi-même et je m'éloigne de la sainteté. Ceci est la doctrine que le Fils de Dieu a annoncée lui-même. Il n'y a pas d'autre règle, il n'y a pas d'autre chemin qui conduise à la sainteté, que de renoncer à sa volonté propre, et de s'abandonner entièrement à la volonté de Dieu.

4e VÉRITÉ FONDAMENTALE.

La volonté de Dieu est infiniment bonne et aimable, ma volonté est méchante et nuisible.

La volonté de Dieu est infiniment bonne et aimable, oui, elle est la bonté et la charité infinie mêmes. Mais quoique Dieu aime sincèrement, et par inclination de sa nature, tous les hommes qu'il a créés, il n'en aime cependant aucun aussi fortement, aussi ardemment que celui qui s'abandonne sans exception à la conduite de sa Providence, et qui se repose entre ses bras sans s'inquiéter. Il l'aime très-tendrement, il a les plus grands soins de lui ; et une mère abandonnerait plutôt son petit enfant qu'elle chérit très-tendrement, que Dieu une âme qui se confie ainsi en lui. Notre bienheureux Père Ignace avait coutume de dire : « Celui »qui veut devenir un grand saint en très-peu de temps, n'a »qu'à s'abandonner entièrement à la conduite de la Provi»dence. » Mais ma volonté est dépravée et nuisible. En agissant selon ma volonté je pense agir par charité pour moi-même, mais c'est en réalité de la haine de la pire espèce. Je ne m'aime jamais autant que quand je renonce à ma volonté, pour agir selon la volonté de Dieu ; je ne m'aime jamais moins que quand je fais selon ma volonté, et que je la préfère à celle de Dieu. Je n'approche jamais plus près de Dieu et de la véritable sainteté, que quand je résiste à ma volonté pour me soumettre à celle de Dieu. Je ne suis jamais plus éloigné de Dieu et de la vraie sainteté, que quand je fais ma volonté et que je résiste à celle de Dieu.

§ 2.

Des sentiments, ou des affections d'une âme qui s'abandonne à la conduite de la Providence de Dieu.

La première ou la principale affection c'est une entière offrande ou abandon de sa volonté à la volonté et à la conduite de Dieu.

Comme il y a principalement quatre sortes de biens que l'homme possède sur la terre, et qu'il aime par une inclination naturelle, il doit donc aussi s'offrir ou s'abandonner entièrement à Dieu de quatre manières : le premier de ces biens c'est sa liberté et sa volonté propre ; le deuxième c'est la santé et la vie ; le troisième c'est son honneur et sa réputation ; le quatrième c'est le repos, la paix intérieure et les dons surnaturels. L'âme doit renoncer à tous ces biens, la grâce exceptée, et les offrir à Dieu en holocauste, si elle veut que son amour soit libre de tout attachement désordonné, déréglé, et si elle veut parvenir à cet état de simplicité et de pureté que Dieu demande d'elle avant de l'unir intimement à lui. Pour cela, il faut de plus en plus purifier son cœur de cet attachement déréglé, et se soumettre uniquement à la volonté de Dieu par de fréquentes affections. Nous allons exprimer ces affections ou ces sentiments.

La première affection, c'est une entière offrande ou abandon de notre liberté et de notre volonté propre, à la volonté de Dieu.

Imaginez-vous et représentez-vous vivement que vous voyez le ciel ouvert, et que vous y voyez Dieu dans toute sa gloire; regardez-vous ensuite vous-même sur la terre dans toutes vos misères. Regardez Dieu dans le ciel comme la Majesté infinie qui mérite que toutes les créatures se soumettent à elle et accomplissent sa sainte volonté. Regardez-vous ensuite comme une pauvre créature, que la main toute-puissante de Dieu a formée d'un peu de terre, uniquement pour le servir et accomplir sa sainte volonté.

Après vous être représenté vivement cette vérité, concevez :

1° Un ardent amour envers Dieu, comme envers le bien suprême, qui mérite d'être aimé au-dessus de toutes choses ; et offrez-lui, par amour, votre liberté et votre volonté, pour en disposer toujours selon sa sainte volonté.

2° Soumettez et abandonnez, par amour pour Dieu, votre liberté et votre volonté, à vos supérieurs ; prenez la résolution formelle de prendre leur parole pour la voix de Dieu, et de vous laisser gouverner par eux selon leur volonté.

3° Soumettez, par amour pour Dieu, votre liberté et votre volonté à votre prochain, avec la résolution formelle, de préférer toujours la volonté du prochain à la vôtre, dans toutes les choses où vous ne blesserez ni les règles ni la conscience ; de supporter toujours en silence toutes les peines que le prochain pourrait vous faire.

4° Soumettez, par amour pour Dieu, votre liberté et votre volonté à ses saintes inspirations, avec la résolution formelle de suivre promptement et fidèlement ces inspirations.

5° Priez Dieu humblement d'agréer votre offrande, et de vous donner la grâce de rester constamment et jusqu'à votre mort fidèle à cette résolution.

La deuxième affection c'est une entière offrande ou abandon de votre santé et de votre vie entre les mains de Dieu.

Imaginez-vous et représentez-vous vivement que vous voyez Dieu dans le ciel dans toute sa gloire, et vous sur la terre dans toutes vos misères. Là, Dieu comme le plus grand Seigneur à qui toutes les créatures sont soumises, et qu'il gouverne par sa puissance illimitée ; vous ici-bas, comme sa créature et l'œuvre de sa main, qu'il y a placé selon sa volonté, et qu'il peut de même en retirer quand et comme il lui plaît; par exemple, comme un seigneur qui a un jardin rempli de fleurs ; il en cueille une aussitôt qu'elle est éclose, et il laisse une autre jusqu'à ce qu'elle se fane. Qui peut trouver cela mauvais ou le lui reprocher? il est le maître, le jardin et les fleurs lui appartiennent. Dieu fait de même ;

il laisse l'un jouir d'une santé parfaite, et l'autre languir et être tourmenté par des maladies ; il donne à l'un une longue vie, et enlève l'autre dans sa jeunesse. Qui peut trouver cela injuste? Il est le Seigneur, et sa créature lui appartient.

Après vous être vivement représenté cette vérité, formez les affections suivantes avec beaucoup de ferveur :

1° Reconnaissez premièrement que Dieu est une Majesté infinie ; que sa domination sur toutes les créatures, dans le ciel et sur la terre, est illimitée; que ce qu'il ordonne est infiniment saint et juste ; et que c'est le plus saint et le plus parfait de la part de la créature, d'adorer ses ordonnances, et de les accepter avec respect.

2° Acceptez volontiers de Dieu la santé et la maladie, le bien-être, les souffrances, la vie et la mort ; et prenez la résolution de ne jamais demander ni désirer autre chose que ce que sa sainte volonté veut ordonner.

3° Offrez à Dieu votre santé avec prière d'en disposer comme il lui plaît, comme d'une chose que vous abandonnez entièrement entre ses mains.

4° Offrez-lui votre vie avec les mêmes dispositions.

5° Priez-le qu'il vous accorde la grâce de l'aimer dans la santé et dans les maladies, d'augmenter de plus en plus en vous son amour, d'y vivre et mourir.

La troisième affection, c'est une entière offrande ou abandon de votre honneur et de votre réputation.

Imaginez-vous et représentez-vous vivement que vous voyez Dieu dans le ciel dans toute sa gloire et majesté, et vous sur la terre dans votre misère et pauvreté. Regardez Dieu dans le ciel comme la source de tous les biens, de qui toutes les créatures, qui sont dans le ciel et sur la terre, reçoivent et conservent tout ce qu'elles ont de bon ; considérez-vous sur la terre comme l'œuvre de ses mains, à qui il partage et conserve par miséricorde tout ce qu'il y a de bon et de louable en vous. Considérez en Dieu cette dignité infinie à qui toutes les créatures doivent honneur, louanges et bé-

nédictions comme à la source de tous les biens ; considérez ensuite l'infinie obligation où vous êtes de vous employer, avec tout ce que vous possédez, à rendre honneur à ce grand Dieu et faire en tout sa sainte volonté. Pourquoi ne serait-il donc pas juste aussi que vous exposiez votre honneur et votre réputation pour rendre l'honneur à ce même Dieu?

Après vous être représenté vivement cette vérité, exprimez avec beaucoup de ferveur les affections suivantes :

1° Reconnaissez que Dieu est le bien infini et la source de tout autre bien ; qu'il mérite que toutes les créatures s'emploient et se donnent avec tout ce qu'elles ont pour glorifier son honneur et le satisfaire dans les moindres choses ; et que la créature n'est jamais plus heureuse que quand elle peut glorifier Dieu par l'anéantissement de son propre honneur et de sa réputation.

2° Offrez à Dieu votre honneur, votre réputation, et demandez-lui humblement qu'il en dispose comme il lui plaît et quand il lui plaît.

3° Disposez votre cœur, devant Dieu, à une entière indifférence pour les honneurs, à supporter les mépris et les souffrances, avec le ferme propos de ne jamais ni demander ni désirer autre chose que l'accomplissement de sa volonté.

4° Concevez l'ardent désir d'expérimenter quelque chose du mépris et des humiliations de J.-C., afin de pouvoir ainsi l'imiter.

5° Priez Dieu avec ferveur de vous donner la grâce de ne regarder que sa sainte volonté dans les honneurs et dans les mépris qui vous arrivent, de n'aimer que cette volonté, de vivre et de mourir dans cette volonté.

La quatrième affection est un entier abandon ou offrande de la paix et des consolations intérieures et d'autres, dons surnaturels.

Imaginez-vous et représentez-vous vivement voir Dieu dans le ciel, dans toute sa gloire et sa magnificence; vous-même au contraire sur la terre, dans toutes vos misères. Dieu, dans le ciel, comme ce bien infini, qui pour son bon-

heur n'a besoin d'aucune créature ; ce souverain universel qui ne doit rien à aucune créature ; considérez-vous sur la terre, comme une pauvre créature qui ne peut trouver ni paix ni bonheur hors de Dieu ; comme un pauvre mendiant à qui Dieu ne doit rien, et qui n'a droit à rien.

Après vous être représenté vivement ces vérités, exprimez les affections suivantes :

1° Reconnaissez que Dieu, cette bonté infinie, n'a besoin d'aucune créature pour son bonheur; que sa souveraineté est indépendante et illimitée, qu'il ne doit rien à aucune créature ; que la créature est obligée de se soumettre absolument, entièrement et sans aucune exception aux ordres de cet Etre immense.

2° Préparez votre cœur à une entière indifférence, soit pour le repos intérieur et les tentations, les lumières et les ténèbres, soit pour la consolation et la désolation, soit pour les visites de Dieu et l'abandon, avec le ferme propos formel de ne jamais désirer ni demander que ce que Dieu veut.

3° Offrez à Dieu votre âme, et priez-le sincèrement d'en disposer selon sa sainte volonté.

4° Formez un ardent amour envers Dieu, et témoignez-lui que vous êtes disposé à être privé pour la vie de toutes ses faveurs extraordinaires, et à supporter les tentations, les ténèbres et les adversités, telles qu'il le voudra et de la manière qu'il le voudra.

5° Priez-le fervemment de vous accorder la grâce de l'aimer de tout votre cœur, et de ne jamais demander ni désirer autre chose que le plus parfait accomplissement de sa sainte volonté en vous, pendant toute l'éternité

§ 3.

Comment on doit s'offrir à Dieu chaque jour.

Une âme qui veut entièrement s'abandonner à Dieu, doit destiner chaque jour un certain temps pour répandre son

cœur devant lui avec beaucoup de ferveur, et pour lui offrir tout ce qu'elle est, et tout ce qu'elle a, sans exception aucune. C'est de la manière suivante qu'on peut le faire.

« O Dieu, mon bien unique, suprême et infini, vous êtes le seul bien et la source de tout ce qu'il y a de bon dans le ciel et sur la terre. Vous êtes le bien suprême, et tout ce qui est en vous est infiniment relevé au-dessus de tout ce qui est créé. Je le reconnais, ô mon Dieu! vous êtes infiniment digne, et je suis infiniment obligé de vous aimer au-dessus de toutes choses. Je m'anéantis donc devant vous, je vous embrasse, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon esprit, de toutes mes forces, au-dessus de toutes les créatures. Je voudrais pouvoir vous aimer autant que vous le méritez; je veux, au moins, vous aimer autant qu'il m'est possible. En témoignage de cet amour je vous offre et je vous abandonne, dès ce moment et pour toujours, tout ce que je suis et tout ce que je possède, sans exception et sans partage. Acceptez-le et disposez-en selon votre bon plaisir.

» Je vous offre et vous abandonne, ô mon Dieu! *ma liberté et ma volonté.* Dès ce moment je ne veux ni désirer ni demander d'avoir telle ou telle fonction, tel ou tel emploi, ni d'être dans tel ou tel endroit. Si vous voulez que je sois pendant toute ma vie le dernier de tous les serviteurs, le dernier de la maison, je le veux aussi; si vous voulez qu'on m'emploie toujours à ce qu'il y a de plus vil, et à servir tous les autres, je le veux aussi. L'accomplissement de votre sainte volonté m'est plus cher que de posséder le gouvernement du monde entier. Acceptez ma volonté, anéantissez-la. J'écouterai la voix de mes supérieurs comme la vôtre propre, et avec le même respect, sans jamais m'en écarter, sans jamais y désobéir un seul moment.

» Je vous offre, ô mon Dieu! *ma santé et ma vie.* Je n'aurai aucune préférence entre les maladies, les douleurs, les infirmités et la santé du corps; entre la vie et la mort. Vous êtes infiniment saint, et tout ce que vous voulez l'est

de même. Si vous voulez que je meure, que mon corps tombe en pourriture dans le tombeau, au moment que vous aurez désigné ; si vous voulez que je devienne malade, et que mon corps soit consumé par la longueur et la véhémence des douleurs, je le veux aussi. Votre volonté est toujours bonne, toujours sainte ; je la loue, je la bénis en tout ce qu'elle a décrété sur moi de toute éternité.

» Je vous offre et vous abandonne, ô mon Dieu ! *mon honneur, ma réputation.* Je ne me croirai jamais plus heureux, que quand je pourrai glorifier votre nom et faire votre volonté, en acceptant de bon cœur les mépris et les outrages. Oh! quelle grande grâce, que d'être méprisé et anéanti sur la terre, et de souffrir pour l'amour de Jésus ce qu'il a souffert lui-même par amour pour moi ! Vous seul, ô mon Dieu ! vous connaissez toutes les occasions dans lesquelles les mépris et les outrages qu'on me prodiguera pourront servir à votre gloire. Oui ! mon honneur et ma réputation vous appartiennent ; faites-les servir selon que vous l'avez résolu. Si les mauvaises langues les déchirent à cause de vous, c'est le meilleur usage qui peut en être fait pour votre honneur.

» Je vous offre et vous abandonne, ô mon Dieu ! *la paix de mon cœur et tous les dons surnaturels.* Votre volonté m'est préférable à toutes les consolations et à toutes les douceurs intérieures, à tous les dons surnaturels et à toutes les grâces extraordinaires ; je n'en désire pas plus que vous ne voulez ; je suis disposé à en être privé, quand et de quelle manière vous le voudrez. J'aime mieux avec votre volonté passer ma vie dans les tentations et les troubles, dans les ténèbres et la tristesse, dans les privations et l'abandon intérieur, que d'être ravi au troisième ciel sans votre volonté. Votre volonté est mon paradis et votre bon plaisir ma satisfaction. Voilà, mon Dieu et mon unique bien ! voilà ma résolution définitive : je ne veux ni désirer, ni demander autre chose que l'accomplissement parfait de votre sainte volonté en moi et par moi, pendant la vie et pendant l'éternité.

» Afin que j'accomplisse réellement cette résolution, je forme encore, en votre présence, ce double propos : 1° je ne ferai jamais que ce que je saurai être le plus parfait et le plus agréable à votre sainte volonté; 2° je ne m'opposerai jamais à vos ordres, à vos desseins, mais je les louerai et les bénirai de tout mon cœur dans les croix et les adversités que j'aurai à supporter. Voilà ma résolution pour ce jour et pour le reste de ma vie. O mon Dieu ! ayez pitié de moi, donnez-moi la grâce de connaître toujours votre volonté et de l'accomplir parfaitement. »

§ 4.

De quelle manière on doit s'exercer dans ces affections pendant la journée.

Sainte Thérèse désire qu'on s'offre à Dieu de tout son cœur cinquante fois le jour. Un nombre moindre peut aussi suffire. Je vais en donner ici quelques pratiques.

1re *pratique ou exercice.* S'offrir entièrement à Dieu pour tout ce qu'il voudra. — Par exemple : Mon Dieu et mon tout ! tout ce que je suis et tout ce que j'ai, c'est de vous que je l'ai reçu. Je vous l'offre et vous le rends sans exception ; faites de moi pour la vie, pour la mort et pour l'éternité, tout ce que vous voudrez et de la manière que vous le voudrez.

2e *pratique.* Rendre grâces à Dieu, pour tout ce qu'il a jamais ordonné à notre égard. — Par exemple : O mon Dieu et mon tout ! je ne sais pas ce que vous voulez faire de moi à l'avenir ; nonobstant, je m'y résigne d'avance, avec la plus parfaite soumission ; je veux vous louer, bénir et rendre grâces pour tout ce que vous ordonnerez de moi pendant toute l'éternité.

3e *pratique.* Louer et bénir Dieu pour toutes les adversités qu'il voudra nous envoyer. — Par exemple : O mon Dieu et mon tout ! je sais combien je suis faible et combien il m'est difficile de supporter les adversités; mais je les accepte et

les embrasse de tout mon cœur, quelque grandes et quelque nombreuses qu'elles puissent être.

4e *pratique.* Faire un ferme propos d'accomplir parfaitement la volonté de Dieu. — Par exemple : O mon Dieu et mon tout! voici ma résolution : je ne ferai jamais que ce que je saurai être le plus parfait et le plus agréable à votre sainte volonté. Je ne m'opposerai jamais à vos saintes ordonnances, mais je vous louerai et vous bénirai dans tous les événements. O bien suprême ! accordez-moi la grâce de connaître et d'accomplir toujours parfaitement votre sainte volonté. Ainsi soit-il.

EXERCICES OU PRATIQUES

D'UNE AME QUI S'ABANDONNE ENTIÈREMENT A LA CONDUITE DE DIEU.

Premier exercice.

§ 1.

Faire les actions journalières selon l'impulsion de la volonté de Dieu.

MOTIFS DE CET EXERCICE.

Premier motif.

Faire parfaitement ses actions journalières selon l'impulsion de la volonté de Dieu, c'est de toutes les pratiques de la vie religieuse la plus nécessaire. On ne peut pas toujours pratiquer de grandes pénitences et de grandes mortifications. La faiblesse de la nature, les indispositions corporelles, la multitude des affaires ou la volonté des supérieurs nous empêchent souvent de les pratiquer. De grandes actions, des vertus héroïques, on ne les peut pas toujours pratiquer. Il se passe des semaines, des mois et des années, sans qu'il se présente une occasion de pratiquer une telle action ou une telle vertu. Toute notre vie à peu près consiste et se passe dans la pratique des actions communes et obscures.

Si on néglige ces actions, si on les fait superficiellement et avec imperfection, quelles en sont les suites? Il s'ensuit :

1° Qu'il se passe des jours, des semaines, sans qu'on fasse bien une action pour l'amour de Dieu.

2° Que toute la vie se passe dans la tiédeur et dans les imperfections, sans recueillir aucun vrai mérite pour le ciel.

3° Qu'on vieillit et qu'on arrive à la porte de l'éternité sans être parvenu à la perfection.

4° Qu'on arrive devant le tribunal de Dieu, dépourvu de vertus, rempli de péchés et de défauts pour le purgatoire. Oh! quelles tristes et désolantes pensées accableront une telle âme, lorsqu'à son agonie elle connaîtra et verra, à la lueur du cierge bénit qu'on lui mettra à la main, combien elle a mal employé ses années, et combien peu elle a fait pour l'éternité.

Deuxième motif.

Faire parfaitement ses actions journalières, selon la volonté de Dieu, c'est de toutes les pratiques de la vie religieuse la plus utile. Deux résultats montrent l'utilité de cette pratique : 1° La multitude des mérites ; 2° l'augmentation extraordinaire de la grâce et de l'amour de Dieu.

Si vous avez à cœur de faire toutes vos actions avec zèle et perfection, alors il ne se passe aucun jour, aucune heure, aucune minute, sans augmenter vos mérites pour le ciel. Si vous continuez dans cette pratique pendant dix, vingt, trente années, qui pourra alors compter vos mérites? Si un commerçant gagnait à chaque quart d'heure du jour et de la nuit dix francs, et cela pendant trente ans, qui pourrait compter ses richesses? Ce qu'on a dit de l'augmentation des mérites, doit aussi s'entendre de l'augmentation de la grâce et de l'amour de Dieu. La grâce et l'amour de Dieu augmentent dans l'âme par chaque action surnaturelle. En vé-

rité, une telle âme est un autel vivant, sur lequel brûle continuellement le feu de l'amour divin, qui y consume et détruit tout ce qu'il y a de déréglé. La sainte Trinité y choisit sa demeure.

Troisième motif.

Faire les actions journalières avec perfection, selon la volonté de Dieu, lui est la plus agréable de toutes les pratiques de la vie religieuse.

Il y a deux choses qui sont extraordinairement agréables à Dieu : La première, c'est de regarder uniquement la volonté de Dieu, et de faire ce qu'il veut qu'on fasse ; la deuxième, c'est de faire les actions qu'on doit faire avec le zèle le plus ardent et l'intention la plus pure. Celui qui pratique ces deux points de cette manière se rendra très-agréable à Dieu. D'où vient que la sainte Vierge est la plus sainte de toutes les créatures et la plus agréable à Dieu? Les travaux du ménage dans lesquels elle a passé la plus grande partie de sa vie, était-ce donc là des actions si éminentes et propres à la rendre si agréable à Dieu? Non certes, il y a eu beaucoup de saints qui ont fait des actions bien plus éclatantes que la Mère de Dieu en ce monde. Où en est donc la cause ? Ecoutez, mon âme, et réjouissez-vous-en. Ces actions étaient celles que Dieu voulait qu'elle fît, et elle les fit avec la plus grande ferveur, uniquement pour glorifier Dieu. Et parce qu'elle y a persévéré jusqu'à la fin de sa vie, elle s'est rendue si agréable à Dieu, qu'elle a surpassé toutes les créatures. Que Dieu vous éclaire et vous fortifie pour bien faire toutes vos actions ! Alors le Sauveur jettera sur vous des regards d'amour.

Quatrième motif.

Les plus relevées de toutes les pratiques de la vie religieuse sont les actions journalières faites avec le plus de perfection, selon l'impulsion de la volonté de Dieu.

Il faut convenir qu'il y a beaucoup de bonnes œuvres et de pratiques religieuses bien plus relevées que les actions journalières. Faire des œuvres de pénitence difficiles à la nature, supporter en silence les torts et les injures, sont des actions plus grandes que de lire un bon livre pendant une demi-heure, et ainsi des autres. Mais si l'on considère les actions journalières en général, on ne peut nullement douter que le zèle à faire ces actions avec perfection surpasse toutes les autres pratiques de la vie religieuse; et cela pour les deux raisons suivantes :

1° Parce que les actions journalières, pour les bien faire, exigent, à cause de leur durée, une plus grande violence sur soi-même que ces actions d'éclat qui sont passagères et de peu de durée. Celui qui fait une rude pénitence doit se faire violence, mais seulement pendant un quart-d'heure; celui qui supporte en silence une injure, doit se vaincre, mais seulement pendant peu de temps; mais celui qui veut bien faire toutes ses actions journalières, ne peut jamais faire sa propre volonté, pas un moment pendant toute une année; il doit se vaincre continuellement ; cette durée est plus difficile à la nature de l'homme qui aime sa liberté, que toutes les mortifications.

2° Parce que ces actions journalières, faites de la sorte, indiquent un amour de Dieu bien plus grand et plus fondé que toutes les autres pratiques. Une grande action, une œuvre d'éclat n'exige qu'une grâce extraordinaire qui touche le cœur en ce moment et dans cette occasion; c'est ainsi qu'on voit souvent que des âmes tièdes et imparfaites savent se vaincre lorsque la grâce de Dieu les visite et leur donne des consolations; mais faire continuellement, pendant toute une année, toutes ses actions avec zèle et perfection, en temps de consolation et de délaissement, en temps de tentation et de tribulation, c'est là la marque de la perfection, la marque d'une âme vraiment mortifiée et aimant Dieu.

Passons maintenant à la pratique qui consiste en deux points. Le premier, c'est de faire toujours ce qu'il y a de

plus parfait. Le deuxième c'est de faire ce qu'il y a de plus parfait de la manière la plus parfaite. Nous allons expliquer l'un et l'autre.

§ 2.

Faire toujours et dans toutes les circonstances, ce qu'on connaît le plus parfait.

Le plus relevé et le plus distingué en soi et de sa nature, n'est pas toujours le plus parfait. Le plus parfait, c'est ce que la volonté de Dieu demande de nous dans les circonstances actuelles. Celui qui fait toujours ce que Dieu demande, celui-là fait le plus parfait. Il surgit maintenant cette question : quelles marques peut-on avoir pour connaître la volonté de Dieu? Nous allons brièvement répondre à cette demande.

La première marque, pour connaître la volonté de Dieu, c'est *la volonté des supérieurs et celle du confesseur.*

Cette marque est certaine et infaillible. L'obéissance a la promesse de Dieu qui ne peut pas tromper. Car il a dit : *celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise.* Cette manière de connaître la volonté de Dieu est plus sûre que les lumières intérieures et les mouvements du cœur, que les apparitions et les paroles célestes ; car le démon peut imiter celles-ci, et tromper ainsi l'âme; mais il n'y a pas de danger de se tromper dans l'obéissance. La raison de ceci est basée sur la parole de la Sagesse infinie qui voit tout ; sur la parole de la Fidélité infinie, qui ne trompe personne; sur la parole de l'Amour infini, qui gouverne et dirige l'âme obéissante avec le plus grand soin. Aussi longtemps que je reste obéissant, aussi longtemps je suis sûr que Dieu me fait connaître infailliblement sa volonté. Je perds cette assurance aussitôt que j'abandonne l'obéissance. C'est pourquoi quand on entend la volonté, la voix des supérieurs et celle du confesseur, il faut postposer toute autre chose, et prendre leur voix pour la voix de Dieu lui-même ; oui, quand même on serait entièrement assuré, selon

sa propre pensée, que Dieu veut que nous fassions ceci ou cela, cependant nous ne devons pas le faire, si cela n'est pas conforme à la volonté des supérieurs. Jésus disait un jour à sainte Thérèse, d'aller dans certaine ville, et d'y bâtir un couvent en son honneur. La Sainte se prépara aussitôt pour le voyage, mais elle n'y alla pas parce que le Provincial le lui défendit. On pourrait croire que cette conduite de la Sainte avait dû nécessairement déplaire à Dieu : non ! Dieu veut qu'on n'obéisse pas moins aux supérieurs qu'à lui-même ; car il apparut une deuxième fois à la Sainte, la loua pour son obéissance, et il ajouta, qu'en récompense de cette obéissance à son Provincial, le couvent serait bâti quoiqu'elle n'y allât pas.

La deuxième marque, pour connaître la volonté de Dieu, c'est : *la règle de la maison* que nous habitons ; c'est *la charge* que nous avons ; ce sont *les occupations* que l'on nous donne selon la coutume et les habitudes de la communauté.

Celui qui habite dans une maison religieuse n'a pas besoin de faire beaucoup d'efforts pour connaître la volonté de Dieu. L'ordre journalier qui y règne, les devoirs de la charge qu'on nous y a confiée, les bonnes habitudes, les bons usages qui ont été introduits dans toute la communauté, tout cela sans exception se fait par la volonté de Dieu ; tout cela est dans l'ordre de sa volonté ; et puisque Dieu nous a appelés à l'état religieux, il veut donc aussi que nous passions nos heures et nos jours selon les règles, les bons usages et les bonnes habitudes de cet état. Si après cela nous avons du temps de reste, nous devons nous prescrire nous-mêmes un règlement pour ce temps, et le faire approuver par nos supérieurs. Cela étant fait, nous pouvons alors être certains que nous faisons la volonté de Dieu en toutes choses ; et nous ne devons plus nous écarter de ce règlement, si ce n'est que l'obéissance, la charité, la nécessité ou une affaire imprévue demandât autre chose.

La troisième marque, pour connaître la volonté de Dieu, c'est *la mortification.*

Il y a en nous quatre choses qui s'opposent à la volonté de Dieu, et ces quatre choses, nous devons les dompter, les mortifier sans cesse : la sensualité, les aises du corps, l'honneur et l'estime de nous-mêmes; la sensibilité et la répugnance; enfin la volonté propre et le désir de suivre en tout ses inclinations naturelles et ses vues particulières. Si vous voulez connaître quelle est de deux choses celle qui est la plus parfaite et la plus agréable à Dieu, examinez et voyez quelle est celle qui opprime et attaque le plus vos inclinations naturelles; lorsque vous l'aurez connue, vous ne pouvez plus douter de la volonté de Dieu; car voici la doctrine que Jésus-Christ a laissée à ceux qui aspirent à la perfection : *celui qui veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive.* Mais dans ceci il faut observer la discrétion et excepter les circonstances suivantes : la 1re, c'est la volonté des supérieurs; la 2e, c'est la nécessité, par exemple, que les œuvres de pénitence, la privation dans le boire et le manger, dans le repos et les récréations nécessaires, ne doivent pas être trop grandes, ou sans discrétion, ou nuisibles à la santé, dans le temps qu'on ne se porte pas bien, qu'on a certaines infirmités; la 3e, c'est la charité et la convenance, par exemple, lorsqu'on ne peut pas s'abstenir de quelque chose sans faire de la peine aux autres. En toutes autres choses il faut observer la mortification comme la marque la plus certaine de la volonté de Dieu.

La quatrième marque, pour connaître la volonté de Dieu, c'est la *charité.*

La charité est la vertu principale, et il est certain que Dieu veut que nous la pratiquions préférablement à toutes les autres. Lorsque vous doutez laquelle de deux choses est la plus parfaite et la plus agréable à la volonté de Dieu, examinez alors laquelle des deux est la plus utile, la plus nécessaire au prochain et qui lui donne le plus de consolation et de satisfaction. Lorsque vous l'aurez connue, vous pouvez alors être certain que cela est le plus parfait et le

plus agréable à la volonté de Dieu, pourvu qu'il n'y ait rien d'opposé à la règle, à la conscience. Telle était l'habitude, la pratique des Saints. Pour consoler une personne affligée, ils ont quitté le doux repos qu'ils goûtaient dans l'oraison ; pour convertir un pécheur, pour l'exciter à la pénitence, ils ont quitté les cavernes et les rochers où ils habitaient ; pour assister un malade, ils ont interrompu leur vie dure et leurs œuvres de pénitence. Il arriva un jour que saint François d'Assise, ce saint si éclairé de Dieu, avait jeûné sévèrement toute la journée, lorsque pendant la nuit on vint lui annoncer qu'un de ses religieux était malade, et que par amour pour l'abstinence il ne voulait pas manger de la viande qui lui était fort nécessaire dans cet état. Que fait François? De suite il alla voir le malade, fit apporter de la viande, et la mangea avec lui pour le rassurer, le consoler et lui ôter la honte qu'il aurait éprouvée de la manger. Tout doit faire place à la charité ; et lorsqu'on la pratique, on fait ce qu'il y a de plus parfait. Lorsque vous ne pouvez pas conclure laquelle des deux choses est la plus parfaite, ne vous en inquiétez pas, mais élevez votre cœur vers le ciel, et dites : ô mon Dieu, mon unique et souverain bien! vous savez que je ne désire et ne demande autre chose que d'accomplir votre sainte volonté. Si je savais ce qui vous est le plus agréable dans les circonstances actuelles, à l'instant je m'y appliquerais de tout mon cœur. Après cela choisissez de deux choses laquelle vous voulez, et croyez certainement que vous agissez alors selon la volonté de Dieu.

§ 3.

Faire la chose la plus parfaite de la manière la plus parfaite.

Il ne suffit pas de choisir toujours et en toutes circonstances ce qu'il y a de plus parfait, mais il faut encore le faire de la manière la plus parfaite. De cette manière on

fera chose agréable à Dieu, et les moindres actions auront un très-grand mérite : en voici les pratiques.

Première pratique.

Ne jamais commencer une action, avant de l'avoir rapportée à Dieu par l'intention la plus pure et par l'amour le plus parfait.

Après avoir reconnu ce qui est, dans les circonstances actuelles, le plus parfait et le plus agréable à Dieu, mettez-vous en sa présence, et formez avec une grande ferveur un acte d'amour envers lui ; réprimez toutes les vues et toutes les inclinations déréglées et offrez-lui votre action avec une intention très-pure. N'agissez pas avec empressement, car il n'y a pas de temps mieux employé que celui pendant lequel on agit pour l'amour de Dieu, que celui qu'on passe dans son amour. Et lorsque le cœur vous dit que vous ne cherchez que la volonté de Dieu, dans l'action que vous avez en vue, alors remuez les bras et commencez votre action. O mon Dieu ! combien le nombre des saints serait augmenté, si toutes les personnes consacrées à Dieu avaient cette pratique sérieusement à cœur ; quelle gloire nous attendrait dans le ciel, si nous faisions toutes nos actions dans cet esprit, seulement pendant une année !

Deuxième pratique.

Ne jamais faire une action superficiellement, avec légèreté et négligence, mais la faire toujours avec zèle et ferveur.

Nous devons faire chaque action, dit saint Thomas d'Aquin, avec le même zèle et la même ferveur, que si toute la gloire de Dieu, le salut du monde entier et celui de notre âme dépendaient de cette action seule. Ces paroles disent beaucoup, mais elles sont cependant véritables et bien fondées. Par chaque action faite avec zèle et ferveur on rend à Dieu une nouvelle gloire, et l'âme acquiert un nouveau degré de gloire pour le ciel, degré qui persistera

pendant toute l'éternité. Aucun zèle ne peut être trop grand pour ces deux desseins. C'est pourquoi saint Ignace ne pouvait rien moins souffrir que la négligence, la nonchalance, même dans les moindres actions. Il trouva un jour à la cuisine un de ses religieux qui s'acquittait avec une certaine paresse et une certaine négligence de la charge qu'on lui avait confiée. Ignace lui demanda pour qui il travaillait. Pour Dieu, répondit le religieux. Ainsi, répliqua le saint, vous méritez une grande punition, mon frère, puisque vous travaillez avec tant de nonchalance pour un si grand Seigneur.

Troisième pratique.

Ne jamais commettre volontairement, dans ses actions ou ses occupations, un péché véniel ou une imperfection.

Ce qu'on offre à Dieu doit être entièrement pur, parfait et saint. Qui oserait présenter une mauvaise nourriture, une nourriture gâtée à un prince de la terre? En vérité, un tel présent ne nous attirerait pas ses bienfaits et sa bienveillance, mais au contraire sa haine et sa colère. Maintenant qu'est-ce qu'une action, une œuvre souillée volontairement par un péché véniel ou par une imperfection? Elle est bien plus détestable aux yeux de Dieu, qu'une nourriture gâtée ne le serait à un prince de ce monde. Quel déplaisir et quelle indignation ne causerait pas justement à Dieu une telle témérité, avec laquelle on oserait offrir une semblable action à sa Majesté, à sa sainteté infinie? Faites donc en sorte, mon âme, que toutes vos actions soient pures, parfaites et saintes, car les yeux de Dieu sont bien trop purs, et son cœur est bien trop saint, pour qu'une action qui ne possède pas ces qualités puisse lui plaire. Avec une action souillée d'un péché véniel ou d'une imperfection, on ne peut pas paraître devant lui; de telles actions ne nous attirent pas sa grâce et sa miséricorde, mais sa colère et son indignation.

Quatrième pratique.

Ne jamais oublier la présence de Dieu pendant nos actions, et ne jamais interrompre longtemps nos entretiens intérieurs avec lui.

Nous devons nous conduire comme cet ange qui accompagnait le saint jeune homme Tobie dans son voyage. Il marchait avec lui, il lui parlait de différentes affaires, lui donnait toutes sortes de bons conseils, traitait pour lui des affaires importantes, se trouvait aux noces ; et dans toutes ces affaires, il ne perdait jamais de vue la présence de Dieu ; il marchait sans cesse en sa présence, le louait, le bénissait et lui était parfaitement uni. Notre vie, notre conduite doit être semblable à celle de cet ange. Tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons, tout ce que nous disons, tout ce que nous faisons, ne doit pas être capable de nous faire perdre la présence de Dieu. Pendant toutes nos actions nous devons le considérer, le louer, l'aimer, l'embrasser et jouir de lui dans l'intimité de notre cœur. On dit bien : celui-là prie toujours et est uni à Dieu, qui travaille toujours pour lui plaire ; mais cela est encore bien éloigné de ce qui est exigé d'une personne consacrée à Dieu. Cela peut suffire à une âme qui habite au milieu du monde, mais pas à celle qui s'est donnée à Dieu et qui aspire à s'unir intimement à lui. On n'en dit rien d'impossible. On a toujours trouvé de telles âmes et on en trouve encore. S'efforcer constamment et invoquer humblement le secours de Dieu, cela rend tout possible et facile. Un pieux frère de notre société était arrivé si loin dans les entretiens intimes et l'union avec Dieu, qu'il formait deux cents actes d'amour pendant le court espace de temps qu'il servait à table. Essayez, commencez avec courage, et en peu de temps vous ferez plus que vous n'avez cru possible. Quand la grâce s'est une fois emparée du cœur, on fait plus en une heure qu'auparavant en toute une journée.

Deuxième exercice.

Une âme qui s'abandonne entièrement à la conduite de Dieu, doit très-fidèlement et très-saintement correspondre à toutes les inspirations de Dieu.

DES MOTIFS DE CET EXERCICE.

§ 1.

Premier motif.

Une seule inspiration à laquelle on correspond, est capable de nous attirer un grand nombre de grâces de Dieu.

Dieu est un Être infini qui possède en soi-même, de soi-même et par soi-même une félicité infinie. Si tous les hommes venaient à se sauver, la félicité de Dieu n'en recevrait aucune augmentation ; et si tous les hommes se damnaient, sa félicité n'en recevrait aucune diminution. Il est et il restera éternellement, infiniment heureux en lui-même. Mais puisqu'il est en même temps infiniment bon, il veut nous faire participer à sa félicité ; mais il veut aussi que nous méritions cette félicité, en nous faisant violence et par la pratique des autres vertus. Pour cette fin il nous donne tantôt d'un côté, tantôt d'un autre une sainte inspiration pour nous attirer par ce moyen. Si nous écoutons cette inspiration, il nous en donne une deuxième, une troisième, et ainsi de suite, de manière que souvent une seule inspiration, à laquelle nous correspondons avec fidélité, nous en attire des milliers et des milliers d'autres qui remplissent tout notre cœur des grâces de Dieu. Mais si nous n'écoutons pas cette inspiration, il ne nous en donne plus d'autres pendant un temps considérable ; et si nous laissons aussi passer inutilement la deuxième et la troisième inspiration, alors Dieu se tait enfin, de manière que souvent l'infidélité à une seule inspiration nous attire la privation de milliers de

grâces. En un mot, la fidélité à une seule inspiration peut être le commencement, la source de milliers de grâces ; et le mépris de cette inspiration, le commencement, la source d'un triste abandon et d'une grande sécheresse d'esprit.

Deuxième motif.

Une seule inspiration, quand nous l'écoutons, peut souvent nous attirer des grâces extraordinaires.

Dieu est infiniment généreux, et il a un désir extraordinaire de remplir notre cœur de ses grâces ; c'est pourquoi il n'attend qu'une occasion, où l'âme se dispose et se rend digne de les recevoir. Alors il verse dans cette âme de toutes sortes de grâces, même des grâces extraordinaires. Chez quelques âmes il n'attend que quelques sérieuses victoires sur elles-mêmes, quelques œuvres de charité, ou quelques autres pratiques de piété; et alors il ne met plus de bornes à sa générosité. Pour disposer l'âme à une telle félicité et l'en rendre digne, il lui donne quelques inspirations, il touche son cœur, il l'excite tantôt à garder le silence sur une injure qu'elle a reçue ; tantôt à faire du bien à celui qu'elle avait offensé ; maintenant à supporter un mépris ; une autre fois à se vaincre sérieusement. Si nous sommes fidèles à ces inspirations, alors il nous admet à ses grâces, et il y élève quelquefois une âme au plus haut degré, jusqu'à la contemplation de ses mystères, jusqu'à jouir de sa sainte présence, jusqu'à éprouver très-sensiblement son amour, et d'autres effets semblables qu'il opère dans ces âmes qu'il a coutume de chérir particulièrement.

Troisième motif.

Une seule inspiration, lorsque nous y sommes fidèles, peut souvent être le moyen pour faire un grand progrès dans la vertu et la sainteté.

Pour faire du progrès dans la vertu et la sainteté, nous

avons continuellement besoin de grandes grâces. La dévotion tarie, nous nous fatiguons dans la route de la vie intérieure, ou au moins nous nous y arrêtons, aussitôt que la rosée céleste cesse de tomber dans notre âme. Mais aussi longtemps qu'elle y coule, nous marchons rapidement et sans peine dans les voies intérieures, et nous faisons des progrès dans la vertu. Or, cette continuelle jouissance dépend principalement de notre correspondance à l'inspiration divine, et ce ne sera jamais Dieu qui sera le premier à nous manquer ou à nous quitter. Mais si une âme ne profite pas de ces grâces, et les laisse passer inutilement, Dieu s'arrête alors et ne revient pas de sitôt. Oui, il arrive quelquefois que les grâces dont nous nous sommes rendus indignes par notre négligence, et notre infidélité à y correspondre, nous sont retirées, et qu'il les donne à une autre âme qui en profite mieux, qui y correspond avec plus de fidélité. Celui qui a un peu d'expérience de la vie intérieure, peut en rendre témoignage par sa propre expérience, par ce qu'il a éprouvé lui-même. Il ne faut que céder à une affection déréglée, contre ou malgré l'avertissement de la conscience; que refuser de se faire une violence à laquelle Dieu nous excite; que se laisser aller quelque temps avec trop de liberté aux choses extérieures contre la lumière et la connaissance intérieures: alors on éprouvera que l'âme devient toute tiède, faible, sèche et indolente pour le bien; même le goût et l'onction intérieure qu'elle a perdus par son infidélité, elle ne les éprouvera plus peut-être pendant des années entières; et nous verrons seulement dans l'autre vie le nombre de grâces dont l'âme aura été privée; à quelle distance elle s'est éloignée de la vertu et de la sainteté; combien de mérites elle aura perdus.

Quatrième motif.

Une seule inspiration, lorsqu'on y correspond, peut souvent être le moyen pour parvenir à une grande sainteté.

De grandes choses ont souvent commencé par de petites, comme les grands fleuves ont souvent leur source dans un petit ruisseau qui sort d'une petite colline. Un gros chêne a eu pour origine un petit gland. Il en est des opérations de la grâce comme de celles de la nature : la plus grande sainteté a souvent commencé par quelque chose de minime. Dieu est maître de ses grâces, il les donne comme il veut, quand il veut et à qui il veut ; et pour montrer sa générosité, il récompense souvent les moindres actions par de très-grandes grâces. Il est de fait que la fidélité avec laquelle on correspond à une seule inspiration, lui est très-agréable, et qu'il ne cesse plus de la récompenser par de nouvelles grâces, jusqu'à ce qu'il ait conduit l'âme au plus haut point de sainteté. On peut constater cette vérité par ce qui est arrivé à Séville à un membre de notre société. Avant son entrée dans la société il avait vécu dans le désordre et avait mené une vie scandaleuse. Un jour il prit la résolution de passer toute la journée dans l'impureté. Etant dans ses courses de désordre, il rencontra un prêtre qui portait le Saint Sacrement à un malade. Au moment qu'il regarde le Saint Sacrement, il sent dans son cœur une inspiration qui lui dit d'accompagner son Sauveur jusque chez le malade, pour honorer Dieu au moins pendant un quart-d'heure, après l'avoir offensé pendant une demi journée. Cet homme, si endurci jusqu'à ce moment, obéit à cette inspiration et accompagne le Saint Sacrement; et cette fidèle obéissance à l'inspiration de Dieu a suffi pour le rendre saint. A l'instant il eut une grande douleur de ses péchés, et retourna à sa maison en versant beaucoup de larmes de repentir. Après sa confession, le Sauveur lui apparut et lui dit d'entrer dans la société, où Dieu lui donna tant de grâces extraordinaires qu'il parvint en peu de temps à une grande sainteté.

§ 2.

Des différentes manières, par lesquelles Dieu a coutume de communiquer ses inspirations.

La première manière par laquelle Dieu a coutume de communiquer ses inspirations, c'est lorsqu'il fait connaître sa volonté à l'âme en éclairant l'entendement par une lumière intérieure. Je vais l'expliquer brièvement.

Il s'élève dans l'entendement, pendant ou hors de l'oraison, une lumière qui fait voir à l'âme ce qui est agréable à Dieu dans telles ou telles circonstances. Elle reconnaît dans ce moment qu'elle doit se vaincre et garder par exemple le silence sur une injure qu'on lui fait ou qu'on lui a faite; elle voit alors, à cette lumière, qu'elle doit récompenser le mal par le bien, et rendre service à celui qui l'a offensée. Elle reconnaît qu'elle doit abandonner telle ou telle sensualité, telle ou telle vanité; qu'elle doit pratiquer tel ou tel acte d'humilité. Voilà la première manière de Dieu pour faire connaître à l'âme sa volonté par son inspiration. Celui qui s'exerce tant soit peu à la présence de Dieu et à la vie intérieure, éprouvera souvent de semblables effets. Celui qui n'éprouve pas ces mouvements, ces effets, montre qu'il a l'âme distraite, qu'il néglige le recueillement, qu'il fuit la mortification et qu'il n'est pas fidèle à la grâce de Dieu.

La deuxième manière par laquelle Dieu a coutume de communiquer ses inspirations, arrive à l'égard de la volonté par une impression, par laquelle Dieu fait connaître à l'âme sa volonté, et par laquelle il l'attire et la porte à accomplir cette volonté.

La chose se passe de cette manière. L'âme éprouve subitement une forte impression, sans savoir d'où elle lui vient; cette impression la porte à faire telle ou telle chose, à omettre telle ou telle autre. L'âme remarque que, lorsqu'elle a suivi cette impression, elle a contenté Dieu, et elle éprouve une grande joie, une paix et un contentement in-

térieurs ; mais si elle n'obéit pas à cette impression, elle remarque que Dieu n'est pas content d'elle, et elle en éprouve de l'amertume et une grande inquiétude intérieure ; et quoiqu'elle cherche toutes sortes de subterfuges, la conscience lui dit cependant qu'elle s'oppose à la volonté de Dieu. De telles inspirations se trouvent toujours dans les âmes zélées ; et elles s'y trouvent d'autant plus souvent et plus constamment, que ces âmes sont plus fidèles à y correspondre. Ces inspirations arrivent tantôt pendant la prière ou l'oraison ; tantôt au milieu du travail ; tantôt dans la solitude, ou lorsqu'on est seul ; une autre fois lorsqu'on est en société ; une autre fois elles arrivent après un saint soupir vers le ciel ; une autre fois elles arrivent subitement et à l'imprévu, sans qu'on ait une seule fois pensé à Dieu. Dieu est maître du cœur de l'homme : il le touche quand, où, et de quelle manière il le veut. C'est à nous de bien observer ces mouvements et d'y obéir fidèlement.

La troisième manière par laquelle Dieu a coutume de communiquer ses inspirations, arrive en même temps à l'égard de l'entendement et de la volonté. A l'égard de l'entendement, par une certaine lumière qui l'éclaire, et à l'égard de la volonté par une certaine joie et une certaine satisfaction intérieures par lesquelles Dieu fait connaître sa volonté à l'âme.

Cette manière s'expliquera mieux par des exemples :

Une âme voit bien que, pour pratiquer l'humilité, elle a besoin de supporter une humiliation ou un mépris, de se charger de tel ou tel emploi humiliant ; mais parce que l'orgueil est encore profondément enraciné dans son cœur, elle ne peut pas s'y déterminer, elle s'effraie à la vue, à la pensée d'un mépris, d'une honte. Alors il s'élève subitement dans son entendement une lumière qui fait voir à l'âme quel grand bien se trouve caché dans l'humiliation et dans le mépris de soi-même. En même temps Dieu élargit le cœur de cette âme par une joie intérieure, et elle embrasse avec désir et plaisir, ce dont peu auparavant elle

avait une grande aversion. Ce que je dis du mépris et des humiliations, doit aussi s'entendre par rapport à la mortification, aux œuvres de charité envers ceux qui ne sont pas portés pour nous et par rapport à d'autres saintes pratiques. Cette sorte d'inspiration est la plus désirable et la plus efficace entre toutes les autres. Elle porte l'âme, par une douce violence, aux actions les plus héroïques, et tant que dure cet état, l'âme court dans le chemin de la vertu sans se fatiguer.

La quatrième manière par laquelle Dieu a coutume de communiquer ses inspirations, arrive par le moyen d'une correction intérieure, par laquelle il fait connaître sa volonté à l'âme.

Cela arrive de différentes manières : par exemple, on se donne trop de liberté, et on se répand trop dans les choses extérieures ; à peine cela est-il arrivé, à peine a-t-on fait cette faute, que l'âme se trouve tout abattue, faible, triste et incapable de s'adresser à Dieu d'une manière convenable. On connaît bien et on sent la nécessité de se vaincre et de se mortifier dans telle ou telle chose, mais on ne le fait pas par crainte de blesser la sensibilité de la nature, par crainte de devoir souffrir quelque peine. A peine cela est-il arrivé qu'on remarque que la dévotion intérieure a disparu, que Dieu est mécontent de nous, qu'on est sec, froid, abandonné et privé de l'influence de la rosée céleste pendant l'oraison. Cette sorte d'inspiration arrive fréquemment. Dieu agit avec nous comme un père avec son enfant qu'il aime tendrement ; il ne le bat pas lorsqu'il a contrevenu à sa volonté paternelle ; mais seulement il ne lui adresse pas une bonne parole, ne lui fait pas bonne mine pendant quelques jours, pour faire comprendre à l'enfant qu'il a commis une faute.

§ 3.

Marques par lesquelles on peut juger qu'une inspiration vient de Dieu.

On manquerait grandement si l'on obéissait à tous les mouvements du cœur sans distinction ; au contraire, il faut éprouver, examiner, et bien faire attention pour connaître si ces mouvements viennent de l'Esprit-Saint ou du démon. Celui qui omet ce soin, donne occasion au mauvais esprit de le faire tomber dans beaucoup d'erreurs, de tromperies et d'aveuglements. Nous allons donner ici les principales marques par lesquelles une âme peut conclure si les inspirations viennent de l'Esprit-Saint ou du démon. Les voici :

La première marque, d'où l'on peut conclure que *l'inspiration* vient de Dieu, c'est *la sainteté de l'objet auquel l'inspiration nous porte, nous excite.* L'Esprit-Saint a coutume de porter l'âme aux vertus solides, comme sont le renoncement absolu à soi-même, une grande estime, un grand amour pour les mépris et les humiliations, une exacte obéissance, l'amour de la retraite, de la solitude et de l'oraison, l'exercice de la présence de Dieu, un amour sincère envers le prochain, une entière soumission à la volonté de Dieu, et autres semblables. Si une inspiration vous porte à pratiquer de telles vertus, vous ne pouvez guère mettre cette inspiration en doute : car c'est là l'esprit de l'Evangile, et par conséquent celui de J.-C. Mais parce que le démon, cet esprit malin, a coutume de s'immiscer dans les choses les plus saintes et de se présenter en ange de lumière, cette marque ne peut donc pas suffire seule, mais il faut encore en tirer les considérations suivantes :

La deuxième marque, d'où l'on peut conclure qu'une *inspiration* vient de Dieu, c'est *sa conformité* avec notre *vocation.* Les inspirations de Dieu restent ordinairement dans les bornes de la vocation. Si l'inspiration vous porte à quelque chose qui est conforme à votre règle, il est certain

que cette inspiration vient de Dieu, et que c'est Dieu qui l'a mise dans votre cœur ; car, puisqu'il vous a appelé à cet état, c'est donc aussi sa sainte volonté que vous en observiez la règle avec la plus grande perfection. Si vous remarquez donc une telle inspiration dans votre cœur, suivez-la, faites ce qu'elle vous dit avec zèle et grande fidélité. Mais si une inspiration ne vous semble pas être conforme aux règles de votre état, il faut la différer jusqu'à ce que vous ayez consulté là-dessus votre confesseur ou vos supérieurs.

La troisième marque, par laquelle on peut connaître qu'une *inspiration* vient de Dieu, c'est la *tranquillité, la paix* et *la consolation* qu'elle procure au cœur. L'esprit de Dieu est doux, oui, la douceur et la charité même. C'est pourquoi lorsque l'esprit de Dieu entre dans un cœur, il l'éclaire, à la fois, et lui fait connaître la vérité beaucoup plus clairement qu'il ne la connaissait auparavant. L'âme se trouve tout-à-coup dans un grand repos ; elle goûte une douce paix; elle se trouve consolée, et attirée avec joie et plaisir vers ce que Dieu demande d'elle; et tandis qu'auparavant elle se sentait faible, timide, craintive, pusillanime, elle se trouve maintenant, et tout-à-coup, forte, pleine de courage et de désir de se vaincre pour Dieu, et de surmonter courageusement tous les obstacles. Ce sont là les marques de la présence de l'Esprit-Saint.

La quatrième marque, d'où l'on peut conclure qu'une *inspiration* vient de Dieu, c'est *l'obéissance.*

Si vous doutez qu'une inspiration vienne de Dieu ou non, consultez alors vos supérieurs et votre confesseur. L'obéissance est infaillible, et Dieu ne permet pas qu'une âme obéissante soit trompée.

PENSÉES UTILES

POUR OBTENIR LA TRANQUILLITÉ DU CŒUR DANS LES ADVERSITÉS.

Première pensée.

Toutes les souffrances que Dieu peut m'envoyer, quelque grandes qu'elles puissent être, resteront toujours au-dessous de ce que j'ai mérité.

Considérez : 1° Dieu est infiniment juste, il doit donc punir chaque péché ; ainsi j'ai mérité autant de peines que j'ai commis de péchés, et la justice de Dieu peut et doit me charger d'autant de peines. Or, combien de péchés ai-je commis ? Il est vrai, et on ne peut pas le nier, que je n'ai laissé passer aucun jour de ma vie, sans avoir péché ; il est donc juste aussi qu'il ne se passe aucun jour de ma vie sans souffrir des peines. Je ne dois donc pas me plaindre, si Dieu m'envoie chaque jour quelque souffrance, puisque je l'offense chaque jour. Et si je veux bien sonder ma conscience, je trouverai que mes péchés surpassent de beaucoup les adversités que j'ai à supporter ; j'ai donc toujours moins à souffrir que je n'ai mérité.

Considérez : 2° Chaque péché véniel, même le moindre, est aux yeux de Dieu un mal épouvantable ; c'est pourquoi la justice de Dieu peut et doit le punir dans le purgatoire, s'il ne le punit pas dans ce monde (Voyez ce que St. Augustin dit des peines du purgatoire). Dieu est donc infiniment miséricordieux quand il punit mes péchés en ce monde par des afflictions, afin qu'il ne soit pas forcé de les punir dans l'autre par les terribles peines du purgatoire. Ainsi j'ai toujours moins à souffrir que je n'ai mérité.

Affections. 1° Mettez aux pieds de Jésus crucifié tous les péchés de votre vie ; reconnaissez que vous n'avez laissé passer aucun jour sans l'offenser, et que vous avez mérité de supporter toutes les adversités du monde.

2° Concevez une contrition parfaite de tous vos péchés ;

repentez-vous-en de tout votre cœur ; offrez à Dieu, pour satisfaction, le sang de J.-C.

3° Jetez-vous dans les bras de la Providence pour qu'elle dispose de vous selon sa sainte volonté, et louez-la pour toutes les adversités qu'elle voudra vous envoyer.

4° Prenez la résolution de supporter toutes les adversités avec résignation et en silence, et demandez pour cet effet à Dieu sa grâce.

Formez les résolutions suivantes :

1° Cette semaine-ci faites vos prières avec beaucoup de ferveur et d'assiduité.

2° D'une visite à l'autre au Saint Sacrement, formez avec beaucoup d'ardeur une dixaine d'affections du cœur.

3° D'une visite à l'autre, pratiquez deux ou trois mortifications, précédées d'une intention très-pure.

4° Ne dites pas un mot qui puisse être nuisible à la charité.

Deuxième pensée.

Rien n'est plus utile pour une âme que les adversités.

1° Chaque adversité, si petite et de si courte durée qu'elle puisse être, procure à mon âme une nouvelle grâce. La grâce de Dieu est un si grand bien, que Dieu ne peut me donner rien de plus grand ; le ciel et la terre et tous les biens qui s'y trouvent, ne valent pas autant qu'un seul degré de la grâce de Dieu. Ainsi Dieu me témoigne un amour extraordinaire, chaque fois qu'il m'envoie une croix ; ainsi l'homme me rend un très-grand bienfait, chaque fois qu'il me fait une injure, qu'il me fait souffrir quelque chose ; car j'obtiens par-là une nouvelle grâce qui surpasse tous les biens de ce monde et de l'autre.

2° Chaque adversité, si petite et de si peu de durée qu'elle soit, obtient à mon âme un nouveau degré de gloire dans le ciel. Un seul degré de la gloire céleste est si précieux qu'il rend l'âme infiniment et éternellement heureuse. Saint Augustin dit : « Mille ans seraient bien employés, si l'on

pouvait par-là jouir de cette gloire seulement pendant une journée.» Si cela est ainsi, pourquoi est-ce que j'évite donc toutes les adversités ?

Affections. 1° Exprimez un acte de contrition sur toutes vos impatiences, sur toutes vos affections désordonnées, sur tous vos propos contraires à la charité que vous devez au prochain.

2° Concevez un amour parfait envers Dieu, avec la ferme résolution de supporter pour lui, en silence, toutes les adversités.

3° Jetez-vous entre les bras de Dieu, et offrez-vous à tout ce qu'il voudra de vous, sans rien excepter.

4° Priez Dieu de vous accorder une vraie humilité, la patience et le courage de supporter toutes les adversités.

Troisième pensée.

Parmi toutes les vertus que l'homme peut pratiquer, il n'y en a pas de plus relevée ni de plus excellente, que celle de souffrir pour l'amour de Dieu.

On peut le conclure par les considérations suivantes :

1° Le Père éternel a envoyé son Fils unique sur la terre, pour réparer l'injure que le péché avait faite à sa Divinité, et pour rendre une gloire et une louange dignes de cette Majesté infinie. Quel état le Fils a-t-il choisi pour cette fin?

2° Il aurait pu l'envoyer comme un homme immortel, n'étant sujet à aucune peine, à aucune douleur ; mais il ne l'a pas voulu ainsi. Il aurait pu l'envoyer comme un homme mortel, mais en même temps comme un roi honoré du monde entier; mais il ne l'a pas voulu non plus. Il l'a envoyé comme un homme qui depuis sa naissance jusqu'à sa mort devait souffrir et vivre continuellement dans les peines, les douleurs, les injures, les mépris et les persécutions. Ainsi le chemin des souffrances doit être ce qu'il y a de plus propre pour rendre à Dieu l'amour, les louanges, l'honneur et les satisfactions qui lui sont dus.

3° Le Fils de Dieu est venu dans ce monde, non-seulement pour réparer l'honneur de son Père, blessé par le péché, mais encore pour nous montrer, par son exemple, le chemin pour arriver à la plus haute perfection. Et quel exemple nous a-t-il donné? Considérez-le de quel côté que vous voulez, parcourez toute sa vie, vous n'y trouverez que souffrances : souffrances dans sa naissance à Bethléem; souffrances dans sa fuite en Egypte; souffrances dans la maison de Nazareth; souffrances dans ses prédications; souffrances dans sa mort. Voilà ce que le Fils de Dieu nous a montré par son exemple. Et s'il y avait eu un chemin plus facile pour nous conduire à la vertu, il nous l'aurait sans doute montré.

Affections. 1° Concevez une contrition parfaite sur tous les mécontentements, sur toutes les impatiences de toute votre vie, par lesquels vous êtes opposé à la volonté de Dieu; par lesquels vous avez abusé des plus grandes grâces de Dieu, que vous avez employées pour commettre le péché.

2° Offrez-vous de nouveau à Dieu pour toutes les croix et les souffrances, pour toutes les adversités, pour tout ce qu'il voudra ordonner de vous pour la vie et pour la mort.

3° Remerciez-le humblement pour toutes les adversités qu'il voudra vous envoyer, et pour tout ce qu'il voudra jamais ordonner à votre égard.

4° Renouvelez votre résolution d'accepter toutes les adversités comme vous venant de sa part, et de les supporter en silence pour son amour. Après cela baisez les plaies de Jésus crucifié, et demandez-lui la grâce d'accomplir votre résolution en réalité.

CHAPITRE XVI (1).

DU GOUVERNEMENT DES PERSONNES RELIGIEUSES.

Les saints Pères, lorsqu'ils parlent du gouvernement des âmes, exigent quatre choses de ceux à qui Dieu a confié cette charge. La première, c'est une charité sincère envers ceux que Dieu leur a confiés comme des brebis spirituelles pour les mener paître avec cet esprit de charité. La deuxième, c'est une véritable bonté maternelle et le soin de les assister en tout. La troisième, c'est une douceur inébranlable à supporter tous leurs défauts et toutes leurs faiblesses. La quatrième, c'est un saint zèle pour leur avancement spirituel. Je vais expliquer brièvement les trois premières.

§ 1.

De la charité que l'on doit avoir pour les inférieures.

Une supérieure doit être comme une mère, c'est-à-dire qu'elle doit être remplie de charité, de compassion et de soin pour toutes celles que Dieu lui a confiées comme autant d'enfants spirituelles. Sans cet amour maternel, sans cette charité, il y a peu de bien à faire et à espérer. C'est pourquoi Dieu avait si fort recommandé cette charité à Moïse, lorsqu'il l'envoya gouverner le peuple d'Israël. *Portez-les*, lui disait-il, *dans votre sein, comme une mère a coutume de porter son enfant, et conduisez-les dans le pays que je leur ai promis*. (NUM. IX.) Cet amour doit avoir les qualités suivantes :

(1) Ce chapitre a été composé pour une supérieure, mais il peut aussi convenir à un supérieur.

I. *Des qualités de cette charité si nécessaire.*

La première qualité, c'est que la charité soit, aux yeux de Dieu, véritable, sincère et surnaturelle.

La description de la charité est peu étendue en paroles, mais elle a dans son application, en pratique, une portée très-étendue. On doit aimer ses subordonnées comme soi-même, c'est-à-dire, on doit leur souhaiter tous les biens ; on doit se réjouir sincèrement avec elles, lorsque tout leur va bien ; on doit avoir d'elles une sincère compassion lorsqu'il ne leur va pas bien ; on doit toujours avoir la volonté de leur faire tout le bien possible à cause de Dieu dont elles sont les enfants. Cette charité renferme toutes les perfections ; elle n'est pas à trouver sur la terre, mais elle doit venir du ciel.

La deuxième qualité, c'est que la charité doit être polie, obligeante, affable, aimable.

Je ne peux pas mieux vous expliquer cette qualité de la charité, qu'en vous rapportant la manière aimable qu'employait le grand saint Ignace de Loyola, dans le gouvernement de ses religieux. 1° Il les écoutait tous, à quelque heure qu'ils vinssent le trouver, excepté dans le cas d'une affaire urgente, importante et qui ne souffrait pas de retard; alors il leur exposait l'empêchement et les priait de venir à un autre temps. 2° Il écoutait tout avec la plus grande patience, sans dire un mot, jusqu'à ce que son subordonné eût cessé de parler. 3° Par respect il se levait devant chacun, et n'écoutait personne assis. 4° Lorsqu'il rencontrait quelqu'un, il lui parlait, ou au moins il lui faisait une inclination en le regardant amicalement.

La troisième qualité, c'est que la charité doit être discrète.

On ne saurait croire combien cette discrétion est nécessaire, pour obtenir et pour conserver la confiance de ses inférieurs. Cette discrétion consiste dans les points suivants. 1° Ce qu'on tient d'un inférieur on ne doit le découvrir à

personne, excepté quelque chose de bien louable ; et on ne doit pas dire de lui ce qui pourrait le contrister, s'il venait à l'apprendre. 3° On ne doit découvrir à personne ce qu'un inférieur a écrit à d'autres, ou ce que d'autres lui ont écrit.

La quatrième qualité, c'est qu'elle doit être impartiale envers tous.

Ce n'est pas une injustice que d'aimer davantage ceux qui sont le plus vertueux; Dieu lui-même aime plus les personnes zélées que les personnes tièdes ; et c'est toujours saint que d'imiter son exemple. Toutefois, dans le gouvernement des inférieurs, on doit avoir soin d'observer une parfaite impartialité, principalement dans les points suivants : 1° Dans la distribution des charges et des fonctions, il ne faut regarder qu'à la capacité et à la vertu, et ne pas avancer des jeunes gens à des fonctions considérables, lorsqu'on peut avoir des personnes aussi capables parmi ceux qui sont plus avancés en âge. 2° Lorsqu'on accorde des permissions, il ne faut pas refuser à l'un ce qu'on a accordé à un autre, ni accorder à l'un ce qu'on a refusé à un autre. 3° Dans les soins garder une parfaite impartialité. 4° Dans le commerce public ou la fréquentation avec les inférieurs, se montrer également doux, affable, poli envers tous, mais cependant il faut toujours donner la préférence aux vieillards.

II. *Doutes sérieux qu'on objecte sur ces points. — Premier doute.*

Aimer tous, et les aimer sincèrement, cela paraît chose impossible; car 1° il paraît impossible de pouvoir aimer quelques-uns à cause de leur mauvaise humeur : ils sont d'un caractère triste, indolents, paresseux, ennuyeux, impolis, grossiers, soupçonneux, défiants, imaginaires, méprisants, parleurs et babillards, opiniâtres, entêtés, et le reste. J'ai une aversion naturelle de telles gens, et il me répugne, il m'est insupportable de les fréquenter.

2° Il me paraît impossible d'aimer quelques-uns, à cause de leur malice et de leurs défauts publics. Ils sont intraitables, ce sont des têtes qui ne se laissent pas dompter, qui se révoltent et résistent à l'obéissance ; ils sont insolents et ils ont une mauvaise langue ; ils invectivent et critiquent sur tout ; ils sont ingrats et récompensent le bien par le mal, et ils ont d'autres défauts semblables. Comment pourrait-on aimer de telles gens ?

3° Il me paraît impossible de pouvoir aimer quelques-uns, à cause de la résistance de la nature, et de la trop grande répugnance que j'éprouve. Je ne peux pas souffrir telle ou telle personne, dit-on ; le chagrin et le mécontentement se réveillent en moi, quand je dois parler seulement quelques mots avec elles ; l'antipathie que j'éprouve est si grande, que le sang me bouillonne dans les veines quand je les vois seulement, ou que je les entends parler ; oui, il me paraît non-seulement impossible de pouvoir leur faire quelque bien, mais je remarque même dans mon cœur le désir de vengeance. Et ce qui est pire encore, c'est que cette impression est si profondément gravée dans mon cœur, que je ne peux pas m'en défaire. Dans ces circonstances, comment serait-il possible d'aimer vraiment, sincèrement et de tout mon cœur tous mes inférieurs? Avant de répondre à ces doutes, je dois nécessairement faire une petite observation, sans laquelle on ne peut pas comprendre la réponse.

L'homme a en lui deux inclinations, deux penchants, deux appétits bien différents. Le premier penchant suit les cinq sens, il veut obéir aux cinq sens, et on l'appelle la partie inférieure de l'homme, l'homme animal ou la partie terrestre, charnelle, sensitive, ou appétit animal, parce que les animaux ont le même appétit. Par exemple : lorsque l'animal aperçoit, par les sens extérieurs, par la vue, l'odorat ou les autres sens, la pâture ou ce qui lui est agréable et bon, aussitôt il le désire, et incline pour l'avoir; il fuit et repousse ce qui lui est contraire et lui répugne ; c'est pourquoi on appelle cet appétit, un appétit, un pen-

chant animal et sensitif, une inclination animale et sensitive. Comme l'homme a ses cinq sens de même que les animaux, il a aussi ses appétits, ses penchants ou ses inclinations sensitives comme les animaux. L'autre inclination, penchant ou appétit, suit la raison, il veut obéir à la raison, et on l'appelle la partie supérieure de l'homme, la partie raisonnable ; l'appétit, le penchant raisonnable, en un mot, on l'appelle la volonté, ce que les autres animaux n'ont pas; il n'y a que l'homme qui le possède : c'est par-là qu'on distingue l'homme des animaux.

Il faut de plus remarquer dans l'homme une grande différence entre son appétit sensitif et son appétit raisonnable. L'appétit sensitif n'est pas libre, mais il se fait sentir, penche, incline nécessairement vers la chose que les sens lui indiquent. Si les sens lui indiquent une chose comme bonne et agréable, aussitôt cet appétit sensitif fait sentir son amour, sa joie, son désir envers cette chose ; si elle lui indique une chose comme mauvaise et répugnante, aussitôt cet appétit sensitif la prend en aversion, s'en fâche, et la fuit; tout cela se sent nécessairement sans que l'homme puisse l'empêcher.

L'appétit raisonnable (la volonté guidée par l'entendement) est libre, il agit sans contrainte, sans être forcé, il n'agit pas nécessairement, il ne s'incline pas nécessairement vers ce que les sens lui indiquent; il ne s'y laisse pas entraîner nécessairement : il peut consulter la raison, le jugement, et il peut suivre ses conseils.

Il faut remarquer en outre 1° qu'on peut avoir en même temps, sur une chose, ou touchant un objet, deux appétits ou penchants tout-à-fait opposés, qui exposent cette chose ou cet objet de deux manières, dont l'une est diamétralement opposée à l'autre. Par exemple, l'appétit sensitif, ou les sens me montrent une personne comme extrêmement contraire, hostile, remplie d'une foule de grossièretés et d'injustices que j'ai éprouvées par ma propre expérience; alors une aversion, un dépit, un mécontentement, une indignation et

d'autres mouvements s'élèvent en moi et contre ma volonté, du côté ou de la part de l'appétit sensitif. Mais l'entendement, éclairé par la lumière de la foi, me présente en même temps cette personne comme un enfant de Dieu, qu'il m'a ordonné d'aimer, sous peine de damnation éternelle ; alors il s'élève en moi, du côté de l'appétit raisonnable, de la part de la volonté, envers Dieu, un respect qui résiste et s'oppose à cet appétit sensitif ; qui déteste ces mauvaises inclinations que je ressens, et qui forme, à la place, un acte de charité envers cette personne.

Il faut remarquer 2° qu'il ne peut y avoir, en moi, de péché, quelque déréglés que soient les inclinations et les mouvements de l'appétit sensitif, aussi longtemps que l'appétit raisonnable ou la volonté y résiste, ou s'oppose à ces mouvements. C'est pourquoi, lorsque l'appétit sensitif excite en nous une indignation, un mécontentement, une aversion, un désir de vengeance, ou de semblables mouvements, l'appétit raisonnable (la volonté) doit de suite y résister, combattre ces mouvements et les dompter. Quand on fait cela il n'y a pas de péché à craindre, et il ne fait rien à la chose, quand même l'appétit sensitif continuerait à faire du tumulte, sans qu'on puisse l'appaiser, si l'appétit raisonnable résiste sérieusement, et ne se laisse pas vaincre volontairement. Il faut maintenant répondre aux doutes proposés.

Je réponds : 1° On peut toujours aimer véritablement, sincèrement et de tout son cœur, devant Dieu, tous ses inférieurs, malgré tout ce qui se passe dans l'appétit sensitif. Quand même vous ressentiriez dans votre cœur une aigreur violente, une envie de vengeance, une jalousie, ou d'autres mauvaises inclinations ; quand même vous penseriez ne jamais pouvoir changer votre cœur, ne craignez pas, n'ayez pas de peine, tout cela provient de l'appétit sensitif, ou en d'autres termes, se passe dans les sens, et n'est pas péché de soi-même. Détournez-en seulement l'appétit raisonnable ou la volonté, et formez un acte d'amour et de bienveillance, alors vous avez, devant Dieu, un amour véritable et sincère.

2° On peut toujours aimer devant Dieu tous ses inférieurs, non-seulement véritablement, sincèrement, et de tout son cœur, mais encore très-parfaitement, malgré tout ce qui se passe du côté de l'appétit sensitif. La raison en est, que pour l'amour le plus parfait du prochain, il n'est exigé que ces trois choses, savoir : 1° de lui souhaiter et de lui vouloir tout le bien; 2° de lui faire du bien, autant qu'il est possible; et 3° de faire l'un et l'autre uniquement à cause de Dieu. Or, tout cela je peux le faire, malgré le tumulte des sens, malgré tout ce que l'appétit sensitif pourrait exciter en moi. Je peux donc, malgré toute opposition, aimer très-parfaitement. Ce tumulte de l'appétit sensitif rend même l'exercice de l'amour beaucoup plus précieux; car il fait 1° que je ne peux pas agir par un autre penchant, que pour plaire uniquement à Dieu; 2° il fait que je ne peux pas agir sans me vaincre héroïquement. Ces deux points de la pratique de l'amour, portent cette vertu au plus haut point de la perfection.

Deuxième doute.

Lorsque j'éprouve en moi une telle résistance ou aversion contre une personne, et que, malgré cette aversion je lui dis que je l'aime sincèrement et de tout mon cœur; que je traite volontiers, et que je suis volontiers avec elle; que je me réjouis sincèrement à cause d'elle, ou que j'ai compassion d'elle, cela n'est-il pas un mensonge, une hypocrisie, une dissimulation, une fausseté? Réponse : non, si je combats cette révolte de l'appétit sensitif, et que je pratique la charité selon la manière susdite de l'appétit raisonnable, ou de la volonté; puisque l'amour ou la charité qui se trouve dans l'appétit raisonnable est le seul et véritable amour que Dieu m'a commandé et que je dois au prochain; il s'ensuit que, quand j'ai cet amour, et que je dis que j'aime sincèrement et de tout mon cœur, je dis devant Dieu une vérité qui restera éternellement une vérité.

§ 2.

De la bonté envers les inférieurs, et du soin qu'on doit avoir d'eux.

Ce serait beaucoup trop peu, si vous vous contentiez d'une bonne inclination ou affection envers vos inférieurs. L'amour, pour être véritable, doit être bienfaisant; pour pouvoir porter des fruits, il doit agir. Le premier et le principal dans un supérieur, dit saint Ambroise, c'est, qu'il commence son gouvernement par la générosité, qu'il commence par semer des bienfaits, avant de vouloir récolter les fruits d'une bonne discipline ou éducation religieuse. La bienfaisance et la générosité doivent précéder, et alors l'observation de la discipline suivra. Il n'est pas à espérer que les inférieurs s'acquittent strictement de leurs devoirs, s'ils n'aperçoivent pas les bienfaits et les soins du supérieur : ou s'ils s'en acquittent, ils le font avec la tristesse et l'amertume dans le cœur, ils se plaignent et murmurent; ce qui détruit la vertu et le mérite. Nous allons voir en quoi consistent cette bienfaisance et ce soin.

I. *Du soin et de la bonté envers tous en général.*

Que demandent donc ce soin et cette bienfaisance qu'une supérieure religieuse doit avoir de ses inférieures?

Réponse : Les points suivants.

1° Le soin exige qu'une supérieure évite toute apparence, tout soupçon d'avarice, et qu'elle procure à ses inférieures la nourriture, le vêtement et toutes les autres nécessités, et cela avec beaucoup de charité et de générosité. On ne demande pas qu'elle leur procure plus, ou quelque chose de plus précieux que ne le permet la louable coutume de la maison; on veut seulement que ce qu'elle donne soit donné convenablement et avec générosité. Mais comme une supérieure ne peut pas tout connaître et tout entendre, elle doit :

a) Au moins quelquefois pendant l'année, lorsqu'elle rend compte de son administration, demander à chaque inférieure, si elle n'a pas de juste plainte à faire sur la nourriture ou sur autre chose; s'il ne lui manque rien dont elle a besoin. Et si cela était, elle devrait y remédier et le procurer aussitôt.

b) Elle doit demander s'il n'existe pas de telles plaintes dans la maison, mais elle ne doit demander le nom de personne touchant ces plaintes. Ces plaintes, elle doit les prendre en considération, et si elles sont raisonnables, elle doit y remédier.

2° Le soin exige qu'une supérieure ne refuse à personne ce qu'elle peut donner ou permettre sans péché, sans détriment à la discipline, et sans mauvais exemple. Et alors elle doit observer les points suivants :

a) Accorder ces permissions avec bonne humeur et bonne mine; car si en les accordant, elle laisse voir son chagrin, son mécontentement, qu'elle les accorde plutôt par contrainte que par bonne volonté, alors le bienfait perd son mérite, et les inférieures se retirent avec tristesse.

b) Lorsqu'on est forcé de refuser quelque chose que l'on demande, il faut le faire par des paroles douces et aimables, et faire connaître la cause de ce refus.

c) Le soin exige qu'une supérieure n'attende pas jusqu'à ce que les inférieures lui demandent quelque chose, mais elle doit les prévenir avec charité dans leurs nécessités, si elles lui sont connues. Par exemple : on remarque ou on entend qu'une personne ne se trouve pas bien ; qu'il lui manque quelque chose; qu'elle désire quelque chose, mais qu'elle n'ose pas le demander, etc. : dans de telles circonstances une supérieure doit montrer sa charité, et ne pas attendre une demande. Vous devez avoir, disait un jour J.-C. à sainte Magdeleine de Pazzi, un aussi grand désir de faire du bien à vos subordonnées, qu'a le cerf altéré de trouver de l'eau fraîche. Comme le cerf n'attend pas qu'on lui apporte de l'eau, mais qu'il va la chercher lui-même, vous

devez de même ne pas attendre jusqu'à ce qu'on vous fasse une demande, mais vous devez vous-même chercher l'occasion de faire du bien aux vôtres.

d) Le soin demande qu'une supérieure veille à la bonne renommée de ses inférieures. Pour cette fin elle ne doit 1° jamais, hors une extrême nécessité, faire connaître aux étrangers, aux personnes du dehors, aucune faute de l'une ou de l'autre de ses inférieures, mais elle doit toujours en parler comme il convient, et ne pas permettre que les autres fassent autrement sur ce point. 2° Lorsque des parents ou d'autres personnes arrivent dans le couvent, alors la supérieure, si elle se trouve présente, doit leur témoigner de la politesse, parler avec estime de ses inférieures, si l'occasion l'exige, mais elle doit le faire sans affectation. La charité trouve toujours quelque chose à louer. Ce point paraît être peu important, mais il est certain qu'il contribue beaucoup 1° à l'édification des étrangers, 2° à la satisfaction des inférieures, 3° à l'honneur de tout le couvent.

II. *Du soin et de la bonté, particulièrement envers les malades.*

Que demandent la bonté et le soin qu'une supérieure doit avoir pour les malades ?

1° Le soin demande qu'elle ait pour elles un cœur véritablement maternel. Pour satisfaire à ce devoir, elle doit 1° les croire, et ne jamais critiquer ni permettre qu'on critique à leur égard.

2° Elle doit les visiter tous les jours autant que possible ; leur montrer de la compassion, les consoler, et les exhorter à la patience.

3° Elle doit écouter avec patience et bonne volonté leurs plaintes et leurs peines, y porter remède, si cela se peut.

4° Elle doit être très-circonspecte pour ne pas ajouter plus de foi à la garde-malade qu'à la malade elle-même, jusqu'à ce qu'elle soit bien informée de tout. Il est assez ordinaire qu'une garde-malade, par chagrin et mécontentement, exagère les peines de sa charge autant que la malade exagère ses douleurs.

2° Le soin exige qu'une supérieure se montre très-généreuse et très-bienfaisante envers les malades. C'est pourquoi elle doit :

1° Avoir soin de ne jamais refuser aux malades un mets, une boisson, un remède, ou autre chose que le médecin prescrit.

2° Elle doit souvent demander aux malades si rien ne leur manque ; si elles n'ont pas un désir particulier pour quelque chose ; si elles n'ont pas besoin de quelqu'autre service, ou ce qui pourrait leur faire plaisir. Et si elles le désirent, elle doit le leur procurer avec beaucoup de bonté et de charité.

3° Elle doit accorder avec bonne mine et bonne volonté ce que les malades désirent, et ne jamais avoir l'air de croire que les malades suivent leur imagination, leurs caprices, ou qu'elles demandent quelque chose pour avoir leurs aises ; encore moins doit-elle parler, ou permettre qu'on parle des frais qu'entraîne une maladie.

4° Lorsqu'une malade guérit, la supérieure doit la laisser aussi longtemps à l'infirmerie que le médecin le juge nécessaire, et ne pas la faire travailler, ni l'envoyer à l'ouvrage ou au chœur, avant qu'elle n'ait recouvré assez de force.

Il s'élève maintenant ce doute : Il peut arriver que parmi les religieuses, il s'en trouve chez lesquelles on voit clairement que leur maladie existe uniquement ou en grande partie dans l'imagination ; que doit-on faire de ces personnes ? Comment faut-il agir avec elles ?

Je réponds avec deux hommes des plus religieux, savoir, Claude Aquaviva et Nicolas Lancicius : avec de telles personnes, disent ces deux hommes, il faut agir avec autant de charité qu'avec celles qui sont réellement malades. Il ne faut pas témoigner le moins du monde qu'on regarde leur maladie comme imaginaire. On doit leur témoigner une véritable compassion, et faire tout ce qu'on ferait pour d'autres malades, jusqu'à ce qu'elles se croient elles-mêmes mieux portantes. Si l'on agit autrement avec cette sorte de

personnes, on ne gagne rien autre chose que de leur faire perdre l'estime, l'amour et la confiance envers la supérieure, et de les faire vivre dans le chagrin, dans l'amertume et le mécontentement.

§ 3.

De la douceur avec laquelle il faut gouverner et supporter ses inférieures.

Rien n'est plus nécessaire à une supérieure que la douceur, sans laquelle elle ne peut ni conserver la paix du cœur, ni diriger ses inférieures avec fruit. Elle peut entreprendre et établir les choses comme elle voudra, elle rencontrera toujours de nouveaux chagrins, de nouvelles difficultés, et en plus grand nombre. Il est impossible dans ces circonstances d'avoir sérieusement soin de son propre avancement, et de s'acquitter en même temps avec fidélité de ce qu'on doit au prochain, si le cœur ne surabonde d'une douceur parfaite. Nous allons maintenant expliquer comment et envers qui il faut pratiquer cette douceur.

1. *De la douceur dans le commandement.*

Comment doit agir une supérieure, lorsqu'elle doit commander et régler quelque chose ?

Réponse : Les auteurs ascétiques prescrivent les points suivants :

1° Elle ne doit charger personne au-dessus de ses forces. C'est pourquoi, avant de donner une charge, un emploi à une personne, elle doit bien examiner si cette personne a les forces et les capacités nécessaires à cette charge, à cet emploi. Si elle est dans le doute, alors elle doit interroger cette personne elle-même et croire à ses paroles. Elle doit de la même manière examiner les difficultés et les excuses que quelques-unes exposent contre un emploi ou un commandement ; elle doit les écouter avec bonté, avec un cœur maternel ; elle ne doit pas les rebuter à l'instant, mais

elle doit leur laisser le temps pour examiner les choses plus mûrement et consulter Dieu à cet égard. Si malgré ces procédés de la supérieure, les inférieures persistent dans leurs opinions et dans leurs excuses, alors la supérieure doit les contenter, si la chose est possible.

2° La supérieure doit souvent changer et alterner dans les emplois ou les charges. Il y a trois sortes de charges dans les maisons religieuses. Les unes sont importantes et honorables; les autres entraînent avec elles de grandes difficultés et des chagrins; les troisièmes sont de moindre importance. Dans ces trois sortes de charges il faut souvent faire des changements : 1° dans les charges importantes et honorables, pour éviter la jalousie; 2° dans les charges difficiles et pénibles, afin de partager le fardeau; 3° dans les charges de moindre importance, afin de donner aux inférieures l'occasion de pratiquer l'obéissance et de s'affermir dans l'indifférence religieuse.

3° Lorsqu'elle donne un commandement ou qu'elle impose une charge, elle doit le faire avec des termes doux et bienveillants, et plutôt par manière de prier que de commander. Cette manière maternelle avec laquelle elle agit fait beaucoup d'impression sur les esprits des inférieures, et leur rend l'obéissance facile ; au contraire, commander d'une manière sévère et hautaine, consterne les inférieures, et leur rend pesant un ordre même léger en soi. Si malgré cette douceur, l'une ou l'autre inférieure se plaint encore, la supérieure ne doit pas se fâcher, ni montrer son mécontentement, mais elle doit encourager l'inférieure par des paroles douces, et dire qu'elle sait bien que l'accomplissement de ce commandement doit coûter des peines, mais qu'elle espère que sa subordonnée supportera volontiers ces peines pour l'amour de Dieu.

II. *De la douceur dans les avertissements.*

Comment doit agir une supérieure pour qu'on prenne ses avertissements en bonne part, et qu'on en profite?

Avant de donner une réponse, je dois présenter quelques remarques, qu'une supérieure doit observer comme autant de règles inattaquables, aussi bien dans les avertissements et les corrections secrètes que dans celles qu'elle doit faire publiquement, et elle ne doit jamais en dévier, pour aucune cause.

Première remarque. Elle ne doit jamais faire un avertissement lorsqu'elle remarque dans son cœur un mouvement de colère ou de mécontentement, mais elle doit attendre jusqu'à ce que ce mouvement se soit calmé, jusqu'à ce qu'elle sente son cœur tout-à-fait libre. Le supérieur ne doit jamais corriger son inférieur, dit le savant Balthazar Alvarez, lorsqu'il sent dans son cœur un mouvement de colère. La raison en est que tous les commandements de Dieu visent à la charité et à l'union des cœurs; le supérieur blesse l'une et l'autre, lorsqu'il se laisse entraîner par la colère et le mécontentement.

Deuxième remarque. Une supérieure doit être très-circonspecte, pour ne pas trop prêter l'oreille aux délatrices, et elle doit l'être encore plus, pour ne pas y ajouter foi trop vite. Pour ce qui regarde le premier point, elle doit écouter les plaintes, mais si elle remarque que quelques-unes viennent toujours avec de nouvelles plaintes, et qu'elles viennent trop souvent, alors elle doit leur dire, qu'il est bon de rapporter les fautes qui sont nuisibles au service de Dieu, à l'union ou à la discipline de la maison, mais pour le reste, qu'elle ne désire pas savoir toutes ces bagatelles. Pour ce qui regarde l'autre point, la supérieure ne doit jamais prononcer un jugement, ni tenir la délation pour certaine, jusqu'à ce qu'elle ait bien examiné tout. Il y a des centaines de faiblesses dans celles qui portent des plaintes ; quelques-unes font des rapports par colère, mécontentement, envie ou jalousie ; quelques autres en font par amour-propre et par sensibilité ; elles prennent le moindre mot pour une grande injure ; les unes font des rapports par un zèle indiscret, d'autres en font par d'autres

vues. Tout cela montre combien une supérieure doit être circonspecte sur ce chapitre.

Troisième remarque. Une supérieure ne doit jamais donner des avertissements, ni des corrections, avant d'avoir écouté l'accusée elle-même. Encore ne doit-elle jamais les donner, si ce n'est que l'accusée avoue la chose, ou qu'elle soit convaincue et la chose prouvée par deux témoins. Car si elle nie la faute et qu'il n'y ait qu'un seul témoin, alors il faut omettre la correction.

Quatrième remarque. Une supérieure ne doit laisser remarquer aucun signe de mécontentement ou d'aversion, ni avant, ni après l'avertissement ou la correction. Ni avant l'avertissement; car, lorsque la subordonnée remarque que la supérieure, lorsqu'elle est appelée auprès d'elle, éprouve déjà auparavant un mécontentement sur son compte, ou qu'elle la reçoit avec une mine désagréable, ou lui adresse des paroles dures, alors l'avertissement n'est d'aucune utilité; car la subordonnée croira que la supérieure est tellement prévenue contre elle, qu'elle aura beau se disculper, qu'aucun mot d'excuse ne pourra lui être utile. Ni après l'avertissement; parce que cette manière d'agir consterne trop la subordonnée, et lui fait croire qu'il ne reste plus de moyen pour regagner l'amour et la bienveillance de la supérieure. C'est pourquoi, lorsque la correction ou l'avertissement a été fait, la supérieure ne doit plus dire un mot de la faute, ni donner aucun signe de mécontentement ou d'aversion; elle doit tout laisser tomber dans l'oubli.

Maintenant nous allons répondre à la susdite demande, savoir : Avec quelle douceur une supérieure doit-elle faire les avertissements et les corrections?

1° Une supérieure ne doit jamais se proposer de donner une admonition, un avertissement ou une correction, avant d'avoir formé dans le fond de son cœur, les actes suivants :

a) Un parfait acte d'amour envers Dieu, pour agir uniquement pour sa gloire et pour lui plaire.

b) Un acte parfait d'amour envers le prochain, pour agir uniquement pour le bien spirituel du prochain.

c) Un acte pour invoquer Dieu, afin qu'il lui accorde sa grâce, à elle et à sa subordonnée, pour que l'admonition lui soit utile.

2° Une supérieure ne doit jamais prendre la résolution de donner un avertissement ou une correction, avant qu'elle n'ait écouté l'inférieure avec bonté. Pour cette fin, elle doit :

a) Recevoir l'accusée avec beaucoup de bonté, et sans aucun signe de mécontentement; elle doit lui dire qu'on a fait un rapport contre elle, mais qu'elle désire apprendre de sa propre bouche si la chose est ainsi, ou non.

b) Elle doit écouter avec patience tout ce que l'inférieure aura à dire, sans l'interrompre.

3° Lorsque l'inférieure avoue la faute, la supérieure doit alors :

a) En témoigner sa satisfaction, louer son humilité et sa sincérité, et ajouter seulement, qu'elle espère qu'elle réparera sa faute.

b) Si l'inférieure retombe souvent dans son ancienne faute, la supérieure doit alors lui faire un avertissement sévère, mais qui soit en même temps tempéré par la douceur.

4° Si l'inférieure nie la faute, la supérieure doit alors :

a) Lui dire seulement, qu'elle est contente si la chose est ainsi ; mais qu'elle veut encore mieux s'informer de la vérité.

b) Après cela, elle doit examiner la chose. Si elle n'en trouve qu'un seul témoin, elle doit la laisser tomber, et ne pas faire d'avertissement, ni de correction.

c) Mais si elle trouve deux témoins, alors elle doit sévèrement corriger l'inférieure, tant pour sa faute que pour le manque de vérité.

5° Une supérieure doit observer exactement les points suivants lorsqu'elle fait des avertissements soit en particulier soit publiquement :

a) Elle doit se garder soigneusement de toute colère, et ne pas montrer le moindre mécontentement soit par une mine rude et sévère, soit en élevant la voix, soit par les mouvements du corps ou d'autres gestes.

b) Elle doit se garder de dire le moindre mot qui pût tourner au détriment ou au mépris de la personne elle-même, comme, par exemple, quand on dit : vous êtes orgueilleuse, désobéissante, entêtée, rebelle ; vous n'avez pas de piété, vous n'avez aucune autre vertu, vous ne faites pas de mortifications. De telles raisons empêchent non-seulement le fruit des admonitions, mais encore elles abattent et consternent très-fort le cœur, mettent obstacle au changement ou à l'amélioration de la vie.

c) Pour cette raison elle ne doit pas dire un mot de la personne, mais seulement lui parler de la faute qu'elle a commise ; savoir, combien les saints pères, les saintes supérieures, et d'autres saints personnages ont défendu et puni une semblable faute ; combien une telle faute est nuisible à l'obéissance, à la charité, à l'union et à la discipline ; combien il en résulterait de mal, si on la laissait impunie ; avec quelle facilité les autres pourraient la commettre aussi, si on la souffrait dans une seule personne ; quel mauvais exemple ce serait si le monde connaissait de tels défauts dans une communauté ; combien nous nous éloignons, par-là, de l'esprit de J.-C. ; etc.

d) Pour ne pas dépasser les bornes dans ses paroles, la supérieure doit, avant l'admonition, s'y préparer en la présence de Dieu.

III. *De la douceur avec laquelle elle doit supporter les injures.*

De quelle manière une supérieure doit-elle se conduire envers celles qui sont grossières, impolies, hardies, effrontées, difficiles, revêches, et qui lui manquent de maintes manières ?

Réponse : ce sont envers ces personnes que la véritable

charité et la douceur doivent se montrer et devenir parfaites. Les saints prescrivent les points suivants :

1° Une supérieure doit toujours traiter les personnes difficiles avec grande charité et douceur, dans toutes les circonstances, aussi bien en particulier que publiquement, et ne jamais leur témoigner le moindre signe d'aversion ou d'antipathie. Si elle ne fait pas cela, elles croiront toujours avoir des raisons légitimes de persister dans leur rébellion, dans leur résistance.

2° Une supérieure ne doit, pour ce qui regarde les permissions et d'autres affaires, faire aucune distinction entre ces personnes et les autres. Elle doit même saisir les occasions de leur faire du bien. Les bienfaits ont un grand pouvoir sur le cœur humain ; et où ils ne produisent aucun effet, là on peut difficilement espérer quelque chose par d'autres moyens.

3° Si une telle personne se laisse aller à des paroles grossières et pleines de colère, alors la supérieure doit s'abstenir non-seulement de toute colère, mais elle doit de plus chercher à l'adoucir par des paroles affables et pleines de mansuétude. On ne peut pas éteindre le feu par un autre feu, et la colère ne s'adoucit pas par une autre colère. Si cette douceur n'aide pas, alors elle doit lui dire de revenir lorsqu'elle aura déposé cette colère.

4° Si une telle personne s'oublie par une grossièreté ou une résistance plus considérable, ou d'une autre manière semblable, alors la supérieure doit la faire avertir par une assistante qui l'engagera à demander humblement pardon.

5° Si elle le refuse, ou commet une nouvelle grossièreté, alors la supérieure doit réunir les sœurs conseillères pour faire à la rebelle une admonition sévère. Si elle s'oublie de nouveau, alors elle doit lui imposer publiquement une punition sévère.

Ce que j'ai dit jusqu'ici de la douceur, je le recommande de la manière la plus ardente, et je conclus par la lettre qu'écrivit St. François d'Assise à Pierre de Catane,

général de tout son Ordre. Celui-ci se plaignait auprès de son saint Père François, de toutes les grossièretés et de toutes les injures qu'il avait à supporter de la part de ses inférieurs, et il lui demandait de quelle manière il devait se conduire dans ces circonstances. Le saint lui répondit en ces termes :

« Que le Seigneur soit votre défense et qu'il vous con- » serve dans sa sainte charité. Mon cher frère, je vous » recommande d'avoir une si grande patience dans toute » votre conduite, que si quelqu'un de vos frères ou tel autre » que ce soit vient à vous traverser, quand il irait même » jusqu'à vous frapper, vous receviez tout cela comme des » grâces : que vous soyez sincèrement dans cette disposition, » et jamais dans une autre. Aimez ceux qui vous traiteront » de la sorte, et n'attendez d'eux de changement, qu'autant » que Dieu vous fera la grâce de les rendre meilleurs ; c'est » ce que vous devez vous proposer en les aimant. La marque » à laquelle je veux reconnaître que vous aimez Dieu, et que » vous avez de l'affection pour moi, qui suis son serviteur et » le vôtre, c'est si aucun de nos frères, quelques péchés » qu'il ait commis, ne sort d'auprès de vous, sans avoir » senti les effets de votre miséricorde : quand il ne vous la » demanderait pas, prévenez-le, et demandez-lui s'il la veut; » et quand après l'avoir refusée, il se présenterait mille fois » à vos yeux, témoignez-lui pour le ramener au bien, plus » d'affection que vous n'en témoigneriez à moi-même. Ayez » toujours de la compassion pour ceux qui seront dans un » tel état (1). »

Voilà ce cœur doux que les saints désiraient dans les supérieurs.

(1) *Vie de St. François*, par le R. P. Candide Chalippe, Récollet. Livre 3, page 203, in-4°.

CHAPITRE FINAL.

QUELQUES OBSERVATIONS POUR LE TEMPS DES EXERCICES SPIRITUELS.

1° Il faut observer strictement l'ordre du jour. C'est pourquoi, dès que l'heure sonne, il faut aussitôt abandonner tout pour se préparer à ce qui est prescrit. Mais il faut en excepter la méditation, qu'on peut et que l'on doit continuer au-delà du temps, principalement en temps d'abandon et de sécheresse du cœur.

2° On doit se garder soigneusement de la curiosité. C'est pourquoi :

a) On ne doit rien lire d'autre que ce qui est prescrit.

b) On ne doit pas regarder d'avance ce qu'il y aura à faire, à lire ou à méditer l'heure suivante ou le jour suivant, mais on doit attendre le moment qu'on en donne le signal.

3° Il faut constamment observer le recueillement et le silence.

a) Il ne faut dire mot à personne, sans grande nécessité.

b) Ne pas rire, ni regarder avec curiosité à droite et à gauche.

c) Même dans le temps de récréation, il ne faut parler que des choses spirituelles.

4° Il faut faire toutes les prières et toutes les méditations avec beaucoup de zèle et de ferveur.

a) Il faut, au commencement de chaque méditation, s'offrir à Dieu de grand cœur, pour tout ce qu'il daignera nous faire connaître par ses lumières.

b) Il ne faut pas se laisser ébranler par les tentations, les ténèbres de l'esprit, les distractions ou par d'autres peines, mais il faut, malgré tout cela, persévérer dans ces

saints exercices, et prolonger cette persévérance, afin de nous vaincre nous-mêmes.

5° Pour obtenir du ciel de grandes grâces, il faut :

a) Élever souvent notre cœur vers Dieu pendant la journée, nous offrir entièrement à tout ce qu'il voudra de nous, sans exception.

b) Faire autant de pénitences et de mortifications que l'obéissance le permet.

6° Il faut chaque jour rendre compte à son confesseur des points suivants :

a) Si l'on a fidèlement mis en pratique ces observations.

b) Comment les méditations ont réussi.

c) Si l'on n'a pas conservé quelque confusion ou tentation.

d) Si l'on ne se sent pas quelque inspiration extraordinaire, et autres points sur lesquels on peut consulter.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

CHAPITRE I. — De la manière de faire saintement et avec perfection ses actions journalières. 1

§ 1. Nous ne devons négliger aucune occasion de nous mortifier. 2

§ 2. Faire nos actions journalières avec zèle, avec ferveur et en la présence de Dieu. 3

§ 3. De la manière de bien faire l'oraison. 4

§ 4. Se soumettre à la volonté de Dieu dans toutes les contradictions et les adversités. 5

CHAPITRE II. — De la pureté d'intention. 6

§ 1. Motifs de la pureté d'intention. 7

§ 2. Qualités de l'intention pure. 8

§ 3. De quelle manière on doit, dès le matin, former une intention pure. 13

§ 4. Comment on doit former, pendant la journée, une intention pure. 18

CHAPITRE III. — Manière facile pour bien faire la méditation et en profiter.

§ 1. De la préparation à la méditation. 20

§ 2. De la préparation prochaine à la méditation. 21

§ 3. De l'exercice de la mémoire et de l'entendement pendant la méditation. 22

§ 4. De l'exercice de la volonté. 24

§ 5. De la fin de la méditation. 25

CHAPITRE IV. — Du soin avec lequel on doit faire l'oraison affective. 26

§ 1. De l'exercice de la reconnaissance. 27

§ 2. De l'amour d'estime. 33

CHAPITRE V. — Remarques sur l'oraison.

§ 1. Première remarque. Quelle fin doit-on se proposer dans l'oraison ? 39

§ 2. Deuxième remarque. Comment doit-on se conduire dans l'oraison pendant l'état de la dévotion ordinaire ? . 42
§ 3. Troisième remarque. Comment doit-on se conduire dans l'état de lumière et de consolation ? 43
§ 4. Quatrième remarque. Comment doit-on se conduire dans l'état de ténèbres et d'abandon ? 45
§ 5. Cinquième remarque. Que doit-on faire pendant ou dans l'état d'oraison de contemplation ? 49
CHAPITRE VI. — De la confession.
Quelques demandes touchant la confession 53
Explication de quelques demandes sur le bon propos. . . 57
CHAPITRE VII. — De l'amour de Dieu. 64
Article I. De la solitude du cœur.
§ 1. Comment nous devons contempler Dieu présent dans notre âme. 66
§ 2. Comment on doit s'entretenir avec Dieu, dans son cœur. 71
Article II. Des affections ou sentiments d'adoration.
§ 1. En quoi consiste ce sentiment ou cette affection, et combien il est excellent. 76
§ 2. De quelle manière l'on peut et l'on doit produire ces sentiments, ces affections. 77
§ 3. Exercices pratiques d'adoration 79
CHAPITRE VIII. — De l'amour du prochain.
1re maxime. Ne laisser passer aucun jour sans pratiquer sérieusement des œuvres de charité. 82
1re œuvre de charité. Etre doux et affable envers notre prochain.
§ 1. Des motifs de la douceur et de l'affabilité. 83
§ 2. Des pratiques ou exercices de l'amour et de la douceur. 86
2e œuvre de charité. Supporter les faiblesses du prochain, avec patience et charité.
§ 1. Des motifs de patience et de charité. 89
§ 2. Des pratiques ou exercices de cette charité et de cette patience. 92
3e œuvre de charité. Ne négliger aucune occasion de faire quelque bien au prochain.
§ 1. Des motifs de cette condescendance ou bienveillance. . 94
§ 2. Des exercices ou pratiques de la bienveillance. . . . 97
4e œuvre de charité. Rendre le bien pour le mal.
§ 1. Motifs de cet amour de bienfaisance. 100
§ 2. Des exercices de cet amour de bienfaisance. 103
2e maxime. Vivre en union et charité avec ceux qui habitent avec nous. 105

§ 1. Aimer sincèrement, cordialement tous les hommes. . 106
§ 2. Supporter en tout, et toujours avec patience les défauts du prochain. 109
§ 3. Donner la préférence à tous ceux qui habitent avec nous. 111
§ 4. Faire du bien aux autres, autant qu'il nous est possible. 112
3e Maxime. Dans le commerce avec le prochain, tenir, non pas une conduite terrestre et charnelle, mais intérieure et surnaturelle. 113
Article I. Considérer le prochain, non pas selon son corps, selon son extérieur, mais selon son âme et ses facultés intérieures. 115
Article II. Au milieu du monde, dans la fréquentation avec le prochain, se tenir en la présence de Dieu, et occuper son cœur à de saintes affections. 119
Article III. S'occuper souvent, beaucoup et avec ferveur, des sentiments et des affections d'amour et de charité. 121
Article IV. Des différentes occasions où l'on peut s'appliquer à des sentiments et à des affections d'amour et de charité. 126
CHAPITRE IX. — De la pureté de cœur.
Première maxime. 129
Avertissement sur cette maxime. 130
Article I. 1° De l'aversion pour tous les péchés véniels. 2° Des motifs qui excitent une personne religieuse, en les méditant, à fuir le péché véniel. 131
De certains péchés véniels qu'une personne religieuse doit éviter avec beaucoup de soin. 133
Article II. De quelques moyens pour purifier son cœur des des péchés véniels. 137
2e Maxime. Conserver son cœur pur et sans tache devant Dieu. 138
§ 1. Des pratiques ou exercices intérieurs, par lesquels on peut expier les péchés que l'on a commis. 139
§ 2. Des pratiques extérieures, par lesquelles on peut expier les péchés que l'on a commis, ... 146
§ 3. Pratiques pour éviter à l'avenir les péchés. 152
CHAPITRE X. — De la mortification.
Maxime. Ne laisser passer aucun jour sans se vaincre souvent et fortement.
§ 1. Des motifs de se vaincre. 153
§ 2. Première manière de se mortifier. 156
§ 3. Deuxième manière de se mortifier. 157
§ 4. Troisième manière de se mortifier. 160

Ce que l'on doit faire pour se détacher de toutes les créatures. 162
Première règle fondamentale. Ne laisser passer aucune occasion sans mortifier la sensualité.
§ 1. Première occasion de mortifier la sensualité. . . . 163
§ 2. Deuxième occasion de mortifier la sensualité. . . . 164
§ 3. Troisième mortification de réprimer ou mortifier la sensualité. 165
§ 4. De la quatrième occasion de mortifier la sensualité. . *Ib.*
2e règle fondamentale. Ne laisser passer aucune occasion de dompter l'orgueil et la vanité. 166
§ 1. De la première mortification de l'orgueil et de la vanité. *Ib.*
§ 2. De la deuxième manière de mortifier et de vaincre l'orgueil et la vanité. 169
§ 3. De la troisième manière de mortifier l'orgueil et la vanité. 171
§ 4. De la quatrième mortification de l'orgueil et de la vanité. 173
3e règle fondamentale. Ne négliger aucune occasion de vaincre, de mortifier notre sensibilité, notre délicatesse. 175
§ 1. Du premier moyen de vaincre la sensibilité. . . . *Ib.*
§ 2. Du deuxième moyen de vaincre la sensibilité. . . . 176
4e règle fondamentale. En toute occasion, renoncer à notre propre volonté. 178
§ 1. De la première occasion de renoncer à sa volonté propre. . . . . *Ib.*
§ 2. De la deuxième occasion de renoncer à sa volonté propre. 179
§ 3. De la troisième occasion de renoncer à sa volonté. . 181
Règles ou maximes d'une âme qui désire aimer Dieu sincèrement. — Conserver son cœur pur de toutes les inclinations déréglées. 182
CHAPITRE XI. — Du détachement des créatures.
Principe. Détacher son cœur de toutes les créatures, et l'abandonner, le donner entièrement à Dieu, avec toutes ses affections. 186
§ 1. Premier point. Jésus, sur la croix, est privé de tous les biens temporels, et il meurt dans une extrême pauvreté. 187
Deuxième point. Jésus, sur la croix, est privé de toutes les aisances du corps, et il meurt dans les plus grandes douleurs. 188
Troisième point. Jésus privé à la croix de l'amour et de la commisération des hommes. . . . . *Ib.*

Quatrième point. Jésus sur la croix privé de toute consolation intérieure et mourant dans une extrême tristesse.
§ 2. Exercices pour imiter Jésus dans les points précédents. 190
CHAPITRE XII. — De la mort spirituelle et du dépouillement de toutes les créatures. 193
Article I. De la mort spirituelle, et du dépouillement de toutes les créatures, par le mépris de l'estime des hommes et du respect humain.
§ 1. Méditation sur l'exemple que J.-C. a donné, dans ses souffrances et dans sa passion, à une âme qui désire l'aimer et s'unir à lui. 194
§ 2. Exercices intérieurs dont l'âme doit s'occuper pour imiter Jésus-Christ dans cette vertu. 199
§ 3. Des exercices ou pratiques d'humilité qu'on doit tirer de ces vérités. 207
Article II. Du détachement des créatures par le mépris des aises et des commodités du corps.
§ 1. Méditation sur le bel exemple que le Sauveur nous a donné sur cette matière, dans sa passion 212
§ 2. Des exercices qui doivent suivre cette méditation. . . 217
§ 3. De toutes sortes de petites mortifications qu'on peut faire journellement, suivant l'instruction des deux règles précédentes 219
Article III. Du parfait détachement de toutes les créatures lorsqu'on est privé de toute consolation intérieure.
§ 1. Méditation sur le bel exemple que notre divin Sauveur nous a donné sur cette matière dans sa passion 222
§ 2. Des exercices qui doivent suivre la considération de ces vérités. 227
Article IV. De la vie d'une âme entièrement morte au monde et à elle-même. 229
§ 1. Par quels moyens l'âme peut arriver à une si haute estime des croix et des souffrances. 230
§ 2. Par quels moyens on peut acquérir un tel amour de la croix et des souffrances. 231
CHAPITRE XIII. — De l'humilité.
Principe. Marcher toujours en la présence de Dieu avec une profonde humilité. 233
§ 1. De la connaissance de nous même. 234
§ 2. Du mépris de soi-même. 237
§ 3. Moyens pour arriver à la connaissance de soi-même. . 240
CHAPITRE XIV. — De la confiance en Dieu.
§ 1. Des motifs de cette confiance fondés sur Dieu. . . . 242

§ 2 Des motifs de cette confiance fondés sur J.-C. 244
CHAPITRE XV. — De la manière de s'abandonner entièrement à la conduite de la providence de Dieu. 247
§ 1. Des vérités fondamentales contenues dans ce chapitre.
1re vérité fondamentale. La volonté de Dieu est infiniment sage, et ma volonté est aveugle et pleine d'ignorance. . *Ib.*
2e vérité. La volonté de Dieu est infiniment forte et puissante, ma volonté est faible et sans force. 248
3e vérité. La volonté de Dieu est infiniment sainte et parfaite, ma volonté est dépravée et pleine de malice. 249
4e vérité. La volonté de Dieu est infiniment bonne et aimable, ma volonté est méchante et nuisible 250
§ 2. Des sentiments, ou des affections d'une âme qui s'abandonne à la conduite de la providence de Dieu. 251
§ 3. Comment on doit s'offrir à Dieu chaque jour. 255
§ 4. De quelle manière on doit s'exercer dans ces affections pendant la journée. 258
Exercices ou pratiques d'une âme qui s'abandonne entièrement à la conduite de Dieu.
Premier exercice. § 1. Faire les actions journalières selon l'impulsion de la volonté de Dieu. Motifs. 259
§ 2. Faire toujours, et dans toutes les circonstances, ce qu'on connaît le plus parfait. 265
§ 3. Faire la chose la plus parfaite de la manière la plus parfaite. 266
Deuxième exercice. § 1. Des motifs de cet exercice. . . . 270
§ 2. Des différentes manières par lesquelles Dieu a coutume de communiquer ses inspirations. 274
§ 3. Marques par lesquelles on peut juger qu'une inspiration vient de Dieu. 277
Pensées utiles pour obtenir la tranquillité du cœur dans les adversités. . . . . 27[illegible]
CHAPITRE XVI. — Du gouvernement des personnes religieuses. . . . . 28[illegible]
§ 1. De la charité que l'on doit avoir pour les inférieures. . *Ib*
I. Des qualités de cette charité si nécessaire. . . . . . 28[illegible]
II. Doutes sérieux qu'on objecte sur ces points. . . . . 28[illegible]
§ 2. De la bonté envers les inférieurs, et du soin qu'on doit avoir d'eux. . . . . 29[illegible]
I. Du soin et de la bonté envers tous en général . . . . *Ib.*
II. Du soin et de la bonté particulièrement envers les malades. 29[illegible]
§ 3. De la douceur avec laquelle il faut gouverner et supporter ses inférieures . . . . 29[illegible]

I. De la douceur dans le commandement. 294
II. De la douceur dans les avertissements. 295
III. De la douceur avec laquelle une supérieure doit supporter les injures. 299
CHAPITRE FINAL. Quelques observations pour le temps des exercices spirituels. 302

FIN DE LA TABLE.

TABLE ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE.

Abandon. Oraison dans cet état et son utilité, 45. — Ses exercices ou pratiques, 47. (Voyez *Oraison*).

Actions journalières, 3. — Comment les actions bonnes deviennent meilleures, 7. — Comment les indifférentes deviennent bonnes, *ib.* — Les faire avec bonne intention, 11 ; — selon la volonté de Dieu, 259 ; — le plus parfaitement possible, 265, 266.

Adoration. Affections ou sentiments d'adoration ; en quoi ils consistent, 76. — De quelle manière on doit les former, 77. — Exercices pratiques d'adoration, 79.

Adversités. S'y soumettre selon la volonté de Dieu, 5. — Elles deviennent méritoires et agréables à Dieu par une intention pure, 7. — Elles nous procurent l'occasion de renoncer à notre volonté propre, 181. (V. *Intention*). — Pensées utiles pour conserver la paix du cœur dans les adversités, 279.

Affections déréglées qui détruisent la pureté d'intention, 12.

Affective. Voyez *Oraison.*

Aises ou commodités. Comment il faut les mortifier, 2.

Amour envers Dieu. 1er effet de cet amour : le recueillement, 65. — 2e effet : le soin continuel de faire la vonté de Dieu en toutes choses, *ib.* — Comment il faut considérer Dieu en nous pendant ce recueillement ou solitude du cœur, 66. — Comment il faut s'y entretenir avec lui, 71. (V. *Affections* et *Adoration*). — Règles ou maximes d'une âme qui désire aimer Dieu, 182. — 1re règle. Ne rien accorder à la sensualité, 183. — 2e règle. Ne jamais donner place à la colère et au mécontentement, 184. — 3e règle. Renoncer en tout à sa volonté, 185.—Amour d'estime, p. 33 à 38. (V. *Oraison*).

Amour ou charité envers le prochain. 1re maxime. Ne laisser passer aucun jour sans pratiquer sérieusement des œuvres de charité, 85. — 1re œuvre de charité. Traiter le prochain avec douceur. Motif de cette douceur, 85. — Pratiques ou exercices. 1er exercice : Qu'il y ait dans toute notre conduite avec le prochain toujours quelque chose de doux, d'affable, de charitable, 86. — 2e exercice S'accommoder à l'humeur, à la condition de chacun, 87. — 3e exercice : Corriger les fautes et les défauts des inférieurs avec charité et douceur, 88. — 4e exercice : Se soumettre à la volonté et à l'opinion des autres, en tout ce qui n'est pas contraire à Dieu ou à la

règle, *ib.* — 2e œuvre de charité. Supporter les faiblesses du prochain avec douceur et charité. Motifs, 89. — Exercices, 92. — 3e œuvre de charité. Ne négliger aucune occasion de faire du bien au prochain. 1er motif. Le service que je rends au prochain, c'est à J.-C. que je le rends, 94. — 2e motif : Ce service m'est plus utile qu'à celui à qui je le rends, 95. — 3e motif : Ce service n'est pas uniquement un bienfait, mais une dette, 95. — 4e motif : Lorsque je le néglige, je ne fais pas de mal au prochain, mais à moi-même, *ib.* — Exercices, 97. — 4e œuvre de charité. Récompenser le mal par le bien. Motifs, 100. — Exercices, 103. — 2e maxime. Vivre en union et charité avec ceux qui habitent avec nous, 105. — Les aimer sincèrement, parce qu'ils sont : 1° les enfants du Père éternel, 106; — 2° parce qu'ils sont les enfants de J.-C., 107. — Supporter leurs défauts avec patience, 109. — Leur donner la préférence, 111. — Leur faire du bien, 112. — 3e maxime. Tenir avec le prochain une conduite non pas charnelle, mais surnaturelle, 113. — Article I. Considérer le prochain non pas selon le corps, mais selon l'âme, parce qu'il est : 1° un enfant du Père éternel, 115; — 2° un enfant du Fils de Dieu, 116; — 3° un enfant du Saint-Esprit, 117; — 4° le temple où habite la sainte Trinité, 118. — Article II. Se tenir, parmi les hommes, en la présence de Dieu, et s'occuper de saintes affections. Exercices : 1° Avoir compassion des affligés, 119. — 2° Se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, *ib.* — 3° Etre doux et bon envers ceux qui sont d'un caractère difficile, 120. — 4° Recevoir avec bonté ceux qui ont besoin de nous, *ib.* — Article III. S'exercer souvent dans des sentiments et affections de charité. 1° Se réjouir du bonheur du prochain, 122. — 2° Avoir compassion de lui dans ses maux, 123. — 3° Lui désirer et vouloir du bien, 124. — 4° Etre dans la disposition de lui faire du bien, *ib.* — Article IV. Occasions dans lesquelles on peut s'exercer dans des sentiments et des affections de charité, 126.

Amour que les supérieurs doivent avoir pour leurs inférieurs, 283. — Qualités de cet amour. Il doit être : 1° véritable, sincère et surnaturel, 284; — 2° doux, affable et obligeant, *ib.*; — 3° discret, *ib.*; — 4° impartial. 285. — Doutes contre cet enseignement, *ib.* (Voy, *Bonté, Douceur*). Un amour charnel ou sensuel envers une personne, peut faire beaucoup de mal, 134.

Babil. Loquacité. Une personne religieuse doit éviter ce défaut. 135.

Chute. S'en relever avec promptitude, c'est un moyen d'extirper les péchés véniels, 137.

Colère. Manière de la dompter, 3. — Elle déplaît beaucoup à

9.

Dieu, 134. — Ne jamais y donner lieu en aucune occasion. Exercices, 184. (Voy. *Sensibilité*).

Confession. Combien la contrition est nécessaire pour la réception du Sacrement de Pénitence, 53. — Son utilité, *ib.* — Ses qualités, 55. — A quel point le bon propos est nécessaire, 57. — Ses qualités, *ib.* — De la confession proprement dite : quand elle est invalide par manque d'aveu, 60. — Comment elle doit être, 61. — De la pénitence, 64. — Une seule bonne confession suffit pour purifier entièrement un pécheur invétéré. Ce qu'il faut faire pour obtenir cette grâce, ce bonheur, 148.

Confiance en Dieu. Motifs de la part de Dieu : 1° Il est infiniment puissant pour me sauver, 242. — 2° Il est infiniment généreux et disposé à me sauver, 243. — 3° Il a un amour infini et désire me sauver, *ib.* — 4° Il est infiniment miséricordieux et cherche à me sauver, 244. — Motifs de la part de J.-C. 1° Son amour, *ib.* — 2° Sa compassion et le désir de nous sauver, 245. — 3° Sa passion, 246. — 4° Son office de médiateur, *ib.*

Connaissance de soi-même, 234. — Les moyens pour y parvenir sont : 1° La prière constante, 240 ; — 2° la pratique de l'humilité, 241.

Consolation. Comment devons-nous prier ou faire oraison lorsque Dieu nous console et nous éclaire, 43.

Contemplation, 49. (Voy. *Oraison*). — Que faut-il y observer ? 52.

Contrition. Peut-on s'y exciter en peu de temps? 56. (Voy. *Confession*).

Création. Remercier Dieu pour la création, 28. (Voy. *Oraison*).

Créatures. Détachement des créatures, 162, 186 et 192. (Voyez *Mort spirituelle* et *Jésus*).

Croix. Voyez *Adversités*.

Crucifiement. Voyez *Jésus*.

Délicatesse. C'est la peste dans une communauté et une honte pour une personne religieuse, 134. (Voyez *Aises* et *Sensibilité*).

Dévotion. Voyez *Oraison*.

Egoïsme. Il nuit à la pureté d'intention, 8. (Voyez *Intention*).

Exercices. Points à observer dans les exercices spirituels, 302.

Faiblesses. Supporter celles du prochain avec patience. Motifs, 89. Exercices, 92. (Voyez *Amour du prochain*).

Fautes. Corriger celles de nos inférieurs avec douceur et charité, 88. — Celles de notre prochain, nous devons les supporter avec patience, 109. — La liberté qu'on se donne de parler de ces fautes, est contraire à la charité chrétienne, 135.

Humilité. Principe. Il faut toujours marcher dans la présence de Dieu avec beaucoup d'humilité, 233 et 241. — Mépris de nous-même, 237. (Voyez *Connaissance de soi-même*).

Impatience. Elle déplaît beaucoup à Dieu, 134. (Voyez *Colère*).

Indulgence. Une seule indulgence plénière peut purifier l'âme de tous ses péchés. Manière de pratiquer cette dévotion avec fruit, 149.

Inférieurs. Voyez *Fautes* et *Supérieurs*.

Inspirations. Une âme qui s'abandonne entièrement à la conduite de Dieu, doit y correspondre très-saintement et très-fidèlement. Motifs, 270. — Différentes manières par lesquelles Dieu a coutume de communiquer ses inspirations, 274. — Marques auxquelles on peut juger si elles viennent de Dieu. 1re marque : Sainteté de l'objet vers lequel on est porté, 277. — 2e marque : que l'objet soit conforme à notre vocation, *ib.* — 3e marque : paix et consolation intérieures, 278. — 4e marque : l'obéissance, *ib.*

Intention (bonne), 6. — Principe. Dans toute notre conduite, avoir l'intention de ne plaire qu'à Dieu, 7. — Motifs : 1° L'intention pure rend les bonnes œuvres plus méritoires et plus agréables à Dieu ; 2° elle rend les œuvres indifférentes méritoires et agréables à Dieu ; 3° elle rend nos croix et adversités méritoires et agréables à Dieu, *ib.* (Voy. *Adversités* et *Actions*) ; — 4° elle rend méritoires et agréables à Dieu les actions mêmes qui sont agréables à la nature, 8. — Qualités de la bonne intention. 1° Elle doit être dépouillée de tout égoïsme, *ib.* (Voy. *Egoïsme*). — 2° Elle doit s'étendre à toutes les actions, 9. — 3° Elle doit être unie à la mortification, 12. (Voy. *Mortification*). — 4° Elle doit être constante et non interrompue, 13. — Comment la faire : 1° le matin, 15 ; — 2° pendant la journée, 18.

Jésus à la croix, privé 1° de tous les biens temporels, et mourant dans la dernière pauvreté, 187 ; — 2° de toutes les commodités corporelles et mourant dans les plus grandes douleurs, 188 ; — 3° de l'amour et de la compassion des hommes, et mourant dans le dernier délaissement, *ib.* ; — 4° de toute consolation intérieure, et mourant dans une extrême tristesse, 189. — Comment nous devons l'imiter, 190. — Considération ou méditation sur l'exemple que J.-C. a donné dans sa passion, de la mort spirituelle et du dépouillement de toutes les créatures, à l'âme qui désire s'unir à lui par l'amour, savoir : 1° Il était le Seigneur du ciel et de la terre, nonobstant il a voulu être considéré comme un ver de terre, 194. — 2° Il était l'innocence et la sainteté mêmes, et il a voulu passer pour un grand malfaiteur, 195. — 3° Il était la sagesse éternelle, et il a voulu passer pour un insensé, 197. — Considération ou méditation sur le mépris des commodités corporelles, dont Jésus nous

a donné l'exemple dans la flagellation, 212, — dans le couronnement d'épines, 213, — et sur le Calvaire, 214. — Méditation sur l'exemple que Jésus nous a laissé, par la privation de toute consolation intérieure. Il n'a reçu dans sa passion 1° aucune consolation de la part des hommes, 222; — 2° ni de la part de son Père, 223. — 3° ni de lui-même, 224. — Il nous a montré comment nous devons estimer les croix et les souffrances, 229; — comment nous devons les aimer, 231.

Jouissances. Plaisirs licites. S'en priver pour se mortifier, 156, 165.

Jugement téméraire. Voyez *Soupçon.*

Langue. Manière de la mortifier, 2 et 164.

Liberté de parler. Voyez *Fautes.*

Lumière. Voyez *Consolation.*

Mécontentement. Voyez *Colère.*

Méditer. Manière facile pour bien méditer et avec fruit. Préparation, 20. — De l'entrée en méditation, 21. — De l'exercice de la mémoire et de l'entendement, 22. — De l'exercice de la volonté, 24. — Fin de la méditation, 25. (Voyez *Oraison*).

Mépris de soi-même et des commodités corporelles, 212. (Voyez *Humilité*).

Messe. L'entendre dévotement, c'est un moyen par lequel nous pouvons expier nos péchés, 146. — Manière de l'entendre ainsi, *ib.*

Mort spirituelle. Instruction détaillée sur cette matière, et dépouillement de toutes les créatures, 193. — Exemples, 194 à 197. (Voyez *Jésus*). — Affections ou sentiments sur ces points, 197. — Exercices ou pratiques intérieures pour imiter Jésus dans cette vertu, 199. — Mort spirituelle par le mépris des commodités corporelles, 212 à 214. (Voyez *Jésus*). — Sentiments ou affections sur ces points, 217. — Toutes sortes de petites mortifications que l'on peut pratiquer journellement, 219. (Voyez *Mortification*). — Mort spirituelle, par la privatioon des consolations intérieures, 222 à 225. (Voyez *Jésus*). — Pratiques ou exercices sur ces points : patience et joie 1° dans le délaissement de la part des hommes, 227; — 2° dans les tentations, 228; — 3° dans l'abandon ou ténèbres, les sécheresses et le dégoût que l'on éprouve dans les exercices de piété, *ib.* — De la vie d'une âme entièrement morte au monde et à elle-même, 229. — Moyens pour parvenir à cette vertu, 250.

Mortification. Elle est absolument nécessaire pour faire quelque progrès dans la vie religieuse; 1° dans les commodités corporelles, 2; — 2° dans l'usage de la langue, *ib.*; — 3° de l'ouïe et de la vue, *ib.*; — 4° dans la répression de la colère et de l'impatience, 3. — Elle doit être unie à une intention très-pure, 12. — Instruction sur la

mortification. Règle ou maxime. Ne laisser passer aucun jour sans se vaincre sérieusement. Motifs, 153. — Manière de se vaincre. 1re manière : Se priver des jouissances et des plaisirs innocents et licites, 156, 165. (Voy. *Jouissances*) — 2e manière : Châtier son corps par des pénitences volontaires, 157. — 3e manière : Faire bon usage des peines journalières, 160. — Ce qu'il faut faire pour se détacher de toutes les créatures, 162. — Première règle fondamentale. Ne négliger aucune occasion de mortifier la sensualité. L'ouïe nous donne la première occasion, 163. — La langue nous donne la deuxième occasion, 164. — Le penchant et le plaisir naturels nous donnent la troisième occasion, 165. — Les œuvres de pénitence nous donnent la quatrième occasion, *ib.* — Deuxième règle fondamentale. Ne négliger aucune occasion de dompter l'orgueil et la vanité. La première consiste dans le mépris de soi-même, 166; — la 2e, dans le mépris des louanges, 169; — la 3e, dans l'amour du mépris, 171; — la 4e, à désirer et à chercher le mépris, 173. — Troisième règle fondamentale. Ne négliger aucune occasion de mortifier notre délicatesse, notre sensibilité, 175. — Cette règle consiste 1° à bien saisir les occasions courtes et passagères de dompter notre colère et notre mécontentement, *ib.*; — 2° à bien user de semblables occasions qui sont pénibles à cause de leur durée, 176. — Quatrième règle fondamentale. Ne négliger aucune occasion de renoncer à notre volonté. La première est basée sur l'obéissance, 178. — Les personnes avec lesquelles nous vivons nous procurent la deuxième, 179. — Les adversités nous procurent la troisième, 181. — Petites mortifications que l'on peut pratiquer journellement : 1° dans le boire et le manger; 2° le repos et le sommeil, 219; — 3° dans le soin d'observer le silence et 4° de veiller sur l'ouïe, 220; — 5° à surveiller constamment ses regards, 221; — 6° à se vaincre soi-même, et à vaincre les mauvaises inclinations, *ib.*

Obéissance. C'est un moyen et une occasion de renoncer à sa propre volonté, 178.

OEuvres. Voy. *Pénitence.*

Oraison. La faire avec beaucoup de zèle, 4. — Oraison affective. Instruction sur la manière de la faire, 26. — Exercices de reconnaissance pour les bienfaits 1° de la création, 28; — 2° de la rédemption, 29; — 3° de la sanctification, 30; — 4° pour tous les bienfaits particuliers, comme une longue vie, la vocation à la vertu et à la perfection, 32. — Amour d'estime envers Dieu, par lequel on se résout sérieusement : 1° à supporter plutôt tous les maux que de l'offenser volontairement par le plus petit péché, 34; — 2° à faire sa sainte volonté à chaque moment et à chaque circon-

stance, 35 ; — 3° à souffrir tout en silence et avec joie pour lui plaire, 36 ; — 4° à s'oublier soi-même et à s'abandonner entièrement à la disposition de Dieu par la considération de ses perfections, comme sont : sa puissance, sa beauté, sa miséricorde, sa générosité, sa sainteté, sa justice, son immensité, 37. — Remarques sur l'oraison. Quelle fin doit-on s'y proposer? 39. — Réponse. Une entière mortification de toutes ses inclinations déréglées, savoir : 1° de la sensualité, *ib.;* — 2° des affections déréglées;—3° de la volonté propre ; — 4° d'aimer le mépris, 40 ; — 5° l'amour et la douceur envers le prochain;—6° de s'abandonner entièrement à la volonté de Dieu, 41. — Comment doit-on se conduire dans l'oraison pendant l'état de dévotion ordinaire? 42. — Comment pendant l'état de lumière et de consolation ? 43. — Comment pendant l'état de ténèbres et d'abandon ? 45. — Comment pendant l'oraison de contemplation ? Ce qu'on doit y observer, 49. — La paresse dans l'oraison est un péché considérable, 133.

Orgueil. C'est un péché capable de nous jeter dans la dernière misère, 136.—Manière de le dompter, 166 à 175. (Voy. *Mortification*).

Ouïe. Manière de la mortifier, 2. — Elle nous procure l'occasion de mortifier la sensualité, 163.

Paresse. Elle est un péché considérable dans l'oraison et dans les exercices de piété, 133.

Passion. Voy. *Jésus.*

Péchés véniels. Ils sont capables : 1° de me priver pour toute ma vie des grâces que Dieu a coutume de donner à ses saints, 131 ; — 2° de m'arrêter à tel point dans le chemin de la vertu, que je n'arriverais jamais à la sainteté, 132; — 3° de me préparer, après ma mort, les terribles peines du purgatoire, 133. — Péchés véniels dont une personne religieuse doit s'abstenir avec grand soin, savoir : la paresse dans l'oraison et dans les exercices de piété, *ib.;* — l'amour sensuel envers quelque personne ; la colère et l'impatience ; la sensibilité ou la délicatesse, 134 ; — la liberté de parler des fautes et des défauts des autres ; la loquacité; la liberté de former des soupçons et des jugements vains et téméraires sur le compte du prochain, 135; — la vanité et l'orgueil, 136. — Les moyens pour purifier son cœur des péchés véniels, sont : 1° la ferme résolution de ne jamais consentir à aucun, 137 ; — 2° de s'en relever promptement après la chute, *ib.;* — 3° de nous en punir nous-même avec une sainte indignation, 138. — Pratiques ou exercices intérieurs propres à expier ces péchés, 139. — Y ajouter des pratiques extérieures, comme sont : 1° d'entendre dévotement la messe, 146 ; — 2° la confession fréquente, 148 ; — 3° avoir grand soin de gagner des indulgences, 149 ; — 4° de faire certaines

œuvres de pénitence, 150. — Pratiques pour éviter les péchés à l'avenir, 152.

Pénitence. Voy. *Confession*.

Plaisir. Voy. *Jouissances*.

Préférence. La donner au prochain par amour spirituel, 111.

Prochain. Voy. *Amour du prochain*.

Propos (bon). Voy. *Confession*.

Providence divine. Instruction sur la manière de s'y abandonner entièrement. Les vérités fondamentales sur lesquelles cet abandon est basé, sont : 1re vérité : La volonté de Dieu est infiniment sage et prévoyante, la mienne est infiniment aveugle et ignorante, 247. — 2e vérité : La volonté de Dieu est infiniment forte et puissante, ma volonté est infiniment faible et sans force, 248. — 3e vérité : La volonté de Dieu est infiniment sainte et parfaite, ma volonté est infiniment dépravée et pleine de malice, 249. — 4e vérité : La volonté de Dieu est infiniment bonne et aimable, la mienne est méchante et nuisible, 250. — Sentiments et affections d'une âme qui s'abandonne ainsi, 251. — Comment on doit, chaque jour, s'offrir à Dieu, 255. — Comment on doit s'exercer dans ces affections, pendant la journée, 258. — Exercices d'une âme qui s'abandonne entièrement à la conduite de Dieu. Motifs de faire ses actions uniquement selon l'impulsion ou direction de la volonté de Dieu, 259. — Faire toujours et dans toutes les circonstances, ce que l'on connaît le plus parfait, 263. — Marques par lesquelles on peut connaître la volonté de Dieu, *ib.* — Ce que l'on connaît le plus parfait, le faire aussi de la manière la plus parfaite, 266. — Motifs de correspondre très-saintement et très-fidèlement à toutes les inspirations de Dieu, 270.— Différentes manières par lesquelles Dieu a coutume de communiquer ses inspirations, 274. — Marques par lesquelles on peut juger qu'une inspiration vient de Dieu, 277.

Pureté du cœur. Instruction sur ce chapitre. Première maxime : Une personne religieuse doit tâcher grandement de plaire de plus en plus à Dieu par la pureté du cœur, 129. —Le premier article explique l'horreur et l'abstention de tous les péchés véniels, ainsi que les motifs, 131. — Péchés véniels dont une personne religieuse doit s'abstenir, 133 et 136. (Voy. *Péché*). — Le deuxième article contient les moyens, 137 et 138. (Voy. *Péché*). — Deuxième maxime : Conserver son cœur pur et sans tache devant Dieu, 138. — Exercices pour expier les péchés, 139-145, 146-151. (Voy. *Péché*).

Personne religieuse, 129 et 130. (Voy. *Pureté*).

Recueillement ou solitude du cœur, 64. (Voy. *Amour* envers Dieu).

Rédemption. Exercice : En rendre grâce à Dieu. 29.

Regards. Manière de les mortifier, 2.

Résolution. Voy. *Confession.*

Sanctification. Exereice : En rendre grâce à Dieu, 30.

Sensibilité. Ne négliger aucune occasion de la mortifier, 175. — Les moyens consistent à faire bon usage : 1° des occasions courtes et passagères pour vaincre la colère, *ib.;* — 2° des occcasions qui sont plus pénibles à cause de leur durée, 176. (Voy. *Mortification* et *Délicatesse*).

Sensualité. Manière de la mortifier, 163-166. (Voy. *Mortification*). — Ne jamais rien accorder à la sensualité, 183.

Solitude du cœur. Voy. *Recueillement.*

Soupçons et jugements vains et téméraires. Cette faute est une malheureuse fille de l'orgueil, 135, (Voy. *Faute* et *Liberté*).

Supérieurs. Instruction sur le gouvernement ou la direction des personnes religieuses. De l'amour envers les inférieurs, 283. — Qualités de cet amour. Il doit être 1° véritable, sincère, surnaturel; 2° poli, obligeant, affable, aimable ; 3° discret ; 4° impartial, 284. — De la bienfaisance et du soin qu'on doit avoir envers tous les inférieurs en général, 290, — et particulièrement envers les malades, 292. — De la douceur avec laquelle il faut gouverner et supporter les inférieurs, 294 ; — de la douceur dans le commandement, *ib.* ; — dans les avertissements, 295 ; — et à supporter les injures, 299.

Ténèbres. Voy. *Abandon.*

Vanité. Voy. *Orgueil.*

Vie journalière. Instruction pour la régler d'une manière sainte et parfaite, 1. — 1° Ne négliger aucune occasion de se mortifier, 2. 2° Faire ses actions journalières avec ferveur et en la présence de Dieu, 3. — 3° s'appliquer avec ferveur à la prière et à l'oraison, 4. — 4° Se soumettre à la volonté de Dieu dans toutes les adversités, 5.

Volonté de Dieu, 247-250, 263-266. (Voy. *Providence*).

Volonté propre. Y renoncer, 178-182. (Voy. *Obéissance* et *Mortification*). — Le renoncement à notre volonté nous conduit à l'amour de Dieu le plus pur. Exercices sur cette matière, 183.

Vue. Voy. *Regards.*

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
TORONTO

